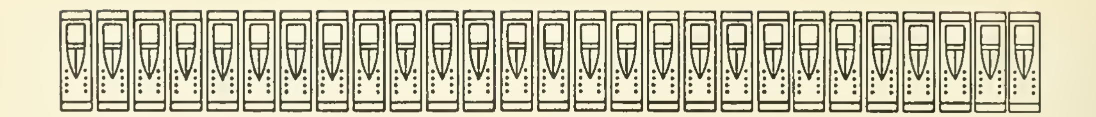

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01953265 4

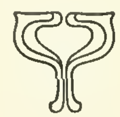

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
LIBRARY


UNIVERSITY OF ST. MICH
LIBRARY
COLLEGE


CHRISTOPHE COLOMB

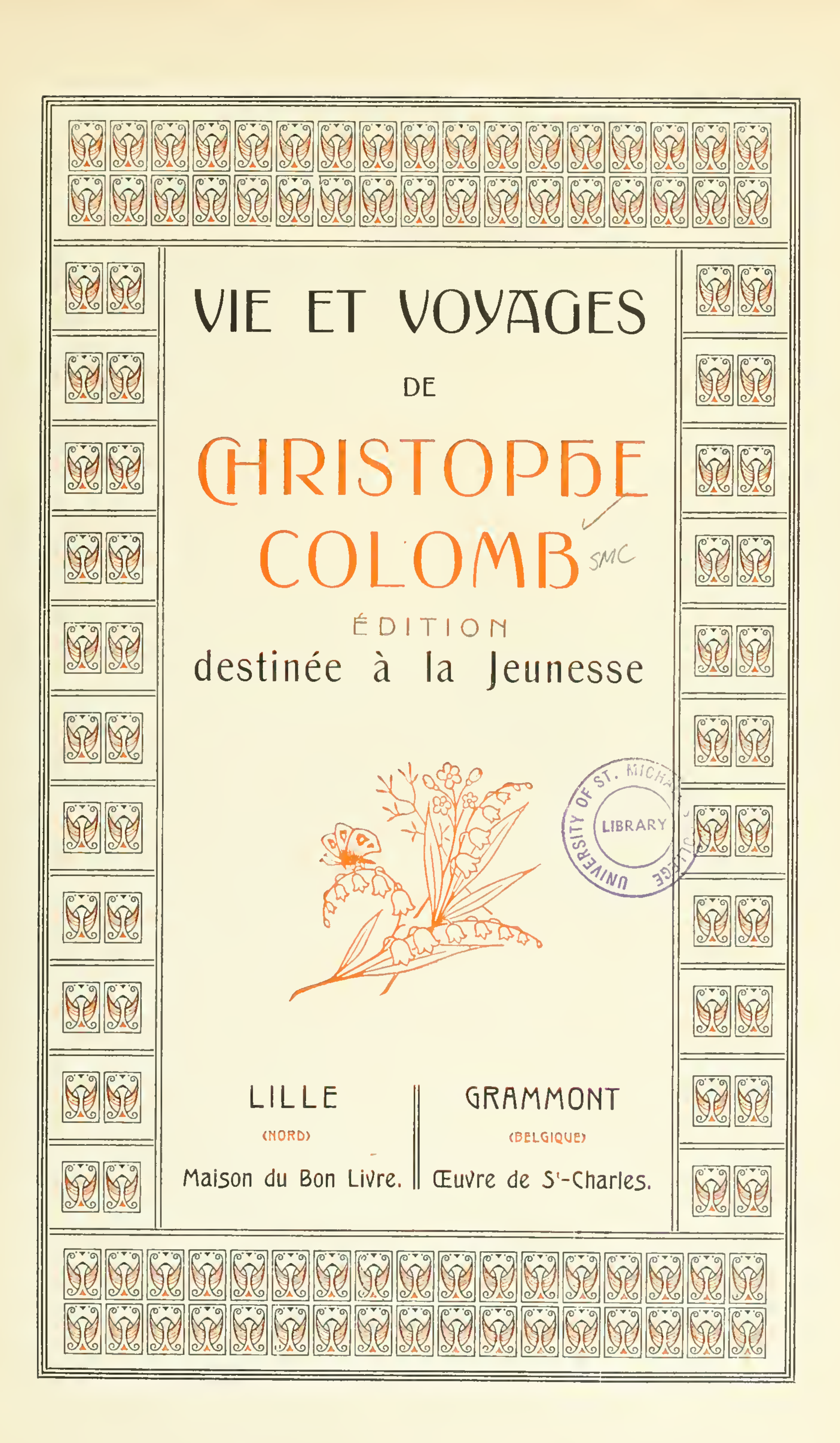


CHOIX DE BIOGRAPHIES ANECDOTIQUES.





Adieux de Christophe Colomb à sa famille et à ses amis avant son départ pour la Découverte. (P. 71.)



VIE ET VOYAGES

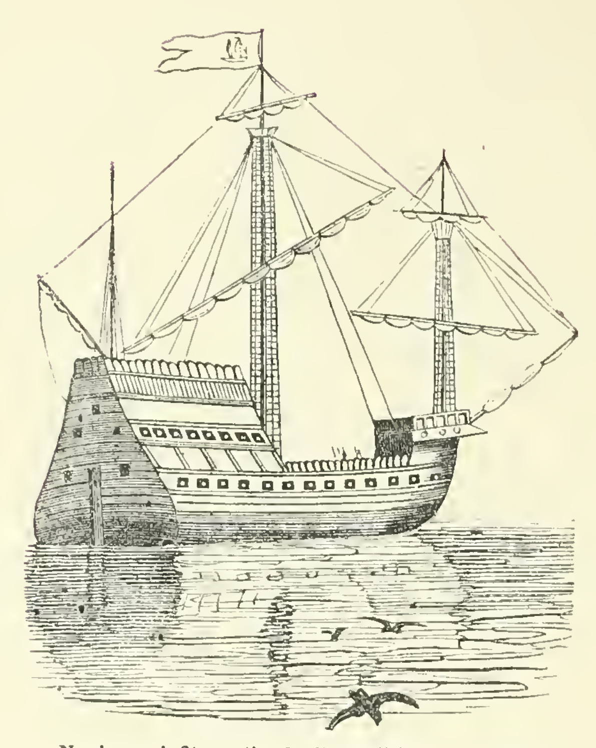
DE

CHRISTOPHE COLOMB

ÉDITION
destinée à la Jeunesse

LILLE
(NORD)
Maison du Bon Livre.

GRAMMONT
(BELGIQUE)
Œuvre de St-Charles.



Navire qui fit partie de l'expédition de Colomb.



PRÉFACE.

PERSONNE ne saurait dire quel serait actuellement l'état du globe si Christophe Colomb n'avait pas vu le jour. Un autre navigateur ou un savant quelconque aurait-il pressenti, deviné l'existence de cet immense continent que nous appelons Nouveau Monde ? Aurait-il eu l'intrépidité et la constance nécessaires pour aller à la recherche de cette terre inconnue dont un océan sans bornes le séparait ? Serait-il parvenu, comme Colomb, à intéresser à sa cause un Gouvernement ou une Société commerciale ? En quel siècle cette gigantesque entreprise aurait-elle été tentée ? Quel eût été le résultat d'une expédition si hasardeuse ?... Il est impossible de répondre d'une manière certaine à ces questions, et cette incertitude nous révèle l'importance inouïe de la découverte du héros chrétien, le rang absolument à part qu'il doit occuper parmi les bienfaiteurs de l'humanité.

On ne doit pas se le dissimuler : avant Colomb, personne n'avait eu l'idée d'explorer jusque dans ses limites les plus reculées la vaste étendue de l'océan ; ou plutôt, il n'était pas un marin qui ne considérât une telle tentative comme une folie. Les uns d'ailleurs eussent été arrêtés par la superstition ; les autres par la perspective de périls éminents et de difficultés insurmontables ; tous, par la conviction que cette entreprise dût ruiner ses promoteurs et coûter la vie à ceux qui se risqueraient à vouloir la réaliser.

Il est donc certain qu'au quinzième siècle il régnait encore une complète ignorance parmi les savants, sur les régions occidentales de l'Atlantique. On le regardait comme un chaos marquant les confins de l'univers et dans lequel l'es-

prit d'un homme sensé ne pouvait s'aventurer. Nous nous bornerons, pour en fournir la preuve, à citer Xerif al Edrisi, surnommé le Nubien, célèbre écrivain arabe, dont les compatriotes étaient les navigateurs les plus hardis du moyen âge, et possédaient tout ce qu'on savait alors de géographie.

« L'Océan, dit-il, entoure les dernières limites de la terre habitée, et tout ce qui est au-delà est inconnu. Personne n'a pu vérifier rien de ce qui le concerne, à cause de sa navigation difficile et périlleuse, de sa grande obscurité, de son immense profondeur et ses fréquentes tempêtes ; et en même temps par la crainte qu'inspirent ses poissons monstrueux et ses vents terribles. Cependant il s'y trouve beaucoup d'îles, dont les unes sont peuplées, les autres désertes. Il n'y a point de marin qui ose pénétrer dans son sein ; ou, si quelques aventuriers y sont entrés, ils n'ont fait que longer les côtes, sans oser s'en écarter. Les vagues de cet Océan, quoiqu'elles s'élèvent aussi haut que des montagnes, se maintiennent néanmoins sans se briser ; autrement il serait impossible à un vaisseau de les franchir. »

De pareilles assertions, formulées par les hommes les plus sérieux, disent assez éloquemment quel intérêt s'attache au récit des exploits et des découvertes de l'incomparable navigateur qui, le premier, perça les mystères de cet abîme si longtemps inexploré, et qui, par son profond génie et sa constance invincible, mit les deux extrémités de la terre en rapport l'une avec l'autre. La vie de Colomb est l'anneau qui rattache l'histoire de l'ancien monde à celle du nouveau.

Ainsi qu'on le verra par la lecture de ces pages impressionnantes, le découvreur de l'Amérique rend à jamais tributaires de son génie : l'hydrographie, la géographie, la météorologie, la botanique, l'agriculture, l'histoire naturelle, la physiologie comparée, l'astronomie, la cosmographie, la philosophie et l'histoire générale. Les résultats incalculables de ses travaux se feront sentir dans toute la durée des générations ; et quiconque s'intéresse à la marche de l'humanité, à son perfectionnement, à ses progrès, doit avoir à cœur de connaître jusque dans ses moindres détails la vie d'un si grand homme.





CHRISTOPHE COLOMB.

Chapitre premier.

Les premières années de Colomb. — Son lieu de naissance. — Sa famille ; les Colombo de Gênes. — Rares aptitudes de Christophe ; son attrait pour la mer. — Le mousse, le marin soldat. — Un habile stratagème. — Péril de mort, providentiellement évité. — Arrivée à Lisbonne.



IL en est de Colomb comme de plusieurs grands personnages historiques : plusieurs villes revendiquent l'honneur de lui avoir donné le jour. Cuccaro, Pradello, Oneglia, Boggiasco, Cogoletto, Savone et bien d'autres cités se vantent d'avoir été sa patrie et s'évertuent à le prouver par des discussions plus ou moins savantes. La dernière prétention émise à ce sujet est celle de l'abbé Casanova, prêtre corse, qui veut établir, à grand renfort de documents inédits, que la cité de Calvi est le lieu de naissance du célèbre Navigateur[1]. Quoi qu'il en soit, après une étude sérieuse de

(1) Là comme à Cogoletto on entoure d'une vénération particulière la maison qui est réputée avoir donné le jour à Colomb.

la question, il ne paraît pas possible de refuser à Gênes la gloire d'avoir vu naître Christophe Colomb. Outre une multitude de preuves à peu près irrécusables, on a le témoignage de Colomb lui-même qui a dit : « Siendo yo nacido en Genova, *Je suis né à Gênes* » et qui recommanda à ses héritiers de favoriser tout ce qui serait à l'honneur de cette ville, dont il était originaire : « della sali, y en ella naci. »

Colomb est né en 1435. Sur son enfance on n'a presque pas de détails. Son fils Fernando, qui a écrit sa vie, est lui-même très sobre de renseignements en ce qui concerne ses premières années. Bien des personnes à cette époque s'efforçaient de découvrir si le célèbre navigateur avait eu des nobles parmi ses ancêtres, mais Fernando estime qu'il est fort inutile de faire de telles recherches, car, dit-il, « Colomb s'est bien assez illustré lui-même, et il n'est point d'aïeux, quelque glorieux qu'ils fussent, dont je pusse m'enorgueillir plus que d'être le fils d'un tel père. »

Le nom de famille en italien est Colombo ; notre héros le latinisa lui-même, et dans les premières lettres que nous avons de lui il signait *Columbus*, nom que plusieurs écrivains lui ont conservé, parce qu'alors le latin était la langue employée généralement pour la correspondance, et celle dans laquelle on écrivait tous les noms qui se rattachaient à l'histoire. Cependant l'auteur des grandes découvertes est plus connu dans l'histoire d'Espagne sous le nom de Christoval Colon, nom qu'il prit lorsqu'il passa dans ce royaume. Son fils attribue principalement ce changement au désir qu'il avait que ses descendants fussent distingués des branches collatérales de la famille. Dans ce but il se reporta à l'origine romaine du nom, *Colonus*, dont il fit par abréviation Colon, pour l'adapter à la langue castillane. De tous ces noms différents, celui de Colomb a été conservé par les historiens, comme étant celui sous lequel il est le plus généralement connu.

Dominique Colomb, qui donna le jour au futur prince des navigateurs, était fils de Jean Colomb, domicilié à Quinto, où il paraît avoir joui d'une certaine aisance.

Dominique Colomb prit pour femme une villageoise de Bisagno, Suzanne, fille de Jacques Fontanarossa, qui l'avait pourvue d'une petite dot, partie en espèces, partie en biens-fonds. Il s'établit à Gênes, d'abord dans la maison qui lui appartenait personnellement. Cette maison, ayant boutique, et à laquelle se trouvait contigu un jardin arrosé par un puits, était située hors des murs, du côté de la porte Saint-André, sur la route de Bisagno. Le chef de la famille possédait

encore un petit patrimoine dans la vallée de Nura, et quelques lots de terre aux alentours de Quinto. Toutefois, afin de suppléer à la modicité de ses revenus, il s'occupait du cardage des laines, et avait un métier pour la fabrique des draps, auquel il employait habituellement un ouvrier et un apprenti.

Ce fut dans cette maison du faubourg que vint au monde Christophe Colomb. On le présenta aux fonts baptismaux dans l'antique église de Saint-Étienne, alors isolée sur son petit monticule, et que desservaient les religieux bénédictins. C'est l'église vulgairement appelée à Gênes : « Saint-Étienne de l'Arco. »

Quelques années après, ayant déjà plusieurs enfants, Dominique Colomb crut de son intérêt de louer sa propre demeure, sans doute à l'un de ces petits aubergistes ou taverniers qui avoisinent l'entrée des villes, et de se rapprocher du quartier spécialement habité des bonnetiers, teinturiers et cardeurs de laine. A cet effet, il prit à bail, dans la rue de Mulcento, une petite maison ayant au rez-de-chaussée, outre la pièce d'entrée éclairée par la porte, une salle contiguë, pourvue d'une fenêtre garnie de barreaux de fer assez sveltes, mais bien reliés entre eux, et qui pouvait servir de boutique. Sur l'ancien cadastre de la république de Gênes, cette maison portait le numéro 166. Elle appartenait aux religieux bénédictins. Plusieurs livres de recette de leur communauté, échappés aux désastres des révolutions et existant encore aujourd'hui, mentionnent les payements successifs effectués par Dominique Colomb.

Dominique Colomb eut quatre fils : Christophe, Barthélemy, Pellegrino et Jacques. Il avait aussi une fille, laquelle, n'espérant pas mieux de la fortune, voulut épouser un charcutier du voisinage, nommé Jacques Bavarello, et que l'obscurité de sa condition dérobe, dès son vivant, aux regards de l'histoire. Pellegrino Colomb mourut ayant dépassé l'âge de la majorité ; il travaillait au métier de son père. La plupart des écrivains ont oublié ou ignoré son existence.

Quoi qu'en dise Fernando, il est certain que les ancêtres de Colomb appartenaient à la noblesse.

Dans les veines de ce cardeur coulait un sang très pur. Ses aïeux descendaient d'une souche militaire, issue de la Lombardie, dont les branches collatérales avaient pris racine en Piémont et sur le Plaisantin, tandis que d'autres, transplantées en Ligurie, s'étaient vues forcées de s'attacher à la marine et au négoce. Indubitablement, dans

la première moitié du quinzième siècle, il existait à Gênes plusieurs Colombo, unis par une ancienne parenté ; mais leurs conditions étant devenues bien diverses, leurs rapports se ressentirent de cette différence de rang. Les uns se trouvaient haut placés par leurs services et leur fortune, tandis que d'autres occupaient une position secondaire ou même ignorée dans la marine marchande. D'autres encore, habitant les bourgs de la Ligurie, s'y adonnaient à la culture de leur modeste patrimoine. Ces liens de parenté et de voisinage donnèrent lieu aux prétentions qui se produisirent par la suite relativement à la véritable patrie de Christophe Colomb.

Les Colomb portaient d'azur à trois colombes d'argent, et pour devise ces mots : « Fides, Spes, Charitas. » Sauf d'insignifiantes nuances, ces armes étaient communes aux diverses branches de l'antique famille lombarde, et appartenaient aux Colomb de Plaisance aussi bien qu'à ceux du Montferrat et de la Ligurie.

Soit qu'il eût ou non conservé les armes de ses aïeux, Dominique Colomb parut toujours se souvenir d'eux dans sa conduite. Il agit suivant sa condition, comme un homme « que noblesse aurait obligé. » Il fit de sa famille un modèle de la sainteté du devoir. Le respect, la piété filiale, l'affection fraternelle, la modestie dans l'élévation, le courage dans l'adversité, la magnanimité, la pureté chrétienne, voilà ce que l'ouvrier en laine montra au monde. Et celui que sa pauvreté obligeait de marier sa fille au charcutier Jacques Bavarello sut, avant de quitter cette terre, que l'aîné de ses fils en avait augmenté l'espace ; qu'il était grand amiral et vice-roi. Ce fut dans ses enfants qu'il plut à Dieu de bénir ce vieillard laborieux, ignoré des maisons patriciennes, et qui, après avoir compté comme un autre Jacob, dans les longues années de son pèlerinage, des jours bons, d'autres mauvais, se vit avec complaisance, à la fin de sa course, revivre par un fils revêtu de splendeur, éblouissant de gloire.

Dominique avait été de bonne heure frappé de l'intelligence de son fils Christophe ; il s'efforça de seconder la nature, et de procurer à ce petit garçon l'instruction la plus complète qui se donnât alors. Il l'envoya à l'université de Pavie, où son extrême jeunesse était sans doute patronnée par quelque membre de sa famille, originaire des États lombards.

D'ailleurs Colomb avait une magnifique écriture, d'après Las Casas. A Pavie, il étudia le latin et surtout les sciences qui préparent à la vie de marin, la géométrie, la géographie, l'astronomie. Dès ses plus tendres années

il avait montré une véritable passion pour la géographie, un penchant irrésistible pour la mer. C'était un indice providentiel de sa vocation.

Au surplus la science de ses maîtres ne put guère lui profiter, car à quatorze ans il était déjà embarqué ; et nous savons qu'entre sa sortie de l'Université de Pavie et son enrôlement maritime, il passa quelque temps travaillant, comme apprenti, au métier de son père.

En quittant les rues étroites et sombres de Gênes, si l'on monte sur les remparts, ou si l'on vient à gravir les sévères montagnes qui la dominent et l'enferment de tous côtés, ne lui laissant d'issue que sur la Méditerranée, comme pour la contraindre à tenter cette voie, on se trouve ébloui de la lumière inondant la transparence de l'air, tout imprégné de fortes senteurs. Le vif azur des flots se jouant sur des rivages d'un encadrement enchanteur, les lointains éclatants du golfe ligurien élèvent l'âme, en transportant sous d'autres cieux la pensée. On sent que, malgré sa magnificence, l'enceinte de la ville de marbre ne peut suffire à l'imagination de ses enfants. On devine que la mer est la vie, la sève et la force de cette cité. Un attrait général disposait les jeunes Génois aux aventures maritimes. Christophe Colomb surtout, qu'un amour précoce de la nature portait à la contemplation des œuvres divines, préféra sans hésiter la mer aux travaux sédentaires et monotones de sa famille.

A cette époque, la navigation était une rude école. L'installation de bord ne faisait aucune concession aux commodités de la vie. L'espace était strictement ménagé. La marine marchande se trouvait forcément un peu guerrière. Seulement, elle se bornait à garder la défensive ; mais, exposée aux pirates de toute nation, aux attaques les plus inattendues, elle se tenait prête à la riposte. Malgré son petit bagage scientifique emporté de l'Université de Pavie, le jeune écolier dut, suivant les usages, commencer son apprentissage de mer en qualité de mousse. Perdu dans les rangs subalternes, la longueur de la pratique, l'observation, l'expérience lui enseignèrent seules la théorie de la mer. Formé à cette dure école, la connaissance des armes lui devint aussi familière que celle des vents et des manœuvres.

Nous savons qu'il avait parcouru toute l'étendue de la Méditerranée, navigué dans le Levant, à cette époque sillonné par les pirates de l'Archipel, les corsaires mahométans et les forbans des États barbaresques. Pendant un de ces combats obscurs que n'a pas retracés l'histoire, il reçut une blessure profonde dont la cicatrice, longtemps oubliée, se

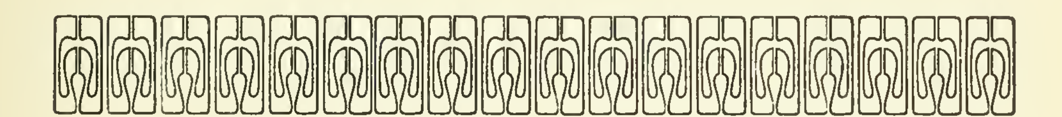
rouvrit vers les dernières années de sa vie, qu'elle mit en péril. Exposé aux aventures les plus dangereuses, il passa sur les flots plusieurs années, durant lesquelles aucun renseignement ne vient éclairer les vicissitudes de cette rude existence. La première fois qu'un document historique permet de saisir sa trace, il navigue sous le pavillon français. Mais déjà il est homme de mer, et l'un des officiers du fameux Colombo, son grand-oncle, qui commandait une flotte pour le compte du roi René contre le royaume de Naples, en 1459. C'est ce Colomb, que Sabellicus appelle « illustre Archipirate » ; en d'autres circonstances, il est à bord d'un autre capitaine, Colombo dit le *jeune*, neveu du célèbre « Archipirate », vrai Duguay-Trouin de la Ligurie. On distinguait le neveu de l'oncle par le surnom de *Mozo* — Colombo il Mozo.

Vers cette époque, l'élève intelligent de ces deux nobles loups de mer, Christophe, à son tour, était devenu maître. Le roi René lui donnait un commandement personnel pour une expédition qui exigeait une audace et une habileté peu communes.

On ne doute point qu'ensuite Colomb, pendant les quatre années que le roi René employa à tenter la conquête de Naples, n'ait continué à le servir.

Les historiens assurent même qu'il fut chargé de l'entreprise hardie de couper à une galère l'entrée du port de Tunis. Il en parle du reste dans une de ses lettres à Ferdinand et Isabelle, écrite plusieurs années après. « Il m'arriva, dit-il, d'être envoyé à Tunis par le roi Reinier (que Dieu a rappelé à lui), pour capturer la galère Fernandine ; et, lorsque j'arrivai à la hauteur de l'île San-Pedro, en Sardaigne, j'appris qu'il y avait deux vaisseaux et une caraque avec la galère, ce qui troubla tellement les gens de mon équipage, qu'ils prétendaient ne pas aller plus loin, mais retourner à Marseille pour chercher un autre vaisseau et de nouvelles troupes. Comme je n'avais aucun moyen de les contraindre, je fis semblant de me rendre à leurs désirs ; je changeai le point du compas, et déployai toutes les voiles. C'était le soir ; et le lendemain matin nous étions à la hauteur de Carthagène, tandis que tous étaient fermement convaincus que nous faisions voile vers Marseille. » Nous n'en savons pas davantage sur cette expédition audacieuse ; mais nous y voyons déjà cet esprit de persévérance et de fermeté qui assura le succès de ses entreprises plus importantes. Son expédient pour amuser un équipage mécontent révèle déjà sa grande sagacité.

La dernière journée de la vie militaire de Colomb fut marquée par une circonstance dramatique, dont les suites nous inclinent à croire que cet événement s'accomplit par un dessein particulier de la Providence. Colomb, après avoir quitté les mers du Levant, se trouvait embarqué comme officier sur un vaisseau qui prit feu près des côtes du Portugal ; il dut se jeter à la mer. Les vagues se déroulaient dans un espace de deux lieues avant que d'expirer sur la côte la plus voisine. Quelque habile nageur que fût Christophe, il était inévitablement perdu si la Providence n'était venue à son aide. Les flots poussèrent sous sa main un de ces larges avirons, à cette époque encore usités pour suppléer aux voiles et manœuvrer durant les calmes. Au moyen de cet appui, il put reposer un peu ses membres, se maintenir à la surface, et atteindre ainsi le rivage. Après avoir remercié l'Auteur de son salut, il parvint, la charité publique l'aidant, à gagner Lisbonne, où il savait devoir rencontrer plusieurs de ses compatriotes, parmi lesquels il eut la douce satisfaction de trouver son second frère, Barthélemy Colomb.



Chapitre deuxième.

Séjour de Colomb à Lisbonne. — Son mariage avec la fille d'un navigateur. — Ses voyages aux Canaries, aux Açores, à la côte d'Afrique. — Ses propositions de découvertes à Gênes, à Venise, au Portugal. — Tentative de la cour de Lisbonne contre le plan de Colomb. — Offre du Roi. — Noble refus de Colomb. — Son arrivée à Gênes. — Il réitère vainement sa proposition au Sénat. — Son départ pour l'Espagne.

UN philosophe français a remarqué avec justesse que tous les grands navigateurs furent chrétiens. Le prince qui donna le premier essor à la navigation sur l'Océan, lui aussi, était véritablement catholique.

Fils de Joam Ier, roi de Portugal, placé près du trône sans y aspirer, l'infant don Henrique s'était retiré loin du fracas de

la cour, dans les Algarves, au fond d'une anse du cap Sacrum, il s'y fit bâtir un palais approprié à l'étude de la cosmographie. Dans la paix de la solitude, ce noble esprit s'adonnait aux mathématiques, à l'astronomie, composait une bibliothèque nautique, se procurait les copies des voyages dont on avait ouï parler, faisait traduire des manuscrits arabes, attirait à lui les hommes experts aux choses de la marine et changeait sa royale demeure en école navale.

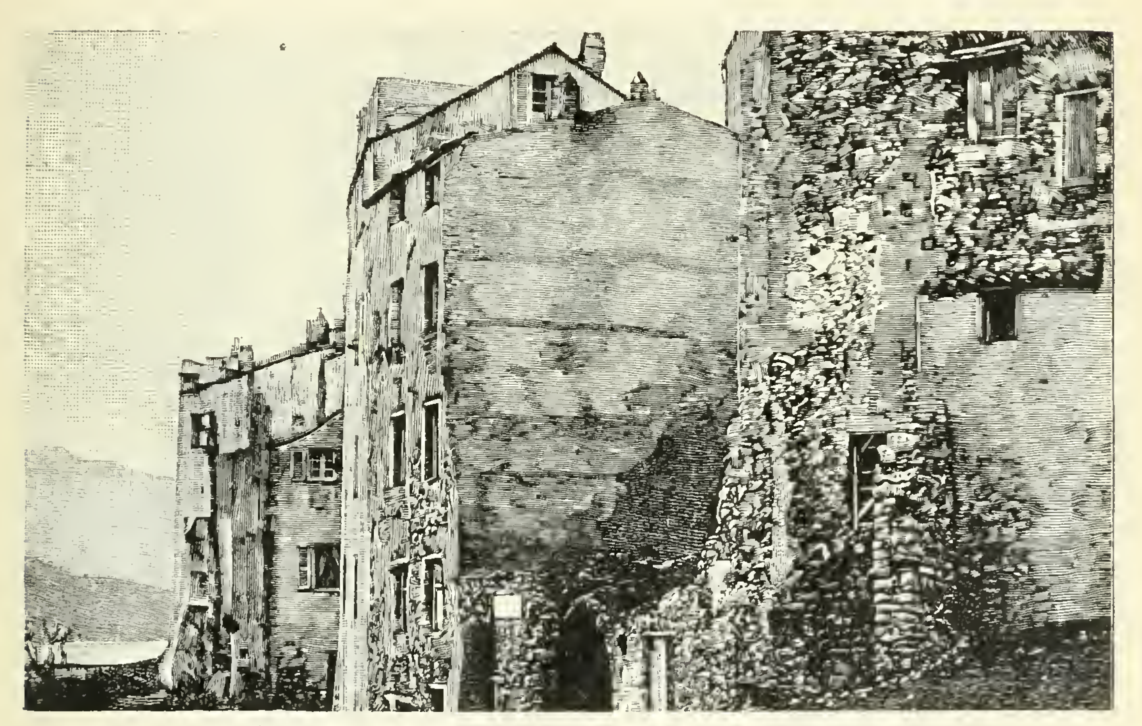
La mort du docte prince vint ralentir l'impulsion que son génie donnait aux découvertes. Cependant Lisbonne était encore la ville des progrès maritimes. C'était là que se trouvaient les plus habiles constructeurs de navires, que se vendaient les meilleurs planisphères, les ouvrages d'astronomie, que se confectionnaient les mappemondes, les cartes marines les plus exactes et qu'abondaient les pilotes capables. Le nom de Pilote désignait alors tout officier de mer qui ne commandait pas en chef un navire ; on l'appliquait même aux capitaines en second dans la marine militaire. Les lieutenants de vaisseau étaient tous appelés Pilotes. Un assez grand nombre de marins, qu'avait attirés à Lisbonne la munificence du prince mathématicien, y continuaient leur résidence, malgré la perte de leur royal protecteur.

Il n'est donc point surprenant que le pilote Barthélemy Colomb, frère puîné de Christophe, s'y fût établi, quoique tardivement, afin d'utiliser ses talents de géographe, dont on ne peut nier la supériorité.

Ce fut avec bonheur qu'il ouvrit son logis à son frère naufragé ; il éprouvait pour son aîné une tendresse mêlée de déférence. Il s'efforça de le retenir auprès de lui. Toutefois cette hospitalité ne lui devint pas onéreuse. Christophe avait une écriture superbe, ne maniait pas moins habilement le crayon et le pinceau que la plume. Il faisait aussi des cartes, des plans ; il s'occupait à copier des manuscrits, à transcrire des livres rares, parce que, malgré l'invention de l'imprimerie, en Portugal la typographie était encore à l'état d'enfance ; les ouvriers compositeurs ne se rencontraient pas aisément ; les livres se maintenaient donc à un prix assez élevé. Et comme son amour de la géographie, son goût de l'étude, lui avaient rendu familiers les ouvrages les mieux appréciés des lecteurs du port de Lisbonne, il les achetait pour les revendre à propos ; et de la sorte il faisait, dans l'occasion, un petit commerce de librairie. Par ce moyen, non seulement il subvenait à ses propres besoins, mais avec son économie et les privations que s'imposait sa tendresse filiale, il pouvait apporter quelque adoucissement à la vieil-

lesse peu fortunée de son père. L'historien des Indes, Gonzalo Fernandez de Oviedo, son ennemi, lui rend ce témoignage qu'à Lisbonne, et d'ailleurs en quelque lieu qu'il fût, « il eut toujours soin de pourvoir aux besoins de son père », malgré la difficulté de sa propre situation. Les dehors prévenants de Christophe Colomb lui avaient facilité des relations parmi les marins, et valu le meilleur accueil chez plusieurs négociants génois établis à Lisbonne.

A dater de son séjour dans cette ville, sauf de courtes lacunes, les principaux événements de sa vie se déroulent dans un ordre non in-



Maison natale de Christophe Colomb à Calvi (d'après Casanova.

terrompu, et restent entièrement accessibles à l'investigation. A proprement parler, ici commence son histoire.

Le premier fait qui le concerne, depuis son abordage quasi-miraculeux en Portugal, touche à ses habitudes de piété. Son assiduité édifiante aux offices eut pour conséquence l'événement de sa vie qui lui fut la plus propice occasion de développer son génie, d'élargir ses facultés comparatives, de se confirmer dans sa vocation, de communiquer avec les savants et les grands de la terre.

Christophe Colomb, achevant alors sa trente-troisième année, avait atteint le complément de sa vigueur physique et de sa perfection in-

tellectuelle. Sa taille, fièrement élancée, prenait de sa robuste complexion une mâle élégance que rehaussait sa fermeté de maintien, si naturellement assortie à son caractère. Son visage allongé offrait un pur ovale. Bien qu'il eût les pommettes largement accusées, ses joues assez arrondies en adoucissaient les contours, et, par une décroissance insensible, continuaient l'harmonieuse ligne qui formait son menton. La noble ampleur de son front révélait celle de sa pensée. Dans ses yeux, d'un bleu clair, rayonnait une sérénité limpide. Les coins assez marqués de sa bouche en rendaient la finesse particulièrement expressive. Signe de bonté, sa lèvre inférieure débordait un peu l'autre. Sous l'incessante élaboration d'une pensée unique, depuis trois ans, sa chevelure, d'un blond tirant au châtain, commençait à blanchir.

Cette diversité de tons, ces contrastes alliaient à sa verte virilité l'éclat d'une maturité précoce. Ses airs de tête en rapport naturel avec ses attitudes, et ses attitudes, allant si bien à sa stature, formaient entre son corps et son être moral une parfaite harmonie. Sa démarche, son port, ses gestes, trahissaient une dignité innée. Malgré sa condition précaire et la modestie de ses vêtements, nulle part sa présence ne pouvait passer inaperçue.

Les facultés les plus précieuses se joignaient à ses qualités extérieures. Avec une rare finesse d'ouïe, il possédait une vue excellente, qui rapprochait les lointains et lui donnait l'exacte appréciation des distances. Sa délicatesse de goût lui permettait des distinctions insaisissables au vulgaire. Mais ces avantages le cédaient encore à sa subtilité d'odorat, qui discernait à l'instant les diverses combinaisons des senteurs. L'exercice précoce de ces sens en avait développé la puissance de perception. Son vif amour de la nature le portait incessamment à la contemplation, durant le jour, et à l'observation des astres, pendant les nuits sereines. En naviguant près des côtes, il aspirait avec délices les odeurs balsamiques venues du rivage ; et sur les flots, au large, il humait curieusement les brises chargées d'émanations salines et amères. Il admirait avec tendresse les œuvres du Créateur, recherchait avidement les fleurs, les oiseaux, les productions de la mer, et surtout savourait les parfums de la végétation.

Forcément simple dans ses habits, Christophe Colomb n'avait d'autre luxe que la propreté. La sienne était exquise. A la plus minutieuse netteté du corps, à l'absence de taches, de déchirures et de négligence sur ses habits, il tâchait de joindre la blancheur et souvent la finesse

du linge, toujours vaguement imprégné du parfum des roses ou des fleurs d'oranger, qu'il laissait sécher, entremêlées à ses hardes, dans son coffre de marin. Son attrait des odeurs suaves ne s'émoussa jamais. Il aimait les fleurs odorantes, les plantes aromatiques, les bois odoriférants, les gommes balsamiques. Dans sa pauvre chambre, qu'ornaient uniquement quelques curiosités d'histoire naturelle, du milieu de ses ses cartes et de ses manuscrits, s'exhalaient de doux aromes. Il se plaisait aussi à parfumer son papier à lettres.

Cette élégance de goût lui était naturelle comme son talent d'écuyer, sans exercice de l'équitation. Son tact des convenances, des à-propos, sa façon d'être et de paraître dénotaient tout d'abord le parfait gentilhomme. Son seul visage trahissait sa noblesse d'esprit et un certain air de commandement qui frappait les yeux intelligents. Il paraissait « homme noble et d'autorité, ce que son pourfil et contenance montrait fort bien », dit Oviedo.

Bien que, dès l'âge de quatorze ans, Christophe Colomb eût toujours été sur mer ou séjournant dans les ports avec les marins, il ne partageait point leurs défauts ordinaires. Il détestait les jurements, les chansons déshonnêtes ; buvait peu de vin ; ne pouvait souffrir les jeux de hasard ; n'avait aucun penchant pour la table, et gardait à terre ses habitudes frugales du bord. Son extrême sobriété lui faisait adopter un régime presque tout végétal. Il avait contracté dans les ports du Levant des habitudes de l'hygiène arabe. Il se passait aisément de viandes, pour vivre surtout de pain, de riz, d'œufs, de légumes frais, de dattes, de raisin sec, de grenades, de pastèques et d'oranges. Au vin, il préférait comme boisson de l'eau édulcorée avec du sucre brun des Canaries et parfumée de quelques gouttes de fleurs d'oranger.

Cette frugalité s'accompagnait d'un esprit d'ordre, d'arrangement et de ponctualité, qui l'empêchait de jamais remettre au lendemain ce qui pouvait être fait le jour même ; il connaissait le prix du temps. On ne le vit jamais agir au hasard, en dehors des conseils du devoir. En aucune chose il ne s'arrêtait au bien, s'il espérait parvenir au mieux.

Affectueux pour ses proches, affable envers son entourage, montrant à ses inférieurs la bienveillance de la supériorité, il était rempli d'une urbanité qui ne s'apprend pas sur le pont d'un navire.

Malgré cette douceur habituelle, Christophe Colomb était par sa nature impatient, enclin à la colère. Sa fulgurante rapidité de pensée,

activant l'ardeur de sa force, accélérait chez lui la circulation du sang ; alors il devenait terrible. Mais ce premier mouvement, impétueux comme la violence, ne nuisait jamais qu'à lui-même. La réflexion, non moins subite que l'emportement, maîtrisait celui-ci, et réprimait fortement ses écarts. Il semblait que cette extrême irritabilité lui fût donnée comme une épreuve, une occasion de se combattre, de vaincre sa propension naturelle, de surmonter cet obstacle interne avant d'emporter les obstacles extérieurs. L'impatience la plus excessive fut infligée à celui qui devait devenir le modèle de la patience même, afin d'accomplir son œuvre immortelle.

Se souvenant de l'exemple paternel et des recommandations de sa pieuse mère, Christophe Colomb avait conservé à bord les habitudes chrétiennes de son enfance. Nous savons, par son propre témoignage, combien la mer avait été un aliment inépuisable pour ses élévations vers Dieu. Dès son arrivée à Lisbonne, il allait régulièrement, chaque matin, entendre la messe à l'église de Tous-les-Saints.

Sa haute distinction, sa vive piété disposèrent en sa faveur une jeune personne de la noblesse, Dona Felippa de Perestrello. Quoique le père de cette demoiselle se fût ruiné dans des entreprises hasardeuses, Colomb accepta cette alliance et le mariage fut promptement conclu.

Il continua de travailler à ses cartes et à ses manuscrits pour assurer son pain de chaque jour, la dot de sa femme pouvant difficilement suffire à leur existence. Toutefois, le rang qu'avait occupé son beau-père, les relations attachées à cette honorable famille, lui donnaient accès aux plus hauts abords. Le Roi Alphonse V, qui, sans entreprendre de grandes expéditions maritimes, par tradition et par instinct, s'intéressait cependant aux choses de la mer, admettait volontiers en sa présence ce pilote étranger, dont la conversation le captivait inévitablement.

Par quelles voies merveilleuses agit la Providence ! Elle tire d'un désastre un bienfait pour celui qui en paraît la victime. Colomb se trouve porté, malgré lui, au centre des idées qui devaient agrandir ses vues, chez le seul peuple qui s'adonne aux découvertes, et acquière des notions de plus en plus avancées sur l'Océan et les régions du Midi.

L'idée qui grandissait silencieusement en lui, le germe qu'y fécondaient la réflexion, l'étude et sa contemplation passionnée de l'œuvre divine reçut tout à coup, au sein de son propre foyer, un rapide développement. Dans les causeries de l'intimité, sa belle-mère, femme d'une

éminente piété, fort zélée pour l'Église, frappée de son inclination à pénétrer l'inconnu, de son désir de découvrir les contrées ignorées, lui raconta la vie de son mari, qui avait été un habile homme de mer. Elle lui apprit de quelle manière il avait coopéré à la découverte de plusieurs îles. Elle lui confia les notes et journaux des voyages de son beau-père. De ces observations, Colomb tira bientôt un appui pour son projet. Il examina tout le progrès des Portugais sur la côte de Guinée et la route qu'ils suivaient pour y atterrir. Quelque temps après, il s'embarqua avec dona Felippa, sa femme, pour une stérile propriété qu'elle avait à Porto-Santo ; il y demeura un certain temps. Ce fut là que naquit son premier fils, Diégo.

Entouré de l'immensité des flots, sous l'éblouissante lumière du soleil tropical, le génie de Colomb mûrissait dans les abîmes de sa pensée une idée surhumaine, un projet plus hardi que l'héroïsme connu. Ce qu'il vit, ce qu'il entendit ne fit que corroborer la hardiesse de ses inductions. Ses habitudes, ses goûts, ses rapports de voisinage et de parenté semblaient arrangés d'avance pour servir au plan qui s'élaborait dans les profondeurs de son esprit.

La seconde sœur de dona Felippa avait aussi des droits sur les possessions de Porto-Santo. Elle devint la femme d'un noble marin, Pedro Correa, qui fut gouverneur de cette île. Durant les épanchements du foyer domestique, Colomb pouvait communiquer ses aperçus cosmographiques à ce navigateur, recueillir ses observations. Il eut occasion de faire quelques voyages aux îles les plus avancées dans l'Atlantique, loin de la côte africaine. Il alla à Madère, aux Açores. Il passa à la côte de Guinée, visita l'embouchure du fleuve d'Or, *el rio d'Oro*, séjourna à la forteresse de Saint-Georges de la Mine, étendant ainsi le domaine de son expérience et l'échelle de ses comparaisons.

Pedro Correa lui dit avoir vu, dans les parages de l'île, une pièce de bois travaillée délicatement, et poussée par le vent d'ouest vers le rivage, comme si elle arrivait de l'autre côté de la mer. Aux Açores, il apprit que, par les vents d'ouest, les flots poussaient contre les côtes de Graciosa, de Fayal, de grands pins dont l'espèce était toute nouvelle. On l'assura qu'à l'île des Fleurs on avait trouvé sur la grève deux cadavres dont les traits différaient de tous ceux des insulaires. On prétendait aussi avoir rencontré des barques pleines d'hommes d'une race inconnue. Un officier de la marine portugaise, Martin Vincente, lui confia qu'à quatre cent cinquante lieues de l'Europe, vers l'occident, il avait

retiré des vagues une pièce de bois parfaitement ciselée, qu'une brise de l'ouest poussait depuis plusieurs jours en vue de son bord. Un autre marin, Antonio Leme, qui s'était marié à Madère, lui raconta qu'ayant navigué fort avant vers le couchant, il avait aperçu trois îles à l'extrême ligne de l'ouest.

Ces renseignements, auxquels on a attribué une grande influence sur les déterminations de Colomb, n'étaient qu'un stimulant pour son attention ; mais ils n'avaient aucune solidité, aucune cohésion entre eux, et partant aucune prise sur sa croyance. Et celui qui les recueillait savait les réduire à leur juste valeur.

Dès l'année 1474, sa résolution d'aller à la découverte de terres qu'il pressentait exister dans l'ouest était arrêtée. Par le moyen d'un Toscan, domicilié à Lisbonne, il établissait une correspondance avec l'une des plus grandes célébrités de l'Italie, le médecin de Florence, Paul Toscanelli, mathématicien et cosmographe, qui était familièrement admis à la cour pontificale, dans ses voyages à Rome, et dont le roi de Portugal demandait l'avis sur des sujets touchant à la géographie et à la navigation.

Des deux seuls fragments qui nous soient parvenus de la correspondance de Colomb avec le médecin Paul, il résulte :

1° Que, antérieurement au mois de juin 1474, Colomb avait communiqué au savant Florentin son projet de navigation à l'Ouest ;

2° Que Toscanelli trouva un vif intérêt dans les lettres de Colomb ; qu'il jugea son désir d'atteindre l'orient par le couchant une idée grande et noble ; et que déjà Colomb lui parlait des avantages inappréciables qui en résulteraient pour toute la Chrétienté.

Dix-huit mois s'écoulèrent pendant lesquels le projet fut mûri.

En 1476, Christophe Colomb, ayant atteint sa quarantième année, résolut de tenter la réalisation de son plan. Pour cela ses yeux se tournèrent naturellement vers sa patrie ; il ambitionnait de l'associer à l'honneur d'une telle découverte. Des écrivains portugais ont prétendu que Colomb avait offert d'abord au Portugal les prémices de son projet ; mais son patriotisme était trop sincère pour qu'il n'eût pas songé d'abord à cette ville où le rattachaient ses affections de famille et les poétiques images de son enfance.

Il passa donc à Gênes, et proposa son plan au Sénat. Il s'obligeait, si l'on voulait lui fournir quelques navires équipés, à sortir par le dé-

troit de Gibraltar, et à pousser vers le couchant dans la mer Océane, jusqu'à ce qu'il eût trouvé la terre où naissent les épices, et fait ainsi le tour du Monde. Mais les raisons cosmographiques sur lesquelles il s'appuyait ne pouvaient être bien appréciées des nobles membres de cette compagnie. Les Génois, habiles autant qu'intrépides dans le bassin de la Méditerranée, ne s'aventuraient guère sur l'Océan. Le progrès que faisaient chaque jour les Portugais dans la géographie ne les avait pas encore atteints. Ils s'estimaient maîtres profès en fait de navigation, pensaient qu'on ne pouvait les surpasser, et tinrent l'offre de leur compatriote pour une orgueilleuse rêverie. Ils prétextèrent la pénurie du trésor épuisé par des armements considérables ; et, afin de rabaisser peut-être la prétention de Colomb, ils lui dirent que ce désir de découvertes n'était pas une nouveauté pour le Sénat ; que déjà maint explorateur avait payé par la mort sa curiosité téméraire ; les archives de la République en faisaient foi.

Refusé par le sénat de Gênes, Colomb, qui voulait absolument faire bénéficier l'Italie de sa découverte, passa bientôt à Venise, la république de Saint-Marc lui paraissant, sous le rapport des finances et de la marine, en mesure de seconder ses vues. Mais, malgré ses ouvertures et les instances les mieux aidées de la démonstration scientifique, le Conseil n'accéda point à ses offres.

Si ce double refus, et peut-être l'impossibilité reconnue de recourir immédiatement à un autre État, avec chance de réussite, obligèrent Christophe Colomb d'ajourner la communication de son projet, il ne continua pas moins assidûment ses observations, et n'en chercha pas moins à élargir l'échelle de ses comparaisons cosmographiques. Nous le voyons, un an après, franchissant l'Océan Germanique, s'avancer sur la route des mers polaires. Au mois de février 1477, il se trouvait à cent lieues par delà l'Islande, et constatait des phénomènes intéressants pour l'hydrographie. Des sombres horizons du Nord, des cieux aplatis de cette île lointaine, l'*ultima Thule* des anciens, aux splendides cieux des tropiques, avec sa puissante faculté de généralisation, il rassemblait dans son souvenir les harmonies de la terre et des eaux, cherchant à pénétrer par delà la poésie des apparences le principe des grandes lois de ce globe. Passant de la contemplation des œuvres de Dieu à l'investigation de celles des hommes, durant ses moments de séjour à terre, il consacrait à compulser les écrits des philosophes, des historiens, des naturalistes, toutes les heures qu'il n'employait pas à

copier des manuscrits et à construire des sphères, dont le produit assurait son pain quotidien.

Il poursuivit ainsi ses voyages, dont on ne voit pas qu'il ait retiré d'autre profit qu'une expérience supérieure dans la navigation ; puis continua une existence de gêne et de labeur jusqu'au moment où le roi Joam II, qui avait succédé à Alphonse V, son père, parut vouloir reprendre les traditions de son grand-oncle, don Henrique, de glorieuse mémoire.

Ce monarque avait réuni dans sa marine des pilotes de premier ordre, de vrais hommes de mer, tels que Diego Cam, Barthélemy et Pierre Diaz. A l'exemple de son grand-oncle, il accueillait les services de tout étranger qu'il jugeait d'une capacité réelle. Il ne fut pas difficile à Colomb, quand le moment lui parut opportun, d'obtenir une ample audience pour l'exposition de son plan. Son alliance avec deux gouverneurs de Porto-Santo, ses relations antérieures avec le père du roi devaient lui valoir un bienveillant accueil.

Au premier entretien et dès le début, Joam II, surpris de la nouveauté d'un plan qui renversait toutes les idées admises en cosmographie, se montra peu disposé à entrer dans ses vues. Mais plus tard, durant d'autres conférences, le monarque, pesant la valeur intrinsèque des arguments de Colomb, comprit qu'il y avait au fond de cette proposition quelque chose d'immense et de supérieur. A raison même de son élévation d'esprit et de sa propension aux sciences naturelles, le roi se sentit disposé en faveur de Colomb. Entraîné par l'ascendant de cette noble simplicité et de cette loyale confiance, Joam II se décida aux frais d'une expédition. Toutefois, avant de s'engager, il souhaitait connaître positivement quelle rémunération demanderait Colomb, en cas de réussite.

Le Portugal encourageait les découvertes par de grandes libéralités. D'ordinaire, on attribuait le gouvernement de l'île ou de la région découverte à celui qui en avait pris possession au nom de la couronne. Parfois on rehaussait encore ces fonctions par quelque titre honorifique. L'espoir de si hautes récompenses enflammait d'ardeur toutes les imaginations. Mais ce n'était point d'une pareille rétribution que se contentait cet homme, qui s'usait à faire des cartes et à copier des manuscrits pour nourrir sa famille. A ses yeux, cette récompense n'était que mesquine ; elle lui semblait déprécier la grandeur de son entreprise. Il posa donc ses conditions à lui. Elles furent tellement royales que le

souverain en prit un peu d'humeur, et qu'avant d'y souscrire il voulut livrer à la discussion les probabilités de la réussite. Le roi chargea de cet examen une Commission composée de trois membres : le docteur Diégo Ortiz de Cazadilla, évêque de Ceuta, Rodérigo, son médecin, et le juif Joseph, aussi médecin et maître en cosmographie.

Dans son rapport, la Commission scientifique conclut au rejet de la proposition du Génois. Elle regarda le projet comme la rêverie d'un songe creux. Cependant l'élévation d'esprit qui distinguait le roi Joam II plaidait, à son insu, la cause de Christophe Colomb. Instinctivement, il avait foi en cet étranger, si pauvre et si ferme dans ses exigences. Nonobstant l'avis de la Commission, il continua de prendre au sérieux le plan de Colomb, et en saisit exceptionnellement un haut Conseil qu'il composa des premières notabilités du Portugal.

Le Conseil, sans discuter aucunement ce projet, le perdit tout à fait de vue au milieu d'une question vitale pour la monarchie portugaise : la reprise des expéditions commencées par l'infant don Henrique et suspendues sous le dernier règne. Il opina en faveur des découvertes, mais passa complètement sous silence le projet du Génois.

Cette séance du Conseil est un document précieux dans l'histoire de Christophe Colomb. Il en ressort qu'à cette époque déjà la diffusion de l'Évangile était le but avoué et définitif de son entreprise.

Pourtant la manière légère ou dédaigneuse dont le haut Conseil avait écarté le projet de Colomb ne satisfaisait ni la justice, ni l'esprit si éclairé de Joam II. Condamner n'était pas juger. En diverses circonstances il s'en ouvrit avec ses familiers. Ceux-ci cherchaient à atténuer le déplaisir du roi. On lui représentait quels inconvénients pouvaient rejaillir sur la majesté royale, d'une convention faite sérieusement, à propos d'un plan qui n'était, peut-être, que la docte illusion d'un marchand de livres. On lui suggérait de faire l'épreuve du projet d'après les propres données fournies par cet étranger.

Cependant le temps s'écoulait.

Rien ne venait du côté de la Cour mettre un terme à l'incertitude. Colomb, ferme et résolu, animé de cette patience austère qui sert d'armure aux âmes fortes, gagnant sa subsistance par sa plume et son compas, alimentant son esprit de tout livre qu'il achetait et relisait encore avant de s'en défaire, Colomb acquérait, pendant cette inaction forcée, une instruction non moins variée que solide.

Enfin le monarque, par sa propre réflexion, fut amené à vouloir ab-

solument risquer l'entreprise. Ce qui le retenait encore, c'était l'exorbitante rémunération qu'imposait le Génois. Dans cette perplexité, un de ses conseillers lui suggéra un moyen de concilier son désir d'expédition avec ce qu'ils appelaient la dignité de la couronne. Ce moyen consistait à munir secrètement du plan et des instructions de Colomb un bon pilote portugais, et à l'envoyer à la découverte dans la route indiquée. Connaissance prise de la terre que cherchait Colomb, on ne serait plus obligé de lui accorder une bien grande récompense ; et cette déception serait pour le Génois la juste punition de son entêtement à des prétentions insensées.

Hélas ! Joam II oublia qu'il était gentilhomme.

Un rayon d'espoir trompeur vint alors traverser la vie laborieusement monotone que menait Colomb, attendant toujours. Un message royal l'invitait à déposer, sans retard, le détail de son projet, avec les preuves à l'appui ; de telle sorte qu'on pût examiner à fond et la théorie et les moyens d'exécution de son plan. Incapable de supposer en si haut lieu une tromperie, Colomb livra sans défiance le plan, les notes, les cartes, en un mot les moyens d'exécuter son entreprise. Aussitôt l'un des plus habiles capitaines de la marine portugaise fut dépêché avec une caravelle pour aller, en apparence, ravitailler les îles du cap Vert, mais avec la secrète mission de cingler vers l'Occident à la découverte des terres inconnues, conformément aux indications dont on lui avait remis copie.

Le plus grand secret avait favorisé cette spoliation du génie. Mais si l'on avait surpris à Colomb ses données scientifiques, on n'avait pu lui dérober sa fermeté, sa foi, sa supériorité de coup d'œil, le don mystérieux, reçu d'en haut, pour l'accomplissement de son œuvre. Après quelques jours de navigation à l'ouest hardiment continuée, l'équipage commença à s'étonner de l'étendue, et à s'alarmer de la route. Ces hommes tremblaient devant l'immensité. Une tempête s'étant élevée vint ajouter à leurs frayeurs ; le Seigneur n'était pas avec eux ; le navire rebroussa chemin, et retourna honteusement d'où il était parti pour la perpétration clandestine de cet attentat. Alors, comme il arrive en pareil cas, les lâches devinrent fanfarons et railleurs. Rentrés au port, ils tournèrent en moquerie le projet du Génois. Ce n'était, disaient-ils, qu'une vaniteuse extravagance. Leur seule jactance trahit plus tard le secret de cette tentative quasi-sacrilège.

Ce trait de félonie entra profondément dans le cœur de Colomb. Il

ressentit, dans sa parfaite droiture, l'odieux de la déloyauté royale. Mais déjà il était habitué aux souffrances de l'âme. Depuis quelque temps, à travers ses épreuves, il s'était vu ravir par la mort l'associée de ses espérances, la mère de son fils, la noble Felippa, l'unique consolation de son pauvre foyer.

Colomb se tut et regarda le ciel.

Cependant le roi vint à savoir que la caravelle n'avait point navigué pendant le nombre de jours et de lieues marqué dans les instructions volées à Colomb. Il fut repris du désir de renouer la négociation. Il aurait maintenant accordé tout ce qu'il avait refusé si longtemps. Mais, de son côté, malgré sa pénurie, Colomb avait résolu de ne jamais traiter avec une Cour capable de telles infamies. Il feignit de ne pas comprendre, d'ignorer les nouvelles dispositions du roi. Il continua dans l'isolement ses obscures occupations. Puis, quand il sut de bonne source que le monarque voulait absolument le lier par un traité pour son entreprise, étant bien décidé à ne pas céder, et ayant tout à craindre des conseillers de la couronne, s'il persistait dans son refus, il réalisa sans bruit ce qui pouvait lui appartenir du chef de sa femme, prépara prudemment son départ ; et, vers la fin de 1484, s'enfuit en secret de Lisbonne, emmenant avec lui son jeune fils Diégo.

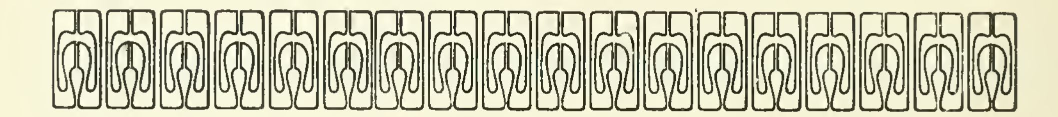
Ce fut par mer que Christophe Colomb s'échappa du Portugal. Il fit voile pour Gênes.

Malgré le refus de la sérénissime République qu'il avait eu la douleur de subir quelques années auparavant, il puisait dans son patriotisme le courage d'affronter de nouveau les dédains de la cité natale. Les ressources de la République ne lui permettaient plus de diminuer sa flotte de quelques navires, pour tenter aventureusement une expédition que nul précédent ne justifiait. Colomb ne retira de ce voyage que la douceur de revoir son respectable père, de lui présenter son petit-fils, et d'appeler la bénédiction du vieil ouvrier sur la tête de cet enfant, qui devait allier un jour son sang aux deux maisons souveraines d'Espagne et de Portugal.

Immanquablement l'âme du vieux cardeur tressaillait d'aise en écoutant les projets de son fils. Car si Dominique Colomb connaissait les refus des deux Républiques et la convoitise du Portugal, il connaissait aussi la force de résolution, l'ardente foi, la supériorité de son fils aîné. Il savait que Christophe avait projeté d'accomplir le tour de la Terre, d'arriver ainsi parmi les nations idolâtres, ignorant la venue

du Christ, et de faire briller à leurs regards l'étendard du Salut !

Après avoir, durant un court séjour, comblé de tendresse son vénérable père et assuré ses besoins pendant son absence, Christophe Colomb jeta les yeux sur les monarchies chrétiennes de l'Europe pour choisir la couronne qu'il associerait à l'honneur d'exécuter son plan. Par son zèle à défendre la foi, son intrépidité à repousser les Maures, par son caractère chevaleresque, ses ressources maritimes, surtout la grande renommée de ses deux souverains, alors régnant ensemble, Ferdinand d'Aragon et Isabelle de Castille, l'Espagne lui parut mériter sa préférence. Dès lors il la lui engagea tacitement et se regarda comme tenu envers elle. Puis, au premier vent d'est, il s'embarqua pour ce royaume, se confiant à la seule protection de la Providence.



Chapitre troisième.

Le couvent des Franciscains à la Rabida. — Arrivée de Colomb à ce monastère. — Hospitalité qu'on lui donne. — Amitié qui s'établit entre Colomb et Juan Perez de Marchena. — Le Père Gardien le recommande au confesseur de la Reine.



UNE demi-lieue de Palos, en vue de l'Océan, s'élève un promontoire, jadis entouré d'une ceinture de vignobles parsemés de figuiers, et dont le sommet se couronnait d'un bois de pins à forme ombellifère. Pareil au nid de la colombe dans les cyprès, un monastère, caché par la forêt, élançait son clocher par-dessus la cime des arbres, d'où s'exhalait une senteur dont l'arome allait s'unir aux parfums du thym et des lavandes qui poussaient à leurs pieds.

Ce monastère, qu'habitaient alors des religieux de saint François, était dédié à la sainte Vierge. Il s'appelait Santa-Maria de la Rabida.

En juillet 1485, était préposé à ce couvent, comme Père Gardien, un homme envers lequel ses contemporains furent coupables d'ingratitude, mais qui ne saurait être oublié dans notre histoire.

Assujetti de cœur à la règle de son institut, ce religieux offrait à sa communauté l'exemple d'un parfait disciple de saint François. Il était un sujet d'édification, et le renom de sa piété avait dépassé les murs de clôture de la Rabida. Il s'était vu tout à coup appeler à la Cour. La reine Isabelle avait parfois requis son conseil ; elle le prisait si haut, qu'elle avait voulu faire plonger dans sa conscience le regard pénétrant de ce moine. Il fut son confesseur ; mais le bruit de la Cour ne put être supporté par l'humble Franciscain. Ce moine n'aspirait qu'à la placide régularité de son cloître ; ses instances lui obtinrent enfin d'y rentrer. La reine ne l'estimait pas seulement comme religieux d'une sainte vie, comme guide spirituel et grand théologien, elle honorait sa modestie, qui ne pouvait pourtant dérober entièrement sa science ; elle le tenait pour habile astronome et excellent cosmographe. Le témoignage qu'elle rendait à la fois à sa science et à sa mansuétude de caractère est parvenu jusqu'à nous.

Ce Franciscain s'appelait Frère Juan Perez de Marchena.

Sa fervente piété n'avait point étouffé son inclination aux mathématiques ; et sa possession des sciences exactes ne nuisait point à son goût des lettres. On ne peut mettre en doute la variété de son savoir.

On peut suivre ce Franciscain par l'imagination sur le toit où, en sa qualité d'astronome, il avait établi une sorte d'observatoire. Il n'usait de ses prérogatives de supérieur que pour étendre le champ de sa méditation et prolonger l'heure de ses études.

Souvent, pendant le sommeil de ses religieux, dans les nuits sereines le Père Juan Perez de Marchena, élevant son âme vers le Créateur des mondes, suivait avec attention le cours harmonieux des astres. Ardente comme un phare, sa pensée brillait solitaire sur cet escarpement. Durant le jour, aux moments que ne réclamaient point les offices du chœur, il remontait au même lieu de ses pénétrantes et hardies intuitions, dont nul peut-être, dans toutes les Espagnes, ne se doutait alors. A l'aspect des vagues s'allant perdre dans un lointain insaisissable, vers l'Occident, il se demandait si par delà ces espaces, que n'avait jamais franchis aucune voile, s'étendait réellement l'empire de la *Mer Ténébreuse*, ce formidable Océan, ainsi nommé à cause des ténèbres et de l'obscurité qui voilaient sa nature, sa profondeur, ses limites insondables.

Ce doute indiquait déjà un progrès.

La croyance des cosmographes était singulièrement confuse au sujet de cette mer. Les uns assuraient qu'en continuant à voguer vers l'ouest

en droite ligne pendant trois ans on n'atteindrait pas encore le rivage. D'autres disaient que les flots de la mer ténébreuse se continuaient à l'infini, et qu'elle était sans bords. Suivant ses divergences d'opinion sur la forme de la terre, chaque maître de géographie variait de système touchant la mer ténébreuse. Mais le Père Juan Perez de Marchena, sans se laisser arrêter par les géographes arabes et les pilotes renommés, se demandait si, par delà ces ondes, il n'y avait point de terres inconnues aux Chrétiens. Sa sollicitude pour le salut des peuples qui ignoraient le Christ, le désir de voir le saint nom de Jésus béni chez toutes les nations, le ramenaient sans cesse à cette question : « N'y a-t-il rien par delà cette étendue ? »

Toujours ses pressentiments lui donnaient une réponse affirmative. Indépendamment de ses connaissances théoriques, le gardien de la Rabida, par ses fréquents rapports avec les marins de Palos, petite ville aujourd'hui abandonnée, mais à cette époque le centre de relations lointaines, se trouvait fort au courant des expéditions des Portugais sur la côte occidentale de l'Afrique, et instruit des découvertes qui avaient eu lieu aux Açores et au cap Vert. Il dominait la croyance vulgaire des hommes de mer de son voisinage.

Un jour, pendant que, vaquant aux occupations de sa charge, il passait près de la loge du frère portier, il aperçut au parloir extérieur Garcia Hernandez, le médecin de la communauté, venu de Palos, regardant avec surprise un voyageur qui, arrivé à pied accompagné d'un petit enfant, en ce lieu si écarté de la route, demandait au frère portier un peu d'eau et de pain pour son fils. Le Père Gardien remarqua l'air de distinction de cet homme contrastant avec son dénûment. Reconnaissant à son langage qu'il était étranger, il se sentit pris d'une curiosité mêlée d'intérêt, et lui demanda d'où il venait, où il allait. Le voyageur lui répondit très simplement qu'il venait d'Italie, et qu'il allait à la Cour voir les rois, afin de leur communiquer un projet important. Le Père Gardien engagea l'étranger à entrer dans le cloître pour s'y reposer un peu, ce que celui-ci accepta.

Ce voyageur était Christophe Colomb.

Comment se trouvait-il amené dans ce monastère ? C'est ce que personne ne saurait dire.

En quelque lieu qu'il fût débarqué, soit au Port-Sainte-Marie, soit à San-Lucar de Barrameda, soit à la Higuerra, ou à Palos même, sa présence au monastère de la Rabida ne s'explique pas naturellement.

Ce couvent, alors complètement caché dans les pins et visible seulement du côté de la mer, se trouvait hors de la droite route que devait suivre Colomb pour atteindre Huelva. Ce n'est qu'en s'égarant qu'il avait pu y arriver. Il y avait été nécessairement amené par un de ces hasards, calculés admirablement, qui nous révèlent l'action d'une puissance supérieure devant laquelle nous nous prosternons.

En ce moment Colomb n'allait pas, comme on l'a tant répété, à Huetra voir son beau-frère Pedro Correa, l'ancien gouverneur de Porto-Santo, mais à Huelva chez un Espagnol obscur, nommé Muliar, qui avait épousé la plus jeune sœur de sa femme, et à laquelle il aurait confié son enfant pendant la poursuite de ses instances à la Cour de Castille.

Assurément, si la manière dont Christophe Colomb aborda en Portugal fut poétique et romanesque, la façon dont la Providence l'assistait à son débarquement en Espagne n'est pas moins merveilleuse. Quand il arrive sans protection, sans recommandation aucune, destitué de tout appui, dans un pays dont il ne sait pas même encore la langue, la bonté divine l'adresse à l'homme le mieux préparé à ses idées, le plus digne de le comprendre et de le confirmer dans sa mission.

Sous la bure qui couvrait sa poitrine, Juan Perez de Marchena cachait un patriotisme généreux. Ni l'âge, ni la science, ni les austérités n'avaient rétréci son cœur. Son âme expansive conservait des impressions pleines de fraîcheur et de vivacité. Elle se ressentait de cette permanente jeunesse de la vertu que le temps ne saurait atteindre. Il accueillit fraternellement l'étranger vers lequel le portait une subite attraction. Une sorte d'intimité s'établit aussitôt entre eux, car déjà préexistait à leur rencontre la plus étroite association d'idées qui puisse réunir deux intelligences.

Le Père Gardien, après les premières confidences de Colomb, l'engagea à séjourner auprès de lui, le moment n'étant pas favorable pour soumettre immédiatement son projet à la Cour.

Ainsi, dans ce paisible couvent des Franciscains, la conception la plus large de l'humanité fut développée par le génie, accueillie par l'enthousiasme. Dans ce couvent l'on crut d'une foi implicite et soudaine à la sphéricité de la terre, à l'existence d'îles et de continents ignorés, et à la possibilité d'y parvenir, alors que dans toutes les académies, les collèges, les universités, on eût regardé ces idées comme le songe d'un malade.

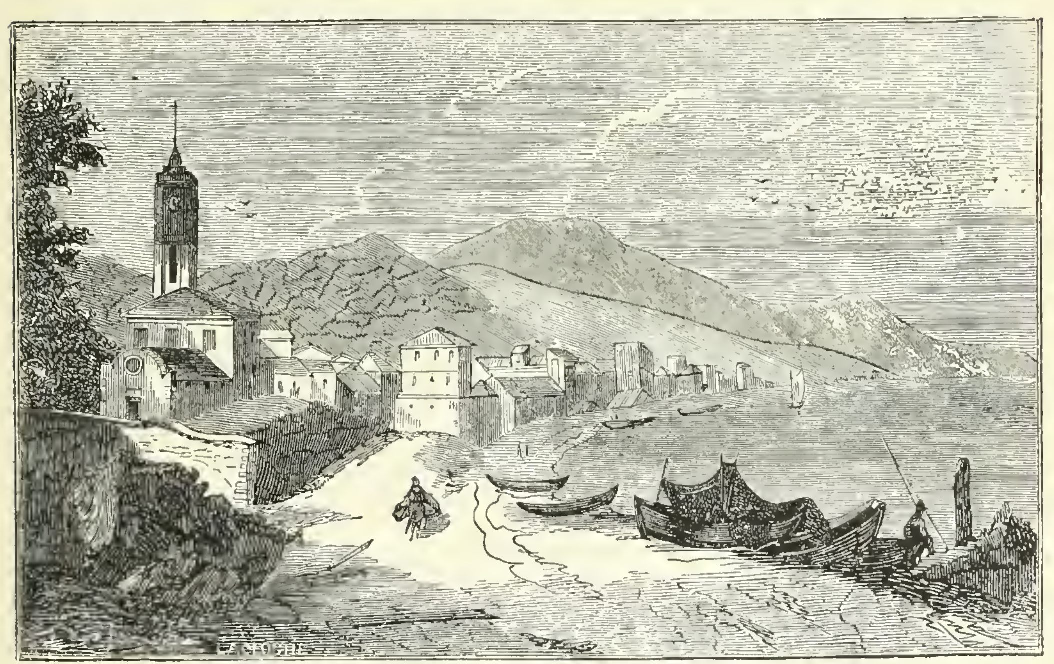
Colomb, devenu l'hôte des Franciscains, dégagé des soins de la vie

matérielle, n'ayant plus à gagner le pain du jour, put donner tout son temps aux affaires de l'âme, à la contemplation des choses divines. Là il travailla à son perfectionnement intérieur. Il voulait par la prière, la pureté, devenir moins indigne d'accomplir l'œuvre immense dont il se sentait chargé. Ayant ses libres entrées à la bibliothèque du couvent, il put s'initier aux Saintes Écritures, compulser les auteurs ecclésiastiques, les paraphrastes, les commentateurs. On sait qu'il avait étudié saint Jérôme, saint Augustin, saint Ambroise, saint Isidore ; qu'il connaissait Scot et Nicolas de Lyra, etc. Indubitablement ce fut là qu'il acquit cette connaissance variée des œuvres théologiques dont il fit preuve depuis lors. Nous sommes fondé à dire que les travaux de l'Ange de l'école et du Docteur Séraphique, les questions noblement spéculatives de la métaphysique et de la morale, ne purent détourner son esprit d'une recherche moins haute et plus pratique, l'étude de la vie des Saints. Il s'attachait à considérer les exemples de ces hommes qui avaient diversement servi Dieu : ceux-ci avec une humble constance et un héroïsme obscur, ceux-là avec l'éclat du génie et de l'illustration ; les uns et les autres également précieux aux yeux du Seigneur, et honorés dans son Église. Tout homme du monde qu'il était alors, il aspirait du fond de son cœur à célébrer la gloire de Jésus-Christ. Se pénétrant des clartés divines dont les Saintes Écritures illuminent l'entendement du fidèle sincèrement soumis, Colomb ne se borna pas à compulser la bibliothèque. Il vécut de la vie cénobitique, associé aux études et aux méditations du Père Gardien, aux offices et aux repas de la communauté ; il connut l'esprit de saint François. Il en affectionna l'ordre, la règle et l'habit.

A son tour, dans Christophe Colomb, le Père Juan Perez aima l'homme comme il admirait déjà le cosmographe, le poète, le génie supérieur. Nous n'hésitons pas à le dire ; il l'aima d'autant plus qu'étant son confesseur, il lui fut donné de voir à nu cette foi demeurée pure et candide, malgré les hardiesses de l'érudition et les curiosités de l'esprit. Il put contempler, face à face, cette pensée plus vaste que le monde, humblement inclinée aux pieds du juge ayant pouvoir de délier et d'absoudre. Comme prêtre, ayant lu clairement dans les profondeurs de cette âme qui, sans le savoir, dévoilait sa beauté en découvrant ses fautes au tribunal de la pénitence, il admira tant de génie uni à tant d'humilité. Il s'étonna de la grandeur de cet homme ignoré, en qui les hautes qualités s'étaient associées avec une telle harmonie qu'elles semblaient

n'en former qu'une seule par excellence, celle que nous appelons la Vertu. Le Fransciscain reconnut dans Christophe Colomb la marque d'une élection providentielle. C'est pourquoi il s'intéressa à sa destinée, et s'y attacha d'un dévouement qui ne finit qu'avec lui-même.

Au moment où Colomb dut quitter le monastère de la Rabida, le Père Juan Perez lui procura une petite somme d'argent, et lui remit une lettre de recommandation pressante pour un homme important à la Cour, le prieur de Prado, confesseur de la reine, dont la bienveillante médiation lui vaudrait, disait-il, un accès facile et un accueil favorable. Comme le Père Juan Perez de Marchena jugeait que, mal-

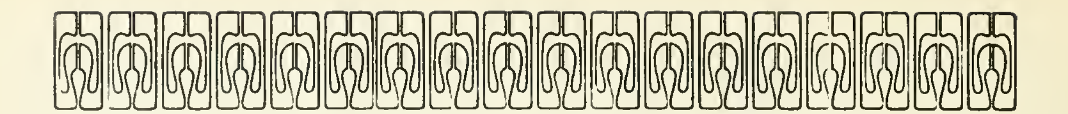


Cogoletto (PATRIE DE COLOMB D'APRÈS QUELQUES AUTEURS.) (P. 11.)

gré sa noble origine, la belle-sœur de Colomb, femme du pauvre Muliar, ne pourrait, à Huelva, donner une éducation convenable au jeune Diégo, son neveu, il voulut se charger lui-même de son instruction. Ce fut donc sous le toit, avec le pain, le drap, les livres et la charité de la famille franciscaine que le fils de Colomb fut nourri, vêtu et instruit dans sa tendre jeunesse.

L'hôte du couvent de la Rabida, ayant désormais le cœur rassuré et l'esprit libre au sujet de son enfant, prit congé du vénérable Gardien, et, accompagné de ses prières, se mit en route pour Cordoue.

La Providence lui réservait toutefois de nouvelles épreuves.



Chapitre quatrième.

Arrivée de Colomb à Cordoue. — Ses déceptions. — Son isolement. — Il se remarie. — Par le clergé il obtient une audience des Rois. Junte scientifique de Salamanque. — Irrésolutions de la cour. — Nouvelles lenteurs. — Sollicitations infructueuses. — Reprise du projet à la Cour. — Le Père Juan Perez agit directement auprès de la Reine.

COLOMB arriva plein d'espoir, muni de la lettre dont il attendait un résultat aussi prompt qu'efficace.

Le haut crédit du Prieur de Prado semblait devoir l'exempter des lenteurs ordinaires, et lui permettre sans retard l'accès de Leurs Altesses. Malheureusement, tout docte et pieux qu'était le Prieur de Prado, il n'avait nulle notion spéciale des mathématiques, des sciences naturelles, et ne pouvait être compétent en matière de cosmographie. Il jugea sur les apparences, sans être physionomiste, et dut nécessairement se tromper.

L'aspect de cet étranger, obscur, pauvrement vêtu, venu on ne savait comment en Espagne, dont il apprenait la langue dans les antichambres, arrivé à la Cour sans autre appui que le patronage fortuit d'un moine, ne lui donnait pas une idée fort avantageuse de l'homme et conséquemment de son projet. Il crut que le Père Juan Perez de Marchena avait été abusé par ce songe-creux. Aussi laissait-il son protégé se morfondre dans les escaliers, les vestibules, les salles d'attente, pour le dégoûter du métier de solliciteur. Il pensait en cela lui rendre service.

On peut juger dès lors si le Prieur de Prado, qui déjà s'était fait une règle de ne se mêler d'aucune recommandation, se sentait disposé à solliciter les rois pour cet Italien. Il se serait cru coupable envers Leurs Altesses, en prélevant sur leurs occupations si urgentes quelques instants pour écouter un aventurier qui, ayant à peine un habit, venait leur offrir des royaumes. Colomb eut donc à souffrir et à lutter en vain contre les préventions de celui qu'il avait espéré être son protecteur. Durant ces désolantes et infructueuses tentatives, à bout de res-

sources, sentant durement les étreintes de la misère, il était réduit pour s'alimenter à recommencer ses copies de manuscrits, sa confection de cartes marines.

Perdu au milieu du tumulte, dans cette brillante Cordoue renommée par ses élégantes frivolités et les exigences de son luxe, Colomb se trouvait oublié, isolé, sans amis, sans relations familières, livré au plus triste abandon, lorsque, malgré son dénûment, une noble demoiselle, qui le rencontra dans des circonstances apparemment providentielles, fut frappée de l'élévation de son esprit et de ses grandes connaissances géographiques. Elle lui offrit sa main et Colomb s'estima heureux de pouvoir contracter cette nouvelle alliance. La jeune Espagnole était de haut parentage. Sa naissance surpassait de beaucoup sa fortune. Elle s'appelait Béatrix. Dona Béatrix Enriquez appartenait à la noble maison des Arana, l'une des plus anciennes familles de Cordoue, dans laquelle la vertu se transmettait par droit d'héritage. et qui, malgré son peu d'opulence, jouissait de cette respectabilité que n'obtint jamais la seule richesse. Sa modestie, la nature de ses goûts, de ses habitudes, l'écartèrent de la scène élevée où son titre devait la produire.

Le mariage eut lieu à Cordoue vers la fin de novembre 1486. Elle devint mère de Fernando Colomb, le 29 août suivant.

On dirait que cette union était, par un dessein de Dieu, préparée pour fixer Colomb en Espagne, en l'attachant, par les liens de la famille, sur cette héroïque terre devenue sa patrie adoptive. Si l'on considère sérieusement dans quelles circonstances s'accomplit ce mariage, on y surprend un caractère étrange, exceptionnel, comme la destinée de Colomb ; on y découvre associés l'inattendu, la grandeur et la souffrance.

Cette affection fut puissante et généreuse du côté de Christophe ; touchante et poétique du côté de Béatrix.

La félicité que lui donnait Béatrix, placée comme une tentation sur la route austère qu'il devait parcourir, ne put enchaîner cette âme tout inspirée de sa mission, ni la détourner de son but immortel. Colomb, pendant qu'il était encore à Cordoue, n'en continua pas moins avec persévérance ses efforts inutiles pour être écouté et parvenir jusqu'aux souverains.

Enfin, à travers les dégoûts et les déceptions endurées en silence, il réussit à faire connaissance avec l'ancien Nonce apostolique, Mgr Antonio Geraldini. Ce prélat, à la prière de la reine, était revenu en Espagne pour achever l'éducation de l'Infante, sa fille aînée.

La haute intelligence d'Antonio Géraldini le disposait aux grandes conceptions. A l'âge de vingt-deux ans il avait vu le poétique laurier d'or ceindre son front, aux applaudissements de l'Italie presque entière. Sa précocité dans les affaires ne ralentissait point sa générosité d'esprit. Dès qu'il eut connu Colomb, l'ancien Nonce éprouva pour lui une vive attraction, et se trouva son ami, en ne croyant être que son protecteur.

A sa demande, le grand cardinal Mendoza, premier ministre, admit en sa présence le navigateur étranger. Plus habitué aux affaires que le Prieur de Prado, et mesurant les hommes au premier coup d'œil, dès qu'il eut vu Colomb, il comprit sa supériorité. Après l'avoir entendu, il lui donna son estime, et conçut une si haute opinion de sa personne, que, sans même approfondir le mérite de son plan, ce qu'il ne pouvait immédiatement faire, il crut devoir parler de lui aux rois. Par cette bienveillante entremise, Colomb put obtenir enfin audience.

Malgré la pauvreté de ses vêtements et son accent étranger, Colomb parut sans hésitation et sans humilité devant les souverains. La dignité de son visage, la grâce austère de son maintien se déployant avec la noble familiarité de sa parole, frappèrent leur attention. On eût dit un roi déguisé conversant avec ses égaux. C'est qu'oubliant son dénûment, tout pénétré de la sainteté de son but, s'élevant à la hauteur de son mandat, il se présentait comme le Légat de la Providence, « envoyé en ambassade », suivant son expression, vers les plus puissants d'entre les princes chrétiens, et surtout les plus zélés pour la foi, leur proposer une entreprise qui immortaliserait leur règne, en « faisant service à Notre-Seigneur, répandant son saint nom et la foi parmi tant de peuples », qui peut-être ignoraient encore le Messie. Glorifier le Rédempteur, porter l'Évangile, la civilisation aux contrées les plus extrêmes, utiliser ainsi la puissance temporelle, c'était se préparer une couronne impérissable dans l'éternité.

Ce fut franchement et uniquement sur ce motif religieux que se fonda Colomb, en s'adressant à la reine de Castille. Les avantages politiques et commerciaux qu'il avait fait valoir auprès des gouvernements de Gênes, de Venise et du Portugal ne furent ici présentés qu'accessoirement. Le premier objet de la Découverte, dégagé de tout intérêt humain, était donc la glorification du Rédempteur, l'extension de l'Église de Jésus-Christ. Voilà ce que les historiens avaient jusqu'à présent passé sous silence ou laissé dans une vague confusion.

Colomb, homme de désir à la manière de Daniel, tout animé de l'esprit divin, sachant la tendre piété de la reine, et ayant la bienveillance de son attention pour gage de sa sympathie, laissa parler son cœur. Son éloquence pénétra celui d'Isabelle. Dès ce premier instant, elle prit un indéfinissable intérêt à cet étranger, dont le regard lumineux, le front éclairé de génie, le langage plein d'une élévation naturelle, malgré quelques incorrections, trahissaient la supériorité, et inspiraient avec la confiance une estime mêlée de respect.

Le roi sans doute se ressentit un peu de cette influence ; mais son caractère plein de froide circonspection, opposé à tout entraînement de l'âme, l'empêcha de se prononcer encore. Il voulut qu'un projet fondé sur des données scientifiques fût d'abord vérifié par la science, et renvoya son appréciation à une junte de savants, qu'il chargea le Prieur de Prado de réunir et de présider.

La commission donnée à Fernando de Talavera n'était pas aussi aisée à remplir qu'on pourrait le croire. A cette époque la Castille ne comptait qu'un petit nombre de cosmographes, et de l'aveu d'un historiographe royal, ils n'étaient guère habiles. A défaut d'un nombre suffisant de cosmographes, le Prieur de Prado convoqua des théologiens.

Salamanque, où la Cour passait l'hiver cette année-là, fut naturellement le lieu de la docte réunion. Pour assister le Prieur de Prado, on lui adjoignit comme assesseur son parent le docteur Rodrigo Maldonado de Talavera, régidor de Salamanque. La date de cette junte mémorable n'a pas été retenue par l'histoire. Toutefois, deux circonstances particulières nous permettent de la déterminer fort approximativement. La junte se réunit en novembre 1486.

Au jour fixé, Colomb parut devant ses juges avec une grande tranquillité d'âme, malgré l'infinie distance qui le séparait de leurs idées.

Les uns croyaient fermement que la terre est le corps le plus vaste de la création visible, le centre fixe de l'univers. Dès lors ils trouvaient tout naturel que le soleil tournât autour d'elle. Par sa masse, la terre l'emportant sur tous les astres, elle seule était le but de leurs divers mouvements. Les autres estimaient que la terre forme un cercle aplati ou un quadrilatère immense, borné par une masse d'eau incommensurable. Ceux-ci, en admettant la forme quadrangulaire ou circulaire, mais toujours aplatie de la terre, limitaient l'étendue des mers au septième de la partie solide de ce monde. Ceux-là, sans se forger nette-

ment un système, tenaient pour un songe toute idée contraire aux anciens auteurs.

Plusieurs inclinaient à voir dans la théorie de cet étranger une innovation dangereuse, couvant peut-être quelque hérésie.

Colomb s'était affaibli forcément et presque désarmé, avant de prendre la parole, par sa résolution de ne pas dépasser dans cette controverse certaines généralités, et de ne plus livrer à l'indiscrétion publique la source intime de ses convictions. La perfidie du Portugal tenait encore éveillée sa prudence, même devant la loyale cour d'Isabelle. Ce qu'il allait établir sur des données cosmographiques n'était donc point la raison décisive de son système et sa démonstration péremptoire. Il présentait, comme ses raisons principales, seulement ses arguments secondaires.

Nonobstant cette complication d'embarras, Colomb exposa avec assurance les raisonnements fondamentaux qui paraissaient la base de son projet. Comme il s'appuyait spécialement sur les sciences, l'assemblée ne put suivre bien loin son argumentation. Seuls, les religieux Dominicains de Saint-Étienne l'écoutèrent avec attention et faveur.

Quelques membres de la junte objectèrent à ses déductions des passages des Saintes Écritures qu'ils appliquaient fort mal, et des fragments tronqués de quelques auteurs ecclésiastiques contraires à son système.

Après chaque exposé de Colomb, il y avait réunion secrète de la junte, afin de vérifier la force des arguments, les autorités alléguées, et de préparer des réponses et des objections pour la séance suivante. Ces conférences comprirent un certain espace de temps, durant lequel Colomb resta l'hôte du couvent de Saint-Étienne. Les Dominicains pourvurent à tous ses besoins, y fournirent généreusement, et le défrayèrent même des dépenses de son voyage. Aujourd'hui encore, leur communauté tire honneur de cette hospitalité si dignement exercée envers le messager de la Providence, alors inconnu.

Colomb, sentant bien que dans cette junte, où le nombre des théologiens l'emportait de beaucoup sur celui des marins et des cosmographes, les inductions purement scientifiques ne suffiraient pas à ses juges, se décida, malgré le danger d'être soupçonné d'hérésie, à discuter enfin les textes mêmes des Écritures et l'opinion des commentateurs.

L'ardeur de son apostolat parut alors le transfigurer aux yeux de son auditoire. La majesté de sa personne, l'éclair de son regard, l'illu-

mination de son front, la pénétrante sonorité de sa voix donnaient à l'autorité de cette parole convaincue une persuasion irrésistible pour toute âme élevée. La poésie et la beauté des livres saints électrisaient son cœur ; l'énergie de son langage s'ennoblissait par la grandeur du sujet ; et il tournait contre ses adversaires, en les développant avec magnificence, ces mêmes textes sacrés dans lesquels ils avaient cru lui montrer sa condamnation.

On a gardé le souvenir de sa noble attitude devant la junte. Plusieurs des assistants se sentirent entraînés. Parmi eux, le premier professeur de théologie de Saint-Étienne, le dominicain Diego de Deza, prit sa défense et gagna à sa cause les premiers maîtres de l'Université.

La Cour n'attendit pas la fin des conférences ; elle quitta Salamanque le 26 janvier 1487 pour aller en Andalousie.

Avant le printemps, la junte se sépara sans avoir rien conclu. A l'unanimité elle condamnait le projet, soit comme chimérique, soit comme impraticable. Toutefois le procès-verbal de ses opérations ne fut point alors rédigé et remis à la cour. L'entrée en campagne contre Malaga fit pour l'instant perdre de vue le projet de Colomb. Fernando de Talavera ne put s'en occuper. Il n'y prenait aucun intérêt, ne croyant pas à la possibilité de l'entreprise ; d'autre part, obligé d'accompagner la cour en qualité de confesseur de la reine, malgré sa récente promotion à l'évêché d'Avila, il lui eût été bien difficile de suivre cette affaire, tous les membres de la junte s'étant dispersés.

Cependant, en dépit de leur stérile issue, les conférences de Salamanque avaient mis en relief l'érudition, la science, les vues gigantesques de Christophe Colomb. Son projet s'était acquis une notoriété immense, et son nom une sorte de popularité. A partir de ce jour, la cour commença à traiter avec considération cet étranger. Sans rien conclure, sans s'engager avec lui, on était bien aise de le questionner à moments perdus, de l'entretenir de son plan. Le roi, tout en refusant de risquer un ducat, caressait comme un songe d'or cette idée de terres inconnues à l'extrémité des Indes, pays des épices, des pierreries et des diamants.

Il paraît qu'à diverses reprises Colomb fut appelé à la cour.

Des sollicitations inutiles et une attente sans cesse déçue occupèrent presque tous ses jours, durant l'année suivante.

Pourtant, il ne dépendait que de lui d'exécuter enfin son plan, et d'obtenir le prix qu'il s'adjugeait pour sa découverte. Le roi Joam II,

le seul Portugais qui eût su deviner son génie, avait fait adroitement reprendre ses négociations avec lui. Colomb, dans sa réponse, ayant sans doute, pour motiver son refus, exprimé la crainte qu'une fois sous la main du monarque, les conseillers ne prissent quelques prétextes pour attenter à sa liberté, le roi lui envoya un message, daté du 20 mars contenant un sauf-conduit. La suscription de la lettre portait ces mots : « A Christophe Colomb, notre ami particulier, à Séville. » Mais Colomb, nonobstant sa gêne, son impatience et le cours des ans, resta inébranlable dans son refus.

Les souverains avaient quitté Saragosse au printemps, pour tenter un coup de main sur le territoire des Maures. Dans le courant de l'été, ils appelèrent Colomb à la Cour, ainsi que l'établit un mandat de trois mille maravédis payé par leur ordre le 16 juin 1488. Ils prirent leur quartier d'hiver à Valladolid, qu'ils quittèrent dès le mois de février pour l'industrieuse ville de Médina del Campo, où ils voulaient recevoir l'ambassade que leur envoyait le roi Henri VII, désirant contracter alliance avec eux. Au commencement de mai, ils allèrent à Cordoue. En ce moment le projet de Colomb leur parut devoir être enfin sérieusement examiné.

Cependant un empêchement survint encore.

On avait résolu le siège de Baza. Il fallait, sans perdre un jour de la bonne saison, enlever cette place, l'une des plus fortes que tinssent les Maures. De nouveau le projet de Colomb fut laissé en suspens.

Incessamment retrempée dans la foi, la résignation de ce vaillant chrétien égalait la persistance presque fatale des causes qui reculaient sans fin son entreprise. On ne voit pas qu'en cette désespérante situation il ait exprimé une plainte, ni trahi la moindre impatience.

Le siège de Baza n'était pas une simple combinaison stratégique ; il contenait l'avant-dernier mot de la croisade. De son succès allait dépendre le sort des Maures en Espagne. Colomb prit son épée et se rendit au camp.

Là, dans les rangs subalternes, il se dévoua en silence, et servit avec autant de bravoure que d'humilité la cause de la croix. Il paraît même avoir donné d'excellents avis sur les opérations du siège. Mais son manque de fortune, sa qualité d'étranger et de marin empêchèrent le conseil du roi de les mettre à profit. Divers échecs essuyés au commencement de la campagne, et des pluies torrentielles jointes aux mala-



CHRISTOPHE COLOMB. (P. 42.)

dies que multipliait la pénurie des vivres, dégoûtèrent les principaux guerriers. Le roi était sollicité de lever le siège de peur d'un désastre. Avant de s'y décider, il consulta la reine, alors établie à Jaën. Isabelle l'en empêcha, promettant de fournir les hommes, l'argent, les vivres, les munitions. Elle engagea aussitôt aux villes de Barcelone et de Valence ses joyaux, sa vaisselle d'or et d'argent, se fit munitionnaire générale de l'armée, personne n'en ayant voulu soumissionner la fourniture, tant à cause de l'état des routes que du danger des embuscades maures. Elle enrégimenta six mille pionniers pour réparer les chemins défoncés, construire des ponts, traîner la grosse artillerie ; loua quatorze mille mulets, et organisa, sous la protection des escortes, un service régulier de transport, qui ramena l'abondance et l'espoir au milieu des tentes.

Afin de stimuler l'ardeur chrétienne, elle envoya au camp deux Franciscains venus de la Terre Sainte, chargés d'un message menaçant du soudan d'Égypte.

Malgré les touchants récits de ces religieux, le siège traînait en longueur. Il y avait de l'hésitation dans l'attaque, de l'incohérence dans les ordres. On manquait d'ensemble et de vigueur. Isabelle le comprit et arriva au camp. La présence de ce grand général changea la face des choses. Une réforme soudaine s'opéra dans les habitudes des assiégeants. Dès lors, plus de querelles personnelles, de tiraillements, de conflits dans les ordres. On multiplia les cheminements, on avança les parallèles ; la garde des tranchées fut vigilante, l'attaque régulière et continue. Ni nuit ni jour, il ne se passa plus une heure sans que l'artillerie battît les murs de la place et gênât les travaux de réparation. Si bien que, découragés par cette activité encore inconnue dans les sièges, les Maures, sentant l'inutilité d'une plus longue résistance, demandèrent à capituler.

La reddition de Baza, en semant l'effroi dans tout l'islamisme, comblait d'allégresse l'Espagne chrétienne. Séville prépara une réception magnifique aux deux rois, qui firent triomphalement leur entrée dans ses murs. Colomb vit les fêtes succéder aux fêtes, et des réjouissances, mortelles pour lui, éloigner encore la reprise des conférences qu'il attendait depuis plus de deux ans.

A peine les souverains étaient-ils remis de la fatigue de ces longues réjouissances, qu'une négociation de mariage pour leur fille aînée, l'Infante Isabelle, avec l'infant don Alonzo, héritier présomptif de la couronne de Portugal, absorba leur attention.

De nouvelles fêtes précédèrent l'union des deux infants, qui eut lieu en avril 1491. Des splendeurs nouvelles accompagnèrent et suivirent cette cérémonie. Le cours des plaisirs et des solennités semblait interminable. Les banquets, les carrousels, les danses costumées, les marches nocturnes à l'éclat des illuminations, étourdissaient la vie et repoussaient l'intempestive gravité des discussions scientifiques. De quelle patience dut être muni Christophe Colomb !

Il fut impossible, avant le retour de l'hiver, de reparler du projet discuté à Salamanque. Cependant le rapport que la junte devait remettre aux rois n'était point encore rédigé. Colomb sachant bien que la reine ne prendrait aucun repos avant que Grenade fût sous la domination de la croix, ne voulait pas attendre les préparatifs d'une guerre nouvelle. Il rassembla les efforts de ceux qui l'aimaient, et obtint que la junte statuerait définitivement sur son projet.

L'évêque d'Avila, Fernando de Talavera, présida de nouveau cette réunion. Son opinion n'était pas changée. Tous les membres de la junte déclarèrent à l'unanimité que ce projet reposait sur une base fausse et imaginaire, son auteur affirmant comme vérité ce qui était impossible.

Malgré ces tristes conclusions, la reine n'abandonnait pas le projet. Son génie ne condamnait point celui de Colomb. Cependant, comme la guerre qu'elle allait porter à Grenade entraînait des frais énormes, Fernando de Talavera fut chargé de dire à Colomb que l'épuisement du trésor empêchait la reine de songer actuellement à son entreprise ; mais que, dès la fin de la guerre, on reprendrait l'examen de sa proposition.

Après tant d'années d'attente soumise, de démarches persévérantes, d'espérances déçues, cette réponse aurait atterré tout autre esprit que celui de Colomb. Mais endurci aux privations, aux railleries, aux dédains de la superbe ignorance, il soutint avec fermeté ce nouveau mécompte. Voulant absolument que l'Espagne, dont le zèle religieux et le caractère chevaleresque intéressaient ses plus intimes sympathies, profitât de sa découverte, il en proposa l'entreprise à l'un des plus grands seigneurs de Castille, le duc de Médina-Sidonia, qui avait à lui une flotte, des ports, et même un corps d'armée.

Un accueil distingué et l'offre d'être recommandé à la reine fut tout ce qu'il obtint de ce personnage, alors fort occupé de ses préparatifs pour la prochaine campagne. L'ampleur même des vues de Colomb lui fit regarder son plan comme une illusion, et peut-être un leurre tendu à ses finances. Il se défia de lui, surtout parce qu'il était étranger.

Sur ces entrefaites, un gentilhomme nommé Moralès, intendant du duc de Médina-Céli, qui possédait aussi une puissante flotte, engagea son maître à tenter l'entreprise. Colomb fut prié de venir au Port-Sainte-Marie, ville appartenant au duc. Une noble hospitalité l'y attendait. Le duc de Médina-Céli, très sympathique à sa grandeur de caractère, pris au charme de sa conversation, lui accorda une telle confiance, qu'il fit construire aussitôt des navires propres à un voyage de découvertes. Puis, au moment de l'exécution, se ravisant et craignant qu'une telle entreprise faite en son propre nom ne portât de l'ombrage à la reine, il songea à solliciter son autorisation. A cet effet, il lui écrivit de Rota.

La reine sut gré au duc de Médina-Céli de sa déférence, et le pria de céder cet armement à la couronne, moyennant le remboursement des sommes déjà dépensées, et dont on effectuerait le payement après la guerre. Tout en lui disant qu'elle ne croyait pas trop à la réussite de ce projet, elle était décidée à en faire l'essai. Isabelle invita donc le duc de Médina-Céli à lui envoyer Colomb. Dès l'arrivée de celui-ci, avec cette délicatesse de tact qui tenait du charme, elle le confia aux bons soins d'Alonzo de Quintanilla, dont la noblesse d'esprit, la grandeur de vues, le zèle catholique, méritaient si bien l'honneur d'une telle hospitalité. A diverses reprises, la reine fit alors appeler Colomb, l'entretint de son plan, et l'assura qu'après la guerre on le satisferait. Mais quand la guerre finirait-elle ? Tous les Maures d'Espagne voyaient dans Grenade leur dernier rempart. Leur défense préparée de longue main promettait d'être désespérée. Remettre l'entreprise à l'extinction de la guerre, n'était-ce pas l'ajourner indéfiniment ?

Repassant dans son esprit les délais, les refus, les moqueries, les soupçons, les affronts, qu'il avait supportés en silence ; voyant sa vie s'user ainsi péniblement et en vain pour l'accomplissement de son œuvre ; craignant que l'Espagne, aveugle et sourde à ses propres intérêts, ingrate envers la constance de son dévouement, ne fût, pour une telle obstination, déshéritée par la Providence des grandeurs qu'il lui destinait, Colomb cessa d'insister. Plein d'indignation, le cœur débordant d'amertune, et secouant la poussière de ses pieds, il s'éloigna de cette cour où sa patience avait compté tant de douleurs diverses, bien décidé à se rendre immédiatement en France, afin d'y traiter avec le roi, auquel il venait d'adresser sa proposition.

A son départ de Lisbonne, déjà prévoyant le cas où l'Espagne re-

jetterait ses offres, Colomb, pour économiser le temps, avait envoyé son frère, le pilote Barthélemy, proposer en son nom l'entreprise au roi d'Angleterre. Depuis lors, il était sans nouvelles de son voyage. Mais il avait résolu de ne pousser la négociation, qu'il croyait déjà entamée à Londres, qu'au refus formel du royaume très chrétien.

Avant de quitter l'Espagne pour toujours peut-être, il voulait conduire à Cordoue, chez sa femme dona Béatrix Enriquez, le jeune Diégo, le fils de sa première union, resté au monastère de la Rabida entre les mains du digne Juan Perez de Marchena, qui faisait charitablement son éducation.

Il arriva donc au couvent de la Rabida.

Une inexprimable tristesse serra le cœur du père gardien quand il vit revenir frapper à la porte du monastère son ancien hôte, son ami, portant empreinte sur toute sa personne la trace des fatigues, de la patience vaincue et du dénûment durant cette absence de près de six années. Lorsqu'il sut que ce grand homme, las de lutter contre le dédain des savants et les temporisations de la cour, allait décidément quitter l'Espagne, et doter de ses idées une autre nation, son patriotisme s'émut autant que son amitié. Il trembla pour son pays ; il craignit de le voir irrémissiblement privé de la gloire et de la prospérité que lui acquerrait une telle entreprise. Il supplia Colomb de suspendre son départ et de se reposer quelque temps auprès de lui.

Juan Perez s'adressait à son ami, à son disciple en saint François ; il ne pouvait être refusé. D'ailleurs cette paix du cloître était salutaire à Colomb ; il avait besoin de se recueillir, de se délasser en Dieu des fatigues du monde ; d'y rajeunir ses espérances, de s'affermir plus profondément dans sa vocation exceptionnelle ; de puiser à cette source mystérieuse de nouvelles forces contre les dédains et les luttes qui, peut-être, l'attendaient encore.

Jusqu'alors le père gardien de la Rabida avait accepté par sympathie spontanée et conviction préexistante le projet de Colomb. Il l'avait jugé intuitivement et y avait cru tout seul, sans influence étrangère. Pourtant, en considérant qu'à deux reprises la junte des cosmographes avait repoussé les idées de son hôte, sa modestie lui fit penser qu'il s'était peut-être trompé ; qu'il avait pris ses désirs pour des raisonnements, et ses raisonnements pour la vérité même ; mais que la science, dégagée d'illusions et d'entraînement, démentait ses chères es-

pérances. Afin de se fixer sur ces doutes, il voulut contrôler, par un autre avis que le sien, le système de Colomb, et envoya aussitôt chercher à Palos le médecin Garcia Hernandez, mathématicien fort versé dans la cosmographie. Tous trois conférèrent sur ce plan, objet de tant de débats. L'opinion de Garcia Hernandez se trouva absolument conforme à celle du docte franciscain. Le projet parut fondé, et son exécution praticable.

Dès lors, pour le gardien de la Rabida, ce n'était plus l'heure de prier ou de disserter. Maintenant il fallait agir. Le père Juan Perez décida qu'il écrirait directement à la reine. Mais, pour éviter que sa lettre eût le sort trop commun de la correspondance livrée aux secrétaires, on résolut de la faire remettre aux propres mains de Son Altesse par une personne dévouée. La missive fut confiée à l'un des notables de Lépé, le pilote Sébastien Rodriguez, qui, par son tact et une certaine habileté d'antichambre, avait su se ménager des relations à la cour.

La cour était alors dans le camp ; et le camp, à la suite d'un accident, venait de se transformer en ville. Dans la nuit du 18 juillet, le feu avait pris au pavillon de la reine et, de là, gagné toutes les tentes, à la grande joie des Maures. Pour prouver son immuable résolution de ne lever le siège qu'après avoir soumis Grenade, la reine ordonna de remplacer par la pierre et le bois les abris provisoires du camp. Sous la direction d'un tel architecte, l'armée éleva en quelques semaines une véritable ville, en forme de croix, assurément la plus régulière et la mieux alignée de toute l'Espagne. Les chevaliers voulaient décorer du nom d'Isabelle cette monumentale improvisation de son audace. Mais la modestie de la reine l'empêcha d'accepter cet hommage ; et, désirant que la nouvelle cité portât le nom de son origine, elle l'appela ville de la Sainte-Foi ou « Santa-Fé ».

Le pilote obtint avec adresse la faveur de remettre à sa Souveraine la lettre du gardien de la Rabida. Le franciscain y avait épanché son zèle pour la gloire du Rédempteur, son patriotisme et son attachement à la reine.

Au bout de quatorze jours, le pilote reparut à la Rabida, porteur d'un message royal. Isabelle, remerciant de ses intentions son ancien confesseur, l'invitait, au reçu de ces lignes, à venir la joindre, et l'autorisait, dès ce moment, à relever les espérances de Colomb, en attendant d'autres nouvelles. Ces paroles de la reine comblèrent de joie la petite communauté et son hôte.

Colomb courut aussitôt à Moguer prier un excellent homme, Juan Rodriguez Cabezudo, de lui prêter sa mule pour le père gardien de la Rabida, appelé soudainement au camp de Grenade par Son Altesse. Cabezudo, qui faisait très bon voisinage avec l'abbé Martin Sanchez, ami de Colomb, lui rendit volontiers ce service. Le Père Juan Perez de Marchena partit du couvent en secret, sans lanterne, un peu avant minuit, malgré le péril de tomber dans une embuscade ou un parti de maraudeurs ; il traversa bravement les terres ennemies, se confiant à Dieu, et, faisant diligence, arriva sans encombre à la ville de Santa-Fé.

Comment ne pas accorder ici un souvenir de gratitude à ce savant franciscain dont le courage ne fut pas inférieur à l'humilité ? Après avoir risqué pour Colomb l'autorité de son suffrage, Juan Perez de Marchena risquait maintenant sa vie pour une entreprise devant tourner à la gloire du Christ et de la civilisation. Associé d'âme et de cœur au plan de la découverte, ne mérite-t-il pas de l'être aussi, dans notre reconnaissance, à l'hôte immortel que lui adressa la divine bonté ?

Depuis le jour où, apercevant Colomb devant la porte de son couvent, il lui ouvrit cet humble asile, le Père Juan Perez ne cessa de l'assister de ses consolations, de ses prières et de ses conseils. Sept ans d'insuccès ne ralentirent point son zèle et n'affaiblirent pas sa confiance. Et comme on le verra bientôt, la protection de ce pauvre moine retiré sur son rocher de la Rabida fut plus utile au futur révélateur du globe que ses diverses relations avec les grands du monde, les seigneurs de la cour, les puissants ducs qui possédaient des ports, des flottes et des armées.

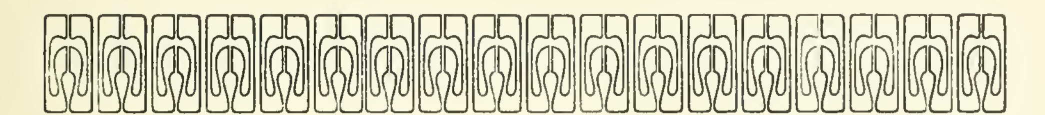
Pour écouter cette proposition dans un pareil moment, et revenir ainsi, toute seule, à un plan condamné par la junte savante, il fallait que la reine fût inclinée bien puissamment à cette entreprise. Au milieu de ses embarras financiers et de son incertitude sur le terme de la campagne, s'occuper encore de ce projet était une marque significative de l'adhésion qu'y donnait instinctivement son cœur.

Nul mieux que le gardien de la Rabida n'était en état d'exposer à l'intelligente Isabelle la sublimité de Colomb. Ce n'était pas seulement de son projet qu'il pouvait discourir ; seul il pouvait révéler la prédestination et les intentions si saintes de l'homme que la Providence lui envoyait, en récompense de sa vie, pour en éterniser la gloire.

Aussi le Franciscain obtint-il plein succès.

La reine, sans plus se souvenir de la junte de Salamanque, ne se rap-

pelant que les éloges donnés à Colomb par les deux Géraldini, le grand cardinal d'Espagne, le professeur Diégo de Deza, Alonzo de Quintanilla et Luiz de Santangel et, se confiant surtout à ses premières impressions, chargea le Père gardien de mander Colomb sans retard. Comme dans ses ingénieuses prévoyances Isabelle devinait ses embarras d'argent, au milieu de sollicitations si longtemps infructueuses, voulant qu'il pût se vêtir plus à son gré, acheter une monture et paraître dignement à la Cour, elle lui fit passer vingt mille maravédis en florins d'or par le courtier maritime de Palos, l'alcade Diégo Prieto, qui les remit avec la lettre de Juan Perez au médecin Garcia Hernandez, pour les faire tenir à Colomb.



Chapitre cinquième.

Colomb assiste à la reddition de Grenade. — Isabelle accepte enfin son projet. — Ses conseillers la dissuadent de l'entreprise. — Colomb part pour la France. — La Reine expédie un courrier qui le ramène. — Elle souscrit à toutes ses demandes. — Épouvante des marins à l'idée d'un voyage dans la « mer ténébreuse ». — Prédication nautique du Père Juan Perez de Marchena. — Les trois frères Pinzon, marins expérimentés. — Caractère religieux de l'expédition. — Départ de Colomb avec trois navires.

LA lutte entre le Christianisme et le Croissant touchait à sa fin.

On parlait de capitulation prochaine, de séditions et de combats dans l'intérieur de la ville. Bientôt, en effet, le malheureux Boabdil dut traiter de la reddition de Grenade.

Le vendredi 6 janvier 1492, jour de l'Épiphanie, fête des Rois, les souverains firent leur entrée solennelle dans l'Alhambra, à la porte duquel le nouvel archevêque, Mgr Talavera, assisté d'un nombreux clergé, vint les recevoir processionnellement.

Les réjouissances triomphales de la conquête n'étaient pas encore terminées, que la reine donnait audience à Colomb.

Le seul aspect de ce noble étranger, de qui la rapprochait, à son insu, une secrète communauté de foi et de génie, la rassura contre les objections de la junte de Salamanque. Il n'y eut dans cet entretien nul débat sur le projet, parce qu'il ne subsista aucun doute sur sa réalisation. La reine y donnait son adhésion par instinct, elle sentait en cet homme une compréhension supérieure des choses ; il lui offrait une personnalité exceptionnelle. Sa seule présence trahissait sa grandeur intérieure. Elle croyait en Colomb.

Le projet étant donc accepté sans contrôle, sans restriction, tel que l'inspiration l'avait conçu, il ne restait plus qu'à fixer les avantages qu'on attribuerait à son auteur, après la réussite. Une commission, encore présidée par le prudent Fernando de Talavera, fut chargée de régler ce point. Colomb eut à conférer avec elle, et à lui faire connaître ses prétentions. Il dut les poser catégoriquement.

Alors cet homme, à la pensée plus vaste que le monde, laissa percer la grandeur de ses espérances par le prix qu'il fixait à leur réalisation. En l'entendant, les commissaires durent être frappés de stupeur. Voici, en effet, les principales conditions posées par cet étranger aux couronnes d'Aragon et de Castille. Il serait :

Vice-Roi ;

Gouverneur général des îles et terre ferme à découvrir ;

Grand Amiral de la mer Océane ;

Ses dignités se transmettraient héréditairement dans sa famille par droit d'aînesse.

Il recevrait royalement la dîme de toutes les richesses, perles, diamants, or, argent, parfums, épices, fruits, et productions quelconques découvertes ou exportées dans les régions soumises à son autorité.

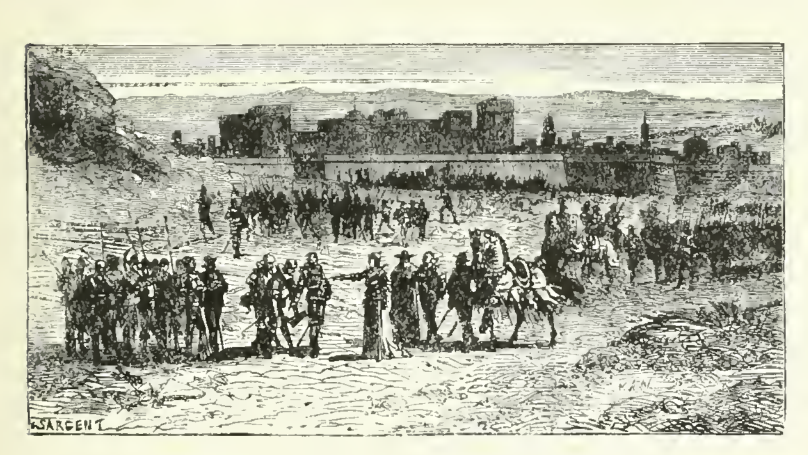
En entendant de telles prétentions, les commissaires s'indignèrent de sa hardiesse. L'orgueil de ces courtisans se courrouçait à l'idée qu'un Italien, qu'on avait si souvent tourné en dérision ou pris en pitié, tandis qu'il se morfondait dans les antichambres, sollicitant des audiences, osait aujourd'hui stipuler des titres qui le placeraient au-dessus des plus nobles maisons d'Espagne. La conférence fut suspendue.

Disons tout de suite que Colomb avait résolu, au moyen des trésors qu'il retirerait de ses découvertes, d'affranchir le saint Sépulcre du joug des Musulmans. Il voulait traiter d'abord de son rachat à l'amiable, et s'il n'y parvenait, lever à sa solde cinquante mille hommes d'infanterie et cinq mille chevaux pour arracher aux profanations de Ma-

homet le tombeau de Jésus-Christ. Il aurait remis aussitôt le gouvernement de Jérusalem au Saint-Siège, se bornant, pour lui, à l'honneur d'être le factionnaire de l'Église au seuil de cette terre miraculeuse où fut accomplie notre Rédemption.

Les commissaires de la cour ne pouvant deviner l'intime pensée de cet homme, ne virent dans sa prétention qu'une outrecuidance insolente, aussi téméraire que son projet d'aventures sur l'Océan. Probablement, ils ne discutèrent même pas une telle vanité, et se bornèrent à en référer aux souverains.

Fernando de Talavera, imbu de ses préventions contre le cosmographe génois, représenta à la reine qu'il y aurait un grave inconvénient pour Leurs Altesses à passer un traité au sujet d'une expédition qui avait été jugée chimérique ; que l'insuccès les exposerait à la moquerie des cours étrangères et diminuerait dans leurs États le respect que l'on avait pour leur sagesse si célèbre ; qu'en admettant même la réussite, accorder des privilèges si exorbitants à un inconnu, surtout un étranger, serait inévitablement amoindrir dans l'opinion le prestige de la majesté royale. Sous l'influence des observations de son confesseur, la reine hésita. Elle fit proposer à Colomb des conditions un peu différentes, quoique très avantageuses encore. Sans doute on lui offrit, comme en Portugal, des revenus, des titres, un gouvernement, dignes de satisfaire tout autre cœur que le sien. Mais il n'accepta aucune de ces conditions, et ne rabattit rien des siennes. Ce qu'il avait dit était dit. Déjà il tenait à sa demande royalement, comme un souverain à sa parole. Dans tous ses entretiens avec les têtes couronnées, alors que trop souvent ses vêtements accusaient sa détresse, il avait naturellement, par son langage élevé, empreint d'une dignité familière, traité les princes d'égal à égal ; maintenant qu'arrivait l'heure d'accomplir sa mission, il agissait comme il avait parlé.



Colomb prit son épée et se rendit au camp. (P. 42.)

Il se retira fièrement.

Ni sa pauvreté, ni les six ans passés à la cour d'Espagne en infructueuses démarches, ni le cours du temps qui menaçait de livrer à la mort son projet, ne purent l'ébranler. Plus de dix-huit ans s'étaient consumés pour lui en tentatives diverses, et pourtant il préférait recommencer de nouveau ces difficultueuses négociations auprès d'un autre État, plutôt que de déroger à ce qu'il pensait être de la dignité de ses droits.

Cependant, en dehors de la commission, l'énormité de ses prétentions préoccupait les conseillers de la couronne. Le roi montrait déjà de l'éloignement pour ce projet. L'influence que l'archevêque de Grenade exerçait sur la reine avait paralysé la volonté d'Isabelle. Il lui sembla qu'effectivement la quasi-royauté demandée par Colomb serait un prix trop onéreux, quelles que fussent les découvertes.

N'obtenant point et ne cédant pas, inflexible dans sa résolution de ne rien diminuer de ses droits, Colomb jeta les yeux vers la France, dont le roi venait de lui répondre. On était à la fin de janvier ; il ne voulut pas perdre un jour de plus en pourparlers inutiles avec les Espagnols, sa détermination étant immuable. Il fit tristement ses adieux à ses rares amis et, enfourchant son mulet, le poussa sur la route de Cordoue, où le réclamaient quelques dispositions de famille avant que d'abandonner pour jamais peut-être la Castille, maintenant devenue à son cœur comme une seconde patrie.

Autour d'Isabelle gravitaient quelques esprits d'élite qui reflétaient les clartés de son inspiration. Amis de la vérité, observateurs de la justice, souhaitant la gloire de Dieu, passionnés pour la grandeur de leur souveraine et de la nation espagnole, le départ de Colomb leur parut une perte immense, irréparable, qui préparait peut-être une honte et un regret éternel à leur pays. L'un de ces hommes, Luiz de Santangel, receveur des droits ecclésiastiques dans l'Aragon, obtint d'urgence une audience d'Isabelle. Alarmé pour la gloire de la souveraine, emporté par son zèle, il lui exprima amèrement, d'un ton de reproche et de plainte, sa surprise de ce qu'elle eût faibli dans une occasion si facile. Il lui représenta combien cette entreprise méritait sa protection, puisqu'elle pouvait avoir de si grands résultats pour la gloire de Jésus-Christ, le triomphe de l'Église et la prospérité de ses royaumes. Il lui rappela que la même personne de Colomb, sa pureté,

sa foi, sa science, sa supériorité sur les cosmographes qui le condamnaient, méritaient créance ; d'autant plus qu'il ne demandait rien avant d'avoir donné lui-même.

Loin de s'offenser des remontrances de Luiz de Santangel et de sa vivacité, Isabelle, qui en appréciait les motifs, le remercia de sa franchise. En ce moment survint Alonzo de Quintanilla, dont la vertu assurait le crédit. Son énergie appuya les instances si désintéressées de Santangel. Durant ce temps, à quelques pas de là, dans la chapelle de la reine, le Père Juan Perez, prosterné devant le tabernacle, suppliait le Seigneur, par les mérites de la Passion de son divin Fils, d'éclairer de sa grâce l'esprit si droit d'Isabelle.

Sans doute Dieu l'exauça.

Soudain la reine change d'attitude ; son regard s'illumine. Un mouvement mystérieux s'opérait dans son âme : Dieu lui ouvrait l'entendement. Ses yeux se dessillaient ; elle comprenait Colomb tout entier ; elle voyait quel homme lui avait envoyé la Providence.

Alors, n'écoutant plus que la voix intérieure qui parlait à son cœur, elle remercia de leur insistance ces deux fidèles servants de sa gloire ; et, avec l'accent d'une résolution immuable, déclara qu'elle acceptait l'entreprise pour son propre compte, comme reine de Castille. Elle ajouta qu'il serait nécessaire pourtant de la différer quelque peu, à cause de l'épuisement du trésor, suite de la guerre ; que cependant si ce retard les mécontentait, elle avait les joyaux de sa chambre, et qu'on prendrait là-dessus la somme que nécessiterait l'armement.

Aussitôt, par ordre de la reine, un officier des gardes fut expédié à toute vitesse pour ramener Colomb. Il parvint à le rattraper à deux lieues de Grenade, vers l'entrée du pont de Pinos, célèbre par les nombreux combats qui s'y étaient livrés. On dit qu'après tant de dégoûts et de déceptions, les lèvres contractées par l'amertume qui débordait de son cœur, le grand homme hésita un instant à revenir sur ses pas. Mais quand il sut tout ce qui s'était passé, la ferme résolution d'Isabelle, le héros obéit avec une soumission affectueuse, devinant déjà la part réservée dans son œuvre par la Providence à cette femme, seule digne de lui être associée.

La reine venait en effet de prendre une détermination héroïque. Malgré la junte des cosmographes, l'avis de son conseil privé, les représentations de son confesseur, auquel elle avait toujours montré la plus grande condescendance ; malgré le sentiment du roi son époux,

à qui elle se faisait un devoir de complaire en toute chose, et dont elle prenait le désir pour loi ; Isabelle venait d'engager sa parole en faveur de cet étranger.

A son arrivée, Colomb fut reçu par la cour avec des honneurs extraordinaires. La reine l'accueillit par de telles marques de satisfaction et de bienveillance, qu'il put oublier à l'instant les souffrances passées. Ce moment trace le premier linéament de la mission de Colomb. Désormais la reine est seule l'âme et le moyen de l'entreprise. Le cauteleux et défiant roi d'Aragon reste étranger à l'expédition. Il donne son nom et sa signature aux actes de la reine, suivant les conventions établies entre eux. Mais il fut bien entendu que l'entreprise était faite exclusivement par la reine de Castille, à ses propres risques et périls. Aussi de son vivant, les Castillans seuls eurent le droit de s'établir dans les pays que l'on découvrait.

Ce qu'avait demandé Colomb lui fut accordé, sans en retrancher un iota.

Cependant les formalités nécessaires au passement des écritures entre l'Aragon et la Castille, pour le prêt fait à cette couronne, et les incessantes occupations qu'entraînait la nouvelle organisation de l'ancien royaume de Grenade, ne permirent aux rois de signer que le 17 avril 1492, dans la ville de Santa-Fé, les articles du traité dressé, sous le nom de Capitulation, par le secrétaire du cabinet, Juan de Coloma.

Le 30 avril, on expédia le titre des privilèges de Colomb. Ces lettres patentes portaient qu'il serait grand amiral de l'Océan, avec les mêmes prérogatives dont jouissait l'amiral de Castille, vice-roi, gouverneur général de toutes les îles et terre ferme qu'il découvrirait ; que ses dignités seraient transmissibles à perpétuité dans sa famille.

Le 8 mai, à ces récompenses éventuelles, la reine ajouta une faveur pleine d'exquise bonté, en nommant le petit Diégo, fils aîné de Colomb, page du prince royal, avec une pension annuelle de neuf mille quatre cents maravédis. Cet honneur si envié n'était réservé qu'aux enfants des plus illustres maisons du royaume.

Pour l'armement de l'expédition, des motifs d'économie firent choisir le modeste port de Palos. Comme ses habitants étaient astreints, en commutation d'amende, à fournir gratuitement à la couronne, pendant un an, deux caravelles armées et pourvues de leurs équipages, il leur fut enjoint d'avoir à les mettre, dans le délai de dix jours, aux or-

dres de Christophe Colomb. — Exemption de tous droits de fisc, de gabelle, était accordée aux marchandises et provisions destinées à cet armement. — Ordre fut transmis de surseoir à toute action en justice et à tous jugements contre ceux qui feraient partie de l'entreprise.

Le 12 mai, Colomb, ayant eu son audience de congé, partit promptement pour Cordoue, où l'appelaient quelques arrangements relatifs à l'éducation de ses enfants. Ce fut problablement alors qu'un neveu germain de sa femme, « honnête gentilhomme de Cordoue », Diégo de Arana, se détermina à tenter avec lui cet effrayant voyage à travers la mer ténébreuse.

Peu de jours après, Colomb arrivait à Palos.

Le père Juan de Marchena, qui avait ouvert son asile à l'étranger pauvre et inconnu, reçut dans ses bras l'ami comblé d'honneurs et rempli d'espérance, revenant savourer avec lui les premières joies d'un bonheur dont il lui devait la meilleure part. Colomb devint encore l'hôte de la communauté de Saint-François. Et, comme on le verra, l'assistance du Père Gardien ne lui fut pas alors moins utile qu'aux premiers jours de son arrivée à la Rabida.

Le mercredi 23 mai, avant midi, le Père Gardien descendit du couvent avec Colomb et l'accompagna à l'église paroissiale de Palos, sous le patronage de saint Georges. Là, au milieu de cette population de marins, en présence des premiers alcades, Diégo Rodriguez Prieto et Alvaro Alonzo Cosio, sur la réquisition de Christophe Colomb, toujours assisté du Franciscain Juan Perez de Marchena, le notaire public François Hernandez fit solennellement lecture de la lettre de Leurs Altesses, qui enjoignait de lui livrer deux caravelles armées et montées.

Bien que le port de Palos dût fournir à ses propres frais les hommes des équipages, sous peine d'une amende de dix mille maravédis au profit de la Chambre royale, les souverains daignaient leur accorder la même solde que sur les navires de guerre, et leur faire payer quatre mois d'avance en montant à bord. En outre, au retour de l'expédition, s'ils pouvaient produire un certificat de bonne conduite, délivré par leur chef, ils seraient tenus quittes du restant de la condamnation. Les autorités de Palos, s'inclinant, répondirent qu'il serait obéi à ce commandement avec la soumission due aux ordres des rois.

Cependant, lorsqu'on sut qu'il s'agissait d'aller naviguer au couchant, jusque dans la mer ténébreuse, la consternation se répandit

sous chaque toit ; l'effroi gagna toutes les barques. La mer ténébreuse ! ce nom seul glaçait d'épouvante les plus intrépides.

On s'expliquera aisément cette épouvante, si l'on se rappelle qu'alors il n'existait pas une seule mappemonde qui n'indiquât, par l'image de monstres de plus en plus affreux, les degrés voisins de la ligne équinoxiale. Comment le peuple, les matelots auraient-ils échappé à l'erreur commune ? Aller dans la mer ténébreuse, c'était affronter l'embrasement par les feux du soleil, s'engouffrer dans l'obscurité du chaos, s'exposer à être détruit dans les airs ou enseveli sous l'abîme éternel du noir Océan. Et les intrépides pilotes qui avaient fréquenté Lisbonne ou navigué aux Canaries et aux Açores, tout en rabattant beaucoup de ces frayeurs, n'en étaient pas moins convaincus de l'impossibilité de jamais traverser la mer ténébreuse, l'épouvantable Bahr-al-Talmet des Arabes.

Cependant le temps s'écoulait. Malgré l'ordre royal, et leur protestation d'obéissance, les autorités de Palos n'avaient encore fourni aucune caravelle. Le mouillage était complètement désert. Tous les propriétaires de navires les allaient cacher dans les criques éloignées ou les emmenaient dans d'autres ports, pour les soustraire à la réquisition.

Le 20 juin, la reine, informée de cet obstacle, expédia à Palos le garde du corps Juan de Penasola, homme énergique, avec pouvoir de frapper d'une amende de deux cents maravédis, par chaque jour de retard, ceux qui se refuseraient à l'exécution de ses ordres. Il était autorisé à faire saisir sur la côte d'Andalousie tout bâtiment et tout marin qui paraîtraient propres à ce nouveau service.

Ce fut une grande désolation pour les propriétaires de navires et les hommes de mer. On contestait, on se débattait ; aux supplications s'ajoutaient des promesses ; mais l'armement n'en allait pas plus vite. Cependant Juan de Penasola fit saisir de vive force une caravelle, bonne voilière, nommée la *Pinta*, qui appartenait par moitié à deux habitants de Palos : Gomez Rascon et Cristoval Quintero. Ces gens-là se regardaient comme perdus, eux et ce bâtiment, toute leur fortune. Ils maudissaient la venue du Génois hâbleur et intrigant, qui avait surpris à la sagesse des rois l'ordre de cette navigation désastreuse.

Les calfats, les charpentiers se disaient malades ou se cachaient, pour ne pas être forcés de travailler à la réparation de la caravelle. On ne trouvait ni bois, ni étoupes, ni goudron, ni câbles. La rigueur de la mission donnée à Juan de Penasola ne réussissait pas mieux que les

raisonnements de Colomb. Il fallait trois navires ; on n'en tenait encore qu'un seul. Déjà une sombre exaspération agitait les esprits.

Dans cette situation critique, le zèle du Père Juan Perez vint au secours de son ami et de la population égarée.

Le Franciscain est naturellement sympathique au peuple, à cause de la pauvreté de sa vie et de l'humilité de son costume. Il en est aimé, parce que visiblement il l'aime. Sa modeste familiarité l'attire comme son dévouement l'attache. Le Gardien de la Rabida jouissait, en outre, d'une considération personnelle parmi les gens de mer. Il se mêlait aux matelots, plaisantait sur leur terreur, rassurait leurs familles, et allait faire de l'enrôlement par ses paroles, ses démonstrations jusque dans les ports voisins. Le zélé Franciscain attendait de cette expédition l'extension du royaume de Jésus-Christ, une grande gloire pour l'Église, qui, la première, avait encouragé cette découverte, et un bienfait pour toute la civilisation. Il sentait, comme l'avait dit si justement la reine, que Colomb allait dans « ces espaces de l'Océan accomplir des choses très importantes au service de Dieu ». Aussi travaillait-il de cœur et d'âme à convertir les poltrons, à décider les irrésolus. Il préparait le recrutement des équipages par ses persuasions et l'autorité de sa science.

Il allait tantôt seul, tantôt accompagné de son ami, mais partout où l'on voyait Colomb, on était sûr d'apercevoir aussi le Gardien de la Rabida. Il se multipliait d'une façon prodigieuse. L'activité de son ardeur fit sensation dans la contrée. Plus de vingt ans après, les témoins de son zèle en gardaient le souvenir. Et alors même que le nom du Père Juan Perez de Marchena avait disparu de quelques mémoires, la robe du Franciscain y laissait encore son empreinte. On ne pouvait parler du départ de Colomb sans se rappeler qu'un Franciscain l'accompagnait, l'assistait et le défendait partout.

Cependant, malgré l'assistance du Père Juan Perez, souvent la frayeur, la routine, un conte saugrenu défaisaient, dans une seule veillée, le résultat de sa prédication nautique durant plusieurs jours.

Le Gardien de la Rabida prit un parti décisif.

Il y avait alors à Palos une famille riche et considérée, dont la maison, qui subsistait naguère, paraissait avoir été la plus belle de cette petite cité. Elle appartenait aux trois frères Pinzon, tous trois hommes de mer éprouvés. Juan Perez de Marchena fit connaître à Colomb

l'aîné des trois frères, Martin Alonzo Pinzon. C'était un homme de théorie et de pratique, expérimenté aux choses de la marine.

L'idée d'un voyage à travers la mer ténébreuse, qui terrifiait tous les marins de l'Andalousie, n'effraya pas ainsi Martin Alonzo Pinzon. Il était depuis peu arrivé de Rome, où déjà plusieurs fois l'avait appelé son commerce. Il en rapportait dans ce dernier voyage quelques idées qui l'avaient préparé naturellement aux grandes vues de Colomb. Martin Alonzo Pinzon connaissait particulièrement un des bibliothécaires du pape Innocent VIII, qu'on disait fort versé en géographie. Ce savant lui avait montré une carte mappemonde, sur laquelle se trouvait indiquée dans la mer océane une terre sans nom, vers l'occident.

Dès que Martin Alonzo Pinzon revenant de Rome, et Christophe Colomb qui y avait des relations, se furent mis en rapport, toutes les difficultés s'aplanirent.

La nouvelle de la communication géographique, faite par le bibliothécaire du Pape, vint sanctionner l'approbation que le Nonce apostolique, le Grand Cardinal d'Espagne, et le Franciscain cosmographe Juan Perez de Marchena donnaient aux idées de Colomb. Évidemment le patronage du clergé semblait servir de caution aux assurances de cet étranger. La défiance à son égard devint moins générale.

Bientôt le bruit courut que l'aîné des trois Pinzon, communément appelé le sénor Martin Alonzo, goûtait le projet du Génois. On ajoutait même qu'il se proposait de tenter l'aventure sur le *Nina*, jolie petite caravelle appartenant à Vincent Yanez Pinzon, le plus jeune des trois frères, destiné à compter parmi les grandes célébrités de mer. En effet, les trois Pinzon avaient signé une convention avec l'ami du Père Juan Perez. Leur exemple seconda merveilleusement les influences du Gardien de la Rabida. La plupart des marins commencèrent à se rassurer.

Le crédit des Pinzon était grand à Palos. Le sénor Martin Alonzo faisait le commerce des agrès et des munitions pour les navires ; il était le principal fournisseur de la marine dans ce port. Sa fortune, ses connaissances, l'ancienneté de sa famille le plaçaient à la tête des notables de la cité. Dès lors, sans que Juan de Penasola eût à sévir de nouveau, Palos offrit en exécution de sa corvée, comme seconde caravelle, une certaine petite caraque vieillie à la mer, nommée « *la Gallega* » grande comparativement, grosse et lourde, mais très solide. Quoi-



Tout à coup la mer devint si grosse que tous en étaient étonnés. (P. 85.)

que impropre au service auquel on la destinait, ni Colomb, ni le Père Juan Perez, son conseil, n'osèrent la refuser, de peur d'allonger ainsi les retards déjà si grands à leur impatience. La petite caraque *Gallega* fut donc acceptée en qualité de caravelle ; et l'on se mit à l'équiper. Colomb la choisit même pour y arborer son pavillon de commandant. Seulement il changea d'abord son nom pour la rendre chrétienne : la plaçant sous la protection spéciale de la Sainte Vierge, il la fit bénir et appeler la *Santa-Maria.*

Au milieu des préparatifs de l'armement, Christophe Colomb continuait à mener la vie d'un disciple de l'Ordre Séraphique. Il ne sortait du couvent que par nécessité, s'occupant du soin de son âme. On pouvait souvent le voir dans les jardins du monastère, s'entretenant avec le père Perez. Ses jours se passaient dans l'oraison et la contemplation des mystères. Il tâchait de devenir de moins en moins indigne de la bonté de Dieu, qui l'avait daigné choisir pour une œuvre sans égale parmi les hommes. Il ne s'émut aucunement des délais, des frayeurs, du mauvais vouloir de la cité, bien qu'ils formassent à son départ des obstacles si sérieux que l'autorité royale ne pouvait les vaincre seule.

L'histoire a gardé le souvenir des généreux efforts du Gardien de la Rabida pour rassurer les esprits, stimuler les courages ; mais on ne voit point apparaître Colomb. Lui qui, dans ses voyages postérieurs, déploya tant d'activité et s'occupa des plus minimes détails, ne paraît pas cette fois s'être donné le moindre mouvement.

Comprenant que sa qualité d'étranger, de Génois rendait stérile son éloquence ; qu'on ne croyait point en lui ; qu'il ne pouvait composer à son gré son état-major et la maistrance ; former lui-même le rôle de ses équipages ; qu'il lui fallait prendre ce que la contrainte et les étroites ressources du petit port de Palos mettraient à sa portée, il acceptait avec une complète abnégation de sa personne ce que la Providence avait décidé. Il était dans ses principes de ne pas tenter Dieu ; de ne point forcer les circonstances, mais de les subir avec résignation, tout en déployant avec opiniâtreté ce qui se trouvait dans le possible de l'action humaine. Il sentait comme une assurance invisible en son cœur, ne s'effrayait aucunement des difficultés, ne se préoccupait plus du dehors, et restait dans ce cher cloître, berceau de sa destinée, où il avait rencontré un ami incomparable, le plus intime et le plus aimant qu'il ait eu sur la terre.

Certain désormais que sa mission devait s'accomplir, il n'abandon-

nait pas son travail intérieur, et se bornait à jeter de temps à autre son regard exercé sur les détails de l'armement, que les Pinzon surveillaient d'autant plus assidûment qu'ils étaient fort intéressés au succès de l'expédition ; les trois frères, et particulièrement le plus jeune, Vincent Yanez Pinzon ayant, sur les instances du Père Juan Perez, avancé à Colomb le huitième de la dépense totale qu'il devait fournir.

Pendant une de ses subites apparitions au milieu des ouvriers, Colomb surprit un expédient imaginé par Gomez Rascon et Cristoval Quintero pour échapper à cette navigation qui les effrayait. Ils avaient disposé de telle façon le gouvernail de la *Pinta*, que les pièces, en apparence parfaitement emboîtées, seraient désassemblées ou démontées à la première houle. Il voulut les contraindre à recommencer leur travail, mais les charpentiers et les calfats se cachèrent.

Ce fut alors que l'infatigable Franciscain rendit au monde de nouveaux services, en ramenant les ouvriers à la besogne, et les excitant par ses salutaires exhortations. Grâce à lui, plutôt qu'aux trois Pinzon et au garde du corps Juan de Penasola, resté en permanence sur le port pour hâter le départ, vers la fin de juillet les trois navires de l'expédition furent en état de prendre la mer.

Jusqu'à ce jour aucun historien n'a détaillé les apprêts de ce voyage ni précisé la nature de ses moyens d'exécution. On s'est borné à des conjectures peu mesurées. On a pensé rendre cette expédition plus intéressante, en prétendant qu'elle fut accomplie sur « trois grandes barques », dont une seule était pontée. La plupart des écrivains nous montrent Colomb, pressé de partir, se hasardant sur des embarcations que Robertson compare aux « plus grandes chaloupes ; » que Washington Irving nomme « des barques légères ; » que Lamartine appelle « les trois barques ; » et que M. Achille Jubinal désigne du nom de « barques côtières ; » chétifs navires qu'eût fait sombrer la première tempête. Croire à une telle imprudence est bien peu connaître la sagesse de l'homme que Dieu suscita pour une pareille œuvre.

Colomb, qui ne livrait rien au hasard, n'aurait assurément jamais commis cette témérité. Il ne se fût même point mis en mer, s'il n'avait obtenu seulement que deux navires. Il en demandait au moins trois ; et l'événement vint justifier ses prévisions, en prouvant que s'il n'eût eu avec lui que deux navires, jamais l'Europe n'aurait connu sa découverte. Comment se serait-il confié à l'Océan avec « trois barques, »

ainsi qu'on s'est plu à le répéter en croyant rehausser par cette témérité la valeur de son entreprise? Les dangers qu'il allait affronter étaient bien assez terribles, sans y ajouter les torts de l'imprévoyance.

Ce qu'avait expressément demandé Colomb, c'était trois « caravelles. » En effet, pour s'approcher des côtes, de plus grands navires eussent été un péril et un embarras.

Les caravelles n'étaient pas aussi petites qu'on le suppose. Évidemment leur destination impliquait des dimensions proportionnées à leur emploi. Or, elles remplissaient à la fois l'office de nos bricks et de nos gabarres ; servaient à transporter des troupes, des vivres, de l'artillerie, et à combattre dans la haute mer. Par un bon temps, les caravelles pouvaient fournir une marche de deux lieues et demie à l'heure.

La *Santa-Maria*, qui était pontée, c'est-à-dire pourvue d'un tillac de la poupe à la proue, avait donc deux mâts à voilure carrée, et deux mâts à voiles latines. Le grand mât portait au-dessus de la voile carrée deux bonnettes aiguilletées. Nous savons qu'on employa dans le cours de la navigation l'artimon, la civadière, la misaine, le tréou, ce qui impliquait des huniers, des gabies, des haubans, un système de cordages et de poulies assez compliqué. La dimension de la *Santa-Maria* peut nous être connue fort approximativement. Nous savons que sa grande chaloupe avait une longueur de trente pieds (environ dix mètres). Or, d'après les proportions alors établies dans la construction navale, le rapport de la chaloupe à la caravelle donnerait pour celle-ci une longueur de quatre-vingt-dix pieds de quille, et une largeur de vingt-six pieds sur le pont, ce qui est à peu près la dimension des bricks de guerre de douze à vingt canons. La *Santa-Maria* avait à l'arrière, sur la dunette, un double-pont ; à l'avant, un petit château. Le premier pont et le château étaient percés de sabords pour les bouches à feu. Dans le premier pont à l'arrière étaient amarrées des pièces de gros calibre nommées bombardes ; et dans le pont supérieur, des canons de laiton, tandis qu'à l'avant se trouvaient des pierriers et des espingardes. Huit ancres étaient attachées à la proue et aux flancs de la lourde caravelle.

Loin de juger trop petite la *Santa-Maria*, Colomb la trouvait beaucoup trop grande. Mais comme dans ses terreurs la commune de Palos n'avait voulu fournir aucune autre caravelle, force fut de s'en contenter, pour éviter d'interminables délais. Ce navire, de belle apparence et très solide, quoique déjà ancien, était pesant, médiocre marcheur, et peu propre à une expédition de découvertes.

La seconde caravelle, la *Pinta*, à voilure carrée, et la troisième, la *Nina*, à voilure latine, avaient un pont à l'arrière et un pont à l'avant ; mais l'espace compris entre l'avant et l'arrière n'était point couvert d'un tillac. On avait simplement relevé les bordages d'une largeur de planche. Ces deux caravelles, également pourvues d'artillerie, avaient des canons de fonte à l'arrière et des espingardes à l'avant. Les vivres, consistant en bœuf fumé, porc salé, biscuit, riz, pois chiches, fèves, haricots, harengs, oignons, vin, huile, vinaigre, sel, etc., pouvaient suffire pour un an à chaque caravelle. Ces trois navires, représentant des bricks de dix, seize et vingt canons, furent munis chacun de deux pompes en bois pour parer aux voies d'eau. Aujourd'hui aucun amiral ne se hasarderait à une exploration lointaine sur de pareilles barques. Mais comme, sauf la *Santa-Maria*, les deux caravelles offraient de bonnes conditions pour approcher des côtes, que les équipages et les vivres étaient suffisants, Colomb les trouva, disait-il, « très propres à une semblable entreprise. » Il passa alors la revue du personnel de l'expédition.

Sur la *Santa-Maria* s'embarquèrent suivant l'ordre des préséances :

L'honorable Diégo de Arana, grand Alguazil de la flotte, neveu par alliance de Colomb ; Pédro Guttierrez, garde-meuble du roi, attaché à la comptabilité de la couronne ; Rodrigo Sanchez de Ségovie, nommé par les souverains *Veedor*, contrôleur de l'armement ; Rodrigo de Escovedo, notaire royal, chargé de dresser les actes et les procès-verbaux, suivant l'occurrence ; le bachelier Bernardin de Tapia, historiographe de l'expédition.

Après eux venaient, en qualité de lieutenants de vaisseau, les pilotes : Per Alonzo Nino, vrai loup de mer ; Barthélemy Roldam, marin spéculateur, plus négociant que militaire ; Fernand Perez Matheos, esprit inquiet et envieux ; Sancho Ruiz, passionné pour le service ; Ruy Fernandez, bon officier ; Juan de la Cosa, surnommé « le Biscaïen, » habile dans la théorie et hydrographe par instinct. Suivaient l'interprète de l'expédition, juif converti, baptisé sous le nom de Luiz de Torrez, qui savait le latin, le grec, l'hébreu, l'arabe, le copte, l'arménien ; puis le métallurgiste officiel Castillo, orfèvre à Séville.

Le service de santé se composait d'un certain maître Alonzo, médecin médiocre, et d'un très bon chirurgien, maître Juan, aimable et compatissant auprès des malades. Un homme intrépide et modeste, le vertueux Diégo Mendès, François Ximenès Roldan et Diégo de Sal-

cedo, attachés au service personnel de Colomb en qualité d'écuyers, prirent place avec deux de ses amis, curieux de l'inconnu, près de la



Colomb s'entretenant avec le P. Perez dans les jardins du Monastère de La Rabida. (P. 63.)

grande cabine qu'il occupait sous la dunette du château d'arrière.

Outre Jacomo, le maître d'équipage et le maître de manœuvres,

qui étaient Génois, il y avait à bord un maître charpentier, un maître calfat, un maître armurier, un tonnelier, des matelots et des mousses au nombre de quarante, parmi lesquels se trouvaient un Anglais nommé Tallarte de Lajes, un Irlandais appelé William Ires, deux Portugais et le Majorcain Sébastian ; ce qui formait, avec un domestique et les deux cuisiniers, un total de soixante-six personnes.

Chose à remarquer : parmi les hommes de l'équipage de la *Santa-Maria*, aucun n'était de Palos ; tous venaient du dehors, la plupart de Séville ou de la province d'Huelva. Mais en revanche, sur la plus grande des deux caravelles, la *Pinta*, officiers et matelots étaient tous des habitants de Palos, ou parents, ou amis, ou voisins des Pinzon. Même l'admirateur de Colomb, le médecin Garcia Hernandez, dominé par ses rapports quotidiens de voisinage, ne s'était pas embarqué à bord de la *Santa-Maria*. Il avait suivi comme un patron naturel le senor Martin Alonzo, son ami de longue date.

L'aîné des Pinzon montait la fine voilière *Pinta*, dont il était capitaine. Il avait pour lieutenants son frère François-Martin Pinzon, son cousin Juan de Ungria et Cristobal Garcia Xalmentio ; comme médecin, Garcia Hernandez de Palos, l'ami du Gardien de la Rabida ; et en qualité de commis aux vivres, un autre Garcia Hernandez, natif d'Huelva ; pour aides, un Garcia Vallejo, leur parent, puis un Garcia Alonzo et encore un Garcia Diégo ; le maître et le contre-maître Gomez Rascon ; et Cristobal Quintero, propriétaires du navire. Ce dernier était suivi de son parent Juan Quintero, dit l'Argenteux. Enfin venaient Diégo Fernandez, Colmenero, Diégo Bermudez, Bartholomé Colin, et d'autres, également obligés ou voisins de la maison du senor Martin Alonzo. A l'exception de Juan Rodriguez Bermejo, né à Molinos, le reste des matelots était de Palos ou de Moguer, pays que souvent leur proximité faisait confondre en un seul. L'équipage de la *Pinta* s'élevait à trente hommes, officiers compris.

La coquette et jolie marcheuse *Nina*, commandée par Vincent Yanez Pinzon, forte de vingt-quatre hommes seulement, portait le reste des alliés, des amis et des voisins de Pinzon.

On ne peut douter que Colomb, en achevant sa revue des équipages, ne leur ait, conformément à ses habitudes, adressé une allocution, et que, cédant au besoin de son cœur, il ne leur ait parlé de Dieu, entre les mains duquel ils avaient tous à remettre leur âme. Quelle que fût la résolution de ces hommes, le moment du départ approchant, une

grande appréhension s'empara de tous les esprits. L'imminence du danger dans une pareille expédition tourna les cœurs vers le Père des miséricordes. Chacun songea à se réconcilier avec Dieu, à se confesser et à obtenir l'absolution de ses fautes. Après quoi, ils se rendirent ensemble, processionnellement, au monastère de la Rabida, leur commandant à leur tête, pour implorer l'assistance divine, et se mettre sous la protection spéciale de la sainte Vierge. Ils entendirent la messe, reçurent la sainte Eucharistie de la main du Père Juan Perez de Marchena, et revinrent dans un ordre religieux sur les caravelles.

C'était une cérémonie touchante et triste. Toute la ville de Palos partageait l'attendrissement des marins ; il y eut bien des larmes versées dans la chapelle de la Vierge.

Afin de mettre à profit le premier vent d'est qui se lèverait, les équipages furent consignés à bord. Aucun officier n'eut la permission de coucher à terre. On hissa le pavillon de partance. Colomb, ayant commandé qu'on courût le prévenir dès que s'annoncerait le vent désiré, embrassa son jeune fils Diégo, que lui rendait son généreux instituteur Juan Perez, et ayant confié doublement au bon abbé Martin Sanchez et à Rodriguez Cabezudo, accourus de Moguer pour recevoir ses adieux, le soin de conduire cet enfant à Cordoue, chez sa femme Dona Béatrix, où devait s'achever son éducation, il retourna à sa cellule de la Rabida.

A partir de ce moment, il paraît n'avoir plus eu de communication qu'avec le vénérable Juan Perez de Marchena. Ni la crainte, ni l'idée du danger ne le préoccupait. Il ne s'embarrassait plus des hommes, mais il ployait sous le faix de son immense mandat. Il allait découvrir des secrets, peut-être formidables, dérobés à la curiosité des humains depuis la création du monde. Son temps se passait à consulter Dieu, à l'écouter, à purifier son cœur, pour qu'il méritât d'être le temple du Saint-Esprit. Sa connaissance des saintes Écritures élargissait son intelligence. Il se sentait destiné à une mission plus grande peut-être qu'aucune de celles qu'eût jamais reçues un être mortel. Il allait remplir un apostolat inouï, porter la Croix dans des régions ignorées, et mettre les héritiers de la postérité de Japhet en relation avec leurs frères, anciennement perdus, de la famille de Sem.

Enseveli dans ce paisible monastère où il avait rencontré tant d'encouragements inespérés, sa foi simple et ardente s'épanouissait devant Dieu ; l'élévation de sa sagesse, l'accumulation de sa science n'apportaient aucune gêne aux tendres épanchements de sa piété et à la

candeur de sa dévotion. Méditant son livre favori, l'Évangile de saint Jean, son âme tendrement aimante passait dans l'oraison et la contemplation tous les instants que ne réclamaient pas les offices du chœur.

Dans la nuit du 3 août, vers trois heures, Colomb se réveilla tout à coup au doux susurrement des pins, dont la brise de terre commençait à bercer les cimes. L'ouïe subtile du marin reconnut bien vite le vent attendu.

Ce jour était un vendredi.

Le vendredi réputé de funeste augure, et objet d'une superstitieuse aversion chez les gens de mer, devenait au contraire pour ce fervent chrétien un fortuné présage : car c'était le jour de la Rédemption ; celui de la délivrance du Saint-Sépulcre, par le Français Godefroi de Bouillon ; celui de la reddition de Grenade, ce palladium du Mahométisme dans l'Occident. Le vendredi parut donc à Colomb un jour providentiellement destiné.

Sans nul doute, quittant aussitôt sa cellule, il alla frapper lui-même à celle du Père Gardien, et bientôt celui-ci dut réveiller le frère portier qui vint allumer les cierges de l'autel et tout préparer pour la messe. Peu d'instants après, les vigies de garde sur les caravelles purent voir, à cette heure inaccoutumée, briller à travers les pins les hauts vitraux de la Rabida. Pendant que la communauté Franciscaine goûtait un paisible sommeil, Colomb entra seul, d'un pas discret, dans la chapelle de Notre-Dame. Le Père Gardien, revêtu de ses habits sacerdotaux, monta à l'autel pour offrir l'auguste sacrifice à une intention jusque-là inouïe, et peut-être unique depuis l'institution de l'Eucharistie. Au moment de la communion, Colomb s'approcha de la sainte table, et reçut littéralement en viatique le pain des anges. Après l'action de grâces, il sortit sans bruit du couvent, toujours accompagné du Père Juan Perez de Marchena.

Durant l'effusion de ces émotions saintes le recueillement est un besoin ; le silence, une douceur. La parole ne pourrait que troubler ce calme intérieur, qu'elle est impuissante à rendre. Il est probable qu'ils descendirent, absorbés dans leurs sentiments et silencieux, la pente à demi sauvage par laquelle on arrive à Palos. Ils arrivèrent ensemble dans la petite ville.

Dès qu'ils parurent, le canot-major de la *Santa-Maria* accosta la rive pour prendre son commandant.

La voix des pilotes de service et le sifflet des contre-maîtres commandant les manœuvres de l'appareillage réveillèrent les maisons voisines. Les fenêtres et les portes s'ouvrirent en un instant. Le cri : Ils partent ! ils partent ! eut bientôt retenti jusqu'aux extrémités de la ville. Les mères, les femmes, les enfants accouraient sur le quai en versant des pleurs ; les parents et les amis se jetaient dans les barques pour s'approcher des caravelles et faire un signe à ceux qu'ils ne reverraient peut-être plus. Colomb, pressant sur son cœur le Franciscain ému jusqu'aux larmes, lui fit ses muets adieux, et se jeta dans le canot, qui eut rejoint en un instant la *Santa-Maria*.

Le commandant, reçu à son bord avec les honneurs prescrits par les règlements de l'amirauté de Castille, monta sur la dunette, et jeta un coup d'œil sur les dispositions prises. On héla les nacelles des habitants pour les faire éloigner. Il y eut un grand serrement de cœur et une vive oppression dans toutes les poitrines. En peu d'instants toutes les embarcations furent hissées à bord ; déjà les ancres étaient retirées et saisies au-dessus de la proue.



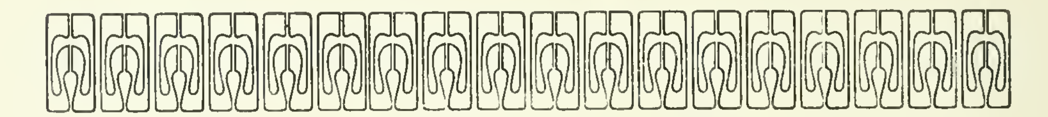
Départ de Palos.

On retira le pavillon de partance de la *Santa-Maria* pour y arborer le royal étendard de la flottille. Fidèle emblème des pieux sentiments de Christophe Colomb et du but réel de son voyage, ce drapeau était véritablement l'étendard de la Croix. Il portait l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ attaché à l'arbre du Salut, tandis qu'au grand mât de la *Pinta* et de la *Nina* flottait seulement la bannière de l'expédition, marquée d'une croix verte, entre les initiales royales, surmontées d'une couronne.

Alors Colomb, saluant avec sérénité la foule pressée sur le rivage, puis envoyant de la main un dernier adieu à son ami Juan Perez, prit

place à son banc de quart ; et tout pénétré du caractère de son entreprise, dominant de sa voix les bruits confus des trois équipages, commanda au *nom de Jésus-Christ* de déployer les voiles.

Une demi-heure après, le disque du soleil émergeait du sombre rideau de pins de la Rabida. Les trois navires, leurs voiles arrondies sous une fraîche brise d'est, descendaient rapidement portés vers Torré de Larenilla, et bientôt la sinuosité de l'Odiel les dérobait aux yeux de la population. Mais de la terrasse du couvent les nefs, après avoir franchi la barre de Saltes furent visibles pendant près de trois heures, et les religieux de saint François regardèrent encore bien des fois ces frêles esquifs, qui, les premiers depuis le commencement du monde, s'aventuraient à tenter un voyage si périlleux ; de leurs vœux et de leurs prières ils accompagnèrent longtemps les intrépides navigateurs.



Chapitre sixième.

Arrivée aux Canaries. — Caravelles portugaises envoyées contre Colomb. — Variation des boussoles. — Aspects nouveaux de l'Océan. — Frayeur des marins. — Conspiration sur les trois caravelles, et révolte des trois équipages. — Fermeté de Colomb. — Il poursuit sa route. — Sa prédiction de la découverte pour la nuit du vendredi 12 octobre 1492.

APRÈS trois siècles et demi d'expérience et de navigation, on ne peut encore s'avancer dans l'Atlantique, à cent lieues par delà les Açores, sans s'étonner de l'audace de celui qui, le premier, pénétra volontairement jusque dans ces latitudes.

A la distance où nous sommes de ce jour mémorable, comment nous défendre d'admirer encore ce courage supérieur et calme, cette volonté dominatrice qui dut faire face à l'invisible, terrasser l'inconnu, dompter les préjugés aveugles des pilotes et les irritables terreurs des matelots ; se soumettre toute puissance créée, vaincre les éventualités

les plus terribles et les fantômes de l'imagination, non moins dangereux que les sinistres de mer ; affronter les monstres marins, les gouffres, les courants, les trombes, les calmes, la famine, la soif ! Seul un homme, malgré les hommes, osait entreprendre, contre l'immensité, de sonder des espaces redoutables, qu'aucune nef n'avait sillonnés, et d'où nul mortel n'était revenu, si jamais le hasard ou la résolution y portèrent un être humain !

Cette héroïque navigation dont la moindre journée efface l'éclat mythologique des Argonautes et de toutes les expéditions maritimes de l'antiquité, cette tentative catholique sur l'Océan pour promulguer l'Évangile dans le reste de la famille humaine éparse au delà des flots, ces doubles prodiges de l'audace et du génie qu'inspirait la Foi, dominant les contradictions de la science et des terreurs contemporaines, nous allons ici les raconter bien simplement et succinctement. Nous suivrons nœud à nœud, au sillage de ses nefs, à ses changements de manœuvre, à ses virements de bord, cette navigation étonnante, disant ses jours et ses nuits avec la simplicité d'un livre de loch.

Après avoir commandé de déployer les voiles, Christophe Colomb entra dans sa cabine construite sur le château d'arrière, et, prenant la plume, commença son journal de bord, également au nom de Notre Seigneur Jésus-Christ : « *In nomine Domini nostri Jesu Christi*, etc. »

Ce prologue, que nous possédons en entier, expose dès le début le caractère spécialement chrétien de l'entreprise. Le désir de pénétrer l'espace, le vœu d'évangéliser les peuples supposés dans cet inconnu géographique attestent, par leur connexité de but, que cette expédition fut, avant tout, un grand acte de foi catholique.

Le premier jour, les caravelles poussées par une bonne brise avaient le cap au sud-ouest quart sud.

Le lendemain, samedi, tout alla bien.

Le dimanche, 5 août, on franchit plus de quarante lieues.

Le lundi, la brise fraîchit sensiblement. Bientôt la *Pinta* fit un signal de détresse, son timon s'était démis ; les pièces en étaient désassemblées. Colomb, ne pouvant remédier à l'accident, à cause de la houle, parce qu'il ventait grand frais, s'approcha cependant, suivant la coutume des amiraux de Castille en cas semblable. Il reconnut là une machination des propriétaires du navire, Gomez Rascon et Cristobal Quintero, qui avaient déjà essayé ce même moyen de retarder le départ, espérant s'y soustraire. Martin Alonzo Pinzon, le capitaine, fit assu-

jettir fortement par des cordages les pièces démontées, et l'on continua à faire route. Le lendemain, la mer grossit ; le gouvernail se disloqua de nouveau. On le rajusta comme on put, et l'on se dirigea sur les Canaries. Les pilotes des trois caravelles se contredisaient sur le rumb à tenir pour y aborder au plus tôt. Colomb dit son avis, tout opposé au leur, et l'événement lui donna raison.

Ils arrivèrent dans la nuit. Le commandant ordonna au capitaine de la *Pinta* de rester à la Grande-Canarie, pendant qu'il tâcherait lui-même de se procurer un navire pour la remplacer. Ayant inutilement cherché et attendu pendant plus de trois semaines, il fit radouber la *Pinta*, pour poser un nouveau gouvernail, et changer en voiles carrées la voilure triangulaire de la *Nina*. Après avoir renouvelé leur provision d'eau, de bois et pris des vivres frais, ils appareillèrent le jeudi 6 septembre. En ce moment un bâtiment qui venait de l'île de Fer apprit au commandant que trois caravelles portugaises croisaient dans ces parages pour l'enlever. La colère du roi Joam II, courroucé du refus de Colomb, le poursuivait sur l'Océan ; et pour comble d'inquiétude, un calme plat le fixait dans les eaux de la Gomera, en vue du pic de Ténériffe dont les éruptions volcaniques épouvantaient l'équipage.

Cette situation pleine d'anxiété dura du jeudi matin au samedi avant l'aube. Enfin, profitant des moindres souffles, il avança un peu et reconnut la dernière des Canaries, l'île de Fer, précisément celle où l'attendaient les caravelles portugaises. « Il se trouvait donc, dit Washington Irving, dans le voisinage du danger. Heureusement une brise s'éleva avec le soleil, les voiles se gonflèrent de nouveau, et dans la journée les hauteurs de Ferro s'effacèrent graduellement de l'horizon. » Dès le début de cette étonnante navigation, nous constatons, par les propres paroles d'un écrivain protestant, le premier secours que reçut de la Providence son messager Christophe Colomb. Ce ne fut pas le seul. Dieu ne cessa de l'assister. Si les lois ordinaires du monde ne furent jamais interverties en sa faveur, toutefois les coïncidences les plus heureuses arrivèrent toujours à son aide, avec un à-propos tellement prodigieux qu'elles dispensaient de miracles.

Ici finissait la science des plus habiles marins ; on allait entrer dans les régions de l'inconnu. Tandis que le cœur de Colomb palpitait d'une noble joie en s'élançant sur une route que nul homme n'avait parcourue,

l'équipage, après avoir vu disparaître les dernières cimes de l'île de Fer, se prit à se lamenter. Les matelots se désolaient, désespérant de jamais revoir la patrie. L'amiral s'efforça de les rassurer, leur parla de ce qui pouvait tenter ces esprits matériels et cupides. Il les ranima un peu. Cependant par prudence, à dater de ce jour, il crut bien faire d'écrire la route sur deux livres distincts, en marquant une distance de convention pour l'équipage, et gardant le chiffre vrai pour lui seul. Il craignait d'alarmer ses officiers en indiquant un trajet trop long : sa prévision ne fut pas en défaut.

Durant trois jours et trois nuits, il continua de voguer au sud-ouest, corrigeant fréquemment l'erreur des timoniers, dont la main craintive hésitait à maintenir la barre dans une direction si franchement opposée à l'Europe. Sous une brise propice, il mesurait les plaines mouvantes de ces espaces formidables, et s'éloignait toujours plus du vieux monde. En s'avançant ainsi vers les terres inconnues, tout ce qu'il éprouvait de joie et de confiance était ressenti en amertume et en secrète désolation par les équipages.

Cependant peu à peu, tandis qu'on marchait vers l'ouest, commençait à se faire sentir une notable différence dans l'éclat du jour, l'effet des lointains, la teinte des eaux. Les cieux aussi paraissaient changer. Les constellations familières aux marins semblaient s'éloigner, s'abaisser à l'horizon et disparaître. Même la régularité de la boussole fit exception à ses invariables lois.

Le 13 septembre, le génie de Colomb subit une rude épreuve. Son regard attentif surprit le premier indice de la variation magnétique. Ce fut la première fois, depuis le commencement de l'histoire, que se fit une semblable observation.

Colomb vit qu'à l'entrée de la nuit l'aiguille aimantée, au lieu de se diriger vers l'étoile polaire, allait au nord-ouest, et que le lendemain, au point du jour, l'écartement était encore plus marqué. Ainsi, son unique guide, la boussole, dont l'infaillibilité seule rassurait encore un peu les pilotes, commençait à le trahir, et il se trouvait destitué de tout appui des sciences. Le commandant se garda bien de communiquer cette effrayante découverte aux officiers de l'expédition, dont le front se rembrunissait déjà.

Le vendredi, un présage heureux pour de vulgaires esprits ranima l'espérance des matelots. L'équipage de la *Nina* vit une hirondelle de mer et un paille-en-queue, les premiers oiseaux qu'on eût aperçus de-

puis la Gomera. Le lendemain soir, un météore en forme de rameau igné, un bolide magnifique, parut tomber du ciel, à une distance d'environ quatre lieues. L'équipage en fut épouvanté ; le contemplateur de la création s'en émerveillait au contraire. L'expression de son admiration se trahit par un mot sur son journal.

Le dimanche, des nuages et des brumes s'élevèrent des eaux. Colomb remarqua la douceur de la température, la transparence des vagues, l'éclat du ciel plus diaphane, quelque chose de doux et d'une agréable senteur marine. A une certaine distance le ton de la mer se nuançait de vert. On voyait la plaine azurée se diaprer d'herbes très vives qui semblaient fraîchement détachées des rochers. Tous accueillirent avec joie cet indice de la proximité des terres. Mais le commandant ne partagea point leur erreur, et dit : « Je calcule que la terre ferme est plus loin. » On était poussé par un vent agréable ; les courants favorisaient la navigation ; l'herbe se montrait à foison ; c'était du goémon des rochers ; et cependant l'équipage restait sombre. Les pilotes ne parlaient pas, mais se regardaient avec une taciturnité sinistre. Ils ne se plaignaient point ; ils semblaient vouloir mutuellement se cacher la cause de leur inquiétude. Le commandant les devina : ils avaient enfin aperçu la variation magnétique. Alors son génie mit à leur portée une explication scientifique de ce phénomène, qui les rassura pour l'instant.

Le 17 septembre, ils atteignaient déjà ces parages où l'influence tropicale se faisait délicieusement sentir. « On éprouvait un vrai plaisir à jouir de la beauté des matinées, dit Las Casas ; il n'y manquait que le chant des rossignols. Le temps était là comme au mois d'avril en Andalousie. » L'air devenait de plus en plus tempéré.

Vers cette partie du globe qui avoisine les prairies océaniques, une mystérieuse division cosmographique semble s'opérer dans les cieux comme dans les eaux ; quelque chose de mystérieux agit sur l'homme. On a des aspects imposants ; on ressent la lointaine puissance des régions équatoriales et les présages du ciel austral.

Sous ces majestueuses latitudes, l'Océan ne le cède pas à la terre pour la magnificence. Une indicible suavité s'épand dans l'air, dont la pureté diaphane, imbibée de lumière, charme le regard qu'elle laisse arriver au loin. Dès la pointe du jour, les moindres vapeurs se colorent de nuances prismatiques, où domine le rose. Quand les jeux des brises

ont balayé cette gaze flottante et mis à nu le vif azur des cieux, le soleil, s'emparant rapidement de l'espace, semble, par sa splendeur souveraine, se couronner roi du visible. Ses clartés rayonnent à toutes les hauteurs de l'horizon, et l'Océan flamboie sous la vaste projection du rayon qu'il réverbère. D'élégantes zébrures plissent onduleusement la surface des eaux en multipliant ses réfractions lumineuses. La mer sereine et d'une transparence éblouissante s'infiltre de clartés et s'en laisse pénétrer mollement. Les nuances les plus fugitives du vert et les décroissances les plus délicates du bleu diversifient les vagues où surnagent, çà et là, de fraîches stries d'ulva et de varech, ou bien des cryptogames pélagiques, parmi lesquelles souvent passent des mollusques bizarres, des thétis, des troupes de méduses aux reflets d'améthyste.

L'extrême limpidité de la mer permet d'entrevoir les ébats, les querelles et parfois les migrations des populations sous-marines. Des bandes folâtres ou peureuses d'exaucets, des trigles aux nageoires d'azur s'élancent hors de la surface, s'y replongent, en ressortent volant plus loin, et bondissent jusque sur le tillac, voulant se surpasser l'un l'autre ou se dérober aux escouades de marsouins et de thons, qui, tout en évoluant gracieusement, les guettent au sommet de l'onde. L'œil suit à de certaines profondeurs, tantôt les dorades somptueusement parées d'écailles chatoyantes, tantôt un énorme crabe, un squale armé de sa scie, l'espadon querelleur, des tortues égarées. Plus souvent rôde autour du navire un requin homicide. Par intervalles, la frégate aux larges ailes, les goélands, les damiers fuient à l'horizon, puis reviennent, se balançant sur les flots, y plongent rapidement et remontent avec leur proie dans les airs.

Mais, à certains jours, la solitude se fait au loin dans l'Océan ; le silence s'étend, et l'immobilité pèse sur l'immensité de la plaine humide. A portée du regard et de l'ouïe, rien ne se meut, rien ne s'entend. L'aspect de ce vaste repos, l'absolu du calme, cette image la plus sensible de la grandeur, évoquent l'infini dans la pensée. Alors s'éclipsent au souvenir la beauté des continents, la superbe hauteur des montagnes, l'ampleur des fleuves, l'opulence de la végétation, le pittoresque des perspectives et la diversité des phénomènes terrestres. La sublimité de l'Océan fait courber de respect la curiosité de l'homme.

La nuit elle-même, en recouvrant de ses voiles cette majesté, n'efface pas son caractère ; seulement à la magnificence de l'éclat succède

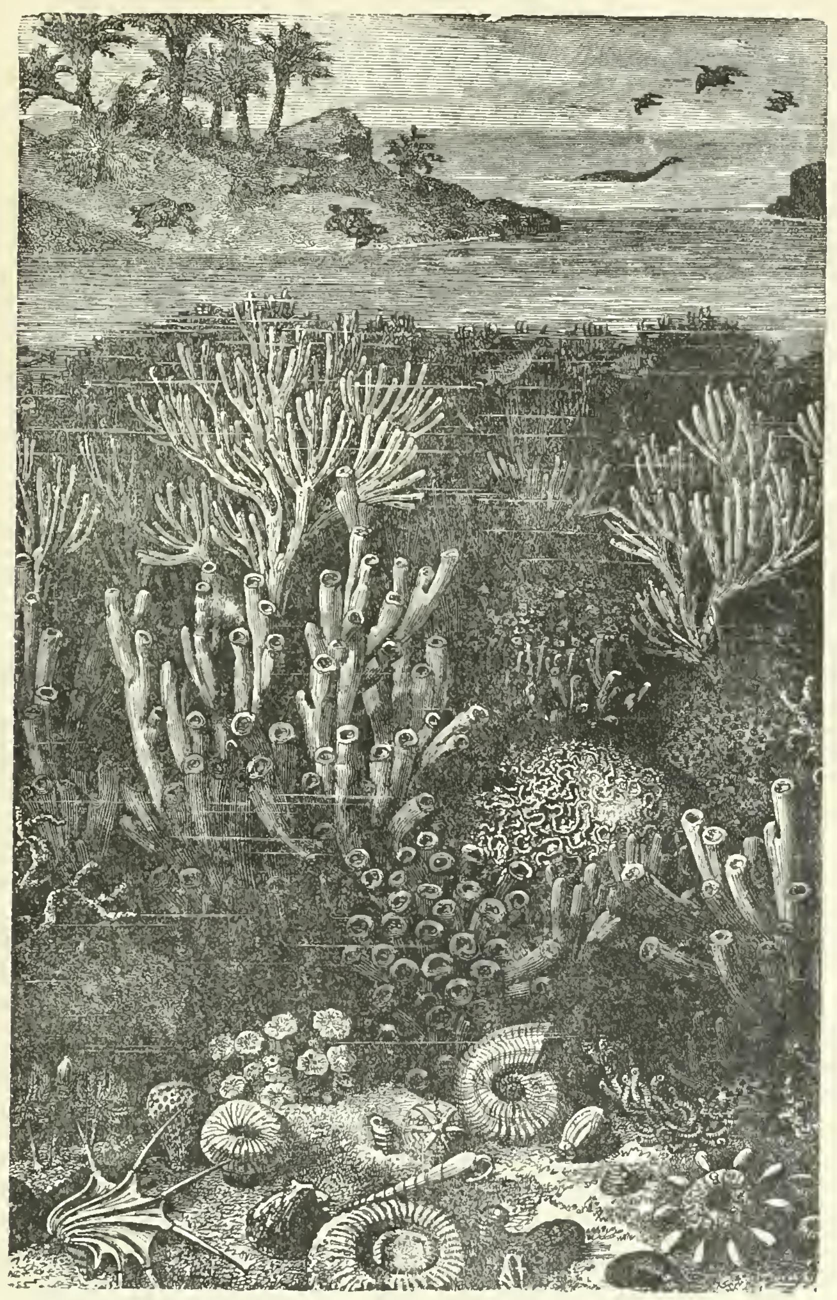
la puissance de l'infini. A peine l'ardente illumination du couchant vient-elle à s'éteindre, que la mer s'enveloppe d'ombres, s'obscurcit et se tient silencieuse. Son sein, doucement gonflé aux brises vespérales, peu à peu s'apaise. Elle semble se détendre et s'assoupir. Un calme auguste endort les vents et les eaux. Bientôt dans ses profondeurs l'azur du firmament s'éclaire. Tandis qu'à sa coupole successivement s'allument les lointains soleils dont le Créateur parsema l'espace, l'horizon, jusqu'à sa moyenne hauteur, se pare des prestiges de la lumière zodiacale, si peu connue dans notre Europe.

Les phénomènes nocturnes de l'Océan ont aussi leur éclat et leur sombre grandeur. A la brillante réflexion des cieux s'ajoutent les phosphorescences, les illuminations minuscules de tout ce qui se meut parmi les flots. La moindre ride de la surface dégage des étincelles. Sous son cristal verdâtre, des clartés inqualifiées, furtivement errantes, des corps de forme globulaire, passent et roulent à de longues distances, dégageant une lumière fort sensible. Des masses disséminées de polygastriques, de cyclides et d'orphydines animent chaque couche d'eau. Partout où pointillent de petites lueurs, d'innombrables essaims de mammaria et de néréides arrivent à la superficie, toute peuplée d'animalcules phosphorescents. Les jeux incessants des bonites, le passage de quelque grand cétacé, le sillage du navire, produisent par leur choc de faibles vagues où l'écume est toujours mêlée d'étincelles.

Depuis l'origine du monde, ces merveilles se déployaient aux seuls regards des esprits célestes ; pour les habitants de ce globe, elles restaient comme n'étant pas. La poésie de ces vigoureux aspects et l'ampleur de ces harmonies pélagiques n'étaient point encore soupçonnées de la terre. Enfin les austères beautés et les solennelles grandeurs de l'Océan équinoxial, jusqu'alors inconnues, se dévoilèrent aux yeux de l'homme. Pour la première fois, depuis la Création, l'intelligence humaine respirait sous ces latitudes, jusque-là domaine exclusif des pétrels, des goélands, des marsouins et de cétacés gigantesques. Et celui qu'avait daigné choisir la Providence, pour guider sur l'abîme des âmes immortelles, était la plus haute personnification de l'intuition et de l'amour du Créateur. Ni avant ni après ce jour, une plus sainte curiosité et une plus vive compréhension de la nature ne palpitèrent dans ces mouvantes régions.

L'effigie sacrée de notre Rédempteur, arborée au grand mât sur

l'étendard de l'expédition que déployait la brise, semblait, conjurant les forces brutales de l'air, sanctifier les éléments en traversant sous



La limpidité de la mer permet d'entrevoir les migrations des populations sous-marines. (P. 77.)

les feux du soleil les horizons éclatants, et dans la nuit les vagues lumineuses. Chaque soir, des chants à la gloire de Marie, l'étoile de la mer, étaient jetés aux vents de l'Atlantique. Sous les auspices du Verbe,

son fervent contemplateur prenait, au nom de la Foi, possession de l'immensité. Le Très-Haut lui avait accordé cet honneur de pénétrer, le premier, en des espaces où l'œil et le regard des mortels n'étaient jamais parvenus.

En abordant ces contrées de la *Mer Ténébreuse*, objet de tant d'effroi, alors enveloppées du mystère qu'il devait éclaircir, Christophe Colomb, aiguillonné par une noble curiosité, désirait, suivant son expression, « connaître les secrets de ce monde » ; son regard plongeait infatigable dans la mer transparente, inondée de cet éclat tropical qui traverse les sommités écumeuses, passe sous la base des lames et pénètre leur sein à de grandes profondeurs. Il tâchait de saisir le caractère de la végétation pélagique, des forêts sous-marines tapissant le fond des régions concaves, inaccessibles à la sonde. De quel revêtement le Créateur avait-il paré l'abîme à ces distances où la lumière du jour, trop de fois brisée par les diverses couches de l'onde, s'épuise et s'éteint dans l'épaisseur de leurs masses ? Quelle sorte d'habitants devaient peupler ces sombres profondeurs ? Quel drame se passait-il dans les basses régions atlantiques, au fond des viscères de l'Océan ? Et quelles terribles éventualités ne pouvait-il pas surgir de ces gouffres maintenant endormis ? Question formidable, devant laquelle eût pâli tout mortel !

L'histoire et la poésie ont également vanté l'intrépide sang-froid de Colomb et son audace. On a cru à sa passion de la célébrité, à son mépris de la mort, et l'on a pensé lui faire honneur en le nommant « le héros de la gloire ».

C'est là le comble de l'erreur biographique.

L'homme qui s'avançait calme et serein au-dessus des abîmes n'eut et ne crut jamais avoir aucun mérite d'intrépidité. En aucune circonstance il ne fit allusion à son courage ; il savait très bien à qui attribuer ce qu'il révéla « de force et de magnanimité » dans la conduite de son entreprise. Aspirant, avant tout, à glorifier le Verbe divin, à proclamer le nom béni du Sauveur sur les rivages qu'il découvrirait, sentant que son œuvre intéressait l'accroissement de la Chrétienté et les rapports futurs des peuples, comprenant qu'il avait été fait, par la miséricorde divine, légat de la Providence et député de l'Apostolat vers les nations inconnues, il puisait en Haut les secrets de sa force. Le protestantisme ne peut le nier : « Colomb se regardait comme placé

sous la garde immédiate de la Providence dans son entreprise solennelle. » Vainement l'immensité entr'ouvrait-elle devant sa proue l'espace illimité ; loin de le glacer d'épouvante, cet infini dans lequel il s'engouffrait n'était à son esprit qu'un sujet d'investigations grandioses.

Ayant instinctivement conscience de la sublimité de sa mission, sachant que « ce voyage entrepris au nom de la Très Sainte Trinité » tournerait à sa gloire et à l'honneur de la religion chrétienne, il ne craignait aucun péril, et tenait pour un rien ses fatigues, ainsi qu'il l'écrivait plus tard au chef suprême de l'Église. Toutefois, malgré sa confiance, loin de se reposer tranquillement sur les faveurs de « Sa Haute Majesté », et de s'endormir dans une douce quiétude, sa prudence restait jour et nuit en éveil. Comme il répondait à Dieu et à la Reine des existences qu'ils lui avaient confiées, il ne se déchargeait sur personne du soin de la surveillance. A l'exception des heures pendant lesquelles il s'enfermait régulièrement, pour faire l'oraison ou réciter l'office des religieux franciscains, suivant son habitude prise à la Rabida, il passait ses jours et ses nuits sur la dunette du château de poupe, surveillant la barre, observant la mer, l'air, les astres, montant parfois dans les hunes afin de voir plus loin, et de mieux juger les régions que sillonnaient les navires.

Isolé par son goût, il se livrait à cette contemplation passionnée des œuvres du Créateur, qui fut chez lui, dès l'adolescence, la première jouissance de l'esprit, ainsi qu'elle devint dans sa vieillesse la plus suave consolation de son âme.

Interrogeant sans cesse la face inconnue de la nouvelle nature qu'il découvrait, son génie tâchait de tirer des phénomènes extérieurs quelque révélation sur le caractère des parages qu'il venait de traverser. Ses yeux sondaient l'horizon. Sa subtilité d'odorat questionnait les moindres effluves des senteurs salines qu'apportaient les vents. A tout instant, il goûtait l'eau puisée à des hauteurs diverses, pour juger de sa température. Sa sonde jaugeait la profondeur de l'abîme. Il expérimentait la direction et la force des courants pélagiques, recueillait avidement les herbes, les plantes passant près de son bord ; car tout pouvait à sa pénétration devenir un indice. Un petit homard, embarrassé dans les goémons, fut pris ; Colomb le garda précieusement, parce que jamais pareil crustacé n'avait été vu à quatre-vingts lieues des côtes. L'eau de la mer était sensiblement moins salée qu'aux îles Canaries. Des thons se montraient en abondance, et l'équipage de la

Niña réussit à en harponner un. Ils paraissaient, ainsi que les herbes, venir de l'ouest. Dans sa confiance, Colomb disait sur son journal, en pensant à son divin Maître : « J'espère que ce Dieu puissant, entre les mains de qui sont toutes les victoires, nous fera bientôt trouver une terre. »

Le 18 septembre, l'air était comme au printemps à Séville. La brise régulière poussait joyeusement les navires, qui cherchaient à se devancer l'un l'autre, afin d'apercevoir la terre, et gagner la rente annuelle de dix mille maravédis, promise par la reine à celui qui le premier l'aurait signalée. Martin Alonzo Pinzon, dont le bâtiment était le meilleur voilier, prit les devants, parce qu'il avait vu quantité d'oiseaux voler au couchant. Il assura au commandant qu'en gouvernant au nord, il allait trouver la terre à quinze lieues. Cependant, malgré l'insistance de tout son monde, Colomb ne consentit pas à se détourner. Cette fermeté parut une orgueilleuse obstination aux marins, déjà inquiets de la longueur de la route. Leur frayeur embrassait avec transport l'espoir d'une terre voisine annoncée par le señor Martin Alonzo, capitaine expérimenté, et de plus leur compatriote. Ce refus occasionna un sourd mécontentement et une secrète irritation dans les trois navires.

Le 19 septembre il s'éleva des brumes sans vent, ce qui était pour Colomb un signe certain de la proximité de la terre. Il était convaincu du voisinage des îles, mais il ne voulut point louvoyer pour les chercher, son but étant d'arriver tout droit aux Indes. Il écrivit sur son journal : « Le temps est bon, et s'il plaît à Dieu tout se verra au retour. »

Le jour suivant, le calme alterna avec des brises légères et molles. Un vent doux prit le dessus ; et il poussait la flottille vers le sud-ouest avec cette constante régularité dont la durée commençait à inquiéter les équipages. On vit beaucoup d'herbes. Trois alcatraz vinrent au navire amiral. On prit à la main un oiseau de rivage.

Le vendredi, dès le point du jour, des signes favorables apparurent vers l'ouest. Un alcatraz passa près des navires. Une baleine vint s'ébattre à la surface des flots. Les algues, les goémons frutescents ou raisins du tropique s'étalaient avec une telle abondance que la mer en semblait figée. Le taille-mer éprouvait, en les brisant, les résistances opposées par leur masse. On était arrivé à ces parages depuis lors désignés sous le nom de « Mer d'herbes », dont l'étendue occupe une superficie sept fois égale à celle de la France.

L'aspect de cette verdure, qui d'abord récréait les yeux et souriait aux espérances des matelots, car elle paraissait indiquer l'approche des terres, maintenant par son immensité leur devenait une sérieuse alarme. Ils se croyaient parvenus à ces éternels marécages de l'Océan qu'on disait servir de borne au Monde, et de tombeau à la curiosité qui les affrontait. Ces familles de plantes assemblées en nombre si grand offraient l'aspect d'un marais incommensurable que le Créateur aurait étendu aux limites de l'Océan, afin d'en interdire l'accès à la témérité des humains. Cette immense et monotone végétation, qui des profondeurs des eaux paraissait s'élever comme une menace et peut-être un avertissement du ciel, faisait pâlir les plus intrépides. Il semblait que ces parages inqualifiables eussent été marqués pour dernier terme à la navigation ; que, ces herbes salées s'épaississant de plus en plus, une fois les caravelles complètement engagées dans les inflexions de leurs mobiles forêts, le retour serait impossible. Et s'il n'advenait pas qu'on servît de proie aux monstres embusqués sous cette verdure, du moins, pendant la lutte de la proue contre les vagues herbues, les provisions s'épuiseraient-elles peu à peu, et la famine avec ses horreurs et l'atrocité de ses conseils serait-elle l'expiation d'une audace maudite.

L'esprit des matelots se trouvait involontairement traversé d'affreuses images, suite des récits que faisaient les marins dans leurs veillées d'hiver, tantôt sur les contrées inhabitables du monde au midi, ou sur le géant sous-marin du nord, le Craken, cet épouvantable polype, qui d'un bras se cramponnait à la mer Blanche, tandis que de l'autre il fouillait l'océan Germanique ; tantôt sur les sirènes, et les monstres grands et petits, qui entraînent les navires dans les tourbillons. Parmi les officiers, les esprits les plus fermes, sans rien ajouter aux dangers réels, craignaient de voir les quilles donner contre les récifs cachés par cette verdure, et d'échouer, sans faire côte, au milieu de ces prairies d'où il serait impossible de se sauver en canot, car jamais les avirons ne pourraient se dépêtrer de leurs herbes longues et touffues.

Une autre cause non moins incessante d'inquiétude travaillait les trois équipages. Plus on avançait, plus le vent d'une extrême douceur semblait pousser régulièrement vers l'ouest. Or jamais, dans les mers connues, il n'y avait eu exemple d'une telle fixité d'impulsion. Ils s'imaginaient que cette constance de direction, si favorable pour les

porter vers ces terres incertaines de l'Occident, serait un obstacle insurmontable à leur retour, et qu'ils resteraient pour toujours éloignés de la patrie.

Le 22 septembre, on tint la barre à l'ouest-nord-ouest, et l'on fit environ trente lieues. L'herbe, loin d'être épaissie à mesure qu'on avançait, s'éclaircit et disparut presque. On aperçut des ramiers et d'autres oiseaux. Cependant l'équipage ne faisait que s'assombrir et s'irriter. Il n'échappait à la crainte que pour tomber dans le désespoir. Cette constance du vent à pousser vers l'ouest aigrissait ses terreurs. Le commandant avait beau leur donner des assurances et des explications cosmographiques, leur exaspération ne l'écoutait plus ; déjà on avait cessé de croire en lui ; on ne faisait cas ni de ses promesses ni de ses menaces. Le respect de son autorité, la soumission au nom sacré des rois étaient perdus. Il ne lui restait plus aucun moyen humain d'être obéi et de continuer l'entreprise. Colomb n'eut alors d'autre ressource que d'invoquer Celui qui l'avait toujours assisté. Dans ces conjonctures, un vent opposé se leva soudain, comme pour démentir leurs sinistres appréhensions.

En constatant l'opportunité du vent que Dieu lui envoyait, Colomb écrivit tout simplement ces mots sur son journal : « Ce vent contraire me fut très secourable, parce que les gens de mon équipage étaient en grande fermentation, s'imaginant que dans ces mers il ne soufflait pas de vents pour retourner en Espagne. » La révolte était imminente : sa reconnaissance regarda cet à-propos si heureux comme un bienfait signalé du ciel.

Mais l'apaisement des esprits ne pouvait être de longue durée. Le lendemain, ils étaient retombés dans leurs vagues terreurs. C'était un dimanche. Les algues, les ulvas, les raisins du tropique reparaissaient en couches épaisses. La plaine s'étendait herbeuse dans tout l'espace visible. La brise poussait lentement vers l'ouest, sans faire onduler les vagues. Le calme prolongé des flots était à son tour devenu suspect. Les murmures croissaient parmi les matelots. Les mécontents disaient qu'on avait atteint ces parages stagnants où les vents perdent leur impulsion, et la mer son balancement, car on s'éloignait du séjour des hommes. On allait à une perte inévitable. On se rappelait ces animaux qui s'attachent à la quille des navires et les retiennent, jusqu'à ce qu'ils deviennent la proie des monstres domiciliés dans les profondeurs des grottes sous-marines. Déjà Colomb venait

d'épuiser ses raisonnements ; il n'avait aucun moyen humain de rassurer ces imaginations exaspérées par leurs propres fantômes, quand au milieu de ces perplexités, tout à coup, sans que le vent se fît sentir, la mer devint si grosse que « tous en étaient très étonnés ». Colomb, remerciant Dieu son maître, écrivit sur son journal ces mots : « Ainsi la grosse mer me fut très profitable, ce qui n'était pas encore arrivé, excepté du temps des Juifs, quand les Égyptiens partirent d'Égypte à la poursuite de Moïse, qui délivrait les Hébreux de l'esclavage. »

Le 24 septembre, on continua de faire route à l'ouest. Un fou vint sur les vergues. On vit beaucoup de damiers.

Le 25, mardi, on poursuivit avec une faible brise vers l'ouest.

La *Pinta* se trouvait alors si près de la *Santa-Maria* que le commandant s'entretint avec Martin Alonzo Pinzon, au sujet d'une carte qu'il avait envoyée, trois jours auparavant, à ce dernier dans sa caravelle. Il la lui redemanda ; et Pinzon la lui jeta, de son bord, au moyen d'une corde. Sur cette carte étaient figurées par hypothèse quelques îles. Martin Alonzo pensait qu'ils étaient dans ces parages ; Colomb lui disait que sans doute, entraînées par les courants au nord-est, les caravelles n'avaient pas fait autant de chemin que le croyaient les pilotes. Cette conversation à haute voix et la réponse du commandant avaient peut-être pour but de rassurer les matelots, qui déjà se plaignaient de la longueur du voyage.

Au coucher du soleil, Martin Alonzo Pinzon, accourant sur la poupe de la *Pinta*, se mit à crier de toute sa poitrine : « Terre ! terre ! Seigneur, je suis le premier qui l'ait vue, constatez mon droit à la rente. » Aussitôt tous ses marins poussèrent des cris de joie, tandis que ceux de la *Niña*, s'accrochant aux haubans, montaient les uns après les autres dans les gabies, et assuraient aussi que c'était bien la terre. Au bruit de ces exclamations, le commandant, tout ému, se laissa tomber à genoux. Sa reconnaissance devança sa curiosité. Il remercia Dieu avant de vérifier la découverte, qui lui paraissait immanquable ; et, dans sa gratitude pleine d'effusion, il entonna le *Gloria in excelsis Deo*.

Il devait croire, par toutes ces démonstrations, que c'était en effet la terre, confusément aperçue à une distance de vingt-cinq lieues. Mais le jour vint dissiper cette illusion. L'Océan, dans la souveraineté de sa solitude, déroulait sur tous les points de l'horizon ses flots incommensurables. L'abattement fut d'autant plus grand que l'espoir avait été plus vivement excité.

Le 26, mercredi, on suivit à l'ouest jusqu'à midi, et ensuite l'on prit au sud-ouest. La mer était unie comme une rivière, l'air doux et rafraîchissant ; pourtant on fit trente lieues.

Le lendemain la brise mollit. On vit beaucoup de dorades et un paille-en-queue.

Le 28, on eut du calme ; l'herbe reparut en petite quantité. Les trois caravelles prirent plusieurs dorades.

Le lendemain, comme l'équipage était encore près de s'alarmer de la longueur de la route, des signes fréquents vinrent le réconforter. L'air était doux et embaumé ; l'Océan foisonnait d'herbes marines. A trois reprises, on vit paraître dans l'air trois alcatraz suivis d'une frégate.

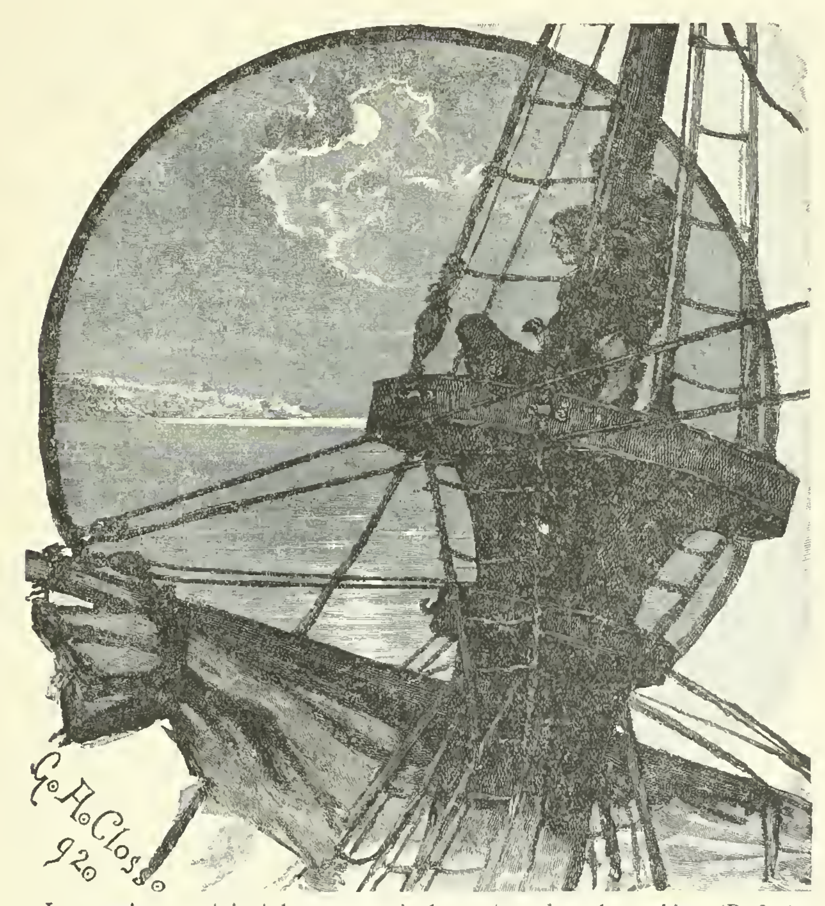
Cependant le temps changea un peu. La flottille essuya une forte averse, mais le vent restait toujours favorable et modéré. Cette constance du rumb était insupportable à l'équipage. Colomb excepté, tout le monde, ses officiers eux-mêmes, s'épouvantaient de la distance déjà parcourue.

Le 1er octobre, au point du jour, le lieutenant de service déclara, avec un accent d'effroi qu'il ne put maîtriser, qu'on avait fait en ce moment cinq cent soixante-dix-huit lieues à l'ouest, depuis l'île de Fer. Ce chiffre acheva d'abattre les courages ; il était pourtant au-dessous de la vérité. Le compte secret tenu par Colomb portait déjà sept cent sept lieues. L'homme de la Providence s'efforçait de ranimer les esprits, de stimuler les pilotes, et ne déguisait point son intime satisfaction du concours que les vents et la mer donnaient à son entreprise.

La brise toujours propice les poussait sur une onde calme et sereine. Christophe Colomb, remerciant le Seigneur de sa bonté, ne pouvait s'empêcher de jeter sur son journal ces mots : « La mer est toujours bonne. Grâces infinies soient rendues à Dieu ! » La flottille suivait son rumb, et les indices de la terre se multipliaient. Les pilotes voulaient louvoyer, aller à la recherche des îles qui semblaient devoir se trouver dans ces parages. Mais le commandant, assuré de leur existence, refusa absolument de se détourner de sa route. Il voulait pousser tout droit aux Indes. « Perdre son temps en chemin, dit-il, aurait été manquer de prudence et de raison. » Les murmures prirent alors un caractère de haine.

Tant de fois déçus par les signes qui semblaient leur promettre la

terre, les équipages, maintenant, n'ajoutaient plus foi à ces trompeuses apparences. Ils tombaient dans la taciturnité, indice du dernier découragement. Les matelots se réunirent d'abord dans l'entre-pont de l'avant, par groupes de trois ou quatre, à l'insu des officiers, pour se consoler et soulager leur frayeur en se la confiant ; mais ils ne faisaient que l'accroître, et s'aigrir en se communiquant leurs alarmes. Ces réunions devinrent de jour en jour plus fréquentes et plus nombreuses. Le mécontentement étant général, l'on ne prit plus la peine



Les marins montaient les uns après les autres dans les gabies. (P. 85.)

de le déguiser. On s'excitait presque ouvertement à l'insubordination et à la résistance. Naturellement, en leur qualité d'Espagnols, ils détestaient cet étranger qui avait résolu, disaient-ils, de risquer leur vie avec la sienne pour se faire grand seigneur, à leurs dépens. Ils le désignaient entre eux par les surnoms de Génois, de gausseur et de *blagueur*, afin de pouvoir parler de lui jusqu'en sa présence à mots couverts. C'est ainsi d'ordinaire que préludent les révoltes à bord. Les vieux marins jugeaient que la persistance du commandant à s'en-

foncer dans l'Ouest, qui ne finissait pas, était une folie. Ils rappelaient les tristes pressentiments de leur famille, l'effroi de Palos tout entier, l'opposition qu'avaient faite les cosmographes de Salamanque à ce projet du Génois. Ils regrettaient leur confiance dans le Gardien de la Rabida devenu la dupe de cet intrigant hâbleur. Tous s'accordaient à reconnaître que pousser plus loin leur navigation, c'était aller à une perte certaine.

Déjà l'on avait démontré au commandant l'imprudence de son obstination ; mais il n'avait tenu aucun compte de ces représentations. Prières et réclamations, rien n'avait fait sur cette opiniâtreté. Il entendait leurs murmures, voyait leur tristesse, leur anxiété, et n'en continuait pas moins de les pousser en avant.

A ce danger, reconnu de tous, n'était-il pas temps, demandait-on, d'apporter remède ? Ils avaient déjà trop prouvé peut-être leur obéissance et leur bravoure, en pénétrant jusqu'en ces parages que nul n'avait vus avant eux. Devaient-ils par une aveugle soumission travailler à leur propre ruine ? Puisque le commandant avec sa ténacité de fer n'avait aucun égard à leurs plaintes, que rien ne touchait son obstination orgueilleuse, ils devaient enfin, cédant à la nécessité, pourvoir eux-mêmes à leur conservation, et lui faire subir cette loi du salut commun qu'il méconnaissait si méchamment !

Il fut donc convenu que nuitamment on le ferait sauter par-dessus le bord, à un moment qui serait ultérieurement fixé. Pour ceci il y eut un secret accord entre les trois équipages. Nous avons la preuve que pendant cette navigation les nécessités du service mirent plusieurs fois en contact les chaloupiers des trois caravelles.

Cette conspiration, ourdie à la hâte, sous le patronage de l'ignorance et de la peur, se propagea de l'avant des navires jusqu'au château de poupe. Elle comptait à peu près chacun pour complice, quand elle n'avait encore personne pour chef. Les pilotes pensaient tout bas ce que disaient tout haut les maîtres et les mousses.

Les capitaines de la *Pinta* et de la *Niña* n'ignoraient point ce qui se tramait contre le commandant ; mais, d'une part, plus instruits et aguerris contre les flots que le reste des marins, ils ne partageaient pas toutes leurs frayeurs ; de l'autre, ils se sentaient en fait les maîtres de la situation, car, sauf quelques officiers de la *Santa-Maria*, les trois équipages composés de leurs compatriotes étaient tout à eux. Ils s'abstenaient de toute manifestation personnelle ; néanmoins, sans les en-

courager ouvertement, ils se gardaient d'empêcher les commentaires du gaillard d'avant. Plusieurs fois, dans leurs rapports avec le commandant, les trois frères Pinzon, l'aîné surtout, par la hauteur de leurs airs et la grossièreté de leurs procédés, lui avaient durement fait sentir son isolement et la force de leur position.

Le vendredi, 5 octobre, la mer étant magnifique, l'air plein de suavité, la brise toujours bonne, les signes de la proximité de la terre deviennent évidents. Colomb, dans son aimante reconnaissance, s'écrie encore : « Grâces soient rendues à Dieu ! » Un grand nombre d'oiseaux s'agitaient dans l'air, et quantité de poissons volants effleuraient les navires. Beaucoup tombèrent sur le tillac de la *Santa-Maria.*

La navigation continuait à être facile. Les trois navires couraient avec émulation. La *Niña*, qui avait la meilleure aire de vent, précédait les autres caravelles.

Le dimanche, 7 octobre, au lever du soleil, un coup de canon parti de son bord annonce la terre, et un pavillon se hisse à son mât de hune. Les équipages étaient pleins d'espérance; pourtant, le soir arriva sans qu'on eût rien découvert. De nombreux oiseaux se dirigeaient du nord au sud-ouest. Colomb savait que les Portugais, en suivant leur vol, avaient découvert plusieurs îles ; il se détermina à changer de rumb, à prendre à l'ouest-sud-ouest. Ce changement se fit seulement vers l'entrée de la nuit.

Le jour suivant, ils continuèrent leur route par une brise excellente ; la mer était unie comme le Guadalquivir à Séville ; une senteur balsamique arrivait aux navires. L'aménité de la température rappelait le climat de l'Andalousie au printemps. Le commandant rendait des actions de grâces au Seigneur.

Le lendemain, le vent varia un peu, il fallut plusieurs fois changer de cap. Durant toute la nuit on entendit passer des oiseaux.

Le mercredi, 10 octobre, au point du jour, l'aire du vent redevint parfaite. La flottille filait dix milles par heure. On fit cinquante-neuf lieues dans le jour et la nuit. Mais cette rapidité si heureuse ne fit qu'alarmer plus vivement les équipages. Ne voyant pas de terme à leur navigation, malgré la constance des vents propices, ils s'écrièrent tout haut qu'on les menait à leur perte. Leur épouvante fit explosion, ils refusèrent d'aller plus loin et se mirent en pleine révolte.

Ici, le commandant se vit dans le plus violent danger qu'ait jamais couru, sur son bord, chef d'escadre.

Plusieurs écrivains ont répété qu'en ce moment Colomb, menacé par son équipage, s'était trouvé contraint de lui promettre de retourner sur ses pas, si dans trois jours l'on n'avait pas aperçu la terre. Nous devons affirmer que cette assertion est dépourvue de fondement.

Le trop modeste laconisme de Colomb en ce qui touche sa personne, la supériorité de ses aspirations, son dédain des offenses, sa pitié pour la faiblesse humaine lui ont fait omettre tout détail sur cette révolte. Ce grand homme, que son esprit d'exactitude portait à inscrire sur son journal les moindres événements du bord, jusqu'à un damier blessé d'un coup de pierre par un mousse, sur les vergues de la *Santa-Maria*, ne daigna pas mentionner les menaces, la fureur, le fer levé sur sa tête. Il indique à peine incidemment les sommations des rebelles ; et c'est par les révoltés eux-mêmes qu'on a su leur révolte.

Il n'y eut et il ne pouvait y avoir aucune transaction entre Christophe Colomb et les équipages révoltés, pas plus qu'il n'y en a entre l'esprit de Dieu et l'esprit du monde.

Voici comment les choses se passèrent.

Martin Alonzo Pinzon, jusque-là soutenu par le souvenir de son voyage à Rome et sa haute appréciation du génie de Colomb, fut contagieusement gagné par l'effroi de l'incommensurable. Sa confiance fléchit ; il cessa de combattre les conseils de la peur, et se joignit aux révoltés avec ses deux frères.

Vers la nuit, au moment où, d'après les ordres du commandant, les trois caravelles devaient se trouver rapprochées, la *Pinta* et la *Niña* joignirent la *Santa-Maria*, serrèrent ses flancs à bâbord et à tribord. Aidés par l'équipage rebelle, les frères Pinzon, suivis de leurs hommes armés, s'élancèrent sur le pont du navire amiral, la fureur au front, le fer à la main et le sommèrent de faire incontinent mettre le cap sur la Castille. Son propre équipage, ses pilotes, ses gens, même les officiers de la couronne et le neveu germain de sa femme s'étaient joints aux révoltés. Il était « seul contre tous ». Déjà ses arguments, ses persuasions, ses assurances avaient été épuisés précédemment. Contre cette âpreté de résolution et cette sinistre unanimité de violence, il ne lui restait pas même la ressource d'une objection nouvelle ; d'ailleurs la peur n'écoute point et ne raisonne pas. Et cependant il parvint à désarmer la fureur, à calmer l'épouvante, à soumettre ces esprits irrités que l'instinct de la conservation décidait au crime ! Et non seulement il ne céda ni à leurs injonctions ni à leurs menaces, mais

il osa leur interdire même les protestations et les prières ; et, en terminant son admonition, il leur déclara d'un ton d'autorité « que leurs plaintes ne serviraient à rien ; qu'il était parti pour se rendre aux Indes, et qu'il entendait poursuivre son voyage, jusqu'à ce qu'il les trouvât par l'assistance de Notre-Seigneur. »

Comment cette exaspération des esprits, cette animosité accrue par le farouche instinct de la conservation, tomba-t-elle soudain devant un étranger, qu'on maudissait, dont on n'écoutait plus la parole, dont on avait méconnu le grade, l'autorité, et qui invoquait en vain le nom des rois ? Voilà ce qu'aucun marin, aucun philosophe, aucun homme, pas même Colomb, ne pourrait expliquer humainement. Aussi n'attribuait-il pas ce triomphe à la supériorité de son maintien devant la révolte dont il forçait les colères à se courber devant lui. Plusieurs mois après ce succès, il reconnaissait que, lorsque « ses matelots et son équipage étaient tous résolus d'un commun accord à s'en retourner, et se révoltaient contre lui, s'oubliant jusqu'aux menaces, le Dieu éternel lui avait donné la force et la magnanimité dont il avait besoin et l'avait soutenu seul contre tous. »

Cette révolte déchaînée sous les voiles de la nuit fut dissipée avant ses ombres.

Dès l'aube, le Ciel, qui avait soutenu Colomb contre le débordement de tant de colères et les cruautés de la peur, manifesta le secours surnaturel qui lui était accordé. Malgré la sérénité de l'atmosphère, la douceur des brises embaumées, la vaste mer s'enfla. De larges lames s'élevèrent, poussant les caravelles avec une force encore inconnue. Des damiers parurent en grand nombre. Un jonc vert passa tout près des flancs de la *Santa-Maria*. Peu après, l'équipage de la Pinta aperçut un roseau et un bâton, puis un second petit bâton qui paraissait travaillé avec le fer, une touffe d'herbe terrestre et une petite planche. La *Nina* eut aussi sa trouvaille : c'était une branche d'arbre, chargée de petits fruits roux. Ces signes soutinrent l'espoir des marins durant tout le cours de la journée. La marche avait été excellente, et l'on marquait vingt-sept lieues.

Le soleil s'abaissa flamboyant dans la mer solitaire. Le cercle entier de l'horizon offrait à l'œil sa pure ligne d'azur. Nulle vapeur ne permettait l'illusion d'une terre prochaine. Tout à coup, comme par une inspiration soudaine, Colomb fit reprendre la première route

et ordonna au timonier de mettre franchement la barre à l'ouest.

Puis, quand les caravelles se furent rapprochées, et après qu'on eut, suivant la règle établie à son bord, chanté la prière à la sainte Vierge, le *Salve Regina*, rassemblant les hommes de l'équipage, il leur adressa une touchante allocution, leur rappela les faveurs dont le Seigneur les avait comblés durant la traversée, leur donnant sans interruption des temps propices, les ayant amenés ainsi dans ces latitudes où jamais n'avait pénétré aucune voile, les ayant conduits avec une bonté si paternelle sur les espaces redoutés de la mer ténébreuse. Il s'efforça d'élever leur cœur à la reconnaissance envers l'auteur de ces bienfaits; ensuite il leur confia qu'ils touchaient au terme de leurs inquiétudes. Enfin il leur annonça l'approche de la terre, bien que leurs yeux ne pussent rien découvrir ; il alla jusqu'à les assurer que cette nuit même ils atteindraient le but de leur voyage. En conséquence, il leur recommanda de veiller toute la nuit, et les engagea à passer ce temps en prières, parce que certainement avant le jour ils apercevraient quelque île. Il ordonna aux pilotes de service de diminuer les voiles passé minuit, et promit, outre la prime annoncée par la reine, un pourpoint de velours à celui qui le premier signalerait la terre.

Le commandant se retira dans sa chambre. Que se passa-t-il en ce moment dans le secret de sa retraite ? Se sentant si près de la réalisation de ses espérances, quelle ne dut pas être la ferveur de sa prière ! avec quelle tendre effusion ne remercia-t-il pas « sa haute Majesté » de sa protection constante !

Qui dira les tressaillements de ce cœur héroïque et dépeindra les ineffables émotions du messager de la Providence à cette heure décisive ? Sa foi, dès longtemps nourrie de la manne des livres saints, doublement grandie à l'école du Disciple bien-aimé et de l'Apôtre des nations, se sentait parvenue au premier terme de ses aspirations chrétiennes. Sans doute Colomb ignorait encore ce qu'il allait rencontrer, mais il savait de science certaine qu'avant l'aube se ferait une découverte. Avec quelle aimante reconnaissance ne dut-il pas se tourner vers le Rédempteur qui, suivant son expression, lui « avait disposé la route », et combien son désir de racheter le saint tombeau n'en devenait-il pas plus ardent ?

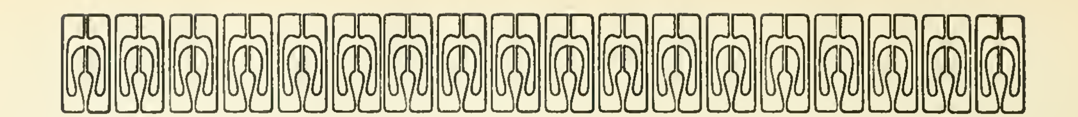
Vers dix heures, Colomb monta sur la dunette. A peine y arriva-t-il qu'il aperçut au loin une lumière ; mais, à travers la masse obscure de l'atmosphère, il ne voulut pas affirmer que ce fût la terre. Il appela

un officier de la maison du roi, Pedro Guttierrez, garde-meuble de la couronne, lui demandant de regarder à son tour. Pedro Guttierrez reconnut que c'était bien une lumière. Le commandant appela le commissaire de marine Rodrigo Sanchez de Ségovie pour la lui montrer ; mais, pendant le temps que celui-ci mit à monter sur le gaillard d'arrière, la lumière avait disparu. Après un certain intervalle, cette clarté parut une ou deux fois : c'était comme une flamme qui montait et qui baissait alternativement. A ce mouvement sans importance pour le reste des marins, Colomb reconnut, avec précision, le voisinage de la terre.

L'escadrille faisait bonne route.

A minuit, d'après les ordres du commandant, les navires ne gardèrent plus que peu de toile. Ils paraissaient aller assez lentement ; cependant un courant les portait fortement à l'ouest. La *Pinta*, bonne marcheuse, se trouvait fort en avant des deux autres caravelles. Sur chaque bord, l'attente était unanime, et l'impatience extrême. Électrisés par la solennelle affirmation du commandant, tous les cœurs palpitaient d'espérance. Nul ne doutait ; aucune paupière ne se ferma. Chacun dévorait l'espace et plongeait dans l'incertitude des ombres son regard avide. Soudain un éclair brille et un coup de canon tonne au large. Les équipages bondissent d'allégresse : c'était le signal de la terre ! Un marin de la *Pinta*, nommé Juan Rodriguez Bermejo, l'avait aperçue. L'horloge de la *Santa-Maria* marquait alors deux heures du matin. Au bruit de la détonation, Christophe Colomb, se jetant à genoux et levant au ciel ses deux mains, tandis que des larmes de reconnaissance inondaient ses joues, entonna le *Te Deum laudamus*, et tous les équipages, transportés de joie, répondirent à la voix de leur chef.

Ce ne fut qu'après avoir satisfait au devoir religieux qu'on donna cours à l'allégresse dont débordaient les cœurs. Un mouvement indescriptible s'opéra sur-le-champ dans les trois navires. Un commandement de Colomb fit ferler toutes les voiles ; on ne laissa que le tréou, et l'on mit en panne pour attendre le jour. La prudence du chef, qui n'oubliait rien, songeait à mettre la flottille en état de défense ; car on ignorait ce que le retour du soleil ferait apparaître. On fourbissait les armes, on préparait la grande tenue ; les amis, les parents se félicitaient. Tout l'équipage de la *Santa-Maria* se présenta devant le commandant pour lui offrir ses respects et rendre hommage à son génie.



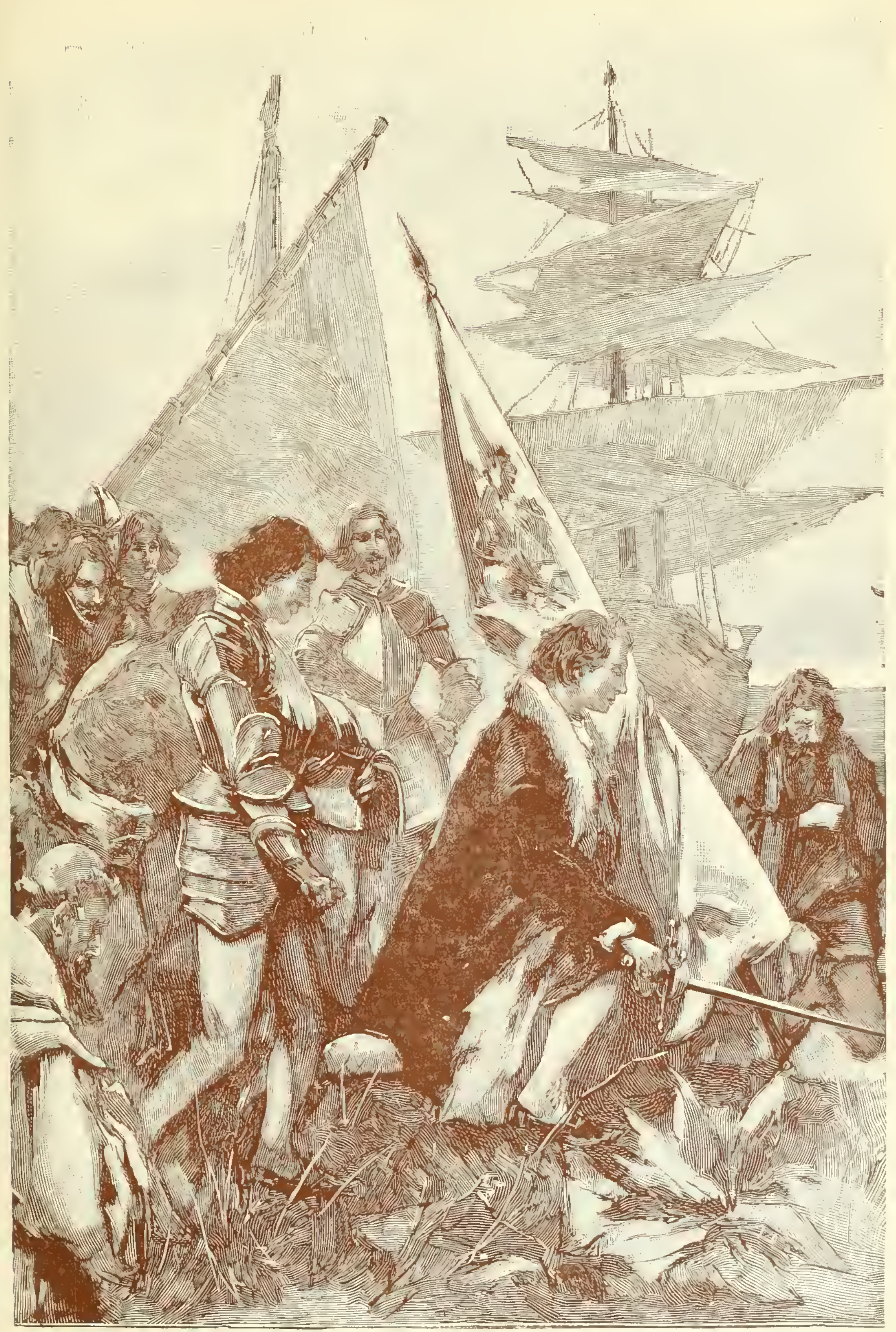
Chapitre septième.

La découverte. — L'île de San-Salvador. — L'archipel des Lucayes. — Recherche de l'or. — L'île de Cuba. — La mer de Notre-Dame. — Le ravissement des navigateurs en face des merveilles du Nouveau-Monde.

LE vendredi 12 octobre 1492, aux naissantes lueurs du jour, on vit se dégager promptement des ombres et se dessiner, comme sortant des eaux, une terre efflorescente dont les bocages colorés des premiers feux du soleil exhalaient des parfums inconnus et séduisaient les yeux de leur riante perspective. En avançant, les caravelles reconnurent une île assez étendue, unie et sans apparence de montagnes. D'épaisses forêts bornaient l'horizon ; au milieu de clairières reluisait l'eau pure d'un lac. Les ondulations du terrain recouvert d'une vigoureuse végétation encadraient une plage spacieuse vers laquelle on se dirigea.

Dès que les ancres eurent mordu, tout pénétré de recueillement, revêtu du costume de ses dignités, un manteau écarlate flottant sur ses épaules, et tenant déployée l'image de Notre-Seigneur Jésus-Christ sur l'étendard royal de l'expédition, Colomb descendit dans la chaloupe, suivi de son état-major. Les capitaines de la *Pinta* et de la *Niña*, ayant à la main la bannière principale, se placèrent chacun dans son canot avec un détachement parfaitement armé. En quelques coups d'aviron, les trois embarcations accostèrent la grève.

Christophe Colomb, rayonnant d'enthousiasme, muet de contentement, s'élança sur le rivage avec toute l'ardeur de la jeunesse. Le bonheur ravivait ses forces. A peine touchait-il cette terre nouvelle, qu'il y planta l'étendard de la Croix. Ne pouvant contenir sa reconnaissance, il se prosterna en adoration devant l'Auteur suprême de la découverte. Par trois fois inclinant son front, il baisa, en l'arrosant de douces larmes, ce sol inconnu où l'avait conduit la divine bonté. Tous ceux qui l'accompagnaient, gagnés par son émotion, s'agenouillant, suivirent son exemple ; ils élevèrent en l'air un crucifix. Tendant



Colomb se prosterna en adoration devant l'Auteur suprême de la Découverte (P. 94.)

en haut ses mains reconnaissantes, et remerciant du fond de son cœur le Père céleste, Colomb trouva dans l'effusion de son âme une admirable prière dont l'histoire a recueilli les premiers accents : « Seigneur ! Dieu éternel et tout-puissant qui, par ton Verbe sacré, as créé le firmament et la terre et la mer ! que ton nom soit béni et glorifié partout. Qu'elle soit exaltée, ta Majesté, qui a daigné permettre que, par ton humble serviteur, ton Nom sacré soit connu et prêché dans cette autre partie du monde !... »

Sa reconnaissance, sa piété se soulagèrent en expressions sublimes. Puis, se redressant avec dignité et déployant dans toute sa largeur l'étendard de la Croix, il offrit à Jésus-Christ les prémices de sa découverte. Afin de rendre gloire à Dieu qui la lui avait montrée, après l'avoir sauvé de tant de périls, il imposa à cette île le nom de *Saint-Sauveur* (San-Salvador).

Après quoi, il tira son épée ; soudain tous les officiers firent ainsi à son exemple. Alors il déclara prendre possession de cette terre, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour la couronne de Castille. Puis il requit le notaire royal, en présence du commissaire de la marine et des capitaines, d'en dresser acte dans la forme prescrite.

La découverte étant accomplie, les conditions du traité avec les rois, signé dans la plaine de Grenade, se trouvaient validées par l'événement. En conséquence, les titres de vice-roi, de grand-amiral, de gouverneur général des îles et terre ferme qu'il découvrirait dans les Indes étaient définitivement acquis à Colomb. Immédiatement tous les assistants, pleins d'admiration et d'enthousiasme, le reconnurent pour amiral de l'océan et vice-roi des Indes. En cette qualité ils lui prêtèrent serment d'obéissance. Plusieurs d'entre eux lui exprimèrent leurs regrets de leur conduite, le prièrent d'oublier des menaces inspirées par la peur, et promirent un dévouement égal à leur soumission.

L'amiral, ayant déclaré sa prise de possession, commanda aux charpentiers, munis de leur hache, de couper deux tiges d'arbres et d'en former une grande croix. L'île inconnue qui venait d'être offerte au Sauveur et nommée de son nom San-Salvador s'appelait « Guanahani » dans la langue des indigènes. Elle est au centre de la première ligne des îles Lucayes et occupe le milieu dans ce groupe allongé qui forme l'archipel de Bahama. Bien qu'on n'y aperçût aucune habitation, elle était assez peuplée ; mais les naturels épouvantés à l'apparition des caravelles, qu'ils prenaient, les uns pour des monstres sortis de la mer,

les autres pour des êtres venus du ciel, s'étaient blottis tout tremblants aux plus épais fourrés des bois.

Pendant que le notaire royal, Rodrigo d'Escovedo, entouré des officiers de la couronne, du commissaire de la flotte, du *Veedor* ou contrôleur de l'armement et des deux capitaines, rédigeait sur son genou le procès-verbal de la prise de possession, les habitants de l'île, qui jusque-là s'étaient tenus cachés derrière le feuillage, peu à peu se risquèrent hors de leur retraite. Rassurés par l'expression de sérénité, de grandeur et de bienveillance répandue sur les traits de Colomb, que sa haute stature, son riche costume, l'éclat de ses armes et la déférence de son entourage leur désignaient comme le chef de ces êtres mystérieux, ils s'avancèrent à petits pas, les uns après les autres ; puis osèrent s'approcher avec tremblement et se prosterner devant ces visiteurs étrangers. Ils s'enhardirent successivement jusqu'à les toucher, pour s'assurer qu'ils ne faisaient pas un rêve ; palpant leurs vêtements, leurs jambes ; s'étonnant surtout de leur barbe. A l'exemple de l'amiral, les Espagnols accueillirent par une bonté souriante ces naïfs enfants des îles, et se prêtèrent complaisamment à leur examen.

Dès son arrivée dans le Nouveau Monde, comme s'ils eussent deviné son goût des parfums, les indigènes offrirent en hommage à Colomb un faisceau d'herbes sèches, odoriférantes.

L'amiral reconnut, à leur subite sympathie, qu'on les rendrait aisément chrétiens, en usant de douceur plutôt que d'intimidation. Pour les bien disposer, il leur distribua quelques bonnets coloriés, des verroteries de Venise, des grelots et d'autres bagatelles qui semblaient à ces habitants des dons d'une valeur inestimable. Ils offraient respectueusement tout ce qu'ils possédaient aux Espagnols. Ceux-ci passèrent le reste de la journée à se délasser et se récréer sous ces frais bocages.

Aussitôt que les charpentiers eurent terminé leur travail, Colomb, encore tout ému de reconnaissance, le cœur embrasé d'amour évangélique, fit agrandir le trou qu'avait creusé la hampe de l'étendard planté sur cette plage conquise à Jésus-Christ. On y dressa la Croix qu'il soutint de ses propres mains, en chantant l'hymne *Vexilla regis prodeunt.* Puis, quand le signe sacré fut solidement fixé dans le sol, il entonna le chant de la victoire, l'immortel « *Te Deum laudamus.* »

Colomb ne fit point dresser la Croix en ce lieu, simplement pour y laisser sa marque de premier occupant ; mais afin de consacrer par ce signe le but de sa découverte, et d'indiquer déjà, sur cette frontière

avancée du Nouveau Monde, qu'il en prenait possession, au nom du Rédempteur des hommes, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme le jour touchait à son déclin, il dit la prière du soir devant l'image de la croix ; ensuite reprenant l'étendard de l'expédition, ce labarum par lequel il avait vaincu l'horreur de la mer ténébreuse, l'effroi de l'immensité, les caprices des flots et les mutineries des hommes, il retourna sur sa caravelle.

Le lendemain, au point du jour, les naturels entouraient déjà les trois navires, dans des pirogues faites d'une seule pièce, creusées en un tronc d'arbre, et d'un travail admirable, si l'on songe à leur ignorance du fer. Ils ramaient avec une sorte de pelle à four courte et large nommée pagaie. Ils apportaient des pelotes de coton filé, des javelots, des perroquets apprivoisés, pour faire un commerce d'échange. Tout ce qui venait de ces merveilleux étrangers leur semblait précieux, même des morceaux d'écuelles et de verre cassé. Ils donnaient jusqu'à trente livres de coton filé, pour une blanche de Castille (environ deux liards.) Mais l'amiral, ne voulant pas qu'on abusât de leur naïveté commerciale, défendit ces échanges disproportionnés.

Le 14 octobre, au lever du soleil, l'amiral fit armer la chaloupe de la *Santa-Maria* et les canots des caravelles pour aller reconnaître l'autre côté de l'île. Des peuplades, déjà informées de leur arrivée, accouraient vers eux les appelant, leur apportant de l'eau fraîche, des aliments et rendant grâces à Dieu de cette étonnante visite. Les insulaires s'interpellaient l'un l'autre, et stimulaient à grands cris leurs parents qui étaient encore dans les cases. Il leur disaient : « Venez voir les hommes descendus du ciel. Apportez-leur à boire et à manger. » Et aussitôt hommes et femmes accouraient, apportant tous quelque chose. Ils bénissaient Dieu à leur manière, se jetant à terre et levant les mains au ciel. Colomb remarqua, au milieu de hautes futaies, des jardins potagers facilement arrosés, des vergers délicieux, et « des pierres propres à la construction des églises. »

L'amiral retint à bord sept indigènes qu'il voulait emmener en Castille, pour les présenter aux rois, leur apprendre la langue espagnole, les faire chrétiens et les rendre ensuite à leur patrie. Puis il ouvrit ses voiles.

A peine éloigné des bocages de San-Salvador, Colomb se trouva dans le plus heureux embarras. A mesure qu'il avançait, surgissait des flots la riche verdure d'îles nombreuses, qu'on voyait poindre à

toutes les lignes de cet horizon. L'œil ne pouvait les compter. Les naturels qu'on gardait à bord en nommèrent plus de cent ; et il y en avait encore beaucoup d'autres. Leur apparence piquait également la curiosité.

Ne sachant par où commencer son exploration de cet Archipel, le contemplateur de la nature se dirigea vers l'île qui lui parut la plus grande, à une distance d'environ sept lieues. L'Amiral la nomma Sainte-Marie de la Conception. En débarquant il en prit possession dans la forme solennelle, c'est-à-dire en y faisant élever une croix. Cette île à surface plane paraissait très fertile. Par la physionomie, la confiance, la douceur, les naturels rappelaient ceux de San-Salvador. Admirant aussi ces miraculeux étrangers, ils les laissaient librement parcourir leur terre, et leur donnaient avec respect tout ce qu'ils demandaient.

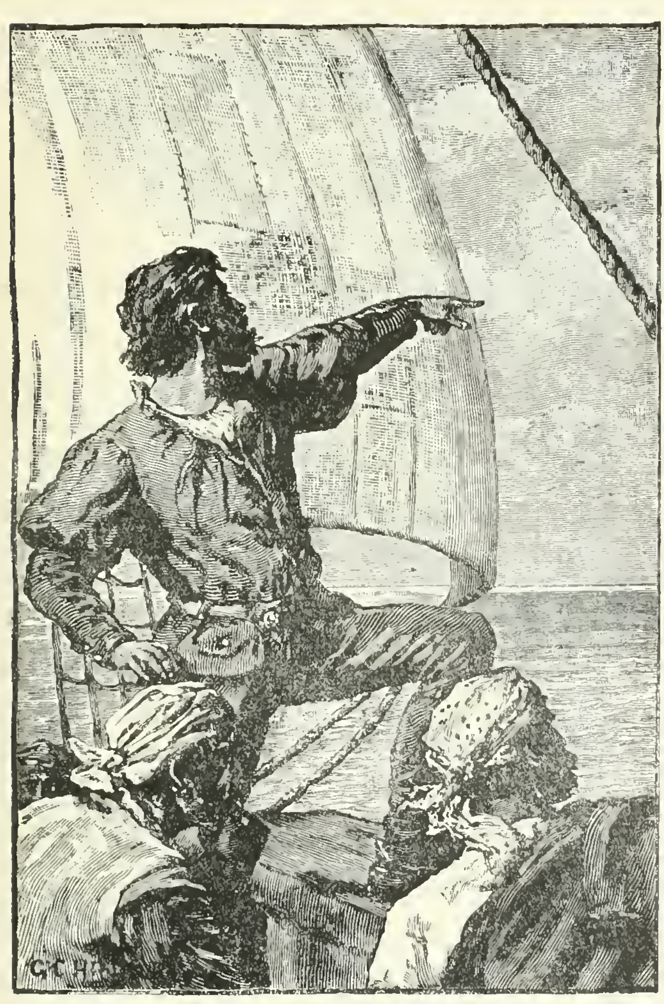
L'Amiral mit ensuite le cap sur une autre île, que, par ménagement pour les susceptibilités du roi, il nomma la Fernandine, même avant d'y atterrir. Ses habitants, semblables à ceux des îles déjà visitées, paraissaient cependant, dit Colomb, « mieux apprivoisés, plus civilisés, même plus rusés ; ils marchandaient, au lieu de prendre tout uniment ce qu'on leur offrait en échange. Ils travaillaient le coton, fabriquaient des hamacs et des mantilles. Leurs cases, construites en forme de tente, témoignaient d'une propreté minutieuse. »

Pendant que, sous la protection d'un piquet armé, les hommes de corvée faisaient aiguade, Colomb promenait son ravissement au milieu des bois, et admirait avec gratitude cette magnificence. Il cherchait à reconnaître les espèces des plantes qui l'entouraient. Son admiration ne pouvait se suffire. La végétation étalait un luxe encombrant ; c'était la variété au milieu de l'infinité. L'abondance et l'épaisseur des arbres faisaient que les tiges, les troncs, les pousses confondaient leurs branches et unissaient leurs feuillages dans une si étroite intimité, qu'un même arbre paraissait porter sur certaines branches les feuilles du roseau, et sur d'autres, les feuilles du lentisque. Pressés les uns contre les autres, les différents végétaux entrelaçaient et enchevêtraient confusément leurs branchages, et produisaient cette illusion que les botanistes ont depuis lors si souvent éprouvée dans ces contrées. Durant les premiers jours, Colomb crut que, dans ce pays de merveilles, les arbres diversifiaient ainsi leurs produits.

Les indigènes lui ayant fait entendre qu'à quelque distance était

une grande île appelée Saometo, dont le roi portait des vêtements et beaucoup d'or sur sa personne, l'amiral s'orienta aussitôt pour la découvrir.

Il reconnut une terre féconde, riante et pittoresquement accidentée d'éminences, couronnées chacune par de hautes forêts. En traversant la fraîche profondeur de ces bois, les brises en emportaient des parfums étranges, qu'elles dissipaient dans leurs jeux sur les flots. Le contemplateur du Verbe aspirait avec délices ces senteurs inconnues de l'Europe, admirait la transparence des eaux, la douceur de l'air, l'éclat du ciel, et ne savait où aborder. « Mes yeux, dit-il, ne pouvaient se lasser de regarder une verdure si belle et si différente du feuillage de nos arbres... Les fleurs et les arbres de la plage nous envoyaient une odeur si agréable et si embaumée que c'était la chose la plus suave pour l'odorat ; » et comme sur tous les points du rivage de nouveaux agréments le sollicitaient, il ne savait auquel donner la préférence pour atterrir.



Colomb reconnut, avec précision, le voisinage de la terre. (P. 92.)

En débarquant, il put constater la supériorité de cette île sur celles qu'il avait déjà vues. Elle était remplie de superbes futaies. De grands lacs y entretenaient une fraîcheur délicieuse. L'herbe s'y trouvait alors aussi haute qu'en Andalousie au mois d'avril. A tout moment, des volées bruyantes de perroquets, en passant d'une forêt à une autre,

obscurcissaient le soleil, tant ces troupes étaient nombreuses. Les chants et les brillants plumages d'une foule d'oiseaux inconnus en Europe, la pureté de l'air embaumé, le frappaient de surprise. Les productions étranges de cette île, l'aspect si caractéristique de cette nature nouvelle le portèrent à lui donner le nom de la royale associée de sa foi, de ses espérances et de son zèle évangélique. L'île Saometo fut donc appelée l'Isabelle.

A l'approche des étrangers, ses habitants s'enfuirent précipitamment de leurs cases, emportant tous leurs ornements, et n'y laissant que leurs meubles. L'amiral défendit sévèrement de toucher au moindre de ces objets. Peu à peu, les naturels, voyant qu'on ne les poursuivait pas, s'approchèrent pour faire des échanges. Quelques-uns portaient suspendues à leurs narines de très petites plaques d'or, qu'ils troquaient volontiers contre des morceaux de verre, de tasses cassées et d'écuelles en terre cuite. L'amiral passa deux jours dans cette île, attendant l'occasion d'un troc considérable en or, qu'on lui avait fait espérer. Il examinait curieusement le sol et l'opulence de sa végétation. Il dit lui-même : « La diversité des arbres et des fruits dont ils sont chargés, et les parfums dont l'air est embaumé, me remplissaient d'étonnement et d'admiration, et sembleraient devoir retenir dans ce séjour l'homme qui l'a vu une fois. »

Au milieu de son enchantement, Colomb se désolait de ne pas connaître les noms et les propriétés de ces végétaux si divers. Il ajoute : « J'étais on ne peut plus chagrin de ne pas les connaître, parce que je suis bien certain qu'ils ont tous beaucoup de valeur. »

Tout en se promenant au bord d'un lac, l'amiral aperçut un affreux saurien, armé de griffes, à écailles hérissées, à la tête hideuse ; c'était un animal, l'iguane, d'aspect horrible, quoique inoffensif par ses habitudes. Le voir et l'attaquer fut la même chose pour Colomb ; car il importait d'aguerrir l'intrépidité espagnole contre les produits vivants de ce sol inconnu. L'iguane se précipita dans le lac ; mais, comme l'eau n'était pas très profonde, Colomb l'y poursuivit et l'y tua à coups de lance. Sa peau, que l'on conserva, avait sept pieds de longueur.

Cependant, avec son immense désir de connaître les œuvres de Dieu et d'acquérir de l'or, Colomb était confondu par la multitude d'îles, de terres, la masse d'objets nouveaux s'offrant à sa réflexion autant qu'à son enthousiasme. Aussi, dut-il se résigner à compter les nou-

velles terres, sans rien approfondir. « Mon dessein n'est pas de visiter ces pays si en détail, écrivait-il pour la reine, parce que je n'y réussirais pas en cinquante ans ; et que je veux, au contraire, voir et découvrir, le plus que je pourrai, des pays nouveaux. »

Dans ce premier voyage, après avoir découvert ces régions inconnues, il avait moins pour but d'observer la nature que d'acquérir de l'or, et d'en composer une masse considérable. Il cherchait l'or, afin d'intéresser l'Espagne à la continuation des découvertes, en montrant la preuve palpable de leur importance. Il cherchait l'or surtout, pour commencer le fonds de l'immense trésor qu'il voulait amasser. La délivrance des Lieux-Saints, le rachat du tombeau de Jésus-Christ étaient toujours devant ses yeux, comme l'objet de sa suprême ambition. Il voulait donc recueillir, pour les convertir en or, les épiceries, les choses précieuses que produit l'Orient, dont il pensait avoir abordé les frontières. Mais c'est l'or qu'il poursuivait principalement. Partout il s'enquérait diligemment du pays de l'or. La vue de l'or excitait en lui une brûlante convoitise. Jamais, peut-être, chrétien ne souhaita l'or d'un désir pareil. Ne le trouvant pas aussitôt qu'il l'avait espéré, il s'adressait à Dieu, le suppliait de lui montrer l'or, de lui faire trouver l'or, de lui en indiquer la route et les gisements. A San-Salvador, dès sa prise de possession, sa première question par signes aux indigènes concerne l'or. « Je les examinais attentivement, dit-il, je tâchais de savoir s'il y avait de l'or. » Le lendemain même de sa découverte, son désir de l'or perce déjà. Trois fois il en parle sur son journal, au paragraphe du 13 octobre.

En abordant Sainte-Marie de la Conception, il prend terre près d'une pointe, « pour savoir s'il y avait de l'or. » Il parle d'îles où nécessairement l'or se trouve. « On peut, continue-t-il, y trouver beaucoup de choses que j'ignore, parce que je ne veux pas m'arrêter, afin de visiter et de parcourir beaucoup d'îles, pour trouver de l'or. » Et il ajoute plus loin, avec une candeur enfantine, en parlant de cet or si ardemment désiré : « Je ne puis manquer, par l'aide de Notre-Seigneur, de le trouver là où il existe. »

Le 24 octobre, à minuit, l'amiral leva l'ancre pour se diriger sur Cuba, d'après l'indication des indigènes gardés à bord. On mit le cap à l'ouest-sud-ouest. Il ventait grand frais ; mais au point du jour le vent tomba, et la pluie survint. Après midi, le vent recommença à souffler agréablement ; il poussait en poupe la *Santa-Maria*, qui mit

dehors toutes ses voiles. On alla ainsi jusqu'au soir. Cette mer semée d'îles étant couverte de bas-fonds où pointent des rochers, l'amiral resta à la cape durant toute la nuit, qui fut très pluvieuse.

Le vendredi, au lever du soleil, on mit le cap au sud-ouest, et l'on continua de naviguer par le travers des îles. Le lendemain, une ronde brise poussa les navires jusqu'au soir ; et du milieu des ombres, la terre apparut. Mais les caravelles se tinrent prudemment à distance, à cause de l'obscurité. La pluie tombait à torrents.

Le dimanche au point du jour, Colomb vit, à l'avant des caravelles, se développer dans toute l'étendue du sud-ouest, une terre dont la grandeur annonçait plutôt un continent qu'une île.

Les cimes roses des pics et les contours violets des croupes, se dégageant d'une vapeur diaphane aux premiers fèux du soleil, lui rappelèrent, par leurs airs de fière hauteur, les montagnes de la Sicile. Des parfums plus exquis, plus pénétrants, présageaient une plus vaste opulence dans les parures du sol. Le sceau de fécondité sereine qui marque cette terre privilégiée, en excitant sa sagacité, provoquait son admiration. A mesure qu'il avançait et pouvait mieux voir se détacher chaque forme, il distinguait une puissance de végétation inconnue encore. Ce n'était pas cette verdure épaisse et touffue, ces plantes aqueuses et ces bocages un peu humides des Lucayes ; ici la diversité des attitudes, les pittoresques contrastes et l'ingénieuse combinaison des groupements surpassaient l'invention humaine.

C'étaient d'abord, près du rivage : des cocotiers, des cactus énormes, l'agave karatas, des tribus de palmifères aux formes variées, des fougères arborescentes, l'oxalie à fleurs jaunes, le ketmie acide, oseille géante élevant à deux mètres ses feuilles carminées, le câprier à grosses siliques, la sensitive hérissée, le mouriller alors en fleur, le bresillot finement gercé, le mahogon, l'acajou, le calebassier à longues feuilles, le clavalier au tronc offensif, le guanabano, le lappulier à rameaux veloutés, le soyeux galega ; et dans les étages supérieurs du terrain, l'orélie cathartique, le gazuma donnant des mûres roses, le goyavier nourrissant, le grenadier sauvage, les cassiers aux larges gousses, le tronc noir et lustré de l'ébénier, le raisinier allongeant ses grappes sous les éventails du latanier épineux ; les branches horizontales du faux cèdre contrastant avec les droites colonnes des palmiers ; des stipes lisses et sveltes écartant les feuillages du calaba et s'abritant

sous la tenture d'un fromager colossal. Une grande diversité de plantes aromatiques parfumaient l'air. Des lianes hardies s'élançaient d'un arbuste odorant à l'écorce d'un tronc desséché. La tige sarmenteuse du dolic et la bignone aux campanules roses entremêlaient leurs enlacements autour des arbres robustes, tandis que le quamoclite laiteux et la liane-pomme à fruits d'or, sans cesse becquetés des perroquets et des tourterelles, s'aventuraient à toutes les hauteurs. Par delà se révélaient d'autres formes, d'autres productions, d'autres effets que la distance et les fonds de verdure sombre empêchaient de saisir nettement.

Colomb alors dut vraiment regretter de ne rien savoir des noms et des propriétés de toutes ces plantes, de n'en pouvoir contempler que



Il appela un officier, lui demandant de regarder à son tour. (P. 92.)

la forme, et de ne connaître aucun des secrets que la bonté divine déposa dans les vertus, l'utilité et les harmonies de ces enfantements du sol.

Cependant on vit une embouchure de fleuve déchargeant avec calme ses eaux limpides et offrant un havre commode. Au moment où les caravelles l'atteignirent, deux canots indigènes allaient sortir ; en apercevant les chaloupes des navires qui sondaient la passe, les indigènes prirent la fuite précipitamment et allèrent se cacher.

On trouva un mouillage excellent. Tout en veillant à l'ancrage, l'Amiral examinait ces bords et sentait redoubler son admiration. S'il venait d'éprouver à distance l'effet des perspectives, maintenant, de tout près, la richesse des détails dévoilait ses prodiges.

Là, se découvraient des arbres figurant des pilastres, des cippes, des

candélabres et des cierges distribués sous des feuillages à dôme, à parasol et à éventail, au milieu de tentures richement nuancées. Il distinguait parmi des végétaux, des feuilles pointues, âpres, lisses, laineuses, arrondies, cylindriques, lancéolées, cordiformes, des spatules, des palmettes aiguës, des cœurs, des flèches, des raquettes, des rameaux à épaisse membrure près de feuillages satinés, ailés, à découpures aériennes tamisant les rayons du jour, des fleurs d'incarnat, d'azur, de topaze délicatement frangées ou serrées en touffes, alignées en faisceau, échelonnées en chute ; vrilles, calices, nervures, aigrettes, dentelures, ombelles de formes et d'aromes complètement inconnus jusqu'alors.

Le pittoresque des groupements, la hardiesse des poses, le piquant des contrastes, cette multitude d'objets, ces différences d'organisation, de propriétés, ces fleurs, ces fruits, ces parfums, ces associations fortuites, ces oppositions harmonieuses ainsi offertes tout d'un coup à l'observation auraient écrasé, sous l'immensité du premier aspect, tout homme moins préparé que ne l'était Colomb aux prodiges du Créateur. Car au milieu de cette étourdissante profusion, lui-même, le contemplateur du Verbe, trop ému d'admiration pour noter aucun détail, ne sachant plus comment s'exprimer, gardait le silence de l'accablement et se bornait à dire « qu'il ne vit jamais chose aussi magnifique. »

De son bord, il saisissait les deux rives du fleuve, ombragées dans toute leur longueur visible, d'arbres très verts, très différents des nôtres, chargés en même temps de fleurs et de fruits, et sur lesquels voltigeaient des oiseaux brillants et de petits oiselets au doux ramage. Parmi tant d'espèces de végétaux inconnus, son génie d'observation distingua plusieurs sortes de palmiers différents de ceux qui croissaient en Espagne, aux Canaries et sur la côte d'Afrique.

Pressé de commencer sa recherche de l'or et sa collection des produits du sol, l'amiral sauta dans la chaloupe, prit possession de cette terre dans la forme accoutumée, y planta une grande croix, donna à l'île le nom de Juana, et au port celui de Saint-Sauveur (San-Salvador). Ensuite, apercevant deux maisons éloignées, il s'y présenta. Les habitants s'étaient enfuis à son approche. Il n'y trouva qu'un chien lâchement timide et muet, gardien inutile de quelques ustensiles de pêche. Il réitéra sa défense de toucher à aucun objet, puis remonta le fleuve à une assez grande distance.

Le temps et l'expérience ont sanctionné l'ardente admiration du célèbre voyageur. Aujourd'hui, après la complète exploration des es-

paces de l'Océan, Cuba reste sans rivale. Cette île est encore, suivant l'expression de Colomb, « la plus belle qu'aient jamais vue les yeux de l'homme ». Cuba, la perle des mers, justifie son titre de reine que lui décernent les Antilles. La douceur et l'égalité de sa température, son exemption des ouragans ordinaires et de la violence des courants sous-marins, la salubrité de ses côtes, la commodité de ses ports, la pureté de ses eaux, la fraîcheur de ses montagnes plongeant leurs cimes dans un limpide azur, l'opulence de ses produits et la variété de ses perspectives, l'élèvent au-dessus de toute autre île. Constant objet de l'admiration du poète, du peintre et du botaniste, elle excite la convoitise des autres nations.

Au milieu de cet infini de choses nouvelles, Christophe Colomb s'efforçait de saisir les sublimes reliefs de la Pensée créatrice ; d'apprendre par quelles nouvelles merveilles la science de Dieu daignait se manifester à l'entendement et de surprendre l'indice de quelque grande loi du globe. Car, dès cette époque, il portait en germe tout ce qu'il déploya subséquemment d'observation philosophique et de tendance à la généralisation des faits.

La poésie, l'admiration, les grandes vues de ses inductions ne lui font jamais oublier le côté pratique, utile et commercial des choses. Après sa découverte de plusieurs palmifères, il examine les herbes, aussi hautes qu'on les voit en Andalousie au mois de mai, et reconnaît entre leur multitude, dans certaines plantes, les caractères du pourpier et du cresson sauvage. Ayant remarqué l'abondance des herbes qui poussaient presque au bord même de la plage, sur la marge des flots, il en conclut justement qu'en ce lieu la mer devait rester toujours calme. Effectivement, cette côte se trouvait préservée, par toute la largeur de l'île, des violences du courant équatorial qui passe entre Cuba et le continent américain. L'Amiral remarqua un endroit qu'il jugea propre à la formation des nacres à perle. Il s'y trouvait plusieurs coquillages bivalves qui en sont une sorte d'indication. Les Indiens lui apprirent qu'il y avait dans cette île des perles et des mines d'or.

Empressé de découvrir cet or, le 29 octobre, l'amiral leva l'ancre et navigua au couchant pour aller à la capitale qu'indiquaient les Indiens. On reconnut bientôt l'embouchure d'un cours d'eau qu'il nomma « le Fleuve de la lune ». Vers le soir on en signala un autre, beaucoup plus large, qu'il nomma « le Fleuve des mers ».

Deux embarcations furent envoyées à terre ; mais toute la popu-

lation avait pris la fuite en apercevant ces étrangers. Les maisons en forme de tentes militaires, posées çà et là sans régularité, offraient la plus extrême propreté extérieure, accompagnée d'une sorte d'élégance dans leur modeste ameublement. On y trouva des statuettes à figure de femmes et plusieurs masques finement ciselés. Il y avait encore là des chiens honteux et sans voix, inutilement fidèles au domicile. Quelques oiseaux familiers vivaient dans leur taciturne compagnie. De nombreux ustensiles de pêche indiquaient le genre d'industrie de cette peuplade. L'amiral défendit encore de toucher à aucun objet.

La magnificence qu'admirait ici Colomb ne méritait pas moins son étude. Il remarquait l'indicible beauté des arbres et la saveur des fruits. Ses nuits passées dans la contemplation de cette nature, l'observation de la voûte céleste, étaient charmées par le vagabondage lumineux des lucioles, la douceur de l'air, les émanations odorantes du sol et de l'onde baignant des plantes balsamiques. Il écoutait avec une mélancolique jouissance les petits symphonistes des bocages, le gazouillement des oiselets, les cantilènes à roulades perlées du rossignol variées d'inimitables trilles, recueillait tous les bruits de ce riche ensemble, discernant les moindres notes dans l'étendue de cette mélodie, et reconnaissant jusqu'au cri de l'humble grillon, qui rappelait aux matelots, durant les heures de quart, leurs jeux d'enfance au foyer de la patrie lointaine.

Son ravissement religieux et le poétique épanouissement de ses émotions n'arrêtaient ni ne retardaient ses investigations cosmographiques. En savourant la sérénité de ces nuits calmes et embaumées, également exemptes de chaleur et de froid, il se demanda pourquoi dans un rayon si peu éloigné des îles Bahama, entre lesquelles la chaleur était très forte, il rencontrait maintenant une température si modérée. Sa réflexion trouva la cause de cette différence.

Le lendemain, l'amiral, continuant sa route à l'ouest, reconnut un cap avancé dans les flots, si richement couvert d'arbres palmifères qu'il le nomma « le cap des Palmiers ».

Colomb pensa que cette vaste terre, aux influences si caractérisées, était peut-être le continent asiatique, et qu'il se trouvait à cent lieues environ de Zayto et de Quinsay.

Le vendredi, 2 novembre, l'amiral résolut, pour fixer ses doutes, d'envoyer un message au souverain de cette région. Il choisit à cet

effet le polyglotte Luiz de Torres, juif converti, autrefois attaché à la famille du gouverneur de Murcie en qualité de précepteur, auquel il adjoignit deux Indiens comme interprètes éventuels. Ces messagers, pourvus de verroteries pour se procurer des vivres sur leur route, devaient aller vers le grand Kan et lui apprendre l'arrivée, dans ses États, de l'amiral chargé d'une lettre et de présents de la part des rois d'Espagne, désireux d'établir avec Son Altesse des relations amicales. Colomb leur donna des instructions très détaillées sur les remarques à faire dans cette excursion. Pendant leur absence, l'amiral commanda quelques réparations aux trois navires, mais en ayant la précaution de n'en coucher qu'un seul à la fois sur la côte, pour éviter toute surprise, et d'en tenir toujours deux prêts à combattre, bien que d'après l'apparence on n'eût guère à redouter les indigènes.

Les messagers revinrent au bout de six jours.

Au lieu du grand Kan et de sa capitale, ils n'avaient trouvé qu'un village de cinquante feux où ils avaient été reçus comme des êtres descendus du ciel.

En revenant, les messagers rencontrèrent sur leur route beaucoup de gens, tant hommes que femmes, qui portaient à la main des herbes sèches, renfermées dans une autre feuille également sèche, roulée en forme de flageolet, et allumée par un bout, tandis que l'autre bout était dans leur bouche et qu'ils le suçaient en aspirant, et faisaient ainsi sortir de leurs lèvres un petit nuage de fumée. Ils désignaient cette sorte de flageolet ou de grand cigare du nom de tabago « tabac », que nous avons donné à la plante même.

Ces envoyés avaient parcouru des terres parfaitement cultivées, parsemées de hameaux, vu quantité d'arbres, de fleurs, d'herbes balsamiques et d'oiseaux tout à fait inconnus en Espagne, à l'exception des rossignols, des perdrix et des oies qui y abondaient. D'ailleurs, ils n'avaient pas ouï parler du grand Kan ; même les interprètes et habitants n'avaient pu se comprendre à cet égard. Rien n'indiquait non plus chez eux l'existence de mines d'or.

Mais si l'on ne voyait point d'or dans cette fertile contrée, il s'y trouvait des âmes à sauver, des populations pacifiques à convertir, et Colomb augurait bien de leurs dispositions religieuses. Il exprimait aux rois ses espérances en ces termes : « Je tiens pour dit, Sérénissimes Princes, que dès l'instant où des missionnaires parleront leur langue, ils se feront tous chrétiens. J'espère en Notre-Seigneur que Vos Al-

tesses se décideront promptement à y en envoyer, afin de réunir à l'Église des peuples si nombreux. »

Puis il annonçait aux rois qu'il avait mis son vaisseau à flot le jour même ; qu'il allait à la recherche de l'or. « Je me dépêche afin de partir jeudi, au nom de Dieu, et aller au sud-est à la recherche de l'or, des épiceries et des terres à découvrir. »

L'amiral sortit du « Fleuve des mers » se dirigeant, d'après l'indication des Indiens, sur l'île nommée Babèque où ils disaient par signes que l'on ramassait de l'or sur la plage, la nuit, aux flambeaux. Pendant dix-huit lieues il longea la côte, sans vouloir s'en approcher. Le lendemain, mardi, il reconnut un cap qu'il appela le cap Cuba.

Le 14 novembre, il s'éloigna à l'est, courant à la découverte de cette Babèque, dont les Indiens ne cessaient de vanter les pierres d'or. Il se trouva porté dans un archipel tout à fait nouveau. L'œil ne pouvait compter ses nombreuses îles. Elles étaient grandes, montueuses, ombragées d'arbres magnifiques. La pureté de l'atmosphère, l'éclat de la mer entrecoupée de ces masses de verdure qui semblaient sortir des flots, ravissaient les regards de Colomb. Il appela cette mer si richement jonchée d'îles, « la mer de Notre-Dame ».

Le vendredi 16 novembre, au moment où Colomb sortait de son canot pour prendre possession de la première de ces îles, dans la forme consacrée par sa pieuse habitude, on aperçut, couchés sur une élévation du terrain, deux très grands madriers, l'un plus long que l'autre, et le plus petit posé sur le grand en forme de Croix, si bien qu'un charpentier n'aurait pu trouver une proportion plus exacte. Tombant aussitôt à genoux, le messager de l'Apostolat remercia son Maître de cette nouvelle bonté. Il révéra cette Croix qui lui avait été providentiellement préparée dans cette île inconnue. Il était consolé au fond de son cœur, en voyant ses désirs prévenus dans ces lieux déserts et sans nom. Après avoir « adoré cette croix », figurée par un mystérieux hasard, il donna ses ordres pour qu'on terminât, en le fortifiant, l'assemblage des pièces, et que l'érection du signe sacré eût lieu le surlendemain, dimanche, dans un site des plus apparents et dégarni d'arbres.

En attendant, il examinait les productions de la terre. Il fit chercher, par les gens de l'équipage, des avicules perlières.

Le dimanche 18 novembre, l'amiral, avec son état-major et la plus grande partie des équipages, partit en grande cérémonie sur les embarcations, pour aller arborer le signe de la Rédemption. Cette croix,

très haute et très belle, fut élevée sur un point culminant, et dont les arbres ne dérobaient pas la vue. Les prières d'usage accompagnèrent l'exaltation de la Croix, et la journée entière du dimanche fut consacrée à l'honorer par le repos et la prière.

Le lundi, avant le lever du soleil, les trois navires étaient au large. Mais, contrariés par la houle et les vents, ils firent faible route. On continua de naviguer pour aller vers l'île Babèque, dont les trésors faisaient fermenter toutes les imaginations.

Cependant, au milieu des fatigues de cette perquisition, les sujets de mécontentement et d'inquiétude ne manquaient pas à l'amiral. Sur la *Pinta* et la *Niña*, ses ordres n'étaient jamais obéis ponctuellement. Les trois frères Pinzon, l'aîné principalement, ne pouvaient supporter l'idée qu'un étranger, qui sans leur aide n'aurait pu tenter l'entreprise, tout à coup devenu grand-amiral et vice-roi, recueillît, en vertu de ses traités avec la Castille, une part considérable des richesses de ces contrées. L'ambition de Martin Alonzo était excitée par l'envie. Un Indien mis à bord de la *Pinta* comme interprète, ayant vanté au capitaine les magnificences de Babèque, dont il prétendait savoir la route, Martin Alonzo se sépara des deux autres navires, dans la nuit du 21 au 22 novembre. Cette désertion affligea profondément l'amiral.

La *Niña*, commandée par Yañez Vincente Pinzon, resta fidèlement à son poste. Yañez Vincente avait le goût de la mer, de l'hydrographie ; il possédait mieux que ses frères la théorie du vaisseau et la notion du devoir. Ses propres capacités lui permettaient mieux aussi d'apprécier le génie de Colomb.

Le 23 novembre et le jour suivant, l'amiral, continuant de naviguer, se rapprocha, par « la mer de Notre-Dame », des côtes de Cuba. Là, furent choisis un mât et une antenne pour la *Niña*.

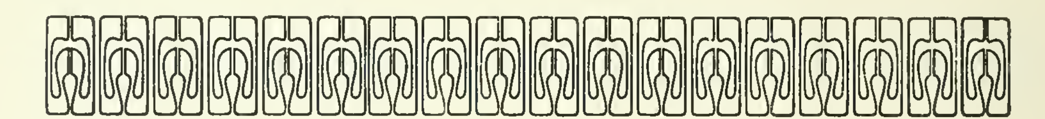
Le 25, il découvrit un port tel qu'il n'en avait pas encore rencontré. Cent vaisseaux y auraient tenu sans ancres ni amarres. Des montagnes chargées d'arbres à fruits et d'arbres propres à la marine le protégeaient contre tous les vents. Colomb déclarait avec l'effusion de la gratitude que jusqu'à ce jour « il avait plu à Notre-Seigneur de lui montrer toujours une chose meilleure que la précédente, et qu'il était allé de bien en mieux dans toutes ses découvertes. »

Le 26, l'amiral découvrit de nouveaux paysages et de nouveaux ports, dont s'émerveillaient ses officiers.

Le 27, malgré la parfaite sérénité du ciel et la proximité de cinq ou

six ports admirables, il eut le courage de ne pas toucher terre, pour ne pas retarder l'accomplissement de son but principal. Car il avouait, dit Las Casas, qu'il « s'arrêtait toujours plus qu'il ne voulait, entraîné par le désir de contempler et la jouissance d'admirer la beauté et la fraîcheur de ces pays, de quelque côté qu'il pénétrât. » Pour se mettre en garde contre lui-même, il resta à louvoyer toute la nuit.

Le lendemain, en longeant la côte au sud-est, les navires entrèrent dans une baie entourée de terres parfaitement labourées, formant une vaste plaine, entrecoupée de mamelons verdoyants, et invisiblement parsemée de hameaux que des colonnes de fumée décelaient au milieu des bouquets d'arbres. Des collines et de hautes montagnes en bornaient le fond. L'amiral avec son canot sonda le port où se déchargeait, par le côté sud, un fleuve profond, assez large pour le passage d'un grand navire. Cette embouchure, cachée par les mouvements du terrain, préparait une surprise ; on ne l'apercevait qu'en y touchant.



Chapitre huitième.

Le Port Saint. — Amour de Colomb pour la nature. — Découverte d'Hispañiola. — Naufrage de la *Santa-Maria*. — Hospitalité du roi Guacanagari. — Premier établissement des Européens aux Antilles. — L'amiral retourne en Europe. — Navigation difficile, dangers et vœux de l'équipage durant la tempête. — On atteint les Açores. — Le gouverneur portugais veut s'emparer de Colomb. — L'Amiral continue sa route. — Nouvelle tempête. — Abordage forcé en Portugal.

AU premier rang des faveurs que Dieu lui avait faites, Colomb mettait le bonheur d'avoir contemplé tant de choses toujours plus admirables l'une que l'autre. Il remerciait aussi Celui qui l'avait choisi pour cette entreprise, de lui avoir conservé la santé ainsi qu'à son équipage ; « car, disait-il, grâce à Notre-Seigneur, pas un seul des gens de mon équipage n'a éprouvé jusqu'à ce jour le moindre mal de tête ; pas un



L'amiral avec son canot sonda le port en face de la plaine entrecoupée de mamelons. (P. 112.)

seul n'a gardé la chambre pour cause de maladie, si ce n'est un vieux matelot qui avait souffert toute sa vie de la gravelle, et qui s'est trouvé guéri après le second jour de notre arrivée dans ce pays. Ce que je dis de l'état sanitaire comprend l'équipage des trois navires. »

Ayant intuitivement une claire notion des ressources infinies de cette contrée, de sa prééminence sur toutes les autres, quand il a contemplé ses harmonies, admiré sa splendeur, vanté autant en poète qu'en naturaliste, et non moins en naturaliste qu'en marin, la richesse de sa végétation, la beauté de ses eaux, de ses ports, Colomb affirme que, par tout ce qu'il a découvert, il vient d'ouvrir de nouvelles voies aux relations humaines ; que la Chrétienté surtout aura de grands rapports à établir avec ces lointaines régions. Alors, s'abandonnant à l'épanchement de son intuition, illuminée d'en Haut, il ose donner un conseil et une sorte de précepte aux souverains, ses maîtres. Avec une liberté toute chrétienne, il leur déclare qu'ils ne doivent permettre l'accès d'un séjour si fortuné à aucun étranger, à moins que sa pureté de foi ne soit hors de doute ; parce que cette découverte ayant été faite au Nom de Jésus-Christ, pour la gloire du Rédempteur et la dilatation de l'Église, il n'est pas juste que l'hérésie et l'incrédulité jouissent de cette conquête de la foi catholique. Résumant sa pensée, il adresse aux rois ces paroles : « Et je dis que Vos Altesses ne doivent permettre à aucun étranger de mettre le pied dans ce pays et d'y commercer, s'il n'est chrétien catholique ; à aucun Espagnol d'y aborder, s'il n'est pas véritablement chrétien ; puisque le projet et l'exécution de cette entreprise n'ont eu d'autre but que l'accroissement et la gloire de la religion chrétienne. »

Nonobstant le laisser-aller de la spontanéité, ces paroles inspirées à la vue des magnificences nouvelles, et écrites quarante-six jours après le premier débarquement à l'île de San-Salvador, pendant et même avant l'entier accomplissement de la découverte, méritent d'être remarquées. Ces paroles, comme leur date, ont une importance décisive pour bien fixer le caractère réel de l'entreprise de Colomb. Il n'est plus permis de mettre en doute les véritables motifs qui guidaient le messager de la croix, et de se méprendre sur le but qu'il se proposait. La gloire de Jésus-Christ, l'accroissement de son Église, conséquemment le salut des âmes et la civilisation des peuples, tel était le premier objet des efforts de Christophe Colomb.

Malgré la hâte de l'amiral, les merveilles de cette nature le capti-

vaient sous leur enchantement. « Il lui semblait qu'il se trouvait au milieu d'illusions et de prestiges. »

Ce lieu dont l'inexprimable magnificence, étonnant l'esprit, imposait le respect et inspirait de saintes pensées, reçut à cause de cela le nom de Port-Saint (Puerto-Santo). Trois jours durant, il demeura cloué d'admiration au Port-Saint, s'extasiant sans pouvoir rassasier ses yeux. Ici son impatiente soif d'or sembla s'étancher dans la sereine suavité de l'atmosphère et les fraîches décorations des forêts dont les parfums délectaient l'odorat. Le contemplateur de la Création parut dominer un instant l'apôtre de la Croix, cet incomparable chercheur d'or, pressé d'ouvrir les placers des terres inconnues, afin d'en extraire le prix d'un rachat ineffable. Il s'oublie dans l'admiration des œuvres du Verbe et ne peut s'arracher aux séductions de tous ces aspects. Bien qu'en indiquant succinctement dans son journal les beautés de cette nature, il taise avec modestie son attendrissement religieux, on devine aisément quelles émotions extatiques enlevaient son cœur. Avec quel bonheur le fils adoptif de la Famille Franciscaine ne disait-il pas son office suivant la règle de l'Ordre Séraphique, sous les voûtes de ces forêts éternelles, temple primitif de la nature, entouré des prodiges du Créateur, mêlant sa voix aux graves psalmodies des vents qui parcourent ces solitudes !

Toutefois un esprit aussi pratique et positif que celui de Colomb ne pouvait consumer, sans immédiate utilité pour son entreprise, le temps accordé à la satisfaction de son âme. Profitant de ce séjour que paraissaient justifier quelques contrariétés atmosphériques, il donnait des soins hygiéniques aux équipages, et envoyait de différents côtés, sous le commandement d'un officier, accompagné d'interprètes indiens, des piquets armés reconnaître le pays, et se mettre en rapport avec les habitants. Mais ceux-ci prenaient obstinément la fuite. Toutes les battues furent vaines. Seulement les Espagnols réussirent dans un village à s'emparer de quelques femmes avec trois enfants, et à surprendre une embarcation d'indigènes dont ils emmenèrent les rameurs.

Le vendredi, 30 novembre, Christophe Colomb voulut, avant de quitter le Port-Saint, consacrer par le signe de la Rédemption ce lieu où resplendissait si particulièrement la magnificence du Verbe. Il commanda aux charpentiers des navires de préparer une très grande croix. Le 1er décembre, cette croix fut portée en grand appareil par les hommes des deux équipages sur la principale hauteur qui dominait l'entrée du port.

Le lendemain, le vent étant contraire, Colomb put sanctifier le dimanche près du signe sacré, et prolonger encore pendant tout un jour la sainte extase de sa contemplation.

Le lundi, l'amiral fit en chaloupe une reconnaissance de la côte au sud-est, et découvrit un chantier de construction navale indigène en tout point très bien ordonné. Il s'y trouvait des canots, chacun d'une seule pièce, pouvant contenir plus de cent personnes. Le lendemain, 4 décembre, on leva l'ancre et l'on continua de porter vers l'ouest.

A travers son véhément amour de la création, on chercherait en vain dans Christophe Colomb un penseur élégiaque, un contemplateur stérilement enthousiaste. Son admiration du paysage, sa difficultueuse étude de la flore et de la faune de ces régions nouvelles, ses remarques du sol qu'il espérait recéler de l'or et des pierreries n'absorbaient pas uniquement sa puissance de méditation. Avec une égale ardeur il s'efforçait de comprendre le caractère de ces peuplades qui se dérobaient soigneusement à son approche. Ne pouvant les voir et les observer, il les approfondissait par l'intuition ; disons le mot : il les devinait.

En effet, ses rapports avec les individus et les habitations de ces pays furent, dès le premier contact, ce qu'auraient pu les rendre la plus longue observation et l'expérience de la pratique. Il ne commit jamais d'erreur ou de méprise à l'égard de ces peuples. Il sut s'en faire comprendre, s'en faire aimer, les dominer par l'affabilité, prendre sur leur esprit un grand ascendant personnel. Sa sollicitude de leur salut étant son premier mobile, il saisissait toute occasion de leur inspirer une haute idée des Européens, afin qu'ils désirassent leur ressembler, adopter leurs coutumes. Il voulait, par une magnanimité constante, leur montrer la sublimité de l'Évangile qu'il venait leur annoncer. Sans l'âpre cupidité de ses équipages, assurément les Indiens n'auraient éprouvé que gratitude et respect pour « les hommes célestes », ainsi qu'ils les nommaient.

L'amiral remarquant l'absence de toute habitation sur le rivage de la mer et sur le bord des fleuves, malgré le charme des sites et la commodité du séjour, trouvant toutes les cases disposées de telle façon que leurs habitants pussent voir avant d'être vus, en induisit avec sagacité qu'une cause générale les obligeait à la vigilance, et qu'un péril commun les tenait en alerte. Il comprit qu'une race étrangère plus

hardie, mieux armée, arrivait en canots sur ces parages pour piller les riverains. Il sut, après avoir d'abord refusé d'y croire, que dans la paix et l'abondance de cette riante nature, d'atroces forbans parcouraient la lisière des bocages, non pour dévaliser les cases, mais pour ravir les habitants eux-mêmes ; les enlever, les parquer comme des troupeaux, les engraisser et se repaître de leur chair. Cela n'était que trop vrai. Les Caraïbes anthropophages, étrangers à ces îles, distincts des indigènes par le crâne, les traits, la couleur, l'idiome, les peintures tatouées du corps, les armes et le courage aveugle, ayant fait irruption du dehors, désolaient les pacifiques insulaires. Colomb entrevit le plus heureux changement dans la condition de ces peuples, désormais délivrés de leurs oppresseurs, grâce à la protection de la Castille, jouissant des consolations de la foi et mis en possession du salut éternel.

Il bénissait Dieu de l'avoir envoyé pour cette œuvre de miséricorde, et, déjà pénétré de son apostolat, agissait en précurseur de la Bonne Nouvelle. Avant de pouvoir parler intelligiblement aux indigènes du Rédempteur qu'il brûlait de leur faire adorer, Colomb aimait à proclamer aux quatre vents du ciel, dans la langue de l'Église Catholique, la puissance du Verbe, à faire retentir sur ces rivages le nom du Sauveur bien-aimé. Partout où ses chaloupes accostaient, il plantait des croix, afin que les Indiens sussent d'avance que ce signe vénérable était celui « des hommes célestes » ou destinés à le devenir. L'École protestante a passé sous silence ces plantations de croix, et fait sous-entendre qu'en les érigeant l'Amiral voulait seulement laisser une marque ostensible de sa prise de possession. Ici la distinction des choses s'oppose à toute confusion sur les sentiments et leur but. Les actes et les intentions ont été nettement expliqués par Colomb lui-même.

Une fois la prise de possession effectuée dans sa forme régulière, l'Amiral plantait encore des croix, en choisissant les sites les plus apparents et les plus pittoresques. Il avait en cela plus à cœur d'honorer le divin Rédempteur que d'attester sa priorité de découvertes. Autant il aimait à recueillir en son âme son admiration des ouvrages du Verbe, autant il éprouvait le besoin de glorifier devant les hommes le Sauveur de l'humanité. Non seulement il remerciait Dieu de l'avoir choisi pour découvrir ces nouvelles choses, mais de lui avoir accordé l'honneur d'arborer, le premier, sur ces plages inconnues, la Croix, signe immortel de l'immortalité conquise. Il se considérait dans ces gracieux déserts comme un autre Jean-Baptiste, préparant les sentiers

de Celui qui allait venir avec sa grâce sanctifiante sous le symbole eucharistique. Élu de la Providence, Christophe Colomb précédait les nouveaux apôtres, ses frères les Franciscains, ses amis les religieux de Saint-Dominique, que devaient suivre bientôt les saints émules de François Xavier.

L'amiral s'efforçait d'ouvrir l'entendement des Indiens qu'il avait à bord, et les interrogeait fréquemment, malgré l'insuccès de ses questions et la confusion de leurs réponses. Il reconnut, dès les premiers jours, leurs dispositions à l'hyperbole et au fantastique. Leurs assertions les plus claires ne méritaient jamais qu'une demi-confiance.

Colomb n'avait pas seulement à se défier des interprétations de ses interprètes, il devait encore se garder contre les assertions des savants et des voyageurs dont il s'était imbu. Il lui fallait se défier de ce qu'il voyait et de ce qu'il entendait. Sans doute il aurait été plus près du vrai s'il eût osé, contrairement à sa modestie et à la prudence vulgaire, se dégager complètement des errements des cosmographes, qui faisaient alors autorité, pour ne s'en rapporter qu'à ses seuls pressentiments. Un peu de présomption eût épargné à son génie bien des perplexités. Naturellement il ne pouvait expliquer les choses qu'il rencontrait que par celles qu'il savait déjà ; dans sa marche l'esprit humain n'atteignant l'inconnu que par le connu. Colomb avait lu les cosmographes, les géographes, les voyageurs, et Marco Polo comme les autres. Entre tous ces livres, le « Tableau du monde, « *Imago mundi,* » du cardinal Pierre d'Ailly, paraît seul avoir acquis sur son esprit un crédit auquel le rang ecclésiastique et l'orthodoxie de l'auteur n'eurent pas moins de part que sa science. Néanmoins, tout en s'autorisant des assertions de certains écrivains, il ne s'y rapportait jamais d'une manière absolue. Il doutait, il conjecturait, il présumait possible, mais sans rien affirmer péremptoirement. Sa pénétration, ses pressentiments l'empêchaient de tomber dans l'égarement d'un système.

Le 6 décembre, l'amiral entra dans une anse qu'il plaça sous l'invocation de la très sainte Vierge. Au sud-ouest de cette anse s'avançait un très beau cap ; en hommage à Marie, la douce Étoile de la mer, il le nomma le cap de l'Étoile. On vit aussi plusieurs promontoires et des havres auxquels il imposa leurs noms. Il continua de naviguer en vue de la côte, et « à l'heure des Vêpres » jeta l'ancre dans un port

admirable pour la sûreté et la magnificence du site, qu'il nomma Saint-Nicolas en l'honneur du saint dont ce jour était la fête.

Le vendredi, 7 décembre, on mit à la voile pour suivre la côte au nord-est. On découvrait au loin, dans les terres, de hautes montagnes et, sur les plans intermédiaires, des campagnes, des collines dont le port et les teintes rappelaient la Castille. L'amiral remarqua des arbres qui ressemblaient aux chênes verts, aux yeuses et aux arbousiers d'Espagne. Il trouva la température plus rafraîchie qu'à Cuba. Vers le soir, il entra dans une anse qu'il nomma la Conception. (1) L'amiral, voulant examiner les poissons de ces nouveaux parages, fit mettre dans son canot des filets, et avant qu'il y fût entré, un mulet s'élançant tomba dans l'embarcation. Il était tout pareil à ceux des côtes d'Espagne. Les marins prirent des saumons, des sardines, des soles et d'autres poissons semblables à ceux de la Castille. L'aspect général de cette contrée, tant par la culture que par la disposition du paysage, différait de la physionomie tropicale de Cuba, et rappelait vaguement la Castille.

Le 8 décembre, jour de l'Immaculée Conception, une violente pluie accompagnée de vent retint tout le monde à bord. L'Amiral put vaquer librement à sa tendre dévotion pour la sainte Vierge. La fréquence des averses l'empêchant de pavoiser les navires, il fit, pendant les heures des offices, tirer des salves en l'honneur de Marie, conçue sans péché.

Le lendemain, la pluie persista. L'humidité, la forme des nuages, le ton de l'atmosphère, rappelaient aux Espagnols les effets du mois d'octobre en Andalousie. Les plaines qu'on apercevait retraçaient aussi à leurs souvenirs quelque ressemblance avec la Castille ; et, à cause de ce doux rapprochement, l'Amiral donna le nom d'île espagnole (isla Española) à cette île dont le nom primitif était multiple pour les indigènes.

Le 12 décembre, l'Amiral consacra sa prise de possession de l'île Espagnole. En présence des deux équipages, il fit planter à l'entrée du port, sur une élévation aperçue de fort loin, une très grande Croix ; non pas simplement pour constater de plus haut les droits de la Castille et sa prise de possession, mais « *principalement*, dit-il, *en signe de Jésus-Christ Notre-Seigneur et en l'honneur de la chrétienté* ».

Depuis six jours, il avait inutilement tenté d'entrer en rapport avec

(1) A cette époque, le mot *Conception*, employé en parlant de la sainte Vierge, avait le même sens que Immaculée Conception.

les naturels. Ceux-ci, dont toutes les habitations reculées étaient disposées de manière à voir venir de loin, s'enfuyaient dès qu'approchaient les étrangers. Aussitôt après la cérémonie religieuse, on réussit à s'emparer d'une femme, qui fut amenée à bord de la *Santa-Maria*. Elle était jeune et portait aux narines un anneau d'or, ce qui était de bon augure. Elle conversa avec les Indiens des caravelles, leur langue lui étant familière. L'amiral la fit habiller à l'européenne, parer de verroteries de Venise, de grelots, de bagues de laiton, et la renvoya à ses foyers, accompagnée de trois Indiens qui devaient s'aboucher avec les habitants. Mais les trois interprètes, retenus par la peur, n'osèrent pas suivre la jeune femme jusqu'à sa bourgade et revinrent aux caravelles à trois heures après minuit.

L'Amiral envoya neuf hommes armés, résolus et intelligents, ayant un Indien pour interprète, observer le pays et se mettre en rapport avec les indigènes. Ils trouvèrent à quatre lieues et demie une bourgade déserte. En apercevant les étrangers, les habitants s'étaient enfuis après avoir enfoui dans la terre tout ce qu'ils possédaient. L'interprète indien courut sur leurs traces, leur criant de revenir, que les chrétiens n'étaient point de *Caniba*, mais, au contraire, qu'ils arrivaient du ciel, et donnaient de fort belles choses à ceux qu'ils rencontraient. Peu à peu, les indigènes se rapprochèrent et, au nombre de plus de deux mille, entourèrent les neuf Espagnols, qu'ils considéraient avec une vénération mêlée d'effroi. Ils tiraient de leurs cases les meilleurs aliments pour les offrir à ces hôtes venus des cieux. Sur ces entrefaites, survint une troupe de gens portant respectueusement sur leurs épaules l'Indienne qui avait reçu les dons de l'Amiral. Une partie de ses joyaux était portée en grande cérémonie devant elle ; une foule immense, conduite par le fortuné mari, allait aux caravelles remercier de ses bontés le chef des hommes célestes. L'interprète, ayant cru entendre à bord que l'amiral désirait un perroquet apprivoisé, exprima son désir ; aussitôt ils lui en apportèrent de toutes parts, en pur don, sans vouloir rien accepter en retour.

Les neuf Espagnols revinrent avec ce cortège. Ils remarquèrent dans leur trajet de magnifiques contrées et des champs en culture plus beaux que la campagne de Cordoue. Bien qu'on fût au milieu de décembre, les arbres étaient verts et chargés de fruits ; les herbes hautes et fleuries comme en Castille au mois d'avril. Toutefois, au milieu de ce luxe de la nature, ils n'avaient trouvé aucune apparence d'or.

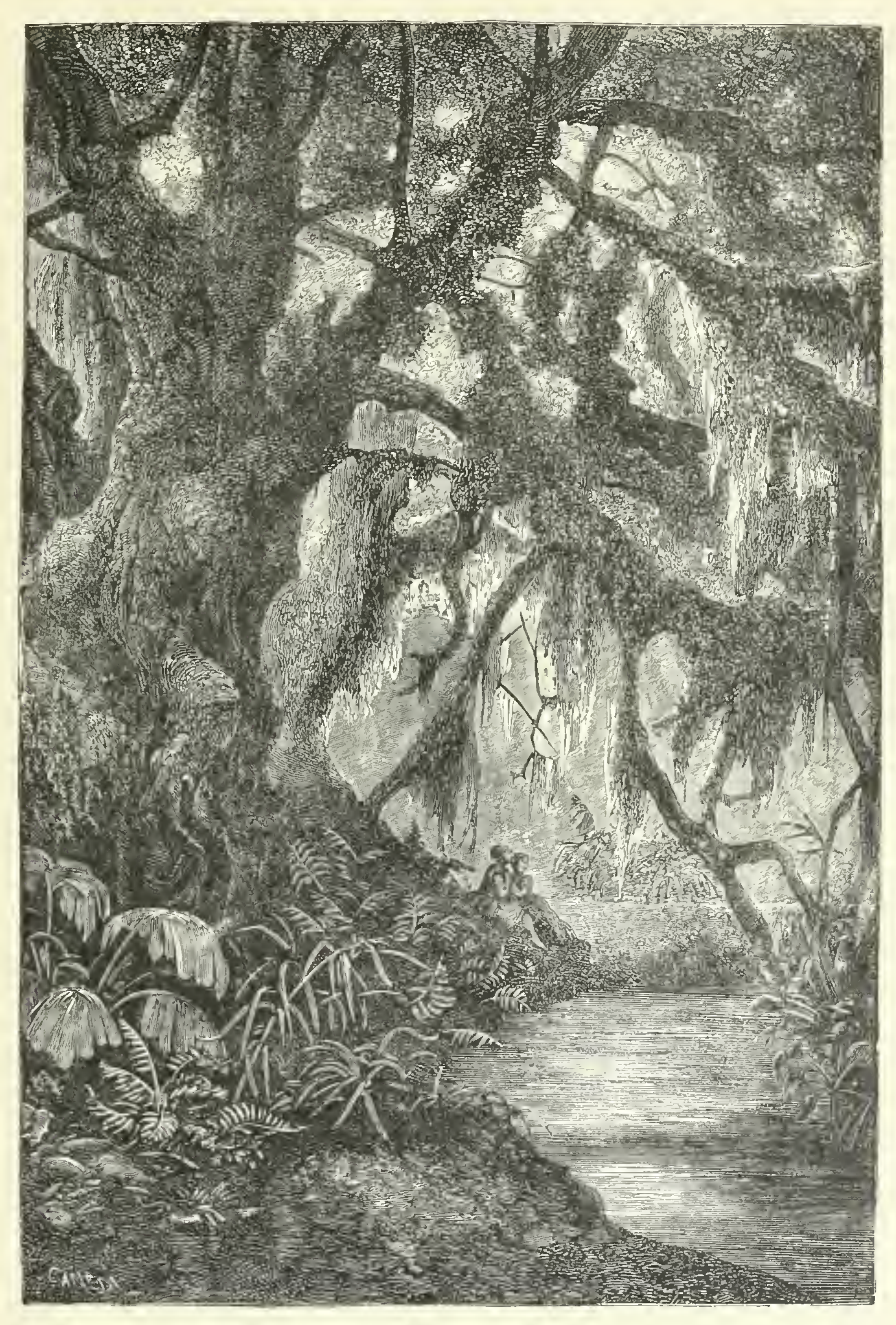
Le vendredi, l'amiral se mit de nouveau à la recherche de l'île de Babèque, tant préconisée des Indiens au sujet de l'or. Mais les vents contraires le portèrent sur l'île de la Tortue, fertile, bien cultivée, et rappelant aussi confusément la terre de Cordoue.

Le 16, l'amiral, en se rapprochant de l'île Espagnole, rencontra un canot conduit par un seul Indien. Il admira l'audace de l'insulaire, qui, sur ce fragile esquif, affrontait un vent si violent. Il le recueillit à son bord avec sa chétive embarcation, le combla de bontés, lui donna des billes de verre, des grelots, des bagues de laiton, et le fit déposer à terre près de la bourgade, sa résidence. Puis il jeta l'ancre dans un port voisin, qu'il nomma « Port de la Paix », et attendit.

Ce qu'avait prévu l'amiral se réalisa bientôt. L'Indien, étalant ces dons inconnus, attroupa autour de lui ses compatriotes ; il leur vantait la munificence des hommes descendus du ciel. Pourtant il n'eut pas la joie de leur apprendre une nouvelle. Déjà l'arrivée des voyageurs célestes avait retenti en ces parages ; l'annonce de cet événement se propageait promptement d'une bourgade à l'autre. Plus de cinq cents insulaires accoururent vers l'ancrage. Parmi eux, quelques femmes d'une remarquable beauté portaient aux oreilles et aux narines des feuillets d'un or très fin, qu'elles donnèrent avec empressement, n'ayant sur elles nulle chose à offrir. L'Amiral recommanda expressément de les traiter tous avec la plus grande affabilité, comme s'ils étaient déjà chrétiens, « parce que ce sont, écrivait-il aux rois, les meilleures gens du monde, et surtout parce que j'ai une grande espérance en Notre-Seigneur que Vos Altesses les rendront tous chrétiens ».

Le 18 décembre, dès les premières clartés de l'aube, l'amiral, fidèle à sa dévotion à la Vierge, fit pavoiser les deux caravelles et saluer par leur artillerie ce jour où la piété des Espagnols commémore l'Annonciation dans l'église de Sainte-Marie-de-l'O. Après « l'heure des Vêpres », le jeune roi de la contrée arriva porté dans un palanquin, escorté d'une garde d'honneur de deux cents hommes, et accompagné de deux graves personnages, peut-être ses ministres, et au moins ses conseillers. En ce moment, l'amiral soupait dans la salle du château de poupe. Le roi ne voulut point qu'on le prévînt de sa visite. Il entra d'un air aisé dans la salle, alla droit à l'amiral, le salua courtoisement, s'assit près de lui, et, d'un geste, commanda à ses gardes de se retirer, ce qu'ils firent avec les marques d'un profond respect. Il ne retint que les deux

personnages importants, qui s'assirent à ses pieds. L'amiral le fit servir aussitôt, pensant qu'il s'invitait à souper ; mais il ne fit que goû-



L'abondance et l'épaisseur des arbres faisaient que les troncs et les tiges confondaient leurs branches. (P. 100.)

ter des lèvres à ce qu'on lui offrait ; il parut le faire uniquement pour

répondre à la politesse de l'amiral, et envoya le reste à ses gens. Au sortir de la table, sur son signe, l'un de ses officiers lui apporta une ceinture ornée de deux plaques d'or d'un travail délicat. Le jeune roi l'offrit à l'amiral, qui, après l'avoir acceptée gracieusement, lui montra la caravelle et le conduisit dans sa chambre. Comme le jeune roi regardait d'un œil d'envie la courte-pointe du lit, l'amiral lui en fit don, en y ajoutant un collier de beaux grains d'ambre qu'il avait au cou, des brodequins de couleur rouge et un flacon d'eau de fleurs d'oranger, espérant, par ces présents, se concilier sa bienveillance et l'attirer plus aisément au christianisme.

L'amiral lui montra le crucifix, les portraits des Souverains d'Espagne, lui parla de leur grandeur, de leur puissance. Mais le monarque et ses conseillers croyaient que les royaumes de ces souverains étaient dans le ciel et non dans ce monde.

Après son départ, son frère vint à bord d'un air câlin et bassement obséquieux mendier quelques colifichets. On sut de lui que, dans l'idiome du pays, les souverains s'appelaient Caciques.

L'amiral ne voulut point quitter ce rivage sans honorer aussi l'emblème de la Rédemption. Il fit faire une très grande croix et la planta au centre même de la peuplade, pour la familiariser d'avance avec ce signe. Les indigènes s'y prêtèrent avec empressement. Ils s'agenouillèrent devant ce symbole sacré dont ils ignoraient la signification, en tâchant d'imiter tous les mouvements et même les paroles des Espagnols pendant leurs prières. A juger de l'avenir par ces heureuses dispositions, Colomb « espérait en Notre-Seigneur que toutes ces îles se feraient chrétiennes. »

Le lendemain, dans la nuit, on mit à la voile pour continuer la reconnaissance de la côte de l'Espagnole.

Le vendredi 21 décembre, l'amiral découvrit un port incomparablement supérieur à tous ceux qu'il avait vantés. Il ne fut pas nécessaire en ce lieu d'appeler les indigènes. La renommée avait précédé les hommes venus du ciel. A dix heures du soir, un canot chargé de curieux impatients accosta les caravelles. Le lendemain, une grande foule couvrait la plage. Hommes et femmes offraient aux étrangers célestes, les uns un peu d'or ; les autres, une calebasse d'eau fraîche et du pain d'igname agréable au goût. Ils semblaient ne pas posséder grand'chose. Colomb recommanda la plus grande décence envers ces simples enfants de la nature.

Des messages réitérés prièrent l'amiral de vouloir bien visiter une peuplade voisine, avant de quitter ces bords. Comme cette habitation se trouvait sur sa route, l'amiral s'y rendit. Le Cacique, venu à sa rencontre, l'attendait, entouré des siens, sur un tertre au-dessus de la grève où s'agitait une foule avide de voir. Tous priaient le chef des voyageurs célestes de ne plus s'en aller, de rester parmi eux. Mais les messagers d'un autre Cacique vinrent aussi le supplier de ne point partir sans que leur maître l'eût pu voir. « L'amiral déféra volontiers à sa demande. Le Cacique avait fait préparer de grandes quantités de vivres ; il en surchargea les embarcations espagnoles. Ensuite ses sujets voulurent, à leur tour, donner des provisions et des perroquets. Ils demandaient à grands cris que l'amiral ne s'en allât plus ; et le voyant s'embarquer malgré toutes leurs instances, ils le suivirent en canots jusqu'aux caravelles. Colomb les traita avec beaucoup de bienveillance, leur distribua des grains de verre, des anneaux de laiton et des grelots, non point parce qu'ils l'importunaient pour en avoir, » dit Las Casas, mais « parce que cela lui parut convenable et qu'il les regardait déjà comme chrétiens. »

Le grand Cacique Guacanagari, jeune et gracieux souverain, dans son désir de voir aussi les hommes arrivant du ciel, envoya un de ses premiers officiers inviter l'amiral à mener ses vaisseaux près de sa résidence, et lui offrit une ceinture à laquelle pendait, en guise d'aumônière, un masque de bois léger, mais dont les grandes oreilles, la langue et les yeux étaient d'or pur. Cet envoyé ne comprenait guère le parler des Indiens de San-Salvador, et ceux-ci n'entendaient pas davantage son idiome. Il fallut que Colomb, éclaircissant leurs méprises réciproques, devinât dans leurs signes l'objet de ce message.

Le vent ayant manqué, l'amiral ne put se rendre près du grand Cacique Guacanagari. Il envoya sur les embarcations le notaire royal et quelques officiers le saluer de sa part.

Une irrésistible curiosité poussait les peuplades riveraines vers les caravelles. La veille, plus de mille personnes étaient venues en canot, apportant chacune quelque don. Et, faute de place, plus de cinq cents s'étaient risquées à la nage, afin de voir aussi ces étrangers célestes. Cinq Caciques avec toute leur famille étaient accourus. L'amiral fit des cadeaux à tous, parce qu'il jugeait ces petits présents bien employés.

Pendant la nuit, les embarcations ramenèrent le notaire royal et les

officiers envoyés par l'amiral au grand Cacique de la contrée, le roi Guacanagari. Sur leur route s'étaient empressés une foule de canots avides de contempler les hommes célestes. Conduits à la résidence royale, ils y avaient été reçus en grand apparat. Guacanagari envoyait, en attendant sa visite, « des perroquets avec plusieurs morceaux d'or. »

Le lundi 24 décembre, avant le jour, l'Amiral sortit du port, par un bon vent de terre, gouvernant avec l'intention de visiter, en passant, le grand Cacique Guacanagari. Comme le vent mollit bientôt, on fit peu de chemin dans cette journée. Le soir, on continua d'aller sans brise sensible. La *Niña* était en arrière à une demi-lieue.

Après onze heures, l'amiral se sentit fatigué. Pendant deux jours consécutifs et toute la nuit précédente, l'affluence des indigènes, les cadeaux à faire et à recevoir, les échanges à surveiller, les questions à poser aux interprètes, leurs réponses, véritables énigmes à expliquer, les messagers qu'il fallait accueillir, ceux qu'il importait d'expédier, le classement et la conservation des différents produits de ces contrées qu'il voulait emporter en Castille, ses exercices religieux, ses remarques du terrain, du climat, et les soins multipliés du commandement, ne lui avaient pas laissé une seule minute de répit. Cédant au besoin du repos, une heure avant minuit, il descendit dans sa chambre et se jeta sur son lit, tout habillé. L'amiral devait être parfaitement tranquille sur la situation du navire. La mer était calme ; on se trouvait dans des parages connus que les chaloupes avaient sondés quelques jours auparavant ; d'ailleurs un officier surveillait la barre.

Pourtant, malgré la défense renouvelée durant le voyage d'abandonner le timon aux novices, même dans la bonace, dès que l'amiral fut couché, le lieutenant de service en fit autant ; une heure après, le timonier, livrant le gouvernail à un mousse, gagna son hamac ; et les hommes de quart se couchèrent également pour dormir plus à l'aise. Le mousse se sentit à son tour gagné par le sommeil, et la *Santa-Maria* fut insensiblement poussée par les courants vers un banc de sable. De plus d'une lieue on entendait les brisants ; mais si profond était le sommeil de l'équipage, qu'il ne se réveilla qu'à la voix de l'amiral. Car celui-ci, aux premiers cris du mousse alarmé du choc, s'était précipité hors de sa chambre et s'occupait de remédier au sinistre, avant que personne se doutât qu'on fût échoué. Dans un instant les pilotes furent tous sur le pont, avec le maître du navire qui était de quart cette nuit-là.

L'amiral commanda de mettre à flot le canot amarré en porte-manteau sur l'arrière de la *Santa-Maria*, d'y charger une ancre et d'aller la jeter un peu au large, derrière la poupe. Le maître et ses hommes sautèrent aussitôt dans le canot ; mais au lieu d'exécuter la manœuvre, ils s'éloignèrent à toute vitesse, pour aller se mettre à l'abri sur la *Niña* qui était ancrée à une demi-lieue au vent. Le capitaine de la *Niña* ne voulut pas recevoir à son bord ces lâches déserteurs. Ils furent donc forcés de revenir à la caravelle ; pourtant la chaloupe de la *Niña* l'atteignit encore avant eux. L'amiral, s'apercevant de la trahison de son équipage, voyant que la mer baissait, et que déjà la *Santa-Maria* penchait d'un côté, avait essayé de faire couper le grand mât, pour alléger le navire et tâcher de le remettre à flot ; mais il ne lui restait plus assez de bras pour cette opération ; on dut renoncer à ce moyen. D'ailleurs la *Santa-Maria* était trop fortement engagée par la quille pour être redressée. Il confia donc à la Providence le corps du navire perdu sans ressource et passa sur la *Niña* pour y transborder son équipage. La mer enfin brisa sur le corps même du vaisseau, mais sans le défoncer. Les coutures seules s'ouvrirent ; la coque resta dans son entier. Colomb en prépara activement le sauvetage. Au point du jour, il dépêcha vers le roi Diégo de Arana et Pedro Guttierrez pour l'informer du sinistre.

Cette nouvelle émut le roi jusqu'aux larmes. Il envoya sur-le-champ force gens avec des canots pour aider au déchargement du navire. Fréquemment il envoyait dire à l'Amiral de ne pas s'attrister, qu'il « lui donnerait tout ce qu'il possédait ». Grâce à la multitude de bras bien dirigés, le sauvetage s'opéra en quelques heures. Guacanagari fit donner à ses hôtes trois grandes maisons afin d'y déposer ce qui leur appartenait ; il établit une garde armée pour veiller à cette propriété des étrangers. Il vint lui-même présider à ces dispositions. Telle fut sa surveillance, et telle était l'honnêteté de ses sujets, que dans le transport de la cargaison, des munitions et des agrès de la caravelle, il ne fut pas dérobé un bout d'aiguille.

Toujours soumis à la Providence, sachant qu'elle tire souvent notre avantage de ce qui nous a paru un malheur, Colomb en rapprochant les diverses circonstances de ce sinistre, arrivé sans faute de sa part ; malgré l'absence du vent et des brumes ; nonobstant le calme et le bruit des brisants, en dépit de tous ses efforts pour relever le navire, et par la trahison même du maître de la caravelle, qui était son compa-

triote ; en considérant que la *Santa-Maria* était restée intacte comme au départ ; que de tout ce que portaient ses flancs rien n'avait été perdu : pas une planche, pas un bout de corde, pas un clou, pas une poignée de farine, fut amené à penser « que Dieu Notre-Seigneur l'avait fait échouer afin qu'il s'établît dans cet endroit ». En effet, il pouvait laisser dans les États d'un souverain hospitalier une partie de son équipage qui apprendrait la langue des naturels, leur enseignerait la religion chrétienne et ramasserait de l'or pendant son retour en Espagne. D'eux-mêmes plusieurs marins demandaient à rester dans cette île. Le roi Guacanagari était charmé de voir ces hôtes merveilleux se fixer auprès de lui. Comme parfois des forbans anthropophages débarquaient sur cette côte et enlevaient ses sujets pour les manger, il espérait par ces puissants étrangers être débarrassé des Caraïbes. L'Amiral, pour confirmer sa confiance, lui montra les effets des armes espagnoles : les arbalètes, les arcs maures et les ravages que pouvait produire l'artillerie ; il voulait, tout en lui prouvant combien il serait redoutable aux Caraïbes, lui inspirer le respect qu'impose la force, afin qu'au besoin la crainte suppléât à la bienveillance. La construction d'un fortin fut donc résolue.

De jour en jour, les rapports entre l'amiral et le roi Guacanagari devinrent plus intimes. Le prince ressentait pour Colomb une admiration mêlée de respect et de confiance. Son intelligence, surexcitée par une vive curiosité, s'efforçait de s'élever vers ces hôtes mystérieux venus du ciel, de comprendre leur nature et d'adopter leurs usages. Il était d'une gravité pleine d'aisance et de noblesse. Une distinction innée se faisait remarquer dans sa démarche, ses gestes, sa manière d'entrer, de s'asseoir, de sortir, de saluer. Tandis que ses officiers et son peuple, passionnés pour les grelots, qu'ils nommaient *chuq, chuq*, s'extasiaient devant les verroteries et les brimborions contre lesquels ils échangeaient de l'or, du coton, des denrées, lui, portait une chemise, préférait des gants à tous les colifichets ; et, en retour de masques d'or, de miroirs d'or, de couronnes d'or, demandait une simple aiguière, avec son bassin, pour se laver les mains après les repas, au lieu de les frotter avec des herbes odoriférantes, comme il faisait avant d'avoir vu l'Amiral. Il possédait l'instinct de la hiérarchie, de la dignité et du commandement. La générosité semblait naturelle en lui. Jamais il ne vit l'Amiral sans lui présenter un cadeau. Il donnait en monarque, pour le seul plaisir de donner, pour sa royale satisfaction. L'étiquette

de son agreste cour offrait les rudiments d'une civilisation naissante qui n'était point dépourvue d'élégance et de recherche, au milieu de sa simplicité.

Toutefois, le dévouement que Guacanagari témoignait aux Espagnols ne doit pas être confondu avec une admiration générale pour la supériorité des hommes célestes. Ce qui l'attirait ainsi, c'était particulièrement la personne de Colomb lui-même. Les sauvages, comme les enfants, jugent par instinct des choses qu'ils ne peuvent expliquer : les personnes et les sentiments. Ils ne se méprennent point sur ceux qui les aiment. Le naïf souverain de ces contrées se sentait attiré vers la grandeur de Colomb. Une sympathie profonde l'attachait à lui. C'était sur lui qu'il avait versé des larmes. Chacune de ses condescendances en faveur des étrangers se rapportait à leur chef.

Un des traits caractéristiques du génie de Colomb et de son rôle providentiel fut, sans contredit, sa soudaine aptitude aux sciences et aux fonctions qui lui étaient le plus étrangères ; étonnante improvisation de spécialité, par laquelle il put accomplir, en perfection, toute chose utile aux intérêts dont il avait le dépôt. Le naufrage de sa caravelle le rendit ingénieur. Il dessina le plan d'un fortin ou petit château fort carré, avec bastion aux angles, et en dirigea personnellement les travaux.

L'activité des Espagnols, secondés des sujets de Guacanagari, fit des prodiges. Dix jours après l'échouage de la *Santa-Maria*, déjà un puissant fortin s'élevait sur la grève ; il était construit en terre soutenue par des pieux reliés avec les grandes pièces de la charpente du navire. On avait creusé par-dessous une vaste cave, qui devait servir à renfermer les munitions de bouche et de guerre, les marchandises destinées aux échanges. La quantité de ces objets était considérable.

Pour garder ce fortin, sur lequel flottait le pavillon de Castille, Colomb choisit dans l'équipage de la *Santa-Maria* les hommes qui paraissaient les plus solides, les mieux intentionnés. Il leur adjoignit le bachelier Bernardin de Tapia, maître Juan, «le gentil chirurgien », le fondeur de métaux et joaillier de Séville, Castillo, le premier maître armurier qui était mécanicien, un constructeur de navires, un maître calfat, un tonnelier, un tailleur ; et il les plaça sous le commandement de Diego de Arana, auquel il délégua tous les pouvoirs qu'il tenait lui-même des rois. Il lui donna pour lieutenant Pedro Guttierrez, officier de la maisan royale, et en cas d'empêchement de celui-ci : Ro-

drigo de Escovedo, neveu d'un religieux très estimé en Espagne. Ce premier noyau de colonie se composait en tout de quarante-deux hommes.

L'autorité ainsi établie, Colomb munit cette avant-garde de l'ancien monde de tout ce qui se trouvait dans la *Santa-Maria* ; lui laissa des instruments, des ustensiles de tout genre ; du biscuit pour un an, du vin, beaucoup d'armes, de l'artillerie et la chaloupe du vaisseau échoué. L'amiral remit à ces hommes des graines pour ensemencer les terres ; leur confia toutes les marchandises avec lesquelles ils devaient se procurer de l'or par voie d'échange ; puis recommanda, en particulier, les trois officiers au roi Guacanagari.

Colomb laissait donc les Espagnols sur ce sol nouveau dans les meilleures conditions qu'on pût souhaiter : pourvus abondamment de toutes choses nécessaires à la vie, à la sûreté et à la défense, entourés de dispositions amicales, sous la protection d'un monarque généreux. Avant de se séparer d'eux, il leur fit la plus touchante allocution que jamais père ait adressée à ses enfants. Il leur donna des conseils admirables de prévoyance et de pénétration. Il leur rappela le but glorieux de la découverte : la propagation de la Foi ; les pria d'étudier la langue des naturels, et de les attirer au christianisme par leurs exemples et leur enseignement. Au nom des rois, il leur prescrivit de ne pas marcher isolément, et de coucher toujours dans la citadelle, surtout de ne jamais dépasser les États hospitaliers du Souverain qui les avait accueillis.

Le 2 janvier, l'amiral fit ses derniers adieux au roi Guacanagari. Il lui donna une nouvelle chemise ; mit à son cou un collier en pierreries d'Afrique ; sur ses épaules, un manteau d'écarlate ; à ses pieds, des brodequins rouges ; à son doigt, un anneau d'argent, que celui-ci préférait à l'or, et l'embrassa avec une bonté chrétiennement paternelle, tandis que le naïf Cacique, qui déjà l'aimait avec candeur, ne pouvant contenir sa tristesse, répandait des larmes.

Le vendredi, 4 janvier, au lever du soleil, la *Niña*, remorquée par sa chaloupe, sortit de la passe et gouverna à l'est, dans la direction d'une montagne élevée, que l'Amiral nomma Monte-Cristo. Colomb observait en hydrographe, en naturaliste, et son admiration intarissable pour cette nature harmonieuse dans son exubérance se trahit encore sur son journal.

Deux jours après, dans l'après-midi, le matelot en vigie dans la hune

signala une voile à l'avant : c'était la *Pinta*, qu'une forte brise poussait vers l'amiral.

Vainement Martin Alonzo Pinzon espérait-il que l'Océan déroberait sa désertion dans son immensité ; la Providence le ramenait, à travers l'espace, sous les yeux de son chef, en vue de la petite *Niña*, ce point imperceptible dans l'incommensurable étendue. Contraint par le vent à rejoindre l'amiral, le capitaine de la *Pinta* le suivit au port de Monte-Cristo, et passa sur son bord, cherchant à s'excuser. Les raisons qu'il donna de sa séparation étaient toutes mensongères, et plusieurs même manifestement contradictoires. Cependant Colomb



Toutes les cases étaient disposées de façon à voir avant d'être vu. (P. 117.)

eut l'air de les admettre, de peur d'aggraver le mal, car les deux navires étaient commandés par les Pinzon ; la plus grande partie des équipages se composait de leurs parents ou de leurs concitoyens de Palos. A toute occasion, surtout depuis la découverte, l'aîné des trois frères lui avait fait durement sentir son isolement et sa qualité d'étranger. Il savait de quels excès étaient capables son orgueil et sa grossièreté, irrités par l'envie. Il se contint, ne voulant point, dit Las Casas, « donner lieu aux tentatives de Satan, qui cherchait à empêcher ce voyage, ainsi qu'il l'avait fait au commencement ». Il se résigna et sacrifia

son amour-propre, son instinct de la justice, sa dignité personnelle, à l'accomplissement d'un devoir plus grand encore que ses droits.

Malgré son désir de côtoyer l'Espagnole, la conduite des Pinzon démontrait à l'Amiral le besoin de regagner le plus tôt possible la Castille. D'ailleurs, le mauvais état des caravelles l'exigeait impérieusement. Le 7 janvier, on avait dû boucher une voie d'eau dans la cale de la *Niña*.

Le vendredi 11 janvier, l'amiral mit donc à la voile. Tout en continuant à longer les côtes de l'île Espagnole, il s'étonnait de son étendue.

Avant de rentrer en Castille, Colomb eût souhaité rencontrer cette race de *Carib* ou de *Caniba*, tant redoutée des pays qu'il avait visités, et apercevoir les mangeurs de chair humaine, ces révoltés contre l'ordre providentiel, qui outrageaient la nature et, par une gourmandise révoltante, allaient voler des hommes, les destinant à leurs repas. Cette abomination lui semblait impossible ; pour y croire, il voulait la prendre sur le fait. Mais un vent favorable pour retourner en Espagne s'étant levé, il dut reprendre la route de l'Europe, d'autant mieux que les deux caravelles faisaient maintenant beaucoup d'eau. Rester n'était pas moins dangereux que partir. Dans cette situation et à cette distance, il n'y avait plus de secours à espérer que de Dieu.

L'homme de la Providence mit le cap sur l'Espagne, au nom de la Sainte Trinité, parce que, dit le vénérable Las Casas, « malgré la grande quantité d'eau que faisaient les caravelles, il espérait que Notre-Seigneur, qui l'avait amené dans sa bonté, daignerait le reconduire dans sa miséricorde ».

Au début, la mer fut assez bonne ; on éprouva des variations de vent très fréquentes. Dans les jours qui suivirent, les flots s'animèrent ; on vit quantité de thons ; on aperçut aussi des paille-en-queue, des fous, des damiers, des frégates. Cependant la mer était unie, la température douce et la brise excellente. Colomb en rendait grâces à Dieu.

Le 21 janvier, l'air se rafraîchit considérablement. On vit encore beaucoup d'oiseaux, mais peu de poissons. L'eau de la mer était plus froide. Le lendemain, il y eut un grand calme. Les Indiens s'amusèrent à nager autour des navires. On retrouva des herbes dont maintenant on ne s'alarmait plus. Les jours suivants, les rumbs furent très variables. Fréquemment la *Niña* était obligée de diminuer ses voiles pour attendre la *Pinta*, qui allait mal à la bouline, et s'aidant peu de la mi-

saine, à cause de l'avarie de son mât, que Martin Alonzo Pinzon avait négligé de réparer pendant sa désertion.

Le ciel perdit bientôt sa transparence. Des changements incessants de vents rendirent les manœuvres continues. On avançait peu ; les provisions solides s'épuisaient ; il n'y avait plus que des patates, du biscuit et du vin, ce qui soutenait mal les forces au milieu d'une pareille fatigue.

Le vendredi 25 janvier, après le lever du soleil, survint un grand calme. Les matelots réussirent à prendre un thon et un énorme requin, ce qui fut un heureux renfort pour la cambuse. Durant les jours suivants, on fit faible route ; l'air et les flots restaient dans une lourde mollesse. L'amiral continuait cependant à remercier Dieu de l'état de la mer. Le ciel, toujours plus couvert, devint pluvieux ; le temps froid. L'amiral fit mettre à l'est.

Le 12 février, un vent, précurseur de la tempête, frissonna dans les cordages : la journée fut pénible. Le soir, trois fois des éclairs partirent du nord-est : c'était l'annonce de l'ouragan. Colomb s'apprêta aussitôt à le bien recevoir. Il fit carguer toutes les toiles, ne conservant qu'une basse voile, diminuée par les ris, surbaissée au grand mât, seulement pour aider à relever la caravelle, que les vagues plongeaient dans leurs sillons. On alla *à arbre sec*, c'est-à-dire à mâts et à cordes. Les flots noircis se mutinaient violemment ; l'horizon prenait un aspect formidable ; la mer, gonflée et mugissante, creusait d'immenses abîmes, en soulevant vers les cieux ses flots, qui s'entrechoquaient incessamment par l'impulsion des vents contraires ; les membrures de la *Niña* gémissaient péniblement sous le choc des lames monstrueuses. Toute manœuvre devenant impossible, la caravelle laissa aller au vent. La *Pinta*, que sa mâture avariée empêchait de lutter plus longtemps, se mit à fuir devant le vent. Elle disparut bientôt dans le lointain des vallées écumeuses.

La persistance de la tempête avait intimidé les marins les plus intrépides. Ils tournaient leurs yeux vers l'amiral, et celui-ci tournait son cœur vers Dieu, unique ressource dans un péril si imminent.

Il proposa aux marins de faire un vœu ; de tirer au sort pour savoir lequel d'entre eux irait en pèlerinage à Sainte-Marie de Guadeloupe, portant un cierge du poids de cinq livres. Pour cela, l'on compta un nombre de pois chiches égal à celui des personnes qui se trouvaient à bord, en ayant soin d'en marquer un d'une croix avec un couteau ;

on les jeta dans un long bonnet en laine de marin, qui fut bien remué. Tous s'approchèrent, chacun à son rang, suivant les préséances.

C'était à l'amiral de commencer ; il plongea la main dans le bonnet, et amena le pois chiche marqué de la Croix. Peu après, sous la terreur du péril croissant, on résolut encore un vœu. Il s'agissait d'aller en pèlerinage à Notre-Dame de Lorette, dans les États pontificaux. Cette fois, le sort tomba sur le nommé Pédro Vila, matelot du Port-Sainte-Marie. Un peu plus tard, le redoublement de la tempête inspira un troisième vœu. On tira au sort pour aller à l'église de Sainte-Claire, à Moguer, faire célébrer une messe et passer toute une nuit en prière devant le maître-autel. Ce fut encore l'amiral qui tira du bonnet la marque de la croix. Ensuite, on fit le vœu collectif d'aller processionnellement, pieds nus, à l'église de Notre-Dame la plus voisine de la première terre où l'on aborderait.

L'abattement des esprits ne peut se dire. Personne ne doutait que la *Pinta* eût péri. Tous se croyaient perdus sans ressource. La caravelle fatiguait d'autant plus horriblement qu'elle manquait de lest, et allait en tous sens, ne gouvernant plus. L'équipage s'abandonnait au désespoir.

Colomb lui-même sentait presque défaillir sa constance. Son cœur, plus agité que la mer tumultueuse, descendant de la confiance au doute, et de la crainte aux angoisses, s'élevait et s'abaissait alternativement comme les flots de l'Atlantique.

Lui-même l'a raconté : d'un côté, quand il se rappelait les circonstances prodigieuses de sa Découverte, les faveurs que l'Éternel lui avait faites, en lui accordant un triomphe si grand, lui montrant d'innombrables merveilles, lui faisant découvrir une multitude d'îles, comme s'il eût voulu qu'après tant de contrariétés éprouvées en Castille, toutes ses espérances se trouvassent surpassées, Colomb se rassurait un peu. Lorsqu'il descendait au fond de sa conscience et y trouvait, premièrement, son désir de la plus grande gloire de Dieu, il lui semblait impossible que Notre-Seigneur, qui l'avait délivré de tout péril dans sa première traversée, alors qu'il devait le plus craindre, et lui avait assujetti la peur et la révolte, le soutenant « seul contre tous », aujourd'hui rendît inutiles les constants miracles de sa bonté et le délaissât dans ce danger suprême. D'autre part, voyant persister la rigueur du ciel malgré ses prières, l'approche de la destruction devenir plus imminente, il se disait que, sans doute à cause de ses fautes, le Très-Haut, pour le

punir, voulait lui ôter la satisfaction d'apporter lui-même aux rois la nouvelle de la découverte, et le priver de la gloire qui en rejaillirait sur son nom.

Mourir sans avoir révélé les beautés inconnues qui furent dévoilées à son admiration, laisser ainsi dans l'ignorance du Nouveau-Monde les nations chrétiennes, et dans l'ignorance du Christ ces peuples nouveaux, était une douleur immense comme sa pensée. Mourir quand il avait touché au rivage de l'or, quand il croyait tenir la délivrance des Lieux Saints ; mourir avec son triomphe de la vérité, cette conquête cosmographique la plus importante de l'humanité, c'était agoniser par l'âme, par le cœur, par l'esprit ; c'était périr trois fois en expirant une seule.

Au milieu des lamentations de l'équipage, des averses, des coups de lame, des gémissements de la *Niña* à demi noyée, du grincement des poulies et du sanglot des pompes, Colomb, surmontant l'accablement d'une fatigue si prolongée, entra dans sa cabine. Là, d'une main rapide, malgré l'affreux roulis, à la hâte il traça sur un parchemin le résumé de ses découvertes, l'enveloppa dans une autre feuille sur laquelle il suppliait celui qui lirait ces lignes de le porter à la reine de Castille, promettant en son nom mille ducats. Il enferma ce pli dans une toile cirée, la scella de son cachet, puis la mit dans un gâteau de cire qu'il plaça dans une barrique vide, et, l'ayant fermée hermétiquement, la fit jeter à la mer.

De peur que les courants n'entraînassent loin de l'Europe ce message désespéré, il en avait fait une copie, qu'il avait placée dans une seconde barrique, attachée solidement à l'arrière de la caravelle, dans l'espoir que si la *Niña* venait à sombrer, la barrique pourrait surnager et être recueillie un jour.

Le vendredi 15 février, au lever du soleil, on reconnut une terre au nord-est. Cette vue ranima les esprits. Toutefois la violence de la mer, quoique diminuée, ne permettait pas de l'approcher. Ils passèrent toute la journée, la nuit et le lendemain, à louvoyer pour tâcher de prendre terre, mais en vain. Enfin le jour suivant, à la nuit, on arriva sur une île que l'obscurité ne permettait pas de distinguer : c'était Sainte-Marie, la plus méridionale des Açores, qui appartenait au roi de Portugal.

Les habitants furent d'abord étonnés qu'un si frêle navire, dans un

pareil état, eût pu supporter une si furieuse tempête. Ils s'émerveillèrent encore plus quand on sut d'où il arrivait.

Mais le gouverneur de l'île, connaissant les intentions du roi, tenta traîtreusement d'enlever Colomb pour l'ensevelir dans un cachot. N'ayant pu y réussir, il fit durant la nuit couper les amarres de sa caravelle, espérant la voir s'échouer.

La prudence de l'amiral le préserva du naufrage. On continua la route.

Le 3 mars, au coucher du soleil, une bourrasque subite déchira toutes les voiles de la *Niña* qu'elle faillit faire sombrer. Mais la Providence laissa tomber un regard de miséricorde sur son serviteur.

Dans l'imminence du péril, on fit de nouvelles prières et un vœu nouveau. On tira au sort, pour savoir qui d'entre les marins irait nu-pieds, à Notre-Dame de la Cinta, dans la province d'Huelva ; et comme à l'ordinaire le sort désigna l'amiral.

Le soir, la tourmente redoubla de fureur. De sinistres éclairs sillonnaient le zénith ; l'eau tombait du ciel à torrents ; les lames frappaient en sens opposé le navire ; tantôt une montagne d'eau le soulevait dans les airs ; tantôt, en se creusant en abîme, les vagues l'entraînaient dans les profondeurs de leurs vallées écumantes, et paraissaient devoir l'ensevelir en se rejoignant. Ce spectacle était effroyable, et nulle puissance humaine n'aurait surmonté ce péril. « Mais il plut à Notre-Seigneur d'être en aide à l'amiral, et de lui montrer la terre, » dit Las Casas. On l'aperçut vers minuit.

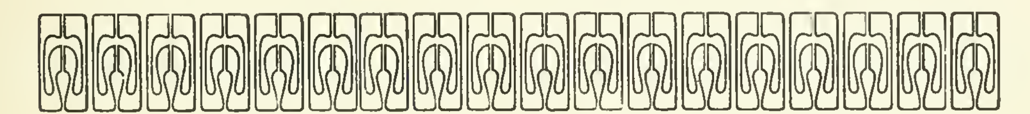
Cependant l'épaisseur de l'obscurité empêchait de reconnaître sur quels parages on se trouvait. On tint comme l'on put. « Dieu les conserva jusqu'au jour, » au milieu des angoisses et des terreurs de cette nuit horrible, nuit de désespoir et de perdition pour les navires en mer.

L'amiral arrivait sur les côtes d'Europe vers la fin d'un hiver désastreux, pendant une de ces grandes commotions de la nature qui bouleversent les couches de l'air, renouvellent l'atmosphère, la surface des eaux, et font ressentir leur formidable impulsion du pôle à l'équateur. Au dire des marins, jamais hiver n'avait été si fécond en naufrages. Depuis quatre mois régnaient des vents désolateurs. L'Océan Germanique n'était plus navigable ; les bâtiments souffraient dans les ports, bloqués par la tempête. Vingt-cinq navires espagnols avaient péri sur les côtes de Flandre. Partout les grèves se jonchaient de débris.

Au point du jour, à travers la brume, l'amiral reconnut le roc élevé de Cintra, près du Tage.

La côte de Portugal, d'un abord toujours difficile par une grosse mer, est horriblement dangereuse par la tempête. Aucun avancement des terres, aucune ligne brisée du littoral n'amortit l'impulsion des flots arrivant du large. Les rochers de ces bords, en ce moment recouverts par la tuméfaction des vagues et leur nappe d'écume frémissante, trompaient l'œil. Une force irrésistible portait la *Niña* contre les écueils des bas-fonds, et la repoussait de l'embouchure d'où l'écartaient aussi les eaux du fleuve. On eût dit qu'une ténébreuse puissance redoublait de fureur pour empêcher le malheureux navire d'aborder.

A l'aspect de son naufrage imminent, les habitants de la ville de Cascaes, située sur l'embouchure du Tage, coururent à l'église, allumèrent des cierges, firent des prières pour l'âme des marins de la pauvre petite caravelle qui semblait déjà devenue la proie d'une mer impitoyable. Et quand, par l'assistance de Dieu, l'amiral fut entré dans le fleuve, la population accourut au rivage, regardant comme un miracle qu'ils eussent été soustraits à une perte inévitable.



Chapitre neuvième.

Colomb dans le Tage. — Le peuple accourt de Lisbonne pour voir sa caravelle. — Le roi de Portugal l'invite à sa cour et le comble d'honneurs. — Départ pour l'Espagne. — Le port de Palos. — Réception faite à Colomb. — Arrivée de la Pinta. — Fuite précipitée du capitaine. — Colomb retourne à la Rabida. — Les Rois l'invitent à venir les trouver. — L'amiral à la Cour. — Sa marche triomphale. — Son entrée à Barcelone. — Accueil d'Isabelle. — Retentissement de la découverte.

A FORCE de manœuvres, Colomb atteignit le mouillage de Rastello, remerciant Dieu de l'avoir soustrait à une mort immanquable.

Tout aussitôt, il dépêcha un messager en Castille pour informer les souverains de son arrivée, puis écrivit au roi de Portugal, en ce moment au Val-Paradis, afin d'obtenir la permission d'aller mouiller à Lisbonne.

Colomb avait toute raison de redouter les frontières du monarque irrité, qui lui avait dressé des embûches sur mer, à son départ, et dont les agents, en violation des droits les plus saints, avaient tenté de le faire échouer au retour. Venir aujourd'hui s'abriter dans ses États, c'était se réfugier dans l'antre du lion ; l'amiral se rendait exactement compte de la gravité du péril. Mais Celui qui l'avait sauvé des conseils de la révolte et des gouffres de l'abîme ne l'abandonnait pas.

Le bruit de la découverte d'un nouveau monde par un navire qui était ancré dans le Tage courut rapidement à Lisbonne. Malgré l'état de l'atmosphère, on arrivait en foule au mouillage de Rastello ; une multitude de barques couvrait les flots. L'admiration n'était pas moins vive que la curiosité. Le peuple rendait grâces à Dieu de cet événement, qu'un pressentiment secret disait être immense.

Le vendredi 8 mars, un message du roi vint sanctionner les témoinages spontanément rendus à l'homme de la Providence. Le chef de la nation suivait l'élan de son peuple. Il priait gracieusement l'amiral de vouloir bien venir dans sa retraite, et ordonnait aux facteurs de lui fournir gratuitement tout ce dont il aurait besoin pour lui, son équipage et son navire.

Joam II le reçut comme un prince du sang, le fit asseoir et couvrir en sa présence, lui montra une haute considération, lui parla avec la plus grande affabilité, et témoigna sa satisfaction du succès de cette entreprise.

Le dimanche matin, à l'issue de la messe, le roi reprit son entretien avec Colomb, et lui demanda le récit des particularités de son voyage. Il multipliait ses questions beaucoup plus que la veille. Et comme, en satisfaisant sa curiosité, il reconnaissait la grandeur de l'entreprise, il éprouvait un secret dépit d'avoir laissé échapper ces régions merveilleuses.

Tandis qu'à son habitude Colomb passait recueilli les heures du dimanche entre la méditation et la prière, à quelques pas de lui, dans la salle du Conseil, la question s'agitait de dérober la notion de ses découvertes, en le mettant à mort.

L'assassinat de Colomb fut proposé au roi.

Quelque révoltante que soit une telle proposition, quelque impossible qu'elle nous semble, dans l'état de nos mœurs, elle fut cependant faite, en séance, par des courtisans envieux de la gloire étrangère, et jaloux de montrer au Souverain leur dévouement aux rancunes qu'ils

lui supposaient. On voudrait pouvoir douter d'une telle infamie. Mais si Colomb eut la générosité de la passer sous silence, si son fils Fernando l'a tue avec charité, les plus grands historiens du Portugal eux-mêmes l'ont constatée, toutefois sans la flétrir de leur jugement. Au rapport du grand historiographe Joam de Barros, quelques gentilshommes s'offrirent à le tuer « eux-mêmes ».

Mais le roi craignait Dieu : il repoussa cette proposition « comme prince catholique » ; d'ailleurs l'esprit élevé de Joam II, son estime de la science, de la navigation, ne lui faisaient que mieux subir l'ascendant qu'exerçait l'aspect de Colomb. Sa présence avait effacé les ressentiments. Il défendit sévèrement toute tentative contre son hôte et commanda de le traiter avec les plus grands égards.

Le lundi, l'amiral prit congé de Joam II. Le monarque l'accabla de marques d'estime et de distinction. Par son ordre, don Martin de Norona le reconduisit, entouré de tous les seigneurs de la cour.

Colomb, revenu à sa caravelle, mit aussitôt le cap sur la Castille.

Un sentiment de vague inquiétude assombrissait alors la petite ville de Palos. Dans chaque famille on se préoccupait avec anxiété d'un parent ou d'un ami. Depuis sept mois on était sans nouvelles de ces enfants du pays, qu'un ordre des rois avait forcés de suivre ce Génois, grand prometteur, dont plus d'une mère et d'une épouse maudissaient la mémoire pendant leurs insomnies. Qu'étaient-ils devenus ? Ni les premiers alcades, ni le courtier maritime Diego Prieto n'en pouvaient rien dire. On les croyait perdus sans retour, engouffrés dans les abîmes de la mer ténébreuse, et l'on n'osait se demander quel genre épouvantable de fin avaient trouvé ces malheureux, ainsi sacrifiés à l'ambition d'un visionnaire étranger.

Telle était la disposition des esprits quand, le vendredi 15 mars, à l'heure de midi, les oisifs du port aperçurent une caravelle qui, par une faible brise, remontait l'Odiel, et bientôt reconnurent à sa coupe la *Niña*, portant arborés à ses mâts l'enseigne de l'expédition et l'étendard royal de Castille !

Une explosion de joie retentit aussitôt d'un bout à l'autre de la petite cité. En un instant, la nouvelle du retour de l'expédition et de ses découvertes merveilleuses circula du quai dans les maisons. Par un mouvement spontané, toutes les boutiques se fermèrent ; on se portait en foule autour de la caravelle. Les cloches sonnèrent à grande

volée ; on tira le canon ; les fenêtres furent parées de fleurs ; les rues tendues de draps et de tapis. « Colomb, en débarquant, fut reçu avec les mêmes honneurs qu'on aurait rendus au roi. Tout le peuple en procession solennelle l'accompagna, lui et sa troupe, à l'église, où ils allèrent remercier Dieu d'avoir couronné d'un si heureux succès le voyage le plus important qui eût jamais été entrepris. » Après tant d'alarmes, quelle n'était pas l'ivresse des familles en retrouvant ceux qu'on désespérait de revoir ici-bas !

Un peu plus tard, pendant que la ville entière, transportée d'une indicible allégresse, offrait ses hommages à l'amiral et, par le carillon de ses cloches, annonçait aux bourgades voisines l'événement extraordinaire, on vit arriver à l'ancrage une caravelle bien connue des habitants, la *Pinta*, que montait Martin Alonzo Pinzon. Au bout d'un instant, une yole s'en détacha et redescendit le fleuve : c'était le capitaine qui fuyait.

Poussé par la tempête dans le golfe de Biscaye, Martin Alonzo Pinzon, persuadé qu'avec sa voie d'eau, ses avaries, la pauvre petite *Niña* n'avait pu échapper à la tourmente, venait d'adresser aux rois une relation de la découverte qu'il s'attribuait, et demandait l'autorisation d'aller à la Cour leur rendre compte de l'expédition. En attendant leur réponse, il venait dans sa ville natale jouir du triomphe qu'il s'était promis. Mais, en voyant flotter le pavillon amiral au grand mât de la *Niña*, il fut saisi de confusion. De peur que son chef ne le fît arrêter et mettre aux fers, suivant son droit, il s'esquiva honteusement, la rage au cœur.

Tout l'équipage de la *Niña* se trouvait au complet, et parmi les hommes laissés à Hispaniola, aucun n'était natif de Palos. Colomb pouvait, à bon droit, adresser aux gens de ce port qui l'avaient maudit ces paroles du Bon Pasteur : « Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'aviez donnés. » Aussi la joie des habitants était-elle à son comble.

Témoins de l'accueil fait par leurs familles aux matelots de Palos, ceux des environs, désireux d'un pareil bonheur, auraient bien voulu partir le soir même pour leurs foyers. Mais les réjouissances ne pouvaient annuler l'engagement pris pendant la tourmente vers les Açores L'amiral n'accorda point de congé avant l'accomplissement du vœu. On avait promis d'aller dans la première église dédiée à Notre-Dame voisine du lieu où la *Niña* pourrait atterrir. Maintenant le lieu était

Palos ; l'église, Notre-Dame de la Rabida, au couvent dont le docte Juan Perez de Marchena était gardien.

Ainsi le généreux Franciscain, qui avait célébré la messe solennelle pour l'embarquement, célébra la messe d'actions de grâces pour le retour. La Providence semblait lui avoir ménagé cette satisfaction. Ce fut une cérémonie profondément touchante. Tous ces marins nu-pieds, depuis le mousse jusqu'à l'amiral, dans le piteux costume du naufragé, venant rendre grâces à Marie, l'Étoile de la mer, de les avoir sauvés, étaient suivis d'une foule qui s'associait de cœur à leurs prières et à leur gratitude.

Maintenant tout matelot se voyait entouré, écouté comme un oracle ; sa famille s'enorgueillissait de lui. On se le disputait pour le fêter. Mais l'amiral se trouvait à Palos comme un étranger. Ses frères de l'Ordre Séraphique l'attendaient à la Rabida ; il retourna donc auprès d'eux et reprit possession de sa chère cellule que lui réservait le Père Gardien.

On devine aisément le bonheur des deux amis à leur réunion. Cette pensée qu'ils avaient eue d'abord séparément l'un et l'autre, cette espérance qu'ils mirent en fonds commun, cette foi patiente qui sut triompher de l'orgueil et des préjugés de la science, étaient récompensées enfin. Ainsi donc le Père Juan Perez de Marchena ne s'était pas trompé ! Au delà de cette ligne bleue de l'Occident, qu'interrogea si souvent son regard, existaient, comme il l'avait pressenti, des terres habitables et des peuples à conduire au Sauveur. Le signe de la Rédemption avait été montré aux indigènes, la Croix plantée parmi eux et saluée de ces naïfs enfants des forêts. Maintenant pourrait s'accomplir le souhait du séraphique François d'Assise. Ce qu'il y eut alors de joie sereine, de satisfaction évangélique et d'intime consolation, dans cette petite communauté de la Rabida, ne saurait se rendre.

De sa cellule, Christophe Colomb, complétant la brève dépêche qu'il avait expédiée du mouillage Rastello à la Cour de Castille, rédigea le résumé de sa découverte.

De sa cellule, il conseilla de faire hommage au Saint-Siège des terres nouvellement découvertes, et d'appeler sa bénédiction sur cette entreprise par une bulle qui protégerait ses conquêtes.

De sa cellule encore, il indiqua comment, pour éviter des conflits ultérieurs, devrait s'opérer la répartition des terres à découvrir, entre les deux puissances maritimes qui tentaient, à cette époque, des recherches dans l'Océan.

A cet effet, Colomb imagine de faire attribuer par le Souverain Pontife, pour les découvertes des Castillans dans l'ouest, un espace égal à celui qu'auraient les Portugais dans l'est. Et afin de déterminer les frontières des deux royaumes sur les plaines illimitées de l'Océan, il propose un moyen d'une simplicité étonnante.

Aussi plein d'assurance que s'il tenait étendu sous ses yeux l'espace entier du globe, dont plus des deux tiers étaient encore ignorés, il fait, avec une sublime audace ou plutôt un calme angélique, la section de l'Équateur que nul n'avait franchi ; trace à travers l'immensité une démarcation gigantesque ; tire d'un pôle à l'autre une ligne idéale, qui partagera la terre, en passant à une moyenne distance de cent lieues, prise entre les îles du cap Vert et celles des Açores.

Pour opérer cette séparation géographique, il choisit précisément le seul point de notre planète que la science choisirait de nos jours.

Cette colossale division était la plus hardie conception qui fût jamais sortie du cerveau humain ; jamais proportion pareille n'était entrée dans un calcul de mesure. Néanmoins Colomb, sans s'étonner, sans hésiter, ne se doutant pas peut-être du prodige de son opération, prend tranquillement ses dimensions et demande avec simplicité qu'on les envoie à Rome.

Le messager du salut avait foi dans l'infaillible sagesse de l'Église, dépositaire des vérités du Verbe. On sait combien la Papauté justifia cette noble confiance.

Tandis que les hommes revenus avec l'amiral pouvaient goûter le charme du repos, à la suite de tant de travaux et de dangers, lui, que trois fois sur quatre le sort avait désigné pour l'expiation de tous, devait remplir les vœux dont le chargeait une prédilection mystérieuse.

Après s'être acquitté des engagements accumulés par le sort sur sa tête, Colomb revint au couvent de son ordre retrouver son ami, son guide spirituel, le Père Juan Perez de Marchena. Pendant plus de sept mois, il avait été sevré des aliments sacrés de la foi, privé du pain des forts. Il sentait le besoin de raviver son âme, de se rafraîchir par le calme bienfaisant de la règle, de goûter le repos réparateur du cloître.

L'amiral ne put guère passer que sept jours à la Rabida. Il devait se rendre à Séville pour y attendre les ordres des rois, et il arriva dans cette cité peu avant la dépêche de la cour, datée du 30 mars, qui lui était adressée avec cette suscription significative :

« *A Don Christophe Colomb, notre Amiral de la mer Océane, Vice-Roi et Gouverneur des îles découvertes dans les Indes.* »

La missive contenait des félicitations sur son heureux voyage, l'engageait à prendre à Séville les dispositions nécessaires pour une nouvelle expédition dans des proportions plus dignes, et l'invitait à se rendre le plus tôt possible à Barcelone.

Ce fut seulement après son départ que Martin Alonzo Pinzon osa rentrer à Palos. Lui aussi reçut de la cour une réponse ; elle était écrasante pour son orgueil et complétait par sa sévérité le châtiment de son envie. Ce dernier coup emporta sa dernière espérance. La jalousie haineuse alluma en son sang une fièvre dont il fut bientôt consumé.

Cependant, avec la rapidité d'une communication électrique, le bruit de la découverte allait grandissant d'heure en heure. Et comme l'itinéraire de Colomb l'amenait à la cour, en traversant les provinces les plus florissantes, un immense concours se formait à son approche : les peuples voisins de Murcie, de Valence, ceux d'Aragon et de Castille accouraient le long de son passage. Des villages reculés on se portait en masse à sa rencontre. « Tout son voyage fut pour lui un continuel triomphe. Les grands chemins et les campagnes retentissaient des acclamations des peuples qui abandonnaient tout pour le voir. On sortait au-devant de lui de toutes les villes par où il devait passer. » L'encombrement qu'occasionnait son arrivée retardait forcément sa marche.

Son cortège, moins pompeux qu'étrange, s'ouvrait par des marins de la *Niña* sous les armes, escortant l'étendard royal de l'expédition que portait un pilote. Puis venaient des matelots, chargés, ceux-ci de rames et d'arbres inconnus, d'énormes calebasses, de roseaux gigantesques, de fougères arborescentes ; ceux-là de coton brut, de piment, de cocos, de gingembre ; d'autres de couronnes d'or, de bracelets, de ceintures, de masques d'or, de couronnes de plumes, de conques superbes, de lances, d'épées tout en bois, d'arcs et de flèches sans acier. On portait des végétaux et des animaux inconnus, quelques-uns vivants, la plupart empaillés : des agoutis, des coris, des guascos, de grands lézards, des serpents à brillante écaille, des carets, des alligators, des flamants roses. L'aspect horrible de deux monstres, attachés sur des pieux, mélangeait d'effroi la curiosité : c'étaient deux iguanes. On les étalait au milieu des cris et des mouvements de quarante sortes de perroquets qui s'agitaient sur leurs perchoirs et jasaient en

langue barbare. Venaient ensuite sept Indiens parés de leurs ornements nationaux, et soigneusement peints en blanc et en rouge. Ils précédaient le petit état-major de l'expédition. Arrivait enfin l'amiral dans le costume de ses dignités, montant un cheval qu'il maniait avec aisance. Derrière lui, ses trois écuyers s'efforçaient de contenir la foule, ardente à se précipiter sur ses pas. A tout instant, étourdis et presque effrayés de la bruyante curiosité qu'ils excitaient, les Indiens regardaient leur protecteur, l'amiral, dont le sourire rassurait leur faiblesse.

Ce n'était pas surtout pour voir les Indiens et les choses étonnantes portées à découvert dans leur cortège que se formait cette affluence. Une curiosité plus noble justifiait cet empressement. Chacun voulait contempler l'amiral, graver dans son souvenir les traits de l'homme favorisé du Ciel, qui avait franchi la mer ténébreuse, et reculé les bornes de la terre.

Tous les bras s'agitaient, tous les fronts se découvraient à son approche ; c'était une immense salutation. Les mères le montraient à leurs jeunes enfants, et priaient pour lui. Il s'avançait ainsi à petites journées, comblé de marques d'admiration et d'enthousiasme, recevant les applaudissements et les bénédictions des foules. Le héros chrétien, doucement ému de ces démonstrations, rapportait comme toujours à Dieu seul ce triomphe.

Toutefois, cet empressement incomparable des populations lui était une confirmation de la grandeur de l'œuvre pour laquelle la Providence avait daigné le choisir.

Dans son enthousiasme, le peuple ayant devancé par cette ovation les ordres des rois, l'étiquette si rigoureuse de la Cour dut fléchir devant cet entraînement unanime. Autant pour satisfaire à l'opinion que pour rémunérer d'une marque sans pareille un service sans égal, les rois préparèrent à l'Amiral une réception jusque-là inouïe.

Le 15 avril, jour où Colomb devait entrer à Barcelone, une grande partie des habitants allèrent à sa rencontre ; l'élite de la jeunesse les précédait à cheval. Une députation de la Cour envoyée au-devant de lui l'attendait en dehors des portes de la ville. Comme pour rehausser cette solennité, tout était douceur et lumière dans l'horizon. La nature hâtive de la contrée étalait la précocité de ses riches produits. Le soleil éclatait d'une splendeur sereine. La brise de mer répandait avec sa fraîcheur les parfums des roses et des fleurs d'oranger com-

mençant à s'ouvrir. Dans le palais des rois, par une nouvelle disposition, la vaste salle des cérémonies avait été agrandie, rendue accessible à la vue du peuple et splendidement décorée. Sous un magnifique dais de brocart d'or étaient élevés deux trônes, une banquette en velours frangé d'or, et tout auprès, posé un peu en avant, un riche fauteuil.

Quelques instants avant son arrivée, précédés, suivant le cérémonial d'usage, de leurs hérauts d'armes, des trompettes, des messagers et de leur maison militaire, les deux rois, le front ceint de leur couronne, revêtus de tous les attributs de la souveraineté, entrèrent et s'assirent chacun sur son trône.

Le Prince royal prit place sur la banquette.

Le fauteuil resta vide.

Au dehors s'entendait le frémissement indescriptible de la multitude ; les rues étroites de Barcelone regorgeaient d'une foule impatiente de voir. A tous les balcons, ornés de fleurs, de tentures et de femmes, s'agitaient les bouquets, les éventails et les mantilles. De chaque terrasse, même des toits chargés de spectateurs, partaient mille bruits confus. Peu à peu, cet immense bourdonnement grandit, se renforce, va croissant et se change en retentissantes acclamations, dont les accents arrivent à l'oreille des rois.

Les cris animés de la foule et le retour des seigneurs envoyés aux portes de la ville annoncèrent l'arrivée du cortège. On vit bientôt entrer, entouré des officiers de l'expédition, l'étendard royal, si heureusement ramené de l'autre bord de la mer ténébreuse. On admirait ces hommes au teint hâlé qui l'avaient suivi à travers tant de périls. La curiosité couvait du regard les objets inconnus rapportés de ce monde nouveau : les plantes, les animaux vivants ou conservés, surtout les Indiens, coloriés de leur plus belle façon.

Colomb parut enfin, aussi simple, aussi modeste dans la magnificence de son costume que lorsqu'il s'éloignait des murs de Santa-Fé. C'était la modestie qui s'ignore et la simplicité qui naît de la grandeur. Mais son cœur était inondé d'une sainte joie, car son front rayonnait d'une sérénité sublime. La splendeur du triomphe semblait, illuminant ses tempes, éclairer d'une auréole les ondes argentées de sa chevelure. Sur ses traits épanouis de bonheur transpirait le sentiment de l'auguste mission qu'il avait accomplie.

En apercevant le Révélateur du Nouveau-Monde, par un élan subit,

les deux rois, se dressant sur leur séant, firent un mouvement en avant comme pour aller vers lui, et lui tendirent gracieusement les mains. Toujours soumis à l'autorité, Colomb allait, en signe d'hommage, pour baiser les mains royales, fléchir le genou, suivant l'étiquette de Castille ; mais Isabelle et Ferdinand ne le souffrirent pas. La reine, confuse d'une telle modestie le fit asseoir près d'elle sur le siège qu'on lui avait préparé. « Don Christophe Colomb, dit Isabelle, couvrez-vous, amiral de l'Océan et Vice-roi du Nouveau-Monde ». Les yeux brillants de joie, d'attendrissement et d'admiration, la reine « ne s'assit qu'après que sur son ordre Colomb se fut couvert comme un grand d'Espagne et se fut assis le premier dans le fauteuil qu'on avait placé exprès devant le trône. » Quand ils l'eurent obligeamment complimenté, les rois l'invitèrent à leur faire le récit de sa découverte.

La réception de Colomb à Barcelone a été plusieurs fois décrite, mais toujours les historiens, négligeant la partie spirituelle et chrétienne de cette solennité, ont presque passé sous silence le discours de Colomb pour cette inauguration du Nouveau Monde, et peut-être ignoré cette première leçon de science comparée qui ait été donnée sur la terre.

Qu'on nous permette donc de réparer cet oubli et de rétablir l'ordre des faits et des données principales dont l'exposition occupa cette séance.

Le révélateur du nouveau monde, portant autour de lui son tranquille regard, après avoir constaté que le vrai caractère de l'expédition dont il revenait était chrétien avant tout, déclara que les faveurs qu'il plaisait à Dieu d'accorder à l'Espagne, par son entreprise, paraissaient la récompense du prosélytisme et de la piété de ses rois. Il montra le spacieux Océan, jusqu'à ce jour interdit à la curiosité des mortels, désormais ouvert aux flottes catholiques ; le glorieux étendard de la Castille porté dans l'hémisphère des antipodes ; des terres sans nombre visitées par la croix. Il fit ensuite le récit succinct et méthodique de son voyage, depuis son départ des îles Fortunées jusqu'au moment où il avait quitté ces régions innommées, dont par la grâce divine il était l'inventeur.

Avec l'esprit de classification et d'ordonnance qui lui était propre, il commença par décrire l'aspect géologique des terres découvertes, les richesses du règne végétal qui l'avaient ébloui ; les diverses sortes d'animaux aquatiques et terrestres qu'il avait observées.



Le roi tendit gracieusement les mains à Christophe Colomb. (P 146)
117-118

A l'appui de cette exposition générale des produits du Nouveau Monde, ayant fait rapprocher de lui les échantillons qu'il en avait rapportés, Colomb les mit tour à tour, suivant leur rang, sous les yeux de l'auguste assemblée.

Ensuite, pour mieux faire ressortir la différence des produits de ces nouvelles contrées, comparativement à leurs congénères dans le monde anciennement connu, il fit l'exhibition d'animaux étranges : les uns terrestres, les autres amphibies ; ceux-là empaillés, ceux-ci embaumés, et les autres vivants.

Dès qu'il eut terminé cette poétique revue des trois règnes de la nature, abordant l'histoire de l'homme, qui en est le couronnement, il appela l'attention sur les sept indigènes présents ; signala les différences caractéristiques de leur race ; peignit leur état social et la simplicité de leurs mœurs qui les disposait à recevoir plus fructueusement l'Évangile.

Le regard lumineux de Colomb, la dignité de son attitude, sa voix persuasive, la poésie de ses images, sa hardiesse de locutions, l'autorité de son geste relevant la nouveauté des aperçus, répondaient à la majesté du sujet et tenaient suspendue l'attention. L'expansion de son âme, pénétrée des merveilles de Dieu, se trouvait en intime harmonie avec l'esprit de cette époque et les sentiments particuliers de cette cour guerrière, qui, l'année précédente, avait arboré la croix sur les tours du mahométisme. L'assemblée écoutait haletante d'un intérêt palpitant cette leçon de géographie descriptive et d'histoire naturelle comparée, que le grand homme donnait ainsi hardiment au milieu des illustrations de l'Espagne.

L'entreprise de la découverte avait été tentée surtout en vue de la gloire de Dieu, de la propagation du Christianisme. Et parce qu'en terminant son discours Colomb assurait qu'une multitude infinie d'âmes, jusqu'à ce jour privées de la lumière, entreraient bientôt dans le giron de l'Église, parce qu'aussi l'accent de son ardente foi, sa tendre charité faisaient passer dans les cœurs cette consolante espérance, le ravissement, la ferveur étant à leur comble, une émotion indescriptible saisit l'assemblée, l'enthousiasme fit explosion. Soudain, par un irrésistible entraînement, la reine, le roi, la cour, le peuple, se jetant à genoux, lèvent les mains au ciel, louent Dieu, et versent avec Colomb des larmes de bonheur. Au même instant retentit le chant de la victoire, le triomphal *Te Deum*, entonné par les choristes de la cha-

pelle royale. La grande voix du peuple leur répond et va se prolongeant au dehors, dans les foules, par toute la cité, au milieu de telles délices que les âmes chrétiennes, suivant le vénérable évêque de Chiapa, en ressentaient un avant-goût des joies du paradis.

Colomb, encore rayonnant de sublimité, et tout remué de l'enthousiasme qu'excitait sa présence, s'inclina, prit congé des rois et se rendit à la demeure qu'ils lui avaient préparée. Les seigneurs de la cour, les premiers gentilshommes l'accompagnèrent jusqu'à la porte, entourés d'une foule qui ne pouvait se lasser de contempler et d'applaudir le grand homme, visiblement ministre de la Providence.

Le retentissement de l'événement le plus vaste, le plus important pour la science et l'humanité entière qui se fût jamais accompli, se prolongeait sur tout le littoral de l'Europe, arrivait parmi les peuples du milieu et allait bientôt pénétrer en Orient.

De Lisbonne, de Cadix et de Barcelone, la nouvelle partait avec chaque navire et abordait à sa destination. L'annonce de ce prodige parcourut en peu de temps les États chrétiens et, de l'Adriatique à la Grande-Bretagne, causa chez tous les marins une sensation difficile à rendre. Le célèbre Sébastien Cabot, qui se trouvait alors à la cour d'Angleterre, avoue que cette découverte y fut considérée comme une œuvre plutôt divine qu'humaine, et le grand navigateur la comprenait ainsi.

Mais ce fut surtout dans la capitale du monde chrétien que cette nouvelle excita la plus profonde admiration.

La Cour de Rome se montrait enivrée de joie. Le Souverain Pontife manifesta publiquement son allégresse, et remercia solennellement Dieu d'avoir permis que ces nations, encore assises dans les ombres de la mort, vissent poindre l'aurore du Salut.

Comme le Sacré Collège, le monde savant était plein d'espérances. Le grand maître de la littérature classique, l'oracle de ses contemporains, Pomponius Lætus, répandit des larmes de bonheur en apprenant ce prodige. Désormais les héros des premiers temps, les demi-dieux du paganisme, les expéditions fabuleuses ou historiques de l'antiquité se trouvaient éclipsés. La réalité venait d'effacer la mythologie et de surpasser l'imagination.

Le signe de la Rédemption avait été porté à travers les redoutables espaces de l'Océan ténébreux, au delà de l'incertaine Atlantide, par

un homme dont le nom, merveilleusement symbolique du Salut, rappelait la colombe, emblème de l'Esprit-Saint, et signifiait Porte-Croix, Christoferens, Christophorus. Et ce héros était un chrétien exemplaire.

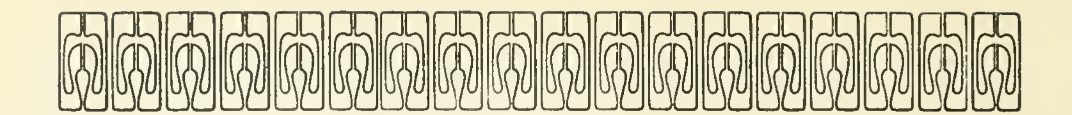
Après sa découverte, Christophe Colomb eût pu mourir satisfait. Bien qu'il n'eût encore rencontré que des îles, sentinelles avancées d'un continent totalement inconnu, par cela seul le Nouveau Monde était trouvé ; il avait accompli son œuvre.

Mais Dieu destinait au zèle de son serviteur d'autres épreuves et d'autres récompenses.

Pendant qu'au loin, dans tous les États chrétiens, le nom de Colomb excitait l'admiration et la louange, sa personne recevait en Espagne des hommages et des honneurs inusités. A toute heure il était admis chez les Souverains. On le traitait avec la plus extrême déférence. La reine Isabelle ne pouvait se lasser de l'interroger et de l'entendre. Elle lui créa des armoiries, en lui permettant d'écarteler dans son blason les armes royales de Castille et de Léon avec les siennes propres. On n'arrêtait aucune idée sur la prochaine expédition sans la lui avoir soumise.

Une satisfaction supérieure à ces honneurs vint combler d'un bonheur intime le Vice-Roi des Indes. Il eut la joie d'apprendre que son respectable père, conservant toutes ses facultés intellectuelles, jouissait de son triomphe, comme autrefois le Patriarche Jacob de l'élévation de son fils Joseph. Lui aussi était alors le premier après le roi. Colomb, en arrivant, avait envoyé vers son père un homme de confiance lui porter les marques de sa pieuse affection et lui demander la permission d'attacher à sa fortune son jeune frère Jacques, ouvrier cardeur à Gênes. Le vieillard consentit avec courage à briser ce dernier lien de famille et à rester sans enfant.

Au moment dont il s'agit, Jacques Colomb, âgé de vingt-six ans, travaillait en effet comme ouvrier cardeur à Gênes. En recevant la lettre de son frère, il abandonna son métier pour se trouver, au bout de quelques semaines, aide-de-camp de l'Amiral de l'Océan, puis administrateur et gouverneur général par intérim. Avec ces grâces que répandait la Providence sur la postérité du vieux cardeur, en quittant sa boutique pour se mêler aux grandeurs et aux illustrations de l'Espagne, le modeste Jacques Colomb, désormais appelé don Diego, ne parut nullement déplacé dans ce rôle.



Chapitre dixième.

Modestie de Colomb au milieu des honneurs. — Préparatifs de la seconde expédition. — Organisation des bureaux de la marine. — Malveillance des employés supérieurs envers l'Amiral. — Le Père Juan Perez accompagne Colomb en qualité d'astronome. — Départ. — Annonce de la prochaine découverte. — Traces d'anthropophagie. — L'Amiral découvre successivement la Guadeloupe, Montserrat, Antigoa, Sainte-Croix, Sainte-Ursule, les Onze Mille Vierges.

QUEL homme, après avoir si longtemps enduré les airs de protection ou de pitié de ceux qui l'avaient vu se morfondre en vain dans les antichambres, étant tout d'un coup, à son tour, recherché, sollicité des grands, n'aurait pas joui de son triomphe et savouré cette revanche sur la fortune ? Pourtant l'histoire n'a pu surprendre en Colomb le moindre mouvement de faiblesse.

Il souhaitait pouvoir échapper à ces bruyantes louanges, à ces réceptions d'apparat, pour s'en aller à Rome déposer au pied du Saint-Siège la relation de ses voyages et implorer des faveurs spirituelles. Mais le service de la couronne ne permettait pas cette absence. Le roi Joam II de Portugal brûlait de devancer l'Espagne dans les nouvelles expéditions et s'y préparait clandestinement.

Aussitôt qu'ils en eurent avis, les rois déployèrent une rare activité. Un ecclésiastique, don Juan de Fonseca, archidiacre de Séville, fort en crédit auprès du roi Ferdinand, fut chargé de pourvoir à l'armement de la flotte. A côté de cet ordonnateur général de la marine on créa une place de contrôleur général, à laquelle fut promu Juan de Soria, bureaucrate de race ; puis un emploi de payeur, qui semblait destiné de droit à l'estimable François Pinelo, membre de la municipalité de Séville. Il avait fait prêter à la reine cinq millions de maravédis pour cet armement.

En quelques semaines, ce grand travail fut terminé. Dans la seule journée du 23 mai, les rois revêtirent de leur signature dix-sept ordonnances, cédules et commandements relatifs à l'expédition. On mit en

adjudication la fourniture des vivres de bord et des munitions transportables. On organisa le service médical.

Deux jours après, l'amiral fut nommé capitaine général de la flotte des Indes, et autorisé à nommer lui-même, directement, à tous les emplois de ce gouvernement nouveau. On lui remit le sceau royal. Ensuite les souverains, dans un acte solennel, confirmèrent tous les titres et privilèges qui lui étaient assurés par le traité de Santa-Fé.



Colomb allait fléchir le genou pour baiser les mains royales. (P. 146.

Comblé de marques de considération, de témoignages d'admiration et de gratitude, Colomb prit enfin congé des rois et s'éloigna de Barcelone, emportant les hautes espérances que l'Espagne avait mises en lui.

Les rois, ayant reçu de Rome le Bref de nomination d'un Vicaire Apostolique dans les Indes, en adressèrent l'ampliation au Père Boïl,

religieux de Saint-Benoît, très estimé de Ferdinand pour son tact en diplomatie. Douze religieux, choisis dans différents ordres, devaient accompagner le Vicaire Apostolique.

On était arrivé à la fin de juillet ; l'amiral reçut l'hommage solennel des capitaines de la flotte. Les bureaux de la marine ayant grand intérêt à ce que l'œil pénétrant de Colomb ne perçât point les secrets arrangements faits avec les soumissionnaires des diverses parties de l'armement, se mirent ouvertement en hostilité contre lui. Juan de Soria, pour faire parade de vertu, avait refusé d'inscrire sur les contrôles des équipages un seul domestique appartenant à l'amiral, attendu qu'en sa qualité de chef il pouvait, disait-il, donner des ordres à tout le monde.

Isabelle adressa aussitôt à Colomb une lettre capable de réparer cette offense. Le même jour, 4 août, elle écrivit à l'Archidiacre de Séville pour lui recommander d'être plein d'égards envers l'amiral, de lui aplanir toute difficulté, d'empêcher que personne ne le contredît.

Afin de trancher le différend relatif au personnel que pourrait emmener Colomb aux frais de la couronne, la reine fixa l'état de maison du Vice-Roi à trente personnes, savoir : dix écuyers à pied, portant épée, et vingt domestiques de toutes fonctions, à la solde royale.

Quelques jours avant celui où le ministre de la Providence allait, derechef, interroger les espaces de l'Océan, la reine lui conseillait, pour le soulager dans ses observations savantes, d'emmener un bon astronome ; et, pensant prévenir ses vœux, elle avait l'ingénieuse adresse de lui désigner, comme d'elle-même, son fidèle ami, le Père Juan Perez de Marchena, « parce qu'il est bon astronome, disait-elle, et qu'il m'a toujours paru en entière conformité de sentiments avec vous ».

Il semblait juste, en effet, que le docte Franciscain, qui, le premier, avait deviné Christophe Colomb, accueilli son infortune, partagé sa théorie, pressenti le Nouveau Monde, prié Dieu et supplié la reine pour sa découverte, fût le premier à célébrer les saints mystères dans l'immensité de l'Océan, et le premier à bénir ces rivages au nom de notre Rédempteur. Et pour cela, un concours singulier des choses s'opère en sa faveur. Sans sollicitation de sa part, il est appelé par la reine à ce voyage. C'est comme savant qu'il est membre de l'expédition. Par ce titre, il est à bord du vaisseau amiral, fait partie de l'état-major, débarque nécessairement avec lui pour chaque prise de possession et se trouve ainsi le premier prêtre, le premier religieux

qui ait foulé le sol nouveau et joui du bonheur d'y arborer la Croix.

Une foule d'embarcations sillonnaient incessamment la baie de Cadix. Quatorze caravelles mouillées autour de trois grandes caraques, dont la plus haute, nommée la *Gracieuse Marie*, portait pavillon d'amiral, se balançant sur leurs ancres, contenaient dans leurs flancs les premiers éléments d'une colonisation.

Outre les munitions de bouche, des graines, des plants d'arbres, du blé, du seigle, de l'avoine, des légumes, pour l'ensemencement des terres, l'amiral avait fait embarquer des bestiaux, des chevaux, des instruments aratoires, de la chaux, de la brique, du fer, etc.

Sans compter l'état-major, les religieux, les gens de guerre, les laboureurs, jardiniers, forgerons, maçons, charpentiers, domestiques, formant un effectif de cinq cents hommes soldés par la couronne, nombre d'individus de tout âge et de tout rang, enthousiasmés pour les régions des épices et de l'or, avaient sollicité la faveur d'y aller à leurs propres frais. On n'en put admettre que sept cents, qui furent répartis sur les caravelles. Mais telle était la frénésie de l'or, que plus de trois cents de ces poursuivants de fortune se glissèrent en cachette dans les navires, s'y blottirent entre les ballots et les caisses, ou même à fond de cale. Quel contraste entre la consternation, les larmes qui signalèrent le premier départ de Palos, et l'épanouissement des joies de l'imagination et l'impatience de bon augure qui maintenant retentissaient autour de la flotte !

Le 25 septembre, avant le lever du soleil, l'amiral donna l'ordre d'appareiller. La flotte, déployant avec ardeur ses voiles, le suivit, gouvernant vers les Canaries, où l'on devait relâcher.

L'amiral accosta la Gomera pour faire du bois, de l'eau et acheter des veaux, des chèvres, des brebis qu'il pensait devoir s'acclimater plus facilement dans les nouvelles terres que les animaux élevés en Espagne. Il embarqua huit pourceaux, d'où sont provenus tous ceux qui ont peuplé le Nouveau Continent. Il prit aussi des poules, des oiseaux de basse-cour, des plants et des graines pour le jardinage. Le lundi 7 octobre, chaque capitaine de caravelle reçut une lettre cachetée qu'il ne devait ouvrir que si le mauvais temps le séparait de la flotte. Elle marquait la route à suivre pour arriver directement à l'Espagnole.

Colomb gouverna beaucoup plus avant dans le sud qu'il ne l'avait

fait à son premier voyage. Il avait arboré son pavillon sur la *Gracieuse Marie*. On sait sa dévotion à la sainte Vierge. Il avait placé son second voyage sous la protection spéciale de Marie ; l'Étoile de la mer semblait, agréant cet hommage, favoriser sa navigation. Tout était calme et heureux pour les équipages. Durant douze jours et douze nuits il n'y eut pas à chercher une nouvelle aire de vent.

On tenait toujours bonne route.

Sept jours après, l'amiral sentit l'approche de la terre dont nul ne se doutait encore. Il était si certain de la découvrir, qu'à la nuit il commanda de mettre en panne, et même de préparer les armes à tout événement. En effet, aux premières clartés du jour, le dimanche 3 novembre, on aperçut une île montagneuse, éloignée d'environ sept lieues, et qu'en l'honneur de ce jour l'amiral nomma la *Dominique*.

Dieu fut remercié solennellement par toute la flotte. La joie était extrême ; car tous ces voyageurs, novices dans la vie de bord, se trouvaient déjà excédés de la contrainte et du régime auxquels ils s'étaient condamnés.

En s'avançant vers cette île, on en découvrit une autre à la droite de la *Gracieuse Marie*. Elle était couverte de hautes forêts. Un peu plus loin, quatre autres furent signalées. L'amiral n'ayant pu trouver un port convenable à la Dominique, se dirigea sur la seconde île. Il y descendit, tenant la bannière royale de l'expédition, entouré de son état-major, en prit possession, et, la consacrant à la Vierge, lui donna le nom de *Gracieuse Marie*.

Le Père Boïl et ses religieux ne se trouvaient pas à bord de l'amiral, mais étaient embarqués sur un autre navire. En sa qualité d'astronome, l'ami de Colomb, le Franciscain Perez de Marchena, se tenait près de lui, avec l'état-major. Il fut ainsi le premier ministre de Jésus-Christ qui foula le sol du Nouveau Monde et y planta la Croix.

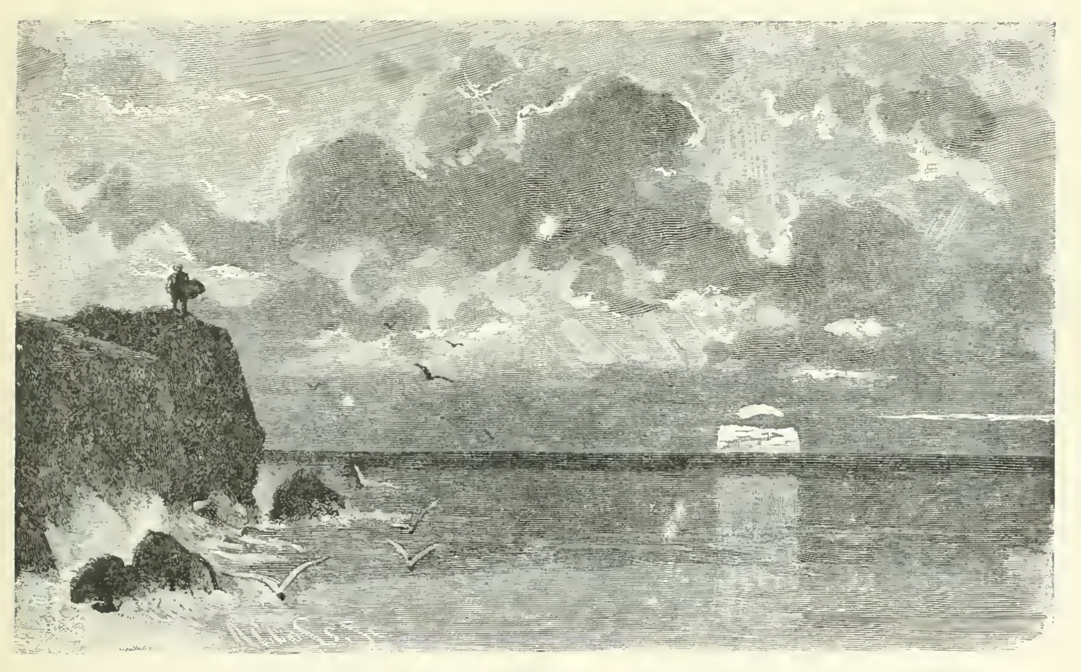
Puis l'amiral, portant sur la plus grande île de ce groupe, lui imposa le nom de *Guadeloupe*, en souvenir de Notre-Dame de Guadeloupe, en Espagne. Il se trouvait dans la principale des îles Caraïbes. Avec une précision qui tenait du prodige, il était arrivé en droite ligne au centre de la principauté des Cannibales ; car la Guadeloupe, que ses féroces habitants appelaient *Turuqueira*, était le siège de la confédération des mangeurs d'hommes.

Dès le lendemain, l'amiral, à la pointe du jour, envoya dans l'inté-

rieur plusieurs détachements pour se procurer des renseignements sur la population de l'île. Ces détachements revinrent sans avoir pu saisir un homme. Ils prirent un petit enfant que son père tenait par la main et qu'il lâcha pour fuir plus vite. Ils amenèrent aussi des femmes étrangères, retenues captives dans l'île, ainsi qu'un garçon d'environ quatorze ans, également prisonnier.

On s'empara de quelques femmes indigènes ; mais celles-ci ne vinrent aux caravelles qu'en résistant et contraintes par la force.

Colomb, de son côté, faisait avec l'état-major des reconnaissances, examinant le sol, visitant les habitations désertes des peuplades. Ils



Une île montagneuse, éloignée de sept lieues. (P. 156.)

trouvèrent dans une case le cou d'un homme cuisant dans une sorte de marmite, et en d'autres demeures plusieurs têtes humaines et quantité de membres humains suspendus comme approvisionnements.

Ils surent des femmes captives que les hommes de ce bord de l'île étaient partis avec leur chef, au nombre d'environ trois cents, sur dix grands canots pour aller faire leurs provisions d'hommes dans les îles voisines. Ils s'aventuraient même jusqu'à plus de cent lieues, sur ces embarcations, pour enlever des hommes dont la chair paraissait, à leur goût, un mets délicieux. Ils ne faisaient guère de cas de celle des femmes et des enfants. Cependant à l'occasion ils enlevaient les

enfants pour les engraisser et les manger quand ils auraient atteint l'adolescence.

Plus de vingt femmes captives suivirent les Espagnols à leurs vaisseaux. Trois jeunes enfants vinrent aussi se réfugier auprès d'eux.

A diverses reprises, d'autres captives vinrent demander aux Espagnols de les emmener. Colomb, après les avoir parées de grelots et de verroteries, les fit remettre à terre contre leur gré. Il pensait que l'aspect de ces ornements déciderait quelques insulaires à venir recevoir de tels présents. Mais le jour suivant, quand les marins descendirent à terre pour renouveler leur eau, ces prisonnières accoururent tendant vers eux leurs bras dépouillés. Leurs maîtres leur avaient arraché brutalement ces parures. Elles supplièrent ces étrangers de les emmener, aimant mieux s'abandonner à des inconnus que de rester soumises à la cruauté des Caraïbes.

Le lendemain, on côtoyait une île assez haute, pittoresquement dessinée, pleine de fraîcheur et d'harmonie ; l'Amiral l'appela *Montserrat*, en l'honneur du sanctuaire célèbre de la sainte Vierge. Mais aucune trace de culture ou de population ne se voyait sur les bords. Les utias, les agoutis, les perroquets et les iguanes en étaient les seuls habitants. Abusant de sa proximité, les Cannibales de la Guadeloupe l'avaient dépeuplée jusqu'à extinction. La race humaine avait disparu de cette île. Les Caraïbes en avaient mangé tous les habitants.

Colomb, la contemplant avec tristesse, passa outre sans s'y arrêter.

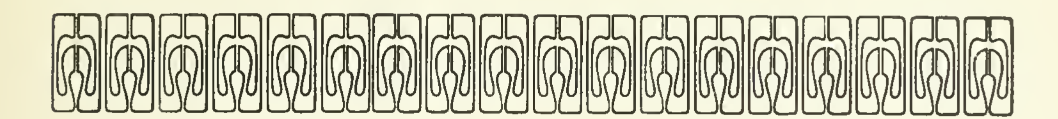
Le soir, une autre île fut découverte. L'amiral, la plaçant encore sous le patronage de la Sainte Vierge, la nomma *Sainte-Marie de la Rotonde*.

Le lendemain matin, une nouvelle île de belle apparence se dessinait à l''horizon. L'amiral la mit aussi sous la protection de la Vierge, et lui imposa le nom de *Sainte-Marie l'Ancienne*, qu'elle garde encore, sous l'abréviation d'Antigoa.

Puis, on reconnut une île que l'amiral appela *Sainte-Croix*. Le jour suivant, il aperçut une grande terre, suivie de plus de quarante îlots. L'amiral nomma la principale de ces îles *Sainte-Ursule*, et appela collectivement toutes les autres les *Onze mille vierges*.

Ensuite on atteignit une île grande et belle, patrie de la plupart des Indiennes réfugiées sur les caravelles. Les indigènes la nommaient *Boriquen* ; l'amiral, venant changer ses destinées, lui imposa le nom du précurseur de notre Divin Maître. Il l'appela *Saint-Jean-Baptiste*. Dans son rôle d'explorateur de la création, Colomb n'oubliait jamais sa mission d'apôtre.

Colomb se dirigea ensuite, à toutes voiles, vers le fortin dont la garnison préoccupait sa sollicitude. On aperçut une terre que nul sur la flotte ne connaissait. « On n'en alla pas moins, dit le docteur Chanca, médecin en chef de la flotte, avec la grâce de Dieu et la science de l'amiral, par une route aussi directe que si nous eussions suivi un chemin connu et frayé. »



Chapitre onzième.

L'Amiral débarque à l'Espagnole, trouve le fortin détruit et la garnison massacrée. La flotte s'arrête près d'un lieu propre à la fondation d'une ville. — Colomb en pose la première pierre, et il lui donne le nom d'Isabelle. — Désenchantement des poursuivants de fortune. — Fraude des fournisseurs de la marine à Séville. — Expédition aux montagnes de l'or. — Maladies et disette à l'Isabelle. — Fermeté de Colomb.

LE vendredi 22 novembre, on atterrit dans le golfe de Sanama. Ainsi que l'avait assuré Colomb, on était à l'Espagnole. Pendant qu'une chaloupe sondait l'embouchure du *fleuve de l'Or*, éloignée d'environ sept lieues du fortin, on aperçut deux corps humains parmi les herbes du rivage. Leur état de putréfaction avancée ne permettait pas de distinguer la race de ces deux victimes. Un peu plus loin, on rencontra deux cadavres, sur l'un desquels on distinguait de la barbe. Il n'y avait plus de doute : c'étaient des Européens.

Cet aspect assombrit les imaginations.

On n'arriva qu'à la nuit au fortin ; et, quoiqu'on fût en face de son emplacement, il était impossible de rien distinguer. La flotte se tint sur les ancres à une lieue de la terre, par crainte des récifs sur lesquels, l'année précédente, s'était perdue la *Santa-Maria*. Les regards des équipages plongeaient anxieusement à travers les ténèbres. On espérait apercevoir quelque lumière, entendre sonner la retraite ou le cou-

vre-feu. Aucun bruit ne s'éleva de la plage. Surpris de ce silence, l'amiral fit tirer à poudre deux coups des pièces du plus gros calibre, pour voir si le fortin y répondrait, car il était bien approvisionné en artillerie. Le bruit de la détonation retentit au loin, répercuté par les échos, puis s'éteignit dans la profondeur des forêts ; mais les canons du fortin n'y répondirent pas. On n'entendit aucun mouvement. On ne vit aucune lumière. Tout demeura dans le silence et l'immobilité de la tombe. L'anxiété redoubla sur la flotte.

Le lendemain, le soleil éclaira la plage déserte. Aucun cri, aucune rame sur les flots ; aucun mouvement, aucune forme humaine sur la grève. Tout était morne, silencieux. D'après les récits du premier voyage, on s'attendait à voir une multitude de canots entourer joyeusement la flotte, offrant toutes sortes de produits en échange et même en pur don. Cet éloignement des naturels sembla de mauvais augure. L'amiral envoya quelques hommes à la résidence de Guacanagari. Ils la trouvèrent réduite en cendres. Ses palissades avaient été arrachées. On n'aperçut aucun Indien. Ils avaient abandonné ce quartier. Dans leurs maisons se retrouvaient quelques restes de vêtements européens ; mais on ne vit rien de vivant.

L'amiral, accompagné de l'état-major, descendit à terre et s'en alla tout droit où devait s'élever le fortin. Hélas ! il n'en restait plus que l'emplacement ; tout était incendié, démoli, bouleversé. Çà et là des débris de charpente, de futailles, d'emballage, des munitions avariées, des lambeaux souillés gisaient épars au milieu des herbes. Colomb, surmontant sa douleur, ordonna de creuser sous les ruines pour découvrir un puits dans lequel il avait prescrit de renfermer l'or que l'on recueillerait en son absence. On le découvrit et on le vida ; il ne contenait rien.

On sut par les Indiens que des querelles s'étaient élevées entre les Espagnols. L'autorité du commandant Diego de Arana avait été méconnue. Ses deux lieutenants, Pedro Guttierrez et Escobedo, s'en étaient allés avec neuf révoltés dans les « États du seigneur de la maison d'or », Caonabo, qui les fit mettre à mort immédiatement. D'autres, après avoir pillé les marchandises destinées aux échanges, s'étaient retirés dans des quartiers éloignés pour troquer l'or à leur aise. Le brave Diego de Arana, seul officier fidèle au drapeau, habitait le fortin avec dix hommes qui s'y retiraient chaque nuit. Par malheur, confiants dans leurs canons et la timidité des naturels, ils ne posaient point de sentinelles

et se livraient, tous à la fois, au sommeil dans la plus complète sécurité.

Caonabo, de concert avec le Cacique Mayréni, réunissant une armée nombreuse, arriva par une marche de nuit autour du fortin. Ils l'investirent sans obstacle ; tout dormait. Au signal de Caonabo, ses guerriers se précipitent sur les remparts, les escaladent et s'emparent de la place avant que les Espagnols aient eu le temps de saisir leurs armes. Ils sont massacrés. De là, Caonabo fait cerner les maisons où d'autres Espagnols reposaient. Le feu est mis à ces inflammables demeures.

Aux lueurs de l'incendie, Guacanagari eut la générosité d'accourir à la défense de ses hôtes. Mais la rapidité du guerrier Caonabo rendait stérile son dévouement. Guacanagari fut mis en déroute et blessé d'un coup de pierre par Caonabo lui-même. Il se réfugia dans les bois, et le vainqueur incendia sa résidence avant de rentrer sur son territoire.

L'Amiral nomma une Commission chargée de lui faire un rapport sur le lieu le plus opportun à l'établissement d'une ville.

Pendant qu'elle longeait le rivage, un canot, monté par deux indigènes, venait prier les étrangers d'aller voir le roi retenu au lit par sa blessure.

Les membres de la Commission se rendirent à la résidence du monarque, composée d'une cinquantaine de maisons. Ils le trouvèrent étendu dans son hamac. Il témoigna son regret de ne pas voir l'amiral ; raconta que Caonabo avait massacré les chrétiens et l'avait blessé lui-même. En leur donnant congé, il fit présent à chacun d'un bijou d'or, et les chargea de dire à l'amiral qu'il lui serait reconnaissant de sa visite.

Le lendemain, l'amiral ordonna aux dix-sept capitaines des caravelles de se rendre à terre en grande tenue. Il y descendit avec son état-major, dont les riches costumes auraient été remarqués même dans une grande ville. Jamais il ne négligeait rien de ce qui pouvait produire un bon effet. Il avait aussi préparé des cadeaux.

Lorsque Colomb parut, Guacanagari, sans quitter son hamac, fit de sa place les démonstrations les plus gracieuses. En exprimant ses regrets de la mort des chrétiens, ses yeux se remplirent de larmes. Il retraça leur fin déplorable et n'oublia point de rappeler les efforts tentés pour les secourir. Il montrait sur plusieurs de ses sujets des cicatrices récentes et les bandes qui enveloppaient sa jambe blessée.

Guacanagari fit don à l'Amiral de huit marcs et demi d'or et d'une

couronne d'or, de trois calebasses pleines de poudre d'or et d'un bonnet enrichi de pierreries. L'amiral lui remit des bagatelles d'Espagne : miroirs de Venise, épingles et sonnettes que le Cacique estimait d'une valeur inappréciable ; car les Indiens préféraient le cuivre à l'or.

Au départ de Colomb, le Cacique, malgré sa blessure, l'accompagna sur son bord. L'aspect de ces nombreux navires le frappa de surprise. Les bœufs, les ânes, les moutons, les porcs, les chèvres, dont les formes lui étaient inconnues, l'étonnèrent. La vue des chevaux andalous le rendit stupéfait. Il aperçut quelques Caraïbes faits prisonniers et dont les chaînes n'avaient point abattu la fierté ; il ne pouvait soutenir le regard féroce de ces ennemis indomptables malgré leurs fers.

Son attention fut attirée plus agréablement dans une autre partie du vaisseau.

L'amiral offrit au Cacique une collation et lui donna des marques de confiance et d'amitié comme autrefois ; lui parlant de Dieu, de Jésus-Christ, il l'engageait à se faire chrétien, et voulait lui suspendre au cou une médaille de la Sainte Vierge, qu'il porterait en attendant qu'il fût baptisé. Mais quand le Cacique sut que c'était un signe chrétien, il refusa de garder cette image d'un culte contre lequel l'avaient prévenu les brigandages des Espagnols restés dans ses États.

La commission topographique annonça qu'elle avait découvert un port très convenable. Pendant qu'on s'y dirigeait, le temps changea, devint contraire. On fut contraint de s'arrêter sur une côte très poissonneuse, pourvue d'un excellent port, près de deux rivières dont l'eau légère et limpide baignait un sol d'une fécondité inépuisable. A un trait d'arbalète abondaient les pierres propres à la construction. Ce plateau s'adossait à une épaisse forêt et trouvait dans un groupe de rochers qui dominait le port une fortification naturelle aisée à rendre imprenable. Le docteur Chanca jugeait « ce lieu le mieux situé du monde, » et pensait que la Providence y avait conduit la flotte.

C'est là que, dans les derniers jours de décembre, débarquèrent enfin les hommes et les animaux, également fatigués d'une navigation de près de trois mois, pendant laquelle, par prudence, ils avaient été soumis à une ration exiguë. Ce fut avec d'inexprimables délices que les Espagnols prirent possession des ombrages odorants et des fruits inconnus de cette contrée, où, sous un feuillage toujours vert, les oiseaux faisaient leurs nids comme au printemps dans notre Europe.

On renferma les provisions, les munitions et les bagages dans des maisons de bois qui furent promptement élevées.

Immédiatement, Colomb ayant fait tirer les alignements et déterminé les proportions convenables, posa, au nom de la Très Sainte Trinité, la première pierre de la Cité nouvelle, qu'il décora du nom tant aimé d'Isabelle.

Dans sa pensée, le service de Dieu passant avant tout autre, le premier édifice auquel on mit la main fut l'Église.

Trois bâtiments publics seulement furent construits en pierre. Les maisons des particuliers étaient faites de bois, de terre et de chaux. Chacun se prêtait à s'assurer une demeure propre. Les Indiens, que rassurait la présence affable de l'amiral, s'empressaient d'aider les Espagnols dans leurs travaux et se trouvaient magnifiquement payés par quelques bagatelles d'Europe, perpétuel objet de leur convoitise.

Afin de hâter l'achèvement d'Isabelle, Colomb se multipliait ; il était partout à la fois. Cette fatigue incessante mina ses forces ; il tomba malade, sans que son esprit perdît rien de son activité.

Les gentilshommes espagnols, qui s'étaient embarqués avec enthousiasme, alléchés par l'appât de l'or, ignoraient combien est rude la vie du marin. Les rations, consistant en salaisons, en biscuit mal préparé, avaient éprouvé durement leur constitution pendant les trois mois qu'ils venaient de passer emprisonnés sur d'étroits navires. Les fatigues nécessitées par la fondation de l'établissement, la nourriture composée tantôt de végétaux auxquels on n'était pas habitué, tantôt de vivres apportés d'Espagne, mais en grande partie avariés par l'effet de la cupidité des soumissionnaires, les influences nouvelles de l'air, du sol et de l'eau, produisirent des cas nombreux de fièvre.

La fraude des bureaux de Séville aggrava la situation de la colonie à ses commencements. Il y eut alors de cruels désenchantements et des découragements amers.

Comprenant la nécessité d'obtenir sans retard d'autres approvisionnements, l'amiral se hâta de renvoyer la flotte, dont il ne retint que cinq navires, destinés tant au service de la colonie qu'à de nouvelles découvertes.

Elle mit à la voile le 2 février 1494, emportant en Espagne les Indiens, femmes et enfants, pris aux îles des Caraïbes, afin qu'une fois chrétiens ils pussent revenir et servir d'interprètes.

Un grand découragement s'empara des hommes de plaisir, fort étrangers à toute habitude de travail, et qui s'étaient attachés à Colomb, croyant ramasser des trésors au milieu des fleurs de ces horizons inconnus. La réalité se montrait à leurs yeux. Plusieurs se confièrent leurs déceptions, leur mécontentement, et cherchèrent à sortir de l'exil volontaire qu'ils s'étaient infligé.

Profitant de la maladie de Colomb, ils prirent pour chef le trésorier Bernal Diaz, et convinrent de déserter en s'emparant de tous les navires, durant une nuit. Mais au moment même où allait s'exécuter le complot, l'amiral, subitement rétabli, informé de la machination, en fit saisir le principal auteur, sur lequel on surprit, écrites de sa main, les preuves de son crime. Au lieu de le faire juger suivant la rigueur des lois, il se contenta de l'envoyer en Espagne.

Pourtant, malgré la miséricordieuse indulgence de Colomb, ce châtiment, si légitime par le droit et la position exceptionnelle où l'on se trouvait, devint la source d'accusations et de rancunes implacables. L'orgueil castillan se révoltait de voir un étranger, un Génois, punir un hidalgo.

Prévenant de pareils complots, l'amiral, pour occuper les mécontents, s'avança vers les montagnes de Cibao. Là gisaient les mines d'or.

Afin de frapper d'étonnement les indigènes dans sa marche, il choisit ce qui restait de plus valide en hommes et en chevaux, et partit dans le plus grand ordre, entouré de ses principaux officiers, à la tête de toute sa cavalerie, qu'appuyait un bataillon d'environ quatre cents hommes divisés par sections. Il maintint dans sa petite armée l'ordre le plus scrupuleux, voulant étonner à distance par l'ensemble de ses mouvements.

Après avoir franchi des escarpements abrupts, on découvrit une plaine majestueuse, s'étendant à perte de vue, arrosée de plusieurs rivières qui répandaient la fraîcheur et la vie sur leurs bords, où l'opulente végétation des tropiques prodiguait son luxe indescriptible.

A ce délicieux aspect, profondément ému, Colomb arrêta son cheval, fit faire halte à la colonne, afin d'admirer à l'aise cette splendeur et de bénir publiquement l'Auteur de ces magnificences.

Colomb dédia cette plaine à l'Immaculée Conception.

En approchant des habitations, les trompettes sonnaient, les enseignes se déployaient et les tambours battaient la charge. Saisis d'ad-



L'amiral, entouré de son état-major, prit possession de l'île. (P. 155.)

miration et de frayeur, les indigènes s'empressaient au-devant de ces puissants étrangers pour les contempler respectueusement, leur offrir les fruits, les provisions et l'or dont ils pouvaient disposer ; tandis que d'autres, frappés d'épouvante, prenaient la fuite ou s'enfermaient dans leurs cabanes, se croyant à l'abri derrière leur clôture en roseaux. L'amiral défendit de forcer le frêle asile qui faisait leur sécurité.

Pendant deux jours, l'étendard royal de Castille fut conduit au milieu de nombreuses peuplades. On atteignit ensuite les redans d'une chaîne de hautes montagnes : c'était le district de Cibao, domaine du « Seigneur de la maison d'or ».

Afin de protéger les communications entre les montagnes de Cibao et le port de l'Isabelle, l'amiral choisit un emplacement avantageux, sur un plateau de rochers dont l'Yaque aux eaux pures et fraîches formait la défense naturelle. En habile ingénieur, il improvisa une forteresse en ce lieu. Du haut des remparts formés de bois et de terre, la vue parcourait une délicieuse savane. Ce fort fut nommé Saint-Thomas. Il y installa cinquante-six hommes d'élite et quelques chevaux sous le commandement de Pedro Margarit, père de famille, sans fortune, qu'il avait recommandé aux rois : circonstance à noter, car cet officier ingrat et rebelle devint ensuite une des principales causes des malheurs de la colonie et des embarras de l'amiral.

La fécondité du sol semblait inépuisable. Les légumes germaient en trois jours et arrivaient à maturité dans trois semaines. Le 30 mars, jour de Pâques, un laboureur offrit à l'amiral des épis mûrs du blé semé à la fin de janvier. On était certain d'obtenir deux récoltes par an. Pourtant cette espérance ne pouvait remédier aux maux actuels. La fièvre sévissait. Les ouvriers robustes, accablés de travaux, tombaient dans le découragement et faisaient peu de travail ; les hidalgos, drapés dans leur orgueil, se livraient à d'amers regrets, maudissaient l'amiral et la découverte. Ils consommaient, sans aucune utilité pour la colonie, les vivres qui diminuaient à vue d'œil. La plupart des viandes étaient gâtées, les médicaments, épuisés ; il ne restait plus qu'une petite provision de vin. Le blé seul, mieux conservé, offrait quelque ressource ; mais il fallait le ménager avec parcimonie.

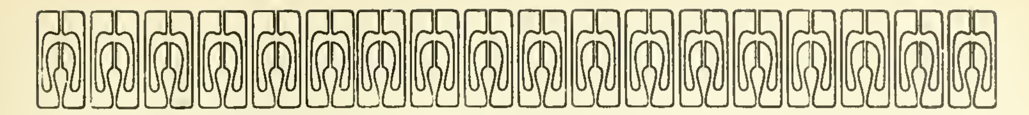
L'amiral commença par rationner tous les membres de la colonie, sans exception de rang ni de personnes. Il se soumit le premier à la loi commune.

Cette mesure de salut parut insupportable à certaines gens. La provision de farine étant épuisée, on distribua des rations de blé, tel qu'il existait en magasin. Chacun fut donc obligé de moudre soi-même, avec un moulin à bras, sa portion de farine. Or, il n'y avait pas assez de moulins. En outre, les volontaires, les hidalgos, ceux qui, habitués aux aises de la vie, n'étaient venus dans l'île que pour ramasser de l'or, se refusaient à ce labeur. Les malades, les convalescents ne pouvaient s'y livrer; les hommes de corvée, obligés de faire seuls cette besogne, par surcroît à leurs travaux, devenaient malades ou feignaient de l'être. Colomb jugeait inique de faire tomber tout le poids de cette calamité sur les pauvres ouvriers. L'établissement d'un moulin public et l'achèvement du canal qu'il voulait faire passer par le milieu de la ville pouvaient seuls remédier à ces inconvénients. Il décréta le travail à ces deux ouvrages d'utilité publique obligatoire sous des peines sévères. Cette mesure révolta l'orgueil castillan. Les hidalgos se trouvèrent profondément humiliés d'être contraints au travail manuel. Il leur paraissait naturel que les ouvriers, minés par la continuité des fatigues et l'insuffisance de la nourriture, fissent seuls au milieu de cette pénurie générale le canal, le moulin, les fours, et achevassent, au détriment de leur vie, les magasins et les édifices publics.

L'âme chrétienne de Colomb, s'élevant au-dessus des considérations de rang et de prérogatives, maintint le principe de l'égalité devant la loi du péril et du salut commun. Il courba les préjugés du sang sous l'autorité du malheur. Tous les hommes valides, mis en réquisition et dirigés par escouades sur le chantier des travaux, payèrent de leur personne. Le châtiment des récalcitrants assura l'exécution de ces mesures. Aucune considération ne put l'arrêter, et son inflexibilité salutaire fut un grief que les Castillans ne lui pardonnèrent pas.

Colomb mettait en application cette maxime des religieux des premiers siècles: « Celui qui ne travaille pas ne mérite pas de manger. » Aux nobles fainéants et aux égoïstes paresseux, il offrit le choix entre le travail et le retranchement des rations; à cause de cela, les consommateurs inutiles lui firent une réputation de barbarie.

A travers ces contre-temps, les travaux s'exécutaient grâce à la fermeté de Colomb. Il fit partir la garnison de l'Isabelle pour l'intérieur de l'île, afin de la reconnaître complètement. Cette mesure offrait à la colonie l'avantage d'assurer ses vivres pendant un temps plus long et d'habituer les soldats à la nourriture des indigènes.



Chapitre douzième.

Institution d'un conseil de gouvernement. — Découverte de la Jamaïque et de l'archipel des *Jardins de la Reine.* — Bonheur, dangers et fatigues de cette navigation. — Colomb frappé tout à coup de léthargie. — On le transporte à l'Isabelle, où il trouve son second frère Barthélemy, dont il était sans nouvelles. — Prompt rétablissement de l'Amiral. — Excès des Espagnols. — Conspiration générale des Caciques. — Fidélité de Guacanagari.

APRÈS avoir gratifié le commandant Pedro Margarit d'instructions admirables, Colomb pourvut à la sûreté de la ville et prépara la continuation de ses découvertes, ne voulant pas se laisser devancer par le Portugal. Il institua pour agir en son absence un conseil de gouvernement, sous la présidence de son frère don Diego.

L'Amiral prit son pavillon à bord de la *Niña*, cette petite caravelle qui l'avait ramené en Europe, et, changeant son nom, l'appela la *Santa-Clara*, en souvenir de la première fille de l'Ordre Séraphique. Il menait un état-major peu nombreux, mais choisi : l'astronome Fr. Juan Perez de Marchena, le médecin en chef docteur Chanca, le géographe Juan de la Cosa, le pilote Francisco Niño, le notaire royal Fernando Perez de Luna, et le fidèle écuyer Diego Mendez.

Le 24 avril, l'amiral sortit du port avec deux autres navires, se dirigeant vers les possessions de Guacanagari. Il pensait que le Cacique viendrait le trouver et renouer leurs anciens rapports. Mais, à la vue des caravelles, Guacanagari s'était enfoncé dans les forêts. Cet éloignement vint confirmer des préventions répandues déjà contre lui. Pourtant Colomb ne le condamna pas.

L'amiral remit à la voile le lendemain, par des vents variables. Enfin, après quatre jours d'habiles manœuvres, il doubla le cap Maysi.

Il continua d'appuyer sur l'ouest en vue des côtes. Ses navires étaient suivis d'un nombre infini d'Indiens en canots venant leur faire offrande de fruits, de pain de cassave, de poissons et de calebasses pleines d'une eau excellente. Comme les autres insulaires, ils les croyaient descendus du ciel. L'amiral leur distribua des grelots, des clochettes, qu'ils estimaient d'un prix indicible.

Le dimanche, à travers la limpide atmosphère de ces latitudes, où la vue atteint une portée immense, il vit poindre les cimes bleues de hautes montagnes : c'était la Jamaïque, où pourtant on n'arriva qu'après une journée de navigation. L'île parut d'une merveilleuse beauté.

Comme on approchait du rivage, une flottille de grands canots de guerre, montés de combattants bariolés de peintures, le chef orné de plumes, brandissant leurs armes et poussant des cris de menace, sortit des anses nombreuses pour s'opposer au débarquement. Quelques présents calmèrent cette fureur, et l'on jeta l'ancre dans un port que l'amiral nomma « la Sainte-Gloire », tant les harmonies de la nature en rendaient le séjour délicieux et faisaient éprouver à son ravissement comme une impression des pures jouissances des prédestinés. Ensuite, il se dirigea sur un lieu convenable au radoub, une voie d'eau s'étant déclarée dans la *Niña*.

L'amiral prit possession de cette île suivant la forme accoutumée et, la mettant sous la protection de l'Apôtre des Espagnes, lui donna le nom de Saint-Jacques. En trois jours, la réparation de la caravelle fut achevée. Colomb, après avoir suivi la côte dans une longueur de vingt-cinq lieues sans trouver le moindre indice d'or, fit orienter sur Cuba.

Le 18 mai, il reconnut un cap avancé qu'il nomma Sainte-Croix. Une tempête telle que jamais Européen n'en avait éprouvée dans ces climats les mit en grand péril. Quand elle fut dissipée, ils se trouvèrent au milieu d'écueils à fleur d'eau, d'îlots et de cayes, entre lesquels ils firent une lieue, visiblement guidés par la Providence. Un nombre infini de petites îles, les unes basses et sablonneuses, les autres élevées et verdoyantes, formaient comme un labyrinthe. Ne pouvant leur donner à chacune un nom particulier, Colomb les appela collectivement *les Jardins de la Reine*. Ses officiers le suppliaient de quitter ces parages, où reculer n'était pas moins difficile qu'avancer. On courait le risque d'échouer à tout instant. Des coups de vent venant de divers côtés forçaient à des manœuvres continuelles. On était doublement en danger, à cause des rochers qui menaçaient les quilles et des fonds vaseux qui ne retenaient pas les ancres.

A travers d'incessants dangers et d'incroyables fatigues, il n'en poursuivit pas moins l'exploration de ces îles, parsemées de beautés non moins que de périls. La plupart étaient inhabitées. Dans la plus

grande, que l'amiral nomma Sainte-Marie, ils trouvèrent des cases dont les habitants s'enfuirent à leur approche, laissant quantité d'oies, de hérons et quatre chiens muets. Une végétation vigoureuse recélait dans ses profondeurs des multitudes d'oiseaux pélagiques : des cormorans, des alcatraz, des canards siffleurs, mêlés aux bandes sautillantes des chevaliers, des sarapicos, aux troupes de flamincos écarlates. Les vols et les cris des perroquets de toute nuance animaient ces solitudes.

L'Amiral passa près d'un mois à sillonner ce dangereux archipel. Durant ces travaux, plusieurs fois on descendit sur la côte de Cuba pour s'enquérir de la nature de cette grande terre, et rechercher si elle formait un continent.

Quelques naturels disaient que Cuba était une île ; mais presque tous s'accordaient à reconnaître que son rivage s'étendait à l'infini. Des pêcheurs, interrogés, avaient répondu que le rivage de Cuba s'allongeait sans fin à l'ouest. L'embarras de Colomb s'aggrava tout à coup. Dans cette partie plus occidentale du littoral, l'interprète cessait d'être compris ; on était réduit au langage des signes.

On comptait dans les trois caravelles cinquante hommes de mer, parmi lesquels des pilotes renommés et des maîtres en cosmographie. Tous étaient intimement persuadés que Cuba formait le commencement des Indes. D'après ces données, Colomb conçut un audacieux itinéraire qui l'eût ramené en Espagne par l'Asie et la Méditerranée.

Dieu seul et les anges savaient alors la forme du nouveau continent, l'immensité de la mer Pacifique, la distance qui séparait Cuba des côtes de la Chine et de l'archipel Indien. L'erreur de Colomb, obligée, inévitable, sert à mettre en relief la fécondité de son génie et la hardiesse de ses inductions.

Dans son plan impraticable brille la première idée de circumnavigation. Mais le manque de vivres, le délabrement de ses caravelles, l'accablement de ses équipages, l'obligèrent à revenir sur ses pas.

L'amiral ne céda qu'à l'impérieuse nécessité. Ses navires ébranlés par les fréquentes secousses, ses quilles labourées par les coraux en touchant les bas-fonds, ses amarres usées, ses voiles déchirées et à demi pourries, ses provisions consommées, son biscuit avarié, contraignirent sa résolution. Il fallut rebrousser chemin.

A travers ces périls, pendant qu'il disputait ses nefs aux bancs de madrépores, aux labyrinthes de lithophytes, dans lesquels les avait

engagés son ardente perquisition des secrets de la nature, le poète égalait en lui le naturaliste ; et, tout en se défiant de ces aspects dangereux, il se délectait aux parfums qu'exhalaient les plages.

Un jour, Colomb vit s'élever à la surface des flots une multitude innombrable de tortues aux larges écailles, qui, pareille à une armée en marche, suivait une direction unique et comme sous l'ordre d'un chef allait se dirigeant au nord. Cette population s'avançait régulièrement et couvrait au loin la mer de ses carapaces. Telle était l'affluence de la tribu cuirassée, que ses foules mouvantes retardaient la marche des caravelles. Les proues heurtaient en vain cette épaisse migration. C'était le moment de la ponte. Des abîmes lointains, la peuplade des chéloniens allait aborder en même temps la côte méridionale de Cuba et y déposer dans le sable ses œufs que le soleil devait faire éclore.

Le lendemain, une scène différente remplit l'horizon de mouvements et de cris. Des phalanges d'oiseaux pélagiques traversaient les airs. Des bandes de grues se suivaient. Des vols de corbeaux marins se succédaient par troupes. C'était une caravane aérienne, une migration immense ; ils venaient des archipels de l'île des Pins et des Jardins de la Reine, des îles plus éloignées des Caïmans ; et, comme s'ils avaient un rendez-vous à jour fixe, ils se dirigeaient en passant par Cuba vers un point inconnu.

Ce passage fut suivi de l'arrivée silencieuse, mais éclatante, des plus légers hôtes de l'air. Des papillons aux ailes richement diaprées se déployèrent dans l'atmosphère en mobile tenture. Ce peuple aérien égarait son vol au large dans les airs ; sa masse compacte passant au-dessus des navires interceptait les rayons du soleil. La multitude ailée, se poussant elle-même et chassée par la brise, se heurtait contre les mâts, les cordages, et nombre de blessés restaient sur le tillac des caravelles. Leurs nuées se succédaient sans interruption. Mais le soir, le vent d'ouest et les fortes ondées qui le suivaient les dispersèrent dans l'espace.

Enfin, le 6 juillet, on prit terre pour remercier Dieu de sa protection signalée à travers des dangers si continus. Colomb fit dresser un autel sous les ombrages du cap le plus voisin, et la messe y fut solennellement célébrée.

Pendant la cérémonie un Cacique vénérable s'approcha, observant

avec attention tout ce qui se faisait. Il comprit qu'il s'agissait d'un acte religieux. Après que Colomb eut fini ses actions de grâces, le vieillard, le saluant, lui offrit une corbeille de beaux fruits et, s'asseyant auprès de lui, au moyen de l'interprète Diego, lui dit :

« Il est juste de rendre grâces à Dieu des biens qu'il nous accorde. J'ai appris que tu avais précédemment parcouru avec ta puissance ces contrées qui jusque-là t'étaient inconnues, répandant une grande frayeur parmi les populations ; mais ne t'enorgueillis pas de cela. Rappelle-toi, je te le recommande et t'en prie, qu'au sortir du corps l'âme trouve deux routes : l'une, conduisant à une demeure fétide et ténébreuse, préparée pour ceux qui ont désolé leurs semblables ; l'autre, menant à un séjour délicieux et fortuné, disposé pour ceux qui pendant leur vie aimèrent la paix et la maintinrent parmi les hommes. Par conséquent, si tu te crois mortel et penses que chacun est rétribué selon ses œuvres, ne fais aucun mal à personne. »

La piété de Christophe Colomb fut émue et consolée par ces paroles. Jusque-là, parmi les indigènes, il n'avait rien vu qui marquât une aussi claire notion de la vie future. Le messager de l'Évangile bénit Dieu d'avoir accordé cette lumière aux hommes de bon vouloir relégués en ces régions lointaines. Ce vieux Cacique lui rappelait un de ces justes de la loi primitive, habitant comme Raguel les contrées idolâtres. L'amiral répondit, par l'organe de l'interprète, qu'il était venu des extrémités de l'Océan dans ce pays, envoyé par ses souverains pour enseigner la véritable religion, faire régner la justice, assujettir les inhumains Caraïbes, les forcer à la paix et protéger les nations pacifiques.

A cette idée, le Cacique ne put retenir des larmes d'attendrissement.

L'amiral répara un peu les navires, prit de l'eau, du bois et se dirigea sur Hispaniola. Mais, au moment où s'enflaient toutes ses voiles, une bourrasque des plus violentes le surprit et faillit le faire sombrer. La *Santa-Clara* avait été si gravement endommagée par les cayes, qu'elle faisait eau de plusieurs côtés. Les efforts des calfats, le jeu continu des pompes, pouvaient à peine l'empêcher de couler bas. Pour surcroît de maux, les vivres manquaient ; chaque homme n'avait par jour qu'un biscuit et un coup de vin. L'amiral, voulant partager la pénurie commune, se contentait d'une ration de matelot. Les lames déferlaient avec une telle violence, qu'elles enfoncèrent sous l'eau les bordages de la *Santa-Clara*. L'équipage n'espérait plus aucun secours

humain. Dans l'imminence du naufrage, Dieu secourut son serviteur et lui permit de s'ancrer sur un fond du cap de Sainte-Croix, où les naturels lui apportèrent abondamment du pain de cassave, des poissons cuits, des oiseaux, des agoutis et des fruits de toute sorte.

Son projet était de pousser directement jusqu'aux îles Caraïbes. En considérant cette race impie, qui depuis des siècles désolait les splendides séjours que la Providence avait préparés pour le bonheur de ses enfants ; en se rappelant la violation permanente des lois de l'humanité, sa gourmandise homicide, l'impunité dont s'enorgueillissait sa barbarie, ses coupes réglées parmi les populations pacifiques, qui frémissaient d'horreur à leur seul nom, il résolut d'assujettir de tels mécréants. Il voulait parcourir l'archipel, fouiller les repaires des mangeurs d'hommes, incendier leurs cases, leurs canots, pour les empêcher de poursuivre plus longtemps leurs forfaits. Il espérait les frapper d'impuissance par une croisière qui les obligerait à se séquestrer dans leurs îles et à les cultiver, au lieu d'y transporter, pour l'y engraisser, un bétail humain.

Malgré le délabrement des caravelles, comme la mer s'était radoucie, il se dirigeait sur les Caraïbes, dont il lui tardait d'abolir l'empire. Mais Dieu ne permit pas que son serviteur, messager de la paix, accomplît une mission de châtiment et de punition vengeresse. Dès qu'ils eurent dépassé l'île Mona, portés par un vent favorable vers les repaires des cannibales, la puissance invisible qui l'avait jusque-là soutenu, lui fut soudain retirée.

Il y avait, ce jour-là même, cinq mois révolus qu'il était parti d'Hispaniola.

Pendant cent cinquante jours consécutifs, son investigation des eaux, de l'air, du sol, sa contemplation des œuvres de Dieu, ses tentatives pour pénétrer les secrets de ce monde, les efforts de son intelligence pour résoudre les interprétations contradictoires des indigènes et atteindre quelque vérité géographique, sa lutte prolongée contre les éléments, entretenant son âme, son esprit, son corps dans une triple activité, avaient épuisé ses forces. Le sentiment de sa responsabilité, la nécessité de diriger constamment lui-même cette difficultueuse navigation, dont une partie ne fut qu'un long sauvetage, l'avaient emporté sur les besoins de son âge, sur ses douleurs, fruits de ses labeurs maritimes, sur le manque de nourriture, sur la privation absolue de sommeil. Les difficultés semblaient, ainsi que

les périls, raviver son énergie. Mais à ce moment, la mer étant belle et la brise excellente, sa vigueur s'évanouit tout d'un coup. La nature reprit ses droits.

Chacun de ses organes entra dans une sorte de sommeil. Son cerveau comme ses yeux et ses jarrets cédèrent à une fatigue qui dépassait les ressources humaines. L'épuisement étant général, la réparation devait l'être aussi. Il y eut donc suspension absolue des facultés physiques et morales. C'était une léthargie complète. Sans les lentes pulsations du cœur et la flexibilité des membres, on eût cru que cette âme sublime était retournée vers son Créateur.

Dans ces circonstances, les pilotes laissés à leur propre conseil, con-



Pendant qu'une chaloupe sondait l'embouchure du fleuve de l'Or. (P. 159.)

sidérant l'impossibilité de naviguer par le travers des Caraïbes avec des caravelles fracassées, à demi noyées et presque sans gréement, mirent le cap sur l'Isabelle.

Ce que la *Santa-Clara* rapportait dans son château de poupe, sous le nom d'amiral, était un corps immobile, sans conscience de son être. Le 29 septembre, la flottille entre dans le port si désiré. Cinq mois d'absence avaient fait craindre qu'elle n'eût péri. Enfin, après un sommeil de cinq jours et de cinq nuits, une voix bien connue du cœur de Colomb le tira de sa léthargie. En s'éveillant, il se trouva dans les bras

de son second frère Barthélemy dont il n'avait pas entendu parler depuis huit ans. Son autre frère, Diego, lui prodiguait également ses soins.

Outre les nouvelles que don Barthélemy avait apportées d'Espagne, l'amiral en reçut bientôt de plus récentes par Antonio de Torrez qui arriva, conduisant quatre caravelles, chargées des approvisionnements en subsistances, médicaments, vêtements, marchandises qu'il avait demandées, et amenant pour le service de l'hôpital un médecin, un apothicaire ; en outre, quelques ouvriers mineurs et jardiniers.

Une missive de la reine, datée du 16 août 1494, était particulièrement faite pour consoler l'amiral et rafraîchir son âme de ses suaves sympathies.

Cette lettre, la première qui soit parvenue de l'ancien monde au nouveau, est d'une importance intime pour l'histoire de Christophe Colomb. Elle rappelle le but véritable de sa découverte.

La Reine lui dit d'abord : « Nous rendons de vives actions de grâces à Notre-Seigneur. Nous espérons qu'avec son aide cette œuvre, qui est la vôtre, sera cause que notre sainte foi catholique recevra une grande extension... »

Elle ajoute : « Dans tout ceci, l'une des principales satisfactions que nous goûtions est de sentir que cette entreprise a été conçue, mise au jour et exécutée par votre génie, votre habileté, votre labeur. Et il nous paraît que tout ce que, dès les premières ouvertures, vous nous aviez annoncé devoir arriver, s'est effectué en majeure partie, avec autant de précision que si vous l'eussiez vu s'accomplir avant de nous le dire. »

Isabelle disait à Colomb avec quel plaisir elle relisait ses lettres, et lui parlait de ses obligations pour de tels services. Tout en le remerciant de ses détails, elle en réclamait de plus amples sur ces régions nouvelles. Sa vive curiosité des œuvres de la nature, que stimulait son amour des œuvres de Dieu, s'informait du nombre, de l'étendue, de la distance respective de ces îles, des noms primitifs qu'elles portaient, de leurs productions diverses. Isabelle souhaitait pouvoir, transportée d'un trait sous ces cieux éclatants, contempler les magnificences équinoxiales, admirer les splendides décors de cette région inconnue.

Toutefois, ces consolations ne pouvaient remédier au mal qui s'était commis pendant son absence.

Le commandant Pedro Margarit avait trompé l'attente de l'Amiral, trahi l'honneur militaire, et s'était insurgé contre le Conseil du gouvernement. Au lieu de procéder à l'exploration de l'île, il alla camper à dix lieues de l'Isabelle, logeant sa troupe dans les villages des Indiens, où elle vivait, dispensée de l'appel, de la retraite, des exercices, tandis qu'il courait lui-même à la recherche du plaisir. Les soldats semblaient faire beaucoup d'honneur aux Indiens en leur prenant leurs provisions, leur or, et en consommant dans quelques jours des vivres qui leur auraient suffi pour le tiers de l'année.

Cependant, après avoir ruiné les habitants de la Véga Réal, et fait maudire le nom espagnol dans la plus riche contrée de l'île, Pedro Margarit, effrayé de sa responsabilité, tenta de prévenir le retour de l'amiral en s'enfuyant sur les navires qu'avait amenés don Barthélemy. Comme il ne pouvait pas s'en emparer tout seul, il recruta des mécontents.

Ils se saisirent de quelques bâtiments à l'ancre dans le port, et s'enfuirent lâchement en vrais déserteurs.

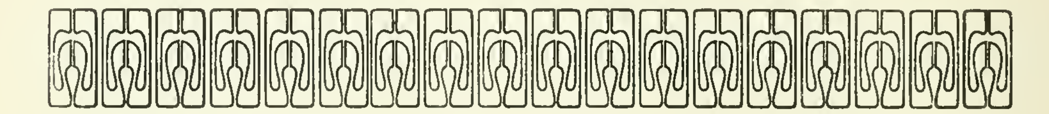
Les soldats se trouvant laissés à leur propre conseil se débandèrent, s'en allant par groupes de divers côtés, multipliant les avanies dont ils accablaient les Indiens. Jusque-là les indigènes s'étaient soumis à la force. Mais quand, par cette division, les Espagnols se furent affaiblis, les Indiens songèrent à recommencer les sanglantes scènes du fortin. A l'exception de Guacanagari, toujours retenu par son dévouement pour Colomb, les Caciques se liguèrent avec « le Seigneur de la maison d'or » pour exterminer sur tous les points de l'île à la fois ces superbes déprédateurs. En divers lieux, des Castillans furent égorgés. Le cacique Guatiguana en fit massacrer dix qui habitaient les bords de la grande rivière. Puis, il incendia la grande case servant d'hôpital aux Espagnols, et dans laquelle se trouvaient alors quarante fiévreux ou convalescents.

Le farouche « Seigneur de la maison d'or », Caonabo, destructeur du fortin, résolu d'anéantir ces étrangers, fit alliance avec les Ciguayens, tribu belliqueuse du nord-ouest qui, exposée aux incursions des Caraïbes, avait contracté l'habitude des armes.

Telles étaient les conjonctures critiques au milieu desquelles Colomb revenait dans l'île, alors qu'exténué, il aurait eu besoin d'un complet repos d'esprit et de corps.

Des bruits inquiétants lui arrivaient de différents côtés. Sur ces

entrefaites, le roi Guacanagari vint à l'Isabelle ; il voulait à toutes forces voir l'amiral. Il se montra profondément affecté de le trouver malade. Il revint sur les tragiques événements du fortin, protesta de nouveau avec larmes qu'il n'avait pu empêcher ce malheur et lui apprit le complot formé pour l'extermination des Espagnols.



Chapitre treizième.

Colomb se rend maître de Caonabo. — Il déjoue les plans de l'artifieux Caraïbe. — Combat de deux cent vingt Espagnols contre mille indigènes. — Complot de la famine. — Les calomnies contre Colomb et ses frères. — Nomination d'un commissaire chargé d'informer sur les plaintes. — Départ de Colomb pour la Castille avec les malades, le Cacique Caonabo et trente-deux captifs indiens. — Les courants et les vents contraires. — Ils abordent à la Guadeloupe pour y prendre des vivres. — La famine se fait sentir. — Admirable conduite de l'amiral. — Dégoûté du monde, il revêt publiquement l'habit des Franciscains, puis se rend à la Cour. — Discrédit des Indes dans l'opinion publique. — Colomb refuse une principauté de douze cent cinquante lieues carrées avec le titre de Duc. — Outrages concertés contre lui au moment du départ pour sa troisième expédition.



L'AMIRAL ne pouvait laisser impunis les assassinats commis par Guatiguana, et son forfait contre les quarante malades. Prévoyant qu'une plus longue mansuétude occasionnerait une grande effusion de sang, il donna l'ordre d'attaquer à l'improviste le Cacique. Les troupes de Guatiguana furent défaites et dissipées ; mais on ne put s'emparer de sa personne.

En même temps l'Amiral essaya de rompre la ligue des grands Caciques.

S'il paralysait l'action de Caonabo, la pacification de l'île était assurée. Mais le relancer dans ses montagnes où le sol épineux lui fournissait une défense naturelle n'était pas chose aisée. D'autre part, on ne pouvait rester exposé à ses coups de main. L'amiral pensa devoir

combattre le guerrier caraïbe, par la ruse indigène, les stratagèmes indiens, et communiqua son idée à l'intrépide capitaine Alonzo de Ojeda. Il s'agissait d'aller trouver Caonabo dans ses possessions, à plus de soixante lieues de distance, de le saisir au milieu de son peuple et l'amener prisonnier. Pour cela on ne pouvait être nombreux, car on eût excité la défiance. Ojeda choisit neuf cavaliers dont le courage et la viguеur avaient fait leurs preuves, et prit le chemin de la Maguana. Il portait un présent au « Seigneur de la maison d'or ». Celui-ci ne se défiant point, à cause de leur petit nombre, reçut avec plaisir ce qu'on lui offrait. C'étaient des bracelets d'acier reluisant, pouvant se changer en menottes. Ojeda parvint, sous un adroit prétexte, à éloigner Caonabo de sa garde ; puis, l'ayant pris en croupe sur son cheval, il le fit étroitement garrotter et l'emporta, se dirigeant à fond de train sur l'Isabelle.

Après l'enlèvement du « Seigneur de la maison d'or », il y eut d'abord effroi et morne stupeur dans l'île entière.

Puis, les trois frères du Cacique tentèrent un soulèvement général. L'un d'eux, Manicatex, borgne, mais stratégiste, réunit cinq corps d'armée, s'élevant ensemble à cent mille hommes, et leur fit occuper tous les débouchés de la plaine royale, hors celui par où devaient passer les Espagnols, que la maladie avait réduits à deux cents fantassins et vingt cavaliers. Ceux-ci semblaient, d'avance, écrasés et perdus sous cette masse immense d'ennemis. On frémit à l'idée d'une telle disproportion de forces. Pour sortir vainqueur de la lutte, chaque Espagnol devait laisser sur place ou mettre en fuite cinq cents indigènes ! *un* contre *cinq cents* ! cela n'était jamais entré dans la pensée humaine.

Aux approches de la plaine, Colomb, cédant le commandement à don Barthélemy, monta sur une colline et se mit en oraison. Tel, autrefois, Moïse en marchant contre Amalec laissa le commandement à Josué, pour aller prier sur la montagne.

Au moment où cinq mille archers d'élite, engageant la bataille, obscurcissaient l'air de leurs flèches, à la supplication de Colomb, un vent violent s'éleva qui les faisait dévier ; elles tombaient inertes loin du but. L'épouvante saisit alors les Indiens. Se débandant, ils s'enfuirent de toutes parts, tandis que les Espagnols criaient *miracle !* et, enthousiasmés du prodige, s'élançaient à la poursuite des ennemis. Dans sa reconnaissance, Moïse avait fait élever sur le lieu un autel qu'il appela : « Le Seigneur est ma gloire. »

Dans sa gratitude, Colomb fit aussi dresser un autel, célébrer une messe d'action de grâces, et, en mémoire de ce divin secours, élever là une Croix.

Cette victoire, humainement impossible, fut appelée de son vrai nom : *le miracle des flèches*. Ce triomphe inespéré demeura dans le souvenir de la colonie. Et pour l'éterniser fut érigée une église dont les vieilles peintures montrent encore aujourd'hui, sur les murs latéraux et au-dessus du maître-autel, la grâce qu'accorda la Vierge conçue sans péché à son fidèle serviteur.

Le lieu où pria Colomb continue d'être appelé la *sainte colline*, *Santo Cerro*.

L'amiral continua sa marche victorieuse dans plusieurs parties de l'île, maintenant la discipline parmi ses hommes, rendant la justice aux indigènes que sa présence protégeait contre toute insulte.

Il établit alors des impôts réguliers, consistant en poudre d'or. Malgré leur modération, une profonde tristesse s'étendait sur Hispaniola.

Les corvées exigées de leurs sujets par les Caciques n'étaient jamais que de courte durée ; elles se bornaient à quelques légers droits de chasse et de pêche, à un peu de cassave, de coton, et au service en temps de guerre. Les indigènes n'accomplissaient aucun travail pénible, la nature pourvoyant elle-même à leurs principaux besoins. En grande partie, leur temps se passait dans la sieste, les jeux et les danses. Ceux du littoral s'absorbaient dans une contemplation rêveuse au bord de la mer, tandis que les habitants de l'intérieur passaient les heures sous de délicieux ombrages, occupés de récits, de chants et de danses.

Si le travail était pénible pour ces constitutions molles et frêles, participant de l'existence facile des fleurs et des oiseaux, la régularité des labeurs n'était pas moins insupportable à ces peuplades ennemies de toute contrainte, chez lesquelles la paresse n'était ni un vice ni un défaut, mais formait un mode même de l'existence. Les indigènes demandaient naïvement aux Espagnols quand ils comptaient retourner au *Turey*.

Cependant, voyant s'élever leurs constructions de pierre, remarquant qu'ils renvoyaient leurs vaisseaux sans se rembarquer, ils comprirent que les Castillans s'étaient établis dans leur pays ; ils se reconnurent en servitude et tombèrent dans une profonde mélancolie.

Ne dissimulant pas leur impuissance à expulser par les armes ces

odieux étrangers, ils imaginèrent de les livrer à la famine. Comme les Espagnols étaient grands mangeurs, que depuis longtemps ils n'avaient point reçu d'approvisionnements et comptaient toujours un assez grand nombre de malades, les indigènes crurent les détruire en les abandonnant à eux-mêmes. Ils cessèrent donc de cultiver la terre ; ils en arrachèrent même les arbres à fruits, puis se retirèrent dans les montagnes.

Ce complot de l'abstention et de l'éloignement s'exécuta sans obstacles, mais aux propres dépens de ceux qui l'avaient conçu.

Cependant les déserteurs étaient arrivés à la Cour. Leur justification n'était possible qu'en peignant sous des dehors affreux l'administration de l'amiral. Pedro Margarit et Boïl trouvèrent dans les bureaux de la marine un retentissant écho de leurs exagérations et de leurs calomnies. Fonseca, Juan de Soria ne manquèrent pas d'appuyer ces plaintes. Non contents d'attaquer son caractère comme chef de gouvernement, ils cherchèrent à porter atteinte à sa probité ; ils l'accusaient de se procurer de l'or au détriment des droits de la couronne.

Au milieu de ces aigres récriminations, qui prenait la défense de Colomb ? qui rappelait les conjonctures terribles dans lesquelles il avait agi ? L'amiral était étranger, absent, ses ennemis ne rencontraient aucun contradicteur ; l'unanimité de leurs plaintes devait obtenir crédit.

Malgré la foi d'Isabelle dans la vertu de Colomb, le nombre et l'unanimité des accusations qui arrivaient au pied de son trône ne pouvaient manquer d'ébranler sa confiance. Elle voulut, prudemment, s'enquérir de la cause de cette animadversion. Au lieu d'un juge instructeur, elle eut l'intention de choisir, pour lui faire un rapport sur les faits, Juan Aguado, intendant de la chapelle royale, qui se trouvait l'obligé de Colomb, puisque l'amiral l'avait recommandé à la reine à son retour en Castille. Isabelle avait lieu de penser que ce choix serait, moins que tout autre, désagréable au vice-roi des Indes.

Juan Aguado partit avec quatres caravelles. Il emmenait l'ingénieur des mines, Pablo Belvis, métallurgiste fort connu, suivi de plusieurs maîtres mineurs et ouvriers fondeurs, pourvus de tous les engins de leur art, ainsi que d'une certaine quantité de mercure, « pour retirer l'or disséminé dans le sable au moyen de l'amalgamation ». On avait songé à faciliter l'exploitation des veines et des sables aurifères.

Aguado possédait par sa lettre de créance un pouvoir discrétion-

naire, que limitait assurément l'instruction verbale qui en accompagna la remise. Mais durant ses rapports avec l'ordonnateur de la marine, il reconnut l'influence de Fonseca sur le monarque, les dispositions de celui-ci envers l'amiral, et comprit de quel côté il devait s'appuyer pour son avancement.

La flottille arriva heureusement au port de l'Isabelle. En ce moment l'amiral combattait, dans les états de Caonabo, les frères du Cacique, qui s'étaient révoltés. Aguado, comme s'il eût été le vice-roi des Indes, s'attribua toutes les juridictions de la colonie, somma les chefs de service de venir lui rendre compte, en semonça quelques-uns vertement, osa en faire emprisonner quelques autres.

Après avoir malmené les serviteurs de l'amiral, fulminé contre lui des menaces, il dit que l'aîné des Colomb prolongeait son absence par frayeur, n'osant comparaître devant son juge, mais qu'il saurait bien le faire venir. Sur ces entrefaites, Colomb, instruit de l'arrivée du commissaire royal, revint à l'Isabelle.

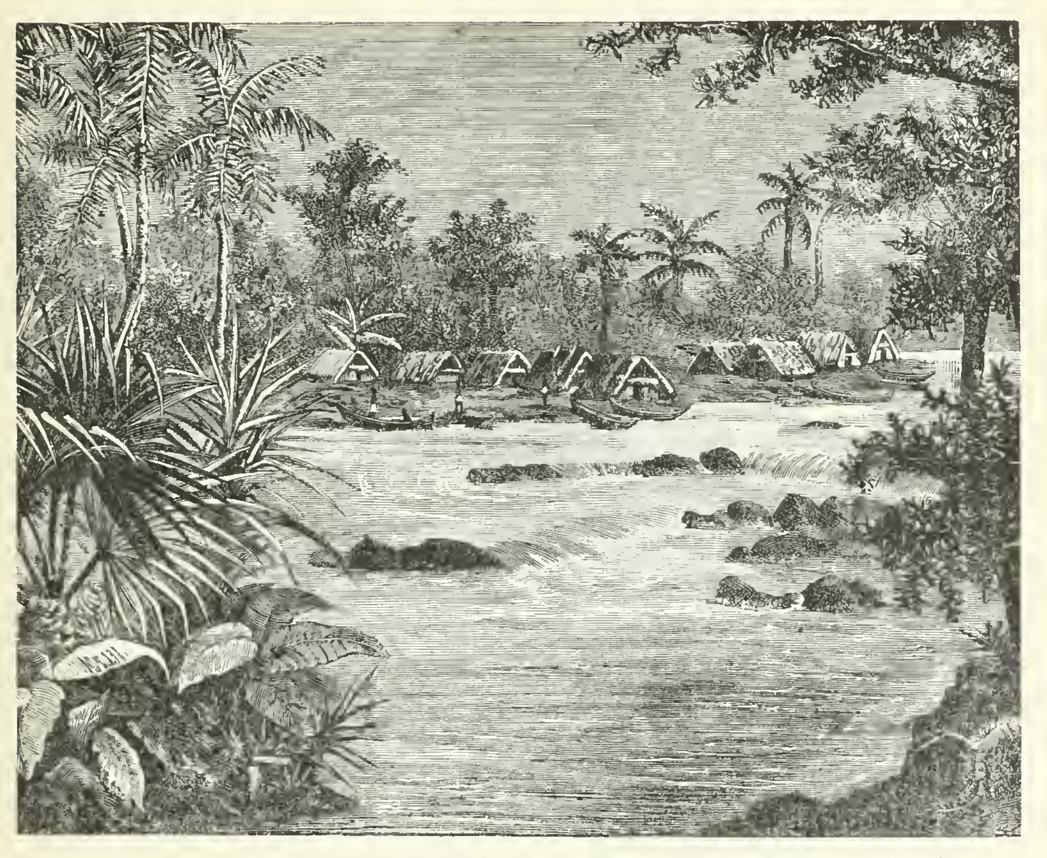
C'était le moment critique. Aguado triomphait, car il savait la vivacité de l'amiral et pensait que, tant d'insolences comblant la mesure de la patience humaine, il lui serait impossible de ne pas s'emporter ; en ce cas, il n'y aurait plus qu'à faire établir qu'il avait manqué en sa personne au respect de l'autorité royale. Mais plus l'injure dépassait les bornes des convenances, plus le serviteur de Dieu éprouvait un secret plaisir à supporter l'humiliation.

Lors donc qu'Aguado s'avança pour montrer sa lettre de créance, l'amiral l'accueillit en grand apparat, au son des instruments ; il fit répéter la lecture de cette lettre, et assura gracieusement le commissaire royal qu'il était tout prêt à faire ce qui lui serait prescrit de la part des souverains. Un tel calme étonna et confondit Aguado. Pourtant, comme cette déférence l'éloignait de son but, il se mit à parler d'un ton arrogant, afin de provoquer au moins par l'inconvenance de ses manières la colère de l'amiral. Mais, à sa stupéfaction, celui-ci « souffrait son insolence avec une grande modestie ».

Aguado, s'avouant l'inutilité des provocations, n'eut d'autre parti que d'informer contre son ancien protecteur. Il ramassa les témoignages de la lie des colons, des paresseux, des lâches, des soldats mécontents des corvées. Quelques Indiens eux-mêmes vinrent porter plainte contre Colomb, leur unique défenseur, qu'ils rendaient responsable des excès commis par tous les Espagnols.

En décembre, l'instruction qu'avait commencée Aguado formait un énorme dossier, qui lui parut plus que suffisant pour perdre sans retour Colomb. Il songeait à repartir et avait donné des ordres à cet effet. On hâtait fort activement les préparatifs quand, au commencement de janvier 1496, une de ces tempêtes inconnues de l'Europe et qui n'ont pas de nom dans nos langues, mais que les insulaires appelaient *hurracan*, éclata sur l'île.

C'était une de ces convulsions effrayantes de la nature dont le carac-



Ils trouvèrent des cases dont les habitants s'enfuirent à leur approche. (P. 171.)

tère destructeur rappelle les éruptions précédées de tremblements de terre. De mémoire d'homme on n'avait ouï raconter pareille perturbation. La plus violente des trombes traversa la côte nord-ouest d'Hispaniola, arrachant, déracinant comme des herbes les arbres géants; elle enleva les navires amarrés dans le port, les plongea dans les flots à plusieurs reprises et les enfouit disloqués au fond des eaux. Dès que cessa ce terrible phénomène des airs, un gonflement subit souleva la

mer. Ses flots se dressaient mugissants vers le ciel obscurci. Tout à coup, par un raz de marée, ils franchirent l'éternelle barrière imposée à leur courroux et s'avancèrent dans l'intérieur des terres, inondant les pays plats de la côte. Les Espagnols croyaient que c'était la fin du monde ; les Indiens voyaient dans ce chaos le châtiment de leurs persécuteurs.

Après que le fléau fut passé, on courut au port. Hélas ! des quatre caravelles d'Aguado, des trois autres qui s'y trouvaient à l'ancre, une seule s'y voyait encore... la plus petite, la plus usée, la plus fragile de toutes : la *Niña !* cette caravelle qui avait secouru l'Amiral dans son naufrage de la Navidad, qui l'avait ramené à Palos, qui l'avait ensuite, sous le nom de *Santa-Clara*, conduit à l'exploration de la mer de Cuba, à la découverte de la Jamaïque, à l'archipel des jardins de la Reine, d'où elle était revenue criblée, ouverte, et qui, menaçant de couler bas dans le port, semblait inévitablement condamnée à être démolie ; la *Niña* avait seule échappé à ce terrible désastre !

L'amiral commanda aussitôt de réparer la *Santa-Clara* et de construire une autre caravelle qui s'appellerait la *Sainte-Croix ;* il comprenait l'urgence d'arriver en Castille en même temps que son nouvel accusateur.

Avant de partir, Colomb voulut régler le régime intérieur de la colonie. En vertu de ses pouvoirs et privilèges, il nomma pour son lieutenant général son frère, don Barthélemy, sous le titre d'Adelantado, par lequel on le désigna toujours depuis lors. Il nomma aussi comme magistrat supérieur de l'île François Roldan, autrefois attaché à son service personnel, homme d'un esprit net, plein de discernement et porté à la jurisprudence. L'amiral l'avait élevé précédemment à la charge de juge en premier ressort, dont il s'était acquitté à la satisfaction générale.

A la fin de février, les deux caravelles furent en état de tenir la mer. On procéda à l'embarquement. Les malades, les mécontents, les hidalgos désenchantés, au nombre de deux cent vingt-cinq, et trente-deux Indiens, parmi lesquels on remarquait le fier Caonabo, avec un de ses frères, son fils et son neveu, furent répartis entre les deux nefs. Aguado monta sur le navire neuf, et Colomb sur la pauvre mais fidèle *Santa-Clara.*

Le 10 mars, on quitta le port en s'avançant à l'est par une route nouvelle.

L'expérience n'avait pas encore appris qu'il fallait gouverner directement au nord pour rencontrer les vents alisés qui favorisent le retour en Europe. Colomb eut à combattre la force des vents et à se fatiguer par d'incessantes manœuvres. Vingt-six jours de lutte persistante avaient sensiblement diminué les vivres. L'Amiral dut chercher à se ravitailler ; et, revenant sur sa marche, il aborda la Guadeloupe où l'on trouva dans une case des vivres, du miel, de magnifiques perroquets et un bras d'homme qui rôtissait devant le feu. Un fort détachement mis à terre ramena le lendemain des enfants et dix femmes.

Les Espagnols passèrent neuf jours à parcourir l'île et à réunir des tas de cassave. Au moment de mettre à la voile, l'Amiral fit déposer à terre les femmes et les enfants qu'il avait chargés de ces bagatelles dont s'affolaient tous les Indiens.

Le 20 avril on remit à la voile. La lutte contre les vents recommença ; puis on éprouva de la bonace, et au 20 mai l'on était encore au milieu de l'Océan. Aucun des pilotes ne savait dans quelle latitude on se trouvait. La tristesse et le découragement gagnaient les esprits. Déjà l'eau manquait ; les vivres étaient notablement diminués ; il fallut mettre tout le monde à la ration exiguë de six onces de pain par jour. Comme à son ordinaire, l'amiral donnait l'exemple de l'égalité dans le malheur. L'ignorance de la distance où l'on était encore de la terre aggravait l'inquiétude générale. Les pilotes se considéraient comme égarés dans l'incommensurable Océan. L'amiral assura que l'on était alors éloigné d'environ cent lieues du méridien des Açores, ce qui se trouva exact.

La souffrance s'aggravait d'heure en heure. Des murmures commençaient à se faire entendre. Les Espagnols lançaient des regards tantôt douloureux et tantôt courroucés sur les trente Indiens qui restaient dans les navires. La faim horrible qui domine tout sentiment éveillait la cruauté et conseillait le crime. Il se formait des groupes parmi les Espagnols. Tous proposaient à voix basse de tuer et de manger les Indiens ou de les jeter à la mer pour se débarrasser de ces bouches inutiles ; ce qui donnerait aux rations un supplément journalier de cent quatre-vingts onces de pain. Ce dernier parti semblait prévaloir.

Le 7 juin, la motion de cette cruelle nécessité fut faite publiquement. Mais quand cet atroce conseil de la faim fut connu de l'amiral, la douceur compatissante qu'il avait montrée jusque-là fit place à l'énergie la plus courageuse. Sa taille se redressa pleine de majesté ; il domina le tumulte du désespoir. Dieu lui venant en aide, il fit taire la faim et signifia fermement à ces hommes égarés par le péril qu'il avait découvert les Indes pour les enfanter à Jésus-Christ Notre-Seigneur ; que ces Indiens rachetés au prix du même sang étaient leurs frères ; qu'il les conduisait en Castille pour en faire des enfants de l'Église, des amis de la nation espagnole, et qu'il ne permettrait pas cet abominable forfait. Il leur rappela que la patience dans les souffrances était la vertu des chrétiens, la marque de leur supériorité ; et il ajouta qu'au surplus la peur qui conseillait cette affreuse lâcheté s'inspirait de l'erreur et de l'ignorance, car dans trois jours on serait dans les eaux du cap Saint-Vincent.

A ces mots, les officiers se récrièrent; d'après leur estime, ils en étaient encore fort loin. L'amiral leur imposa silence, fit continuer le même rumb ; puis, le troisième jour au soir, il commanda de carguer les voiles et de louvoyer pendant la nuit, parce que le lendemain on apercevrait la terre.

Mais ces gens affamés le supplièrent de les laisser arriver au plus vite, disant qu'ils aimaient mieux courir le risque d'échouer sur la première côte que de mourir assurément de faim en pleine mer. A ce sujet un grand débat s'éleva parmi les officiers ; les uns estimaient que l'on était près des côtes d'Angleterre ; les autres, près du canal des Flandres. Colomb tint ferme et fit exécuter ses ordres.

En effet, le lendemain matin, au point du jour, ils reconnurent le cap Saint-Vincent, qu'avait annoncé le vainqueur de la Mer ténébreuse.

Revenant sur leurs souvenirs et se rappelant, à partir de la première découverte, combien les diverses prédictions de Colomb avaient toujours été justifiées par les événements, la plupart des marins, et même des pilotes furent persuadés que, si l'amiral n'appelait pas à son aide les secrets de l'art magique dans toutes les grandes circonstances, il était doué d'une inspiration vraiment divine.

Colomb, ayant informé les rois de son arrivée dut attendre leurs ordres. Ce ne fut qu'un mois après qu'ils lui écrivirent d'Almazan. Leur message est daté du 12 juillet 1496.

Aguado avait eu tout le temps de communiquer à l'ordonnateur général de la marine l'énorme dossier emporté d'Hispaniola, d'y ajouter de vive voix ses commentaires et de faire circonvenir les Souverains. Il paraît que ses démarches ne furent pas infructueuses. Après avoir écouté maintes fois les plaintes de Boïl et de Pedro Margarit, la Reine avait encore pu recueillir les témoignages hostiles du commandeur Arroyo, du commandeur Gallego, de Micer Girao et de Pedro Navarro, tous serviteurs de la maison royale, auxquels, par conséquent, elle prêtait confiance.

On sait que, dégoûté des tromperies, des faiblesses de la Cour, ne comptant plus que sur Dieu, Colomb aurait, dès lors, voulu se séparer du monde. Sans souci de l'opinion, il avait laissé pousser sa barbe, et portait extérieurement son cordon par-dessus la robe de Saint-François, un peu écourtée. Nous ne sommes nullement éloigné de croire qu'il ait eu la pensée de suivre à la Rabida son vénérable ami, le Père Juan Perez de Marchena, qui retournait s'y ensevelir.

Cependant la lettre des souverains arriva.

Colomb se rendit aussitôt à Burgos, où se trouvait la Cour.

Quelles qu'eussent été les graves accusations portées contre lui, dès qu'il parut, la reine ne ressentit plus que l'attraction naturelle, l'intérêt mêlé de respect qu'inspirait à son âme cet envoyé de la Providence. Son seul aspect était la réfutation de ses ennemis. Il ne fut pas plus question des dénonciations de Boïl et de celles de Pedro Margarit, que des informations du commissaire royal Juan Aguado.

Colomb exposa dans sa réalité la situation de la colonie. Isabelle sut alors sous quelles dures lois il avait été contraint à ces mesures de salut, que l'égoïsme et la vanité taxaient de rigueur cruelle. L'amiral raconta aux souverains ses découvertes, parla des mines de Cibao et d'Hayna, donna des masques ornés d'or, des ceintures ornées d'or, des bourses remplies de graines d'or, des morceaux gros comme des fèves, et d'autres comme des noix, qui provenaient des mines découvertes au moment de son départ. Il leur offrit aussi des objets inconnus en Europe : des figurines, des armes, des instruments, des animaux, des plantes, des oiseaux qu'on n'avait point encore vus. Ces produits charmèrent la Reine. Ferdinand fut beaucoup plus sensible aux grains d'or. Ils remercièrent Colomb et le traitèrent publiquement avec honneur, au grand désappointement de ses ennemis.

Dans le commencement de l'automne, il n'y avait plus ni argent, ni vaisseaux, ni équipages pour exécuter une nouvelle expédition. Cependant sur l'ordre d'Isabelle six millions de maravédis furent destinés à l'armement de Colomb.

Le 20 octobre, le pilote Per Alonzo Niño, ramenant d'Hispaniola trois caravelles, entra dans le port de Cadix. Au lieu de se rendre immédiatement à la Cour, il s'en alla d'abord voir sa famille à Huelva, se contentant d'écrire qu'il était arrivé avec un chargement d'or. Le roi Ferdinand, très aise de cette nouvelle, changea aussitôt la destination des six millions affectés à Colomb, les employant à fortifier le Roussillon menacé par les Français. Ce fut seulement en décembre que Per Alonzo Niño présenta aux Souverains les dépêches dont il était chargé. Alors on eut la triste explication de la métaphore employée par le pilote. Ce chargement d'or qu'indiquait sa missive consistait dans le produit qu'on retirerait de la vente de trois cents prisonniers indiens qu'il avait à bord. Pour lui, c'était de l'or en barre !

Cette déception produisit un déplorable effet. Elle ressemblait à une mystification. Le roi Ferdinand en fut courroucé ; la reine se montra blessée de ce que, malgré ses ordres précédents relatifs à la liberté des Indiens, on en eût amené une telle quantité. L'amiral fut contristé de cet envoi et particulièrement des détails qu'il apprit sur la situation de la Colonie.

Toutes les calomnies des complices de Boïl paraissaient ainsi justifiées. Les bureaux de la marine se réjouissaient de l'humiliation du Génois. Ce mécompte ternit d'une déconsidération profonde le nom de Colomb. Personne ne se gênait plus pour critiquer l'amiral, même en sa présence. Chacun blâmait ses vues ; il était, dit-il, « accablé de reproches ». Les hommes d'État prétendaient que les rois ne couvriraient jamais leurs dépenses.

Isabelle, ferme dans sa foi en Colomb, partageant son désir d'accroître la science, de glorifier le divin Rédempteur, dit à l'amiral « de ne pas faire la moindre attention à ces propos, parce que sa volonté était de poursuivre cette entreprise et de la soutenir, dût-on n'en retirer que des pierres ; qu'elle ne s'arrêterait point à la dépense, parce qu'elle croyait que notre sainte foi s'étendrait ; et que ceux qui dénigraient l'entreprise n'étaient pas amis de sa royale couronne ».

Pour l'instant le trésor était épuisé, la flotte absente. On n'avait

ni navires, ni équipages, ni munitions. Force était d'attendre que le temps eût procuré des ressources.

Enfin le 23 avril de l'année suivante, Isabelle rendit une ordonnance pour l'achat de tous les objets destinés aux Indes. Elle rédigea des instructions touchant la population des îles et de la terre ferme. Le même jour, la Reine étendit les pouvoirs précédemment accordés à Colomb.

Toutefois, sa générosité n'était pas satisfaite. Les découvertes récentes de vastes îles, d'archipels nombreux, tant de fatigues, de dangers, méritaient une marque exceptionnelle de gratitude. Elle offrit donc à l'Amiral de lui constituer une Principauté au lieu dont il désignerait lui-même la situation. Ce domaine privé aurait une étendue de cinquante lieues de long sur vingt-cinq de large, et, à son choix, on l'érigerait en marquisat ou en duché.

Sans contredit, cette offre était séduisante. Ce duché, véritable principauté, répresentant une superficie de douze cent cinquante lieues carrées, eût permis à Colomb de fonder une puissante maison pour son second fils, tandis que l'aîné succédait à ses charges, titres et dignités. Mais l'homme de Dieu, le contemplateur du Verbe, ne laissait aucune prise aux considérations humaines. En lui l'Apôtre l'emportait sur le chef de famille. Or, projetant de découvrir l'espace entier du globe, d'en accomplir le tour et de délivrer enfin le Saint Sépulcre, il craignait que l'attachement naturel pour une propriété si vaste et le gouvernement domestique de ce petit État n'eussent le grave inconvénient de tenter son cœur de père, de retarder ses explorations, de ralentir l'accomplissement de ses travaux évangéliques, et avec un renoncement sublime il refusa la dotation royale.

Le 19 juin, la reine transmit à l'amiral des instructions pour la bonne administration et tutelle des pays nouveaux.

Mais ces instructions étaient données en pure perte. L'amiral n'avait ni troupes, ni colons, ni équipages, demandant à passer aux Indes. Malgré l'appât de la solde royale et les espérances de l'or, personne ne se présentait pour l'enrôlement.

Dans cette extrémité, grâce aux calomnies que les ennemis de l'amiral avaient répandues, on fut réduit à chercher dans les prisons et les galères des recrues pour Hispaniola.

On peut juger de la force des préventions contre cette colonie, puis-

que les condamnés à mort, en y passant seulement deux ans, étaient graciés, et qu'une seule année de séjour y rachetait toutes les condamnations et les peines au-dessous du dernier supplice. Ainsi, tous les escrocs, les parjures, les faussaires, les voleurs pouvaient, en allant à leurs frais à Hispaniola, revenir en Castille pleinement réhabilités.

Malgré les bienveillantes dispositions de la Reine, manifestées dès le mois de juillet 1496, pour une nouvelle entreprise de découvertes, on était arrivé au mois de septembre 1497 sans que les bureaux de la marine à Séville eussent assuré les moyens de cette expédition. Colomb venait de passer un an entier à attendre, à solliciter le payement de la solde arriérée due à ses hommes, dont la plupart l'avaient desservi et calomnié, mais qu'il plaignait et qu'il protégeait pour cela seul qu'ils avaient souffert. Les plus vifs soucis de l'amiral provenaient surtout de la situation où était laissée la colonie, qu'il pressentait tombée dans un état pire qu'on ne l'avait dit : ce qui était vrai.

Vers la fin de décembre, Colomb, voyant l'impossibilité de vaincre la résistance passive des bureaux de Séville, au dire desquels on ne pouvait approvisionner les navires à cause des prix excessifs que demandaient les marchands et du peu d'empressement qu'ils montraient à se charger des fournitures, se fit autoriser à chercher des fournisseurs d'après la taxe et, à défaut de soumissionnaires, d'y pourvoir au mieux.

Ainsi, après dix-huit mois de patience, le grand amiral était réduit à courir lui-même les boutiques pour acheter des haricots, des fèves, du riz, du vin, du porc salé, des pois chiches, de l'huile, débattre le prix des denrées et s'assurer de la qualité des vivres. Ce rôle étrange et cette fatigue, que son zèle pour le service de Dieu et des rois lui avait fait accepter, ne furent pas les moindres de ses sacrifices. Un historiographe royal parle aussi de ces peines inexprimables. Toutefois, malgré ses efforts, il ne put, avec la somme provisoire qu'il avait reçue, armer que deux caravelles. Son pressentiment de la pénurie où languissaient les colons d'Hispaniola le porta à les leur expédier sans retard. Elles partirent au commencement de février 1498.

Il paraît qu'en ce moment Isabelle insista de nouveau pour faire accepter à Colomb, en apanage, ce petit royaume particulier, de douze cent cinquante lieues carrées, qu'on lui avait offert de créer dans l'île

Espagnole. Christophe Colomb maintint le généreux dévouement de son refus.

Malgré l'appui de la reine, l'amiral dut employer les mois de mars, d'avril et une partie de mai à réunir lui-même les moyens d'entreprendre sa nouvelle expédition. Son activité parvint à déjouer l'inaction calculée de l'ordonnateur général et à surmonter les obstacles que lui suscitait la malveillance de ses bureaux ; de telle sorte qu'à la fin de mai, dans le port de San-Lucar de Barrameda, on voyait six caravelles prêtes à appareiller. Mais ce succès exaspérait Juan de Fonseca et ses créatures. Jusqu'alors l'amiral n'avait été offensé qu'indirectement ; on résolut d'essayer de l'injure violente et publique.

Un certain Juif, qui avait trouvé avantageux de recevoir le baptême, Jimeno de Bribiesca, déjà devenu officier payeur, voulant faire rapidement son chemin, se dévoua à ce rôle.

Dans plusieurs circonstances, ce Jimeno s'était essayé à braver et offenser l'amiral. Le jour de l'embarquement, il le suivit sur le port en l'injuriant de la manière la plus révoltante ; il paraît même qu'il osa, pour comble de bravade, le relancer sur son bord et l'y provoquer de ses outrageuses vociférations. On sait qu'au moment de s'embarquer, Colomb se recommandait plus spécialement à Dieu et à la sainte Vierge, et se disposait à son entreprise par des actes particuliers de piété. Son cœur en cet instant surabondait d'effusion chrétienne. Il se trouvait donc tout prêt au pardon, par conséquent à supporter plus aisément l'injure. Mais aujourd'hui l'outrage était si grief, si odieux, que le vieux marin se rappela ce qu'il devait à son rang d'amiral. L'impunité, cette fois, pouvait entraîner des conséquences désastreuses. L'offense avait lieu sous les yeux de toute l'escadre, de la foule encombrant les quais, des criminels, des bandits embarqués ; ceux-ci allaient prendre sa patience pour de la faiblesse et de la poltronnerie. Au moment du départ, il importait peut-être au salut des navires et au maintien de la discipline, fondée sur le respect de la force, de prouver sur-le-champ que l'âge n'avait point anéanti la vigueur de l'amiral et qu'il ne saurait pas moins faire respecter sa personne qu'exécuter ses commandements.

L'ex-juif qui s'acharnait contre lui était l'émissaire de cette coterie de sycophantes qui avait toujours entravé ses entreprises. Il ajoutait sa bassesse personnelle aux indignités de ses patrons. L'excès de

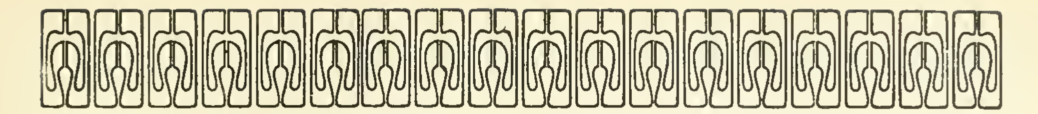
son impudence transporta l'amiral d'une sainte colère. On le raillait, enhardi par sa mansuétude ; on le bafouait comme un vieillard impuissant et débile ; il ressaisit soudain les forces de sa jeunesse. Moins usé par ses soixante-deux hivers que par quarante et un ans d'incessante navigation, le patriarche de l'Océan, grandi majestueusement par l'indignation, fit un pas vers son insulteur, et levant la main frémissante l'abattit sur sa face effrontée. Le misérable tomba comme assommé. L'amiral se borna simplement à châtier du pied ce vil aboyeur, qui s'enfuit au milieu des huées, cachant sous ses feintes larmes le secret de sa joie ; car dès ce moment sa fortune était faite.

C'est à tort qu'on a voulu considérer le châtiment infligé à Jimeno par l'amiral comme l'indice d'un caractère emporté ; c'était tout simplement de la police de bord. Il ne céda ni à la vivacité ni à l'irritation de l'amour-propre. Il fit ce qu'il avait à faire, suivant les mœurs des gens de mer de son époque et la nécessité du moment.

La prudence la mieux réfléchie n'eût pu préserver Colomb de l'écueil préparé sous ses pas avec une astuce infernale. S'il se bornait à faire chasser Jimeno par ses écuyers, il semblait se défier de ses forces, accuser sa vieillesse ; cette modération le tuait moralement ; il perdrait son ascendant personnel sur l'escadre et les malfaiteurs qu'elle transportait. C'est ce que voulaient ses ennemis. S'il réprimait lui-même l'insolence, n'eût-il donné qu'une gourmade, il y avait matière suffisante à le récriminer de voies de fait, de violence corporelle, de rage et de brutalité. Par cela même, toutes les accusations de Boïl, de Pedro Margarit et du commisssaire Juan Aguado sur sa violence et sa cruauté étaient prouvées sans réplique.

Cet incident, qu'avait fait naître don Juan de Fonseca, fut amplement commenté à la Cour par ses soins et ceux de ses partisans. Puisque, sur le sol même de l'Espagne, dans un port des rois catholiques, l'amiral traitait ainsi un de leurs officiers, que ne devait-il pas oser dans ces régions lointaines où son autorité s'exerçait sans contrôle ? Jimeno, l'infâme sbire de Fonseca, devint l'objet de la compassion et de l'intérêt de la Cour. On plaignit, on consola l'insulteur ; on l'indemnisa de son désagrément. Et l'offensé fut réprouvé par l'opinion publique.

Il n'était plus là pour se défendre. L'amiral avait levé l'ancre, recevant pour adieux l'outrage, et emportant le pressentiment du blâme dont on l'accablerait absent.



Chapitre quatorzième.

Aventures près des îles du Cap-Vert. — Les calmes plats de la zone torride. — L'Amiral, en danger de mourir de soif, est contraint de changer de route. — Découverte de la terre ferme. — Premier aspect du Nouveau Continent. — La bouche du Serpent et la bouche du Dragon. — L'avarie des vivres, des bâtiments. — Cécité de Colomb. — Découverte du renflement équatorial, puis du fleuve Océanique ou grand Courant équatorial. — Conquêtes scientifiques résultant de ce troisième voyage. — Événements survenus à Hispaniola durant l'absence de l'Amiral. — Mécontentement des Castillans. — Voyage de l'Adelantado à Xaragua. — Insurrection des naturels.

E 30 mai 1498, l'amiral était parti sous l'invocation de la très sainte Trinité, en ayant fait le vœu de donner son auguste nom à la première terre qu'il pourrait découvrir. D'indéfinissables perceptions ravissaient déjà son cœur d'Apôtre.

Ce n'était plus des îles que cherchait Colomb ; il allait maintenant interroger les espaces inconnus de l'Océan au midi et s'avançait résolûment à la recherche d'un Continent nouveau, que son intuition pressentait devoir exister sous une latitude plus avancée vers l'occident. D'après ses espérances, ce nouveau voyage allait presque égaler l'importance de sa première découverte.

Très préoccupé des besoins de la Colonie, étant arrivé à la hauteur de l'île de Fer, il dirigea sur l'Espagnole trois navires, leur indiquant le plus court chemin. Ensuite, avec les trois autres caravelles, il mit le cap vers la zone torride « au nom de la Très Sainte Trinité ».

Une attaque de goutte, aggravée par la fièvre, vint ajouter à ses fatigues. Mais, l'énergie de sa volonté dominant la douleur, il ne cessa pas de diriger en personne la navigation. Quand on eut dépassé l'île stérile de Belle-Vue, refuge des lépreux portugais, l'amiral porta au sud-est. Depuis le 27, on n'avait pu ni observer les étoiles ni prendre la hauteur, tant étaient épaisses les brumes.

Quand la flottille eut fait encore cent vingt lieues, le 13 juillet, le vent tomba tout à coup; les vagues s'aplanirent; les voiles pendaient flasques le long des mâts ; aucune brise ne ridait l'ardent miroir des

eaux qu'embrasait un soleil vertical. Les navires semblaient fixés par la quille sur la surface d'une mer d'argent. Le calme étouffant de l'air, l'immobilité de l'Océan dont l'immensité n'offrait qu'une teinte uniforme, la sensation d'une chaleur énervante avaient abattu l'esprit des matelots. On se trouvait dans la région encore inconnue des calmes, sur laquelle les conteurs de bord faisaient tant de récits sinistres.

Le premier jour, un soleil que rien ne tempérait sembla torréfier l'espace. Tout brûlait ; le goudron se liquéfiait. Heureusement, le lendemain d'épais nuages couvrirent le ciel ; il tomba quelques ondées de pluie en larges gouttes. Cependant la chaleur restait suffocante. Sous l'influence de cette chaleur, les vivres s'altéraient rapidement ; la corruption se mettait dans les salaisons. Le lard fondait comme devant le feu. Le blé se ridait et semblait se rôtir. Les bois des douves se desséchant, le vin et l'eau s'échappaient des fentes élargies. Malgré le péril, telle était cette asphyxiante chaleur, « qu'il n'y avait personne qui osât descendre sous le pont pour réparer les tonneaux et avoir soin des vivres ». Cette situation dura huit jours. L'absence du vent empêchait de s'y soustraire. L'Amiral s'adressa, comme toujours, à Celui qui l'avait secouru dans tant de périls.

« Pendant dix-sept jours, Dieu Notre-Seigneur me donna un bon vent », dit-il. Mais les provisions étaient avariées et la plupart putréfiées. Les barriques de vin étaient vides. Il ne restait plus qu'une seule barrique d'eau dans chacun des trois navires. On allait périr de soif. La détresse des équipages était affreuse. Au milieu des plus sombres appréhensions, le 31 juillet à midi, un domestique de l'amiral, étant monté par hasard dans les huniers, vit poindre à l'occident trois sommets de montagnes qui semblaient unies à la même base.

C'était la terre tant souhaitée !

Elle paraissait éloignée d'environ quinze lieues, et par une prodigieuse singularité, à cette distance, présentait mystérieusement l'emblème de la Trinité, dont l'amiral avait fait vœu de lui imposer le nom !

Les étranges circonstances de cette découverte, ces trois sommets paraissant sortir de la même montagne, et rappelant d'une manière si précise le vœu de l'Amiral, ont frappé les chroniqueurs contemporains et les historiographes royaux.

Aussitôt Colomb, cessant de cingler vers le nord, fit porter sur la terre qui lui était montrée, et la nomma la Trinité.

A l'heure de Complies, on trouva une crique entourée de terrains cultivés, parsemés d'habitations. La végétation exubérante et balsamique des alentours rappelait les vergers de Valence, au printemps. A son grand regret, Colomb ne put y entrer ; les ancres ne mordaient pas sur le fond. Il longea le rivage au midi pendant cinq lieues ; ayant alors rencontré un mouillage, il s'y arrêta. On remplit d'eau une barrique.

Le lendemain, 1er août 1498, les équipages descendirent à terre. Ils trouvèrent des empreintes de pas humains, des filets, des ustensiles de pêche, mais n'aperçurent personne. Suivant sa pieuse habitude, Colomb fit planter une Croix très élevée sur ce rivage, où il glorifia le nom de Jésus-Christ.

L'amiral remarqua, entre l'île de la Trinité et une terre voisine, un courant violent, accompagné d'un bruit jusque-là inconnu, tant il était épouvantable. Il donna à ce dangereux passage le nom de « bouche du Serpent ».

Avant de parvenir à cette redoutable « bouche du Serpent », Colomb avait à sa gauche l'extrémité supérieure du Delta de l'Orénoque, fleuve immense qui se décharge dans l'Atlantique par sept grandes bouches et quarante issues, sur une étendue d'environ cinquante lieues, qu'elles découpent en îles et en îlots de diverses grandeurs. Une végétation merveilleuse y étale sa confuse prodigalité. Au-dessus des mangliers, dont les branchages baignent dans l'eau salée, du milieu des tamariniers, des roseaux gigantesques et des fougères arborescentes, s'élèvent les anacardes, les palmiers à éventail, les cassias aux grappes dorées, entremêlés de lianes sarmenteuses qui rendent leur profondeur impénétrable aux regards comme à la lumière.

Ce fut donc sur ces masses de sombre verdure, paraissant sortir des eaux et s'élevant par étages jusqu'à borner l'horizon, que se porta d'abord le regard de l'Amiral. Il éprouvait quelque chose de nouveau, d'étrange et d'inexplicable quant à la nature de ces lieux ; car, loin de donner un nom collectif à ces îlots, il désigna la contrée du nom de « Terre de Grâce » *Gracia*, parce que la grâce de Dieu l'y avait conduit.

Le premier point du Nouveau Continent qui fixa nécessairement l'attention de Christophe Colomb est compris entre le cap Morro et le cap Médio, dans le Delta de l'Orénoque.

Les palmiers piriguaos au stipe lisse, magnifiquement couronné de panaches ; les bombax reliés entre eux par les fleurs d'or des banistères ; les passiflores, les vanilles entremêlées de convolvulus cramoisis ;

les panchupans aux innombrables bouquets de fleurs blanches, surtout les cierges, les raquettes, les cactiers cylindriques donnaient au sol une physionomie tranchée, profondément distincte de la flore des îles. Des bouquets de nopalées formidables, des végétaux aigus, à feuilles sagittées, les teintes d'un vert sombre, le ton presque brun des nervures, la force ligneuse des moindres plantes, le bleu du ciel plus foncé indiquaient des conditions nouvelles d'existence. A la masse de cette végétation colossale, à quelque chose d'immense et de puissant qui pénétrait son intuition, Colomb sentait qu'il n'était plus sous l'action prédominante de l'humidité saline ; que l'influence des mers cédait ici à l'abondance de l'eau douce, et qu'il voyait enfin la terre ferme.

Comme cette perspective d'uniforme verdure ne lui offrait aucun point de reconnaissance, il en chercha d'un autre côté. Après avoir couru bien des bordées, il aperçut la crête d'un promontoire qu'il crut une continuation de la terre de Gracia, ce qui était exact. Il fit puiser de l'eau dans la mer : elle se trouva si douce qu'elle parut bonne à boire. Un courant très fort le poussait vers l'est-nord-est. Plus on avançait, plus on trouvait l'eau douce et agréable à boire.

Dès qu'on aperçut des terrains déboisés et mis en culture, l'amiral fit descendre Pierre de Terreros avec un détachement. On trouva des sentiers frayés, du feu, du poisson et une maison sans toiture. On aperçut une multitude de singes ; mais aucun habitant ne se montra. Les Indiens avaient une telle supériorité dans la portée de la vue, la faculté de l'ouïe, la subtilité de l'odorat, qu'ils apercevaient les étrangers avant d'en être vus, entendaient leurs pas, reconnaissaient leurs traces, et ainsi se dérobaient à leur rencontre ; c'est pourquoi, à la terre de Gracia comme déjà dans l'île de la Trinité, les Espagnols ne purent en surprendre aucun.

Colomb ordonna de célébrer le Dimanche sur cette terre nouvelle. On éleva une grande Croix au point le plus exhaussé du rivage. L'amiral fut représenté à cette cérémonie par le vertueux capitaine Pierre de Terreros, car l'état aigu de son ophtalmie le forçait en ce moment à rester enfermé dans sa cabine.

Le premier Européen qui posa le pied sur le nouveau Continent fut donc Pierre de Terreros.

Le lendemain lundi, 6 août, l'amiral fit louvoyer près de la côte et s'empara d'un petit canot monté par cinq Indiens. Il leur donna des verroteries, des morceaux de sucre, des grelots, ce qui les combla

de joie, puis ordonna de les ramener à terre. Selon ses prévisions, les habitants, instruits du bon traitement qu'avaient éprouvé leurs compatriotes, couvrirent bientôt la grève. Tous voulaient venir aux caravelles. Ils apportaient en présent du pain, de l'eau, une sorte de vin, des boucliers, des arcs, même des flèches empoisonnées. Ils considéraient avec un étonnement indicible les Espagnols, les regardaient curieusement, flairaient leurs vêtements, leurs chaloupes et les bagatelles qu'ils leur donnaient.

Le lendemain, à huit lieues de là, l'amiral vit le cap de l'Aiguille, y trouva la campagne magnifique et la plage très peuplée.

Mais ce n'était que par échappées qu'il pouvait glisser un regard sur cette opulente contrée. Son ophtalmie l'empêchait de quitter sa cabine. Il interrogeait, et on lui rendait compte. C'est seulement par l'appréciation d'autrui qu'il essayait de juger. Ce lieu parut délicieux : il le nomma *les Jardins*. Plusieurs Indiens vinrent le prier, de la part de leur roi, de descendre à terre. La plupart paraient leur cou de plaques d'or de la grandeur d'un fer à cheval. Ils paraissaient fiers de cet ornement, et pourtant il n'y en eut pas un qui ne le cédât volontiers pour une sonnette. Malgré son désir de vérifier lui-même ces lieux, Colomb dut y renoncer ; les nécessités pressantes de la colonie remplissaient son cœur d'inquiétude. Sa santé épuisée par les veilles continues, ses yeux dans un état voisin de la cécité, lui faisaient sentir le besoin d'arriver à Hispaniola, d'où il aurait envoyé son frère Barthélemy continuer ses découvertes.

Christophe Colomb commanda de porter au couchant. On atteignit un grand golfe, qu'entouraient quatre golfes moindres, dans lequel se déchargeaient le Paria, le Guarapiche, le Fantasima, le Cacao, le Caripe. L'eau était très douce : « Je n'en ai jamais bu de pareille, » disait l'Amiral. Il appela cette sorte de mer intérieure « le golfe des Perles », c'est le golfe de Paria. Il espérait trouver un détroit au nord de ces parages, car on n'avait d'issue ni par le couchant ni par le midi. Mais on se vit enfermé de tous côtés par la terre. Le 11 août, Colomb levant l'ancre, revint sur ses pas pour franchir le dangereux détroit. Les courants l'y poussaient fortement.

Entre la pointe de la Trinité et la terre ferme se trouvent plusieurs îles qui ne laissent entre elles que des issues impraticables aux navires. Mais entre la plus grande de ces îles et le continent américain s'ouvre

un passage large d'environ une lieue et demie, le seul par lequel on puisse déboucher dans la mer Caraïbe. Toutefois, pendant les mois de juillet et août, le débordement des grands fleuves qui se déchargent dans le golfe de Paria donne aux courants d'eau douce une impulsion terrible. Cette masse d'eau fluviale heurte les îles qui s'opposent à son issue ; et de la lutte entre les flots d'eau douce et les vagues salées résulte un choc bruyant, qui imite les bouillonnements et le bruit des écueils.

Si, pour entrer dans le golfe de Paria, Colomb avait eu besoin du secours de la Providence, son assistance ne lui fut pas moins nécessaire pour en sortir. L'historiographe royal Herrera le reconnaît. « Là, le péril fut plus grand encore. »

Un peu avant midi, les trois caravelles se trouvaient près de la passe. Un bouleversement affreux se voyait dans les flots. Faute de vent, les pilotes, ne pouvant s'aider de leurs voiles, appréhendaient d'être jetés par la violence des courants sur les bas-fonds et brisés contre les rochers de l'un ou de l'autre bord. L'amiral avoua que s'ils parvenaient à se tirer de là ils pourraient bien dire qu'ils avaient été délivrés de la bouche du Dragon. « A cause de quoi ce nom lui demeura. »

Profitant d'une brise de terre, Colomb fit avancer les caravelles. « A peine les vaisseaux étaient-ils entrés dans cette espèce de défilé terrible, que le vent tomba entièrement, et ils manquaient à chaque instant d'être précipités contre les rochers. » Le pieux navigateur n'invoqua pas vainement son Maître. Au moment du plus grand danger, le secours invisible lui vint d'En Haut. Le vent se leva soudain avec force ; l'eau douce grossit ses vagues comme des collines. « Enfin Dieu voulut que cette même eau douce, maîtrisant la salée, jetât les vaisseaux dehors. » Telle était l'assurance de l'amiral, sa confiance dans « la miséricorde de sa Haute Majesté », que, dans ce moment redoutable, il s'occupait tranquillement d'observations hydrographiques. Habitué aux prodiges de l'assistance divine, il ne mentionne même pas ce secours merveilleux. Pendant ce sondage, les équipages étaient à peine revenus de leur consternation.

Dès que ses trois caravelles eurent franchi l'écumante « bouche du Dragon », Colomb donna publiquement cours à sa gratitude. Il remercia hautement le Seigneur de l'avoir soustrait aux périls de l'abîme.

Il fit porter au nord-ouest, et signala en face du cap « des trois Pics »



Colomb fit dresser un autel sous les ombrages et la messe y fut solennellement célébrée. (P. 172.)

les trois îles qu'il appela *les Témoins*, par allusion aux trois événements miraculeux de ce troisième voyage, entrepris sous l'invocation de la Trinité. Ensuite, laissant deux îles plus éloignées, qu'il nomma en l'honneur de la Sainte Vierge, l'une *la Conception* et l'autre *l'Assomption*, il atteignit la Marguerite, véritable joyau de la nature, île parée d'une verdure somptueuse, riche des dons du sol, des produits de la mer et couverte d'habitations.

Séduit par ces aspects, l'amiral aurait poursuivi sa navigation en longeant la côte de Cumana, dont l'horizon éternellement pur offre à l'admiration de l'homme, dans la constante sérénité des nuits, plusieurs constellations des deux mondes, et réunit sur la limite aérienne de l'ancien hémisphère les surprises du Ciel austral. De là, se découvrent, abaissés vers l'extrême horizon du nord, les astres familiers de l'Europe : le Chariot, la Lyre, Arcturus, Sirius, Cassiopée, Orion, tandis que dans les champs de l'espace éclatent les étoiles zénithales de l'Aigle, du Serpentaire, le splendide Navire, la Couronne, la magnifique Croix du Sud, et que se laissent soupçonner au loin, comme une sublime vapeur, les Nuées Magellaniques.

Mais la corruption des vivres diminuait de jour en jour ce qui en restait. La cécité presque complète de l'Amiral s'opposait maintenant à ses observations, et il y avait péril pour la santé des équipages à prolonger cette reconnaissance du Nouveau Continent.

On mit décidément le cap sur l'Espagnole.

Durant ce voyage où l'Amiral vient de découvrir tant de choses en dix-huit jours, son raisonnement se montre encore supérieur à ses découvertes.

Ce qu'il embrasse du regard n'est rien quand on le compare aux aperçus de son intuition. Cet homme, accablé de souffrances, presque aveugle, a tout vu, tout observé objectivement et subjectivement : la terre, ses productions, sa verdure ; l'air, sa qualité, ses influences, sa température, sa fraîcheur. Ainsi donc, comme il le pensait avant son départ, ce voyage entrepris au nom de la Très Sainte Trinité n'était pas moins important que sa première expédition. Il revenait ayant fait la paisible conquête de trois grandes vérités, de trois faits cosmographiques à jamais utiles aux sciences :

L'existence du Nouveau Continent;

Le Renflement Équatorial;

Le grand Courant Océanique.

La moindre de ces trois découvertes eût assuré l'immortalité d'une Académie.

En sus de ces acquisitions au profit de l'humanité, Colomb dès lors possédait une certitude scientifique qui ne s'appuyait encore d'aucun témoignage, d'aucune observation, mais qui n'en était pas moins solidement établie en son esprit. Il savait, sans qu'on puisse dire comment, que par delà cette grande terre, d'où s'échappait ce fleuve immense, se trouvait encore l'Océan. Il le savait, car il l'affirma.

A travers l'épreuve de la douleur physique, l'atteignaient dans les profondeurs de sa réflexion des clartés soudaines, fécondées par la puissance de qui descendent toute lumière et tout don parfait. Colomb entrevoyait bien plus qu'il ne disait.

Mais déjà telle était l'importance de ce troisième voyage, qu'il ne restait plus de grande découverte possible. Le messager de la Croix ne laissait que bien peu à faire pour les générations suivantes. Grâce à lui, le Monde entier était désormais ouvert à l'investigation de l'homme.

Depuis trois siècles, personne n'a découvert dans les lois de la nature rien de si large, de si profond, de si lumineux, de si fondamental pour la science. Depuis trois siècles, nul n'a rapporté d'aucun voyage autant d'acquisitions intellectuelles.

L'Amiral s'orienta tout droit sur Saint-Domingue, ville que don Barthélemy avait dû faire construire pendant son absence. Depuis son départ des îles du Cap-Vert, dévoré par la fièvre, travaillé par la goutte et atteint d'une ophtalmie des plus douloureuses, il n'avait éprouvé aucun relâche dans ses longues souffrances. Il arrivait pâle, amaigri, presque aveugle, aspirant de tous ses membres au repos du corps, au repos de l'esprit ; et pourtant, l'ingratitude, le crime, qui, durant son absence, avaient mis l'île en conflagration, n'allaient pas lui permettre une heure de quiétude et de calme réparateur.

Pour savoir dans quelles circonstances Christophe Colomb reprenait les rênes de son gouvernement, jetons un coup d'œil sur les événements survenus à l'Espagnole pendant son absence, c'est-à-dire du 10 mars 1496 au 30 août 1498.

L'Amiral, en quittant l'île, avait promis aux colons l'envoi de prompts secours. Les trois caravelles amenées par Per Alonzo Niño étaient à la vérité chargées de vivres ; mais tant à cause des connivences de

la marine pour leur fourniture, que du peu de soin donné à leur conservation dans la traversée, la plus grande partie des approvisionnements fut perdue. Quatorze mois s'étaient écoulés sans que les malheureux habitants de la colonie eussent reçu aucune nouvelle de la Métropole. Ils se croyaient oubliés et accusaient l'amiral de leur abandon. Pendant ce temps, leurs vêtements, leurs ustensiles s'étaient usés. N'ayant parmi eux qu'un petit nombre d'ouvriers terrassiers ou charpentiers, ils ne pouvaient fabriquer les outils de nécessité première. L'humiliation s'ajoutait aux privations et à l'ennui. Les hidalgos fringants et bravaches, les cadets venus pour ramasser de l'or, s'indignaient de se voir en haillons rapiécés de toute bigarrure, et réduits enfin aux vêtements d'écorce d'arbre et de coton tissé des insulaires. Leur irritation s'était convertie en haine. Dans tous leurs mécomptes, ils s'en prenaient à l'amiral, ce Génois hâbleur et dévot qui n'avait nul souci des nobles enfants de Castille. Ils maudissaient les rois pour les avoir placés sous le gouvernement de cet étranger. Attirés à Hispaniola par l'appât de l'or, leur espoir se trouvait complètement déçu, malgré la découverte des riches mines d'Hayna, car l'Adelantado ne leur permettait pas d'y travailler.

Cette interdiction de travail dans les mines, quand l'amiral mettait une telle ardeur à les découvrir, mérite d'être expliquée.

Christophe Colomb, voyant que les avides fainéants dont il fut suivi à son second voyage s'étaient rués sur l'Espagnole comme sur une proie, tyrannisant les Indiens, dérobant leur peu d'or, violant toutes les lois du christianisme et de l'humanité, eut horreur du concours qu'ils prêteraient à son œuvre. Il ne voulut pas que des mains impures vinssent souiller cet or qu'il allait offrir à Jésus-Christ, et par lequel il espérait racheter un jour son tombeau. Il souhaitait que les bras innocents seuls pussent extraire des entrailles du sol ce pur hommage de la foi. Ainsi que dans l'ancienne loi, pour la construction du Tabernacle et les ornements du Grand-Prêtre, Dieu voulait des ouvriers animés de l'esprit de sagesse, Colomb entendait que, seuls, de vrais chrétiens eussent le bonheur de coopérer à cet acte de piété catholique. Il n'accorda de permis pour l'exploitation des mines qu'à ceux dont la régularité de mœurs serait attestée par les prêtres ou les religieux de la colonie.

Cette mesure irrita au plus profond du cœur les hautains hidalgos, tyrans des Indiens. Ils avaient espéré qu'en l'absence de l'amiral, son

frère l'Adelantado, moins scrupuleux, leur accorderait l'autorisation d'aller aux mines; mais don Barthélemy exécutait strictement les instructions du vice-roi.

La déception s'aggravait maintenant de la détresse ; et le mécontentement s'ulcérait à mesure que les habits tombaient en lambeaux. La négligence calculée des bureaux de la marine atteignait ainsi son but. Empêcher le ravitaillement de l'Espagnole, c'était amener la révolte, en donnant à la force du nombre l'appui de la misère et du désespoir. On se flattait, en exaspérant l'orgueil castillan, de rendre impossible le gouvernement de l'Adelantado. Mais don Barthélemy Colomb avait de hautes qualités. Partout où il portait sa présence, l'obéissance ne pouvait manquer. Aussi, malgré la pénurie, le mauvais vouloir général, une forteresse avait été construite près des mines d'Hayna, et nommée Saint-Christophe. Une autre forteresse plus vaste avait été élevée sur la rive droite de l'Ozama ; on la nommait Saint-Domingue. Des maisons régulièrement alignées s'étaient groupées sous la protection de ses remparts et formaient une ville devenue le siège du gouvernement.

Toute la partie de l'île visitée par les Espagnols pouvait être considérée comme soumise. Seul l'état de Xaragua, sur lequel régnait le grand Cacique Behechio, n'attaquait ni ne reconnaissait l'autorité castillane. Depuis l'enlèvement du fier Caonabo, sa femme, la célèbre « fleur d'or », Anacoana, s'était retirée auprès de son frère Behechio, sur lequel sa bonne grâce et sa grande supériorité d'esprit lui donnaient de l'ascendant. On attribuait l'immobilité du Cacique aux influences de la Reine Anacoana, que ses inclinations élevées disposaient favorablement pour les Espagnols. Néanmoins, don Barthélemy crut devoir ne pas laisser un tel exemple d'indépendance s'afficher sous les yeux des Caciques soumis. L'Adelantado marcha vers Xaragua, sous l'apparence d'une excursion topographique. Behechio, très susceptible dans son orgueil, au premier avis de cette visite, mit sur pied environ quarante mille hommes. Mais bientôt, d'après les conseils de sa sœur, la célèbre « fleur d'or », il rappela ses troupes.

Lorsque don Barthélemy fut arrivé dans le Xaragua, Behechio demanda dans quel but il entrait sur son territoire. L'Adelantado l'ayant assuré de ses intentions pacifiques, le Cacique expédia des coureurs à sa sœur pour lui annoncer la visite de l'Adelantado.

A mesure que l'on approchait de la résidence royale, l'influence de la reine se faisait sentir. Les Caciques des États que parcourait le cortège envoyaient abondamment des vivres et venaient ensuite présenter leurs hommages à l'hôte de leur souverain.

Enfin quand on fut près de l'agreste capitale de Xaragua, une foule timide et curieuse vint au-devant des Espagnols. Les employés et les officiers de la Cour, dans le simple costume de leurs dignités, précédaient des groupes de jeunes filles, marchant avec ordre, et servant de comparses à un chœur de trente jeunes vierges ornées de fleurs, le front ceint d'une bandelette, les mains armées de palmes onduleuses qu'elles entrelaçaient en cadence, formant tour à tour des arcades, des gerbes et des faisceaux. A leur suite s'avançait la reine, dont l'aspect ravit les Espagnols. Elle descendit de sa litière, fit à l'Adelantado sa plus gracieuse révérence et le conduisit à la demeure qu'on avait préparée.



Un village d'Indiens (P. 177.)

Don Barthélemy passa deux jours chez Behechio, comblé de prévenances et d'honneurs, ayant eu des festins splendides, le spectacle des plus dramatiques areytos, et même d'une petite guerre à l'indienne. Au milieu de ces distractions, dans un entretien amical il amena fort adroitement le Cacique à l'idée de payer aux rois catholiques un tribut de denrées alimentaires, en retour de leur protection.

L'Adelantado partit émerveillé, et laissant l'impression la plus favorable de son côté.

Les efforts du Franciscain Juan Bergognon et du frère Roman Pane avaient enfin abouti à la conversion d'une famille composée de seize personnes, dont le chef, appelé Guycavanù, fut baptisé sous le nom de Jean Matthieu. Le grand Cacique Guarionex recevait hospitalièrement les missionnaires, les écoutait avec plaisir. Il avait même appris

nos principaux dogmes, savait le *Pater* et faisait réciter aux gens de sa maison le *Credo*, lorsqu'un méchant Espagnol se rendit coupable de la plus criante injustice à son égard. Outré par suite de ce méfait, contre le christianisme, Guarionex repoussa dès lors cette religion qui ne savait pas empêcher une telle violation des plus saintes lois.

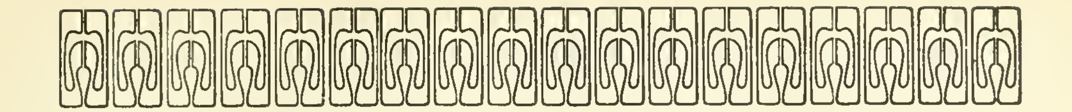
Les missionnaires, perdant tout espoir, s'éloignèrent de sa résidence.

L'injure faite au plus grand Cacique de l'île fut vivement ressentie par ses Caciques subalternes. Ils le pressèrent de débarrasser le pays de ces tyrans étrangers, maintenant qu'ils se trouvaient épars et maladifs. Guarionex, à la tête de quinze mille guerriers, s'en alla joindre secrètement d'autres troupes dans les bois des alentours de la Vega. Soudain, l'Adelantado, informé du complot, réunit à la hâte les soldats valides, les convalescents, et, par une marche de nuit, vint le surprendre. Don Barthélemy réussit à s'emparer des Caciques auteurs du complot, et entre autres du malheureux Guarionex, qui en était le premier ennemi avant d'en devenir la première victime.

Les sujets de Guarionex, qui maintenant se reprochaient son sort, vinrent supplier l'Adelantado de leur rendre leur roi. Cette demande ne pouvait être accueillie. Alors ils se réunirent au nombre d'environ cinq mille et s'approchèrent de la demeure où était détenu l'infortuné monarque. Ils n'avaient pour armes que leurs gémissements; ils passaient les nuits et les jours à hurler de douleur, couchés sur la terre. Don Barthélemy, touché de leurs larmes et ne pouvant se résoudre à sévir contre une affliction si naturelle, ne voulant pas non plus punir de mort un vaincu si fatalement poussé au combat, rendit au peuple son monarque. Unissant la justice à la clémence, l'Adelantado fit exécuter les deux Caciques instigateurs de la révolte, mettre en liberté l'infortuné Guarionex et en prison le misérable Espagnol qui l'avait outragé. Le châtiment infligé à ce dernier mit en fermentation la lie des colons. Ils conçurent une violente haine contre l'Adelantado.

Peu de temps après, des messagers de Behechio vinrent annoncer que le tribut en vivres imposé à leur maître était prêt. Comme le transport par voie de terre eût été une corvée cent fois plus dure que le tribut même, l'Adelantado envoya, pour quérir ces approvisionnements, une caravelle sur laquelle il s'embarqua, pensant mieux cimenter ainsi les bons rapports déjà établis.

Don Barthélemy fut reçu avec le même cérémonial qu'à sa première visite. On l'accabla d'attentions, de caresses, de présents et de fêtes.



Chapitre quinzième.

Roldan et les Espagnols rebelles. — Ojeda débarque. — Révolte simultanée des indigènes. — Abandon où est laissé l'Amiral. — Assistance miraculeuse qu'il reçoit au moment le plus critique. — — Découverte de nouvelles mines; complot des anciens complices de Roldan contre sa vie. — Exécution des coupables. — Prospérité d'Hispaniola. — Arrivée à Séville des mécontents revenus d'Hispaniola. Influence de la Cour. — Intrigues nombreuses et misérables. — Les esclaves indiens.

ANDIS que don Barthélemy amenait sur sa caravelle un approvisionnement qui devait soulager la détresse de sa colonie, quelques mécontents avaient tenté de détruire son autorité. Leur chef était un ancien serviteur de Colomb, élevé par lui à la dignité de grand juge, François Roldan !

Sachant l'animosité des bureaux contre l'amiral, Roldan rêvait de le supplanter dans le gouvernement des Indes. Déjà il s'était secrètement procuré des chevaux, des armes et formé des partisans. Profitant de l'absence de l'Adelantado, et prenant pour complice un autre ingrat, Diego de Escobar, il insurgea la garnison du fort la Madeleine, puis, au cri de : vivent les rois ! assaillit à main armée l'arsenal, pilla les magasins publics, la ferme royale, et voulut contraindre les colons paisibles à grossir sa bande. Les travaux furent interrompus. Le désordre se propagea. La violence porta le trouble dans toute l'île. Seuls les vieux capitaines Garcia de Barantés et Miquel Ballester restèrent fidèles au devoir. Les rebelles se fractionnèrent en quatre bandes aux ordres de Roldan.

En débarquant, Colomb, malade et à demi aveugle, trouvait le gouvernement sans trésor, sans troupes, sans police, sans force exécutive, en un mot sans moyens d'administration. Les deux capitaines fidèles commençaient eux-mêmes à douter de leurs hommes, circonvenus par ceux de Roldan. Partout l'amiral ne rencontrait que timidité ou insubordination, moqueries et parfois menaces.

Au moment où arrivait Colomb, tous demandaient à rentrer en Espagne. Pour débarrasser l'île de leur turbulence, l'amiral mit à leur disposition cinq caravelles ; mais il eut beau les faire attendre sur leurs ancres : aucun de ces mécontents ne songeait maintenant à s'embarquer. Les navires partirent sans eux, emportant, avec divers échantillons des produits du Nouveau Monde, un rapport de l'amiral qui exposait sa situation critique et la manière dont on pourrait y remédier. Il demandait instamment quelques religieux de mérite, et surtout l'envoi d'un juge habile, déjà exercé à rendre la justice.

Après le départ des caravelles, maintes fois, par l'entremise d'honorables officiers de mer, des négociations furent entamées avec le chef des révoltés, sans jamais aboutir, tant étaient exorbitantes ses exigences. A la suite d'un long échange de propositions invariablement blessantes pour sa dignité, renonçant aux intermédiaires, Colomb, à l'exemple du Bon Pasteur qui cherche la brebis égarée, vint au-devant de Roldan avec deux caravelles dans le port d'Azua, quartier général du rebelle. Loin d'être touché d'une bonté à laquelle il avait perdu tous droits, l'insurgé monta sur le navire de l'amiral et fit hautainement ses conditions comme s'il traitait en vainqueur. Malgré l'énormité de ses prétentions, l'amiral y souscrivit par amour de la paix. Il dut subir l'arrogance et les dures volontés de son ancien domestique. Afin qu'aucune amertune ne lui fût épargnée, les complices de Roldan aggravèrent ses conditions de stipulations dérisoires, comble de l'impudence et de l'insulte.

Le cœur se soulève au récit de ces outrages. La tristesse égale l'indignation quand on voit le découvreur du Nouveau Monde, l'incomparable héros chrétien, obligé de contester et de débattre avec de pareils misérables, réduit à accepter les conditions d'un serviteur atrocement ingrat, et menacé dans son pouvoir et son existence par des hidalgos dévergondés, des soldats ennemis de la discipline, des ouvriers fainéants, des réclusionnaires auxquels il avait procuré le facile moyen de devoir à eux-mêmes leur réhabilitation !

Par surcroît, Colomb, au lieu de l'efficace appui qu'il attendait des rois, reçut une réponse écrite sous l'inspiration haineuse de don Juan de Fonseca. Évidemment, son rapport si précis, si complet, n'avait point convaincu les Souverains. Ainsi, la supériorité de ses vues, tant de prodiges accomplis, tous ses efforts pour la grandeur et la gloire de l'Espagne, son zèle à répandre la foi, ne pouvaient contre-balancer

les dires d'hommes vils et pervers. Il suffisait de l'accuser pour être accueilli. Humainement, il ne restait plus à Colomb aucun moyen de défense.



Les Indiens apportaient des arcs et des flèches. (P. 197.)

Cette conviction désolante ne l'empêcha point de poursuivre son plan de réorganisation. Rien ne put ébranler sa confiance en Dieu.

Sur ces entrefaites, des bruits inquiétants arrivèrent du nord-ouest d'Hispaniola. Une révolte générale se préparait. Les Ciguayens, plus impatients du joug étranger que le reste des insulaires, venaient de prendre les armes.

Pendant que son frère était séparé de lui par des peuplades révoltées et Saint-Domingue sans moyen de défense, une nouvelle plus alarmante encore que cette insurrection parvint à Colomb du côté opposé de l'île.

Quatre caravelles avaient paru dans le port de Yaquimo. Alonzo de Ojeda, autrefois protégé de l'amiral et maintenant créature de Juan de Fonseca, les commandait. En violation des privilèges du vice-roi, il était allé à la côte de Paria, au golfe des Perles ; il en rapportait de l'or et des esclaves. Sa témérité lui inspira de s'emparer du pouvoir. Il offrit aux Espagnols de les débarrasser de la tyrannie des Colomb. Il annonçait que ces étrangers, tombés dans la disgrâce du roi et jusqu'ici uniquement soutenus par la reine, dont la santé dépérissait à vue d'œil, n'avaient plus rien à prétendre désormais, car son patron, don Juan de Fonseca, était le vrai maître des Indes. Il se disait autorisé à prendre le gouvernement de l'ile et proposa aux rebelles de marcher immédiatement avec lui sur Saint-Domingue. Les anciens compagnons de Roldan, incapables de refuser une occasion de révolte, applaudirent à cette motion. Ojeda, ayant réuni les plus audacieux des perturbateurs, voulut contraindre les colons paisibles à grossir son parti et attaqua brusquement pendant la nuit leurs habitations.

Quand il reçut ces affligeantes nouvelles, l'amiral se trouvait sans troupes disponibles. Aucun moyen ne lui restait de faire face à tant de périls. Maintenant son unique ressource était peut-être le premier des dangers et assurément la dernière des humiliations : il ne lui restait qu'à se mettre sous la protection du traître Roldan. Mais comment douter que, dès leur entrevue, le grand juge et Ojeda, hommes également violents et ambitieux, ne se réunissent pour abattre le pouvoir légitime et s'y substituer ? La défection s'était déclarée parmi les subordonnés de l'amiral. L'un après l'autre ils l'abandonnaient dans cette accumulation de dangers.

A cet abordage des ennemis du dehors venant réveiller la révolte assoupie et fortifier le soulèvement indigène, l'amiral reconnaissait la secrète inspiration des bureaux de Séville.

Se rappelant l'ingratitude de la Cour, la constante malveillance du

roi Ferdinand, voyant son autorité sans appui en Espagne, sans respect dans l'île, sans force exécutive, sa vie et celle de ses frères incessamment menacées par des bandits habitués à tous les crimes, sentant son isolement, le malheur des Indiens, que repoussaient du christianisme les excès des chrétiens impies, Colomb éprouva un grand dégoût des vanités humaines. Humiliée jusqu'à l'amertume, chancelante sous le poids de tant d'afflictions, son âme, qui avait si souvent maîtrisé l'épouvante, bravé le péril, fut gagnée d'une tristesse mortelle.

Ce jour était l'anniversaire de la naissance du Sauveur, le 25 décembre 1499.

La vaillance de Colomb, jusque-là invaincue, défaillit tout à coup. Son esprit frémit d'horreur à l'image de l'assassinat qu'on lui destinait. L'instinct de conservation survécut seul, et pour la première fois l'amiral songea au salut de sa vie. Il résolut de se jeter avec ses frères sur une caravelle pour fuir à travers l'Océan la rage de ses ennemis. Mais, au milieu des plus sinistres appréhensions de ses officiers et des mortelles angoisses de son cœur, cette Providence qui tant de fois lui avait montré sa vigilance tutélaire vint personnellement à son secours. Dieu daigna parler à son serviteur éperdu. Une voix d'en Haut lui dit : « O homme de peu de foi, relève-toi ! Que crains-tu ? Ne suis-je pas là ? Prends courage, ne t'abandonne pas à la tristesse et à la crainte ; je pourvoirai à tout. »

En effet, suivant cette mystérieuse annonce, les choses changèrent aussitôt de face, sans effort et même sans initiative de sa part.

Avant la fin du jour, on apprit la découverte de mines d'or immenses. Roldan, loin de vouloir partager le pouvoir d'Ojeda, ne songea qu'à repousser de l'île ce dangereux rival. La lutte fut vive entre ces deux adversaires, dignes l'un de l'autre par l'audace, la ruse, la force physique. Après une série d'incidents dramatiques, le grand juge contraignit l'agent des bureaux à se rembarquer.

Roldan résolut de soutenir désormais franchement l'autorité de l'amiral, d'où la sienne tirait sa force.

Dès qu'ils virent le grand juge assurer l'exécution des volontés de Colomb et travailler au rétablissement de l'ordre, ses anciens complices le prirent ardemment en haine. L'ayant déclaré traître, ils résolurent de lui crever les yeux avant de le tuer et de mettre à mort l'amiral.

Instruit de leur projet, Roldan les suivait à la piste sans qu'ils s'en

doutassent. Puis, durant une nuit où les principaux conspirateurs s'étaient rendus au lieu de la convocation, qu'ils croyaient entièrement secrète, le grand juge, homme hardi, robuste, fort habile aux armes, arrivant soudain avec sept domestiques et trois soldats résolus, fondit à l'improviste sur ce conciliabule et s'empara des principaux conjurés, qu'il emmena enchaînés à la citadelle de Saint-Domingue.

La promptitude du châtiment, l'inflexibilité du grand juge, sa déférence empressée aux moindres désirs du vice-roi, intimidèrent les rebelles : ils prirent la fuite. Les hommes bien intentionnés se sentirent rassurés, et les indigènes rentrèrent tous sous l'obéissance de la Castille. Ils recommencèrent à payer les tributs. Tout changea de face en très peu de temps. Les colons paisibles purent entreprendre les grands travaux de culture auxquels les encourageait l'amiral. On multipliait les plantations ; les troupeaux s'accroissaient. La tranquillité régnait dans toute l'île, et un seul Espagnol pouvait avec sécurité la traverser, même sans armes. Déjà un certain nombre d'Indiens commençaient à vivre et à se vêtir à l'européenne. Ils demandaient le baptême. L'avenir de la colonie s'annonçait sous d'heureux présages.

La capitale d'Hispaniola, création presque spontanée, prenait une extension rapide. La ville de Saint-Domingue, construite sur le plan de Christophe Colomb, durant son absence, par don Barthélemy, témoignait d'un merveilleux talent d'ingénieur et d'architecte. Le site était admirablement choisi. D'un abord et d'une défense également faciles, à l'abri de la violence des vents, jouissant d'ombrages délicieux, alimentée d'une eau excellente, cette capitale offrait les conditions de séjour les plus favorables. La sûreté, la commodité, la salubrité, l'agrément réunis, permettaient aux Européens de s'acclimater aisément.

Dans l'esprit de son fondateur, Saint-Domingue, siège de la vice-royauté des Indes, devait être le foyer de la propagande chrétienne dans le Nouveau Monde. Aussi est-ce là qu'il avait ordonné d'établir une faculté de théologie pour les prêtres destinés à évangéliser les peuples idolâtres.

Sous l'impulsion du vice-roi des Indes, l'agriculture, mise en honneur, se développait progressivement. De jour en jour de nouvelles plantations s'étendaient sur des terrains jusque-là verdoyants, mais improductifs.

En même temps, Colomb faisait bâtir dans la plaine qu'il avait dédiée à l'Immaculée Conception une vaste forteresse qui allait bientôt

devenir l'origine d'une ville épiscopale. La prospérité montait à son comble ; l'abondance des gisements aurifères rendait la richesse presque banale à Hispaniola.

L'amiral s'était assuré qu'avant trois ans les seuls droits royaux perçus dans l'île s'élèveraient, pour le moins, à soixante millions de produit annuel. En effet, cinq ans après, ils dépassaient cent millions.

Mais déjà, par l'influence des bureaux de Séville, en ce moment même s'était préparé un événement qui allait changer la destinée des Indiens, détruire les plus douces espérances de Christophe Colomb, éloigner de l'Évangile ces enfants des forêts et livrer leur race au désespoir et à la destruction.

Afin d'apprécier exactement la cause de l'événement que nous allons raconter, il convient de nous reporter au moment où Christophe Colomb venait de partir pour son troisième voyage.

L'insulte que lui avait faite Jimeno de Bribiesca fut récompensée par sa promotion aux fonctions de payeur général de la marine. On rétribuait comme un service rendu à la couronne toute animosité marquée contre les Colomb. La malveillance du roi Ferdinand n'était plus un mystère. Le monarque enviait la célébrité du grand homme, jalousait le respect affectueux qu'avait conçu pour lui la reine. Dès l'année 1496, il avait regretté le titre de vice-roi donné à un étranger. Dans ses lettres, il ne l'appelait jamais que « l'amiral des Indes ». Les titres de vice-roi et de gouverneur perpétuel étaient, avec intention, passés sous silence.

La nouvelle découverte de la terre ferme et les profondes observations de Colomb sur ces régions ignorées avaient fort satisfait la reine. Quant à Ferdinand, il ne trouvait point que les résultats de ces expéditions eussent jusqu'ici couvert les avances du trésor et il ne voyait dans la personne de Colomb qu'une occasion de stérile dépense. Il prêtait complaisamment l'oreille à ses accusateurs.

Les mécontents, revenus ou renvoyés de l'île Espagnole, répandaient à Séville les calomnies que les courtisans de Roldan avaient fabriquées contre Colomb.

Ces gens-là se plaignaient de la misère où les avait réduits l'amiral, après les avoir accablés de corvées et de mauvais traitements. Ils lui attribuaient leur maladie comme leur pauvreté. Ils l'accusaient de vouloir faire mourir tous les vrais hidalgos, afin que, n'ayant plus sous

ses ordres que des gens sans aveu, il lui devînt facile de les insurger contre les rois et de se déclarer souverain indépendant. Également on l'accusait d'avoir empêché les prêtres et les religieux de donner le baptême aux Indiens qu'ils en jugeaient dignes, parce qu'il aimait mieux pouvoir les faire esclaves que chrétiens.

Ces accusations étaient si graves, tellement opposées au caractère de l'amiral, qu'elles se réfutaient par leur exagération même. D'ailleurs, aucune de ces odieuses imputations n'était appuyée de signatures connues. La reine n'y prêta pas d'abord une bien grande attention.

Mais, si l'amiral avait adressé un rapport circonstancié sur la rébellion de Roldan, celui-ci avait aussi fait passer des mémoires à ses amis de Séville. Tous les actes de l'administration de Colomb y étaient fort habilement dénaturés. Au surplus, même en faisant largement la part de l'animosité et de l'exagération, la gravité de la situation n'en demeurait pas moins établie. L'amiral l'avouait, en demandant l'envoi d'un juge. Il devenait donc nécessaire, pour remédier à cette situation, de nommer un magistrat éclairé qui, selon la demande de l'amiral lui-même, irait rendre la justice dans l'île, et qui devrait commencer par informer contre les rebelles.

Ce fut à ce parti si sage que s'arrêta la reine.

Malheureusement, au lieu d'un jurisconsulte qu'avait demandé l'amiral, le roi Ferdinand choisit pour magistrat un homme d'épée : le commandeur François de Bobadilla, qui jouissait de l'estime de Fonseca et d'un grand crédit à la Cour.

Tous les écrivains ont, à tort, affirmé que ce qui perdit Colomb auprès de la reine, ce fut l'arrivée de deux caravelles ramenant d'Hispaniola les mécontents, accompagnés d'un chargement d'esclaves. C'est là une des nombreuses erreurs provenant de la façon superficielle avec laquelle on a toujours traité l'histoire de l'auteur de la découverte du Nouveau Monde.

Les mesures prises contre Colomb se rapportaient aux dates du 21 mars, 21 et 26 mai 1499, tandis que l'arrivée des deux caravelles chargées d'esclaves n'eut lieu qu'en décembre de la même année.

Ce ne fut donc pas l'envoi de cette cargaison humaine qui put motiver les dispositions concertées contre l'amiral plus de six mois auparavant. Ce qui perdit Colomb, ce fut le voyage de la reine à Séville.

A Séville, tous les fonctionnaires supérieurs de la marine et des colonies, appuyés de la bureaucratie entière, n'avaient qu'une voix contre

l'amiral des Indes. A Séville, l'accusation contre Colomb était si compacte, l'opinion publique si prononcée, elle s'insinuait et circonvenait tellement les esprits à tous les degrés de la hiérarchie administrative, que la reine elle-même finit par se laisser surprendre.

Son refroidissement pour Colomb fut le triomphe de Juan de Fonseca. Colomb se trouva condamné sans avoir été entendu et jugé sur les dispositions de ses ennemis. Ils certifiaient que l'amiral, se jouant de la liberté des Indiens, avait fait cadeau à chaque Castillan de quelques indigènes pour battre monnaie sur leur chair en les vendant dans les marchés de l'Andalousie.

L'âme généreuse d'Isabelle fut révoltée à l'idée d'un pareil dédain de l'humanité. Elle s'écria, dit-on : « De quel droit l'amiral des Indes dispose-t-il ainsi de mes sujets ? Qui lui a permis de faire des libéralités de cette espèce ? » Et aussitôt elle fit publier à Séville, à Grenade et en d'autres cités que tous ceux qui avaient reçu des esclaves de l'amiral eussent à les rendre, pour être renvoyés aux Indes.

On conçoit la juste indignation de la reine à l'idée d'une pareille violation des droits les plus sacrés. Mais comment put-elle admettre que l'amiral s'en fût rendu coupable, elle qui avait lu jusqu'au fond de cette âme héroïque ?

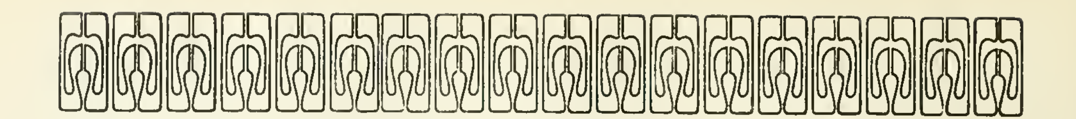
Sans doute les suppôts de Juan de Fonseca poussèrent l'audace jusqu'à fabriquer des preuves matérielles du crime dont ils accusaient Colomb.

Isabelle une fois entourée de ce réseau de méchancetés hypocritement dérobées à sa clairvoyance, la déchéance suivit de près la désaffection.

Dès lors, aucune des choses qu'avait demandées l'amiral ne lui est accordée. On refuse l'envoi de son fils aîné don Diego, dont il réclamait le concours, et qu'il voulait préparer au gouvernement qu'il devait exercer un jour, suivant les conventions signées au camp de Santa-Fé. Déjà on le regarde comme dépossédé de sa vice-royauté. On annule, de fait, les traités qui obligeaient la Castille envers lui.

En violation des privilèges de l'amiral, les rois accordent une licence à Rodrigo de Bastidas pour faire des découvertes dans les Indes occidentales. Quinze jours après, une autre licence d'expédition de découverte est consentie au commandeur Alonzo Velez de Mendoza. Et dans son texte on voit que les droits de Christobal Guerra et d'Alonzo de Ojeda sont mis au même rang que ceux de Christophe Colomb.

Vers la fin de juin, le commandeur Bobadilla fit voile pour l'Espagnole.



Chapitre seizième.

Arrivée à Saint-Domingue du commandeur Bobadilla. — Mise en liberté des condamnés. — Arrestation successive de Diego Colomb, de l'Amiral et de l'Adelantado. — Le commissaire les transporte en Castille, enchaînés, sous la garde d'un officier. — Colomb sur la caravelle refuse de quitter ses fers. — Douleur de la Reine en apprenant l'indignité commise envers l'Amiral. — Entrevue particulière de Colomb et d'Isabelle. — Colomb chez ses amis les Franciscains.

TANDIS que l'amiral, confiant dans la justice de sa cause, voyait l'ordre, la sécurité renaître dans l'île, le lundi 23 août on annonça que le commandeur François de Bobadilla, commissaire des rois, arrivait pour juger les rebelles.

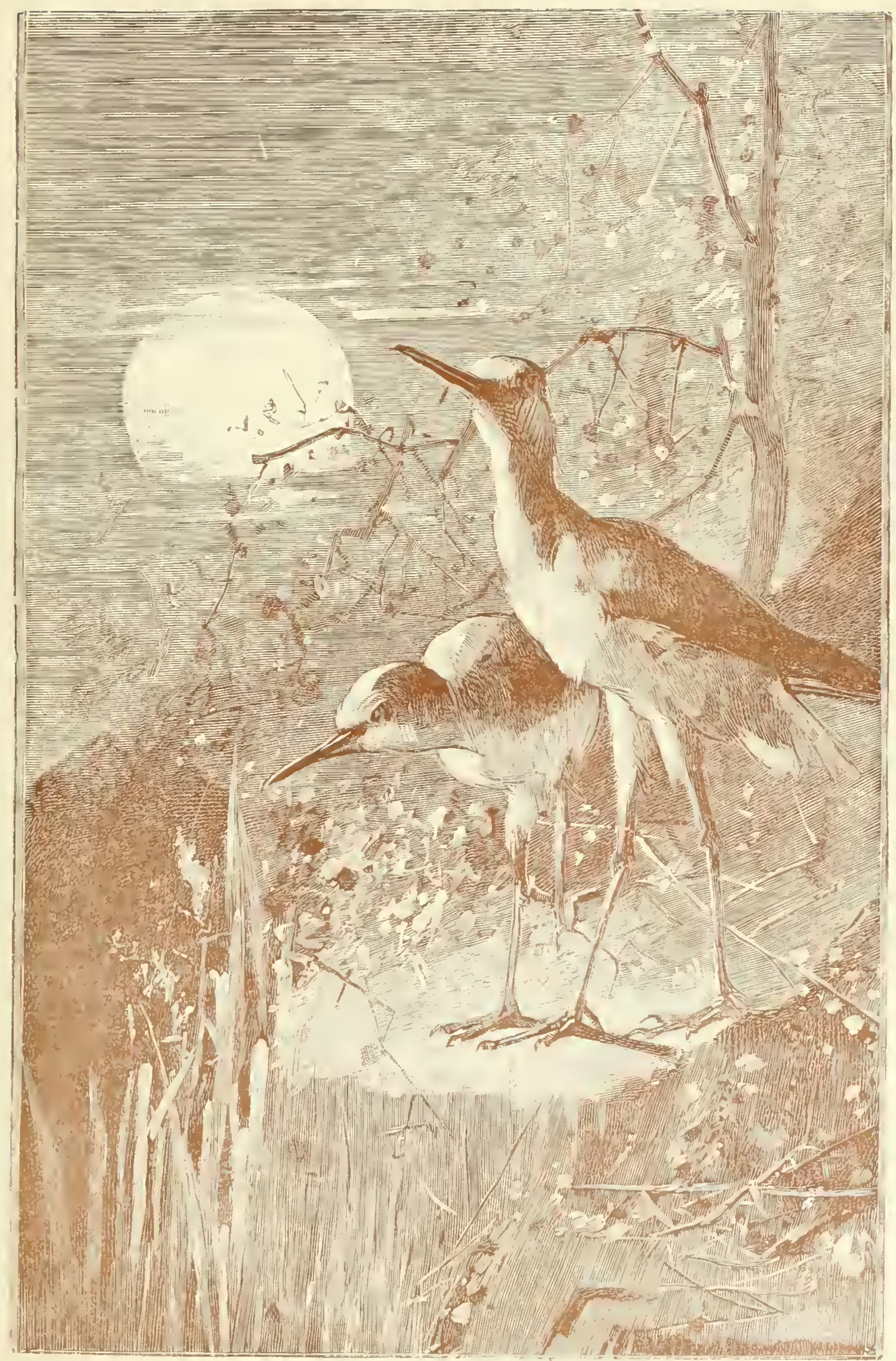
Cette nouvelle, promptement répandue, sema l'effroi chez les anciens insurgés.

Vers dix heures du matin, la caravelle fit son entrée dans le port. La plupart des fonctionnaires vinrent bientôt présenter leur hommage à l'envoyé des rois.

Le lendemain, escorté de sa suite, le commissaire royal ayant fait donner publiquement lecture de son mandat, requit don Diego Colomb de lui remettre les prisonniers détenus dans la forteresse. Sur son refus, Bobadilla fit débarquer les marins des deux caravelles et commencer l'assaut, tandis que la porte vermoulue éclatait sous le premier choc des assaillants.

De là il courut à une prise non moins facile.

Le commandeur, en l'absence du vice-roi, s'empara des a propre maison et prit possession de tout son mobilier, cadeau personnel de la reine. Il s'empara de sa vaisselle, de son linge, de ses chevaux, de ses armes, de ses vêtements, de ses perles, de ses pierreries, prit tout le numéraire, tout l'or en gangue et en lingots qu'il trouva, et cela sans témoins, sans vérification, sans inventaire, fit disparaître des pépites d'or précieuses, des échantillons rares que l'amiral avait mis en réserve pour les montrer aux rois, des grains très gros pareils à des œufs d'oie ou de poule, et une chaîne d'or qui pesait jusqu'à vingt marcs. Les curiosités miné-



Il y avait encore là quelques oiseaux familiers. (P. 108.)

ralogiques, les coquillages rares, les collections végétales qu'il avait réunies ou formées dans ses voyages, les figurines, les souvenirs religieux qui lui avaient été donnés devinrent la proie de cet ignorant cupide et brutal. Les remarques et notes de Colomb, les observations de sa sagacité, les découvertes de son génie, ses cartes, ses dessins, ses notes scientifiques, les plus intimes confidences de ce cœur sublime, furent souillés par ses mains et ses regards de sycophante. Il confisqua comme une dépouille légitime les secrets du génie et supprima des dossiers administratifs toutes les pièces qui eussent confondu les accusateurs de l'amiral.

En même temps, le nouveau gouverneur, pour inaugurer son administration par un acte éclatant, fit publier l'autorisation, accordée pour vingt ans, à tout habitant de l'île d'exploiter les mines d'or.

Tandis que ces abominations se consommaient, un messager de don Diego Colomb vint surprendre l'amiral au milieu des solides fortifications qu'il élevait à la Conception. L'amiral pensa d'abord que le commandeur, comme autrefois Juan d'Aguado, infatué de ses pouvoirs, les exagérait. Ne trouvant dans sa conscience rien qui motivât une telle rigueur de la part des rois, il était sur le point de croire que ce Bobadilla avait fabriqué ces titres pour en imposer aux crédules et recommencer les troubles si péniblement apaisés. Il lui écrivit néanmoins pour le féliciter sur son arrivée dans l'île et l'engager à ne pas prendre des mesures importantes avant d'avoir étudié les localités. Mais aucune réponse ne fut faite à cette lettre. Le commandeur s'en tint au silence du dédain pour un rival abattu. En revanche, il adressa des gracieusetés à l'ancien rebelle Roldan et lui envoya un brevet qui le confirmait dans sa charge de grand juge. Plusieurs de ses anciens complices reçurent aussi des emplois, au moyen des brevets qu'avaient signés en blanc les souverains.

Cependant, bien qu'il se fût emparé en vrai corsaire de la demeure du vice-roi, le commandeur n'était pas complètement rassuré. L'amiral avait avec lui des officiers dévoués. Il exerçait un grand ascendant sur les Caciques. Son frère l'Adelantado se trouvait dans le Xaragua, commandant une troupe fidèle. Comme, en vertu de ses traités avec la Castille, Christophe Colomb était vice-roi et gouverneur perpétuel des Indes, aucun ordre ne pouvait anéantir ses privilèges. Équitablement il avait le droit de se maintenir par les armes. Le nouveau gou-

verneur, craignant donc que l'amiral ne repoussât avec son épée le mandat signé par l'ingratitude de Ferdinand et l'erreur d'Isabelle, jugea prudent d'employer des voies de persuasion et de douceur.

On savait la piété de Colomb et son affection pour l'ordre de Saint-François ; le commandeur pensa que le meilleur intermédiaire dans cette affaire serait un franciscain. En conséquence, le 7 septembre, il pria le Père Juan de Trasiera d'aller trouver l'amiral, de lui apprendre sa disgrâce et de lui montrer la lettre de créance remise au nouveau gouverneur par les Souverains. Le Père franciscain ne put se refuser à cette triste commission. Il raconta au vice-roi ce qui s'était passé. Pour le convaincre de la réalité de ces faits, il mit sous ses yeux la lettre de créance, dont le laconisme terrible tranchait toute incertitude.

Au premier instant, Colomb fut saisi de tristesse et rougit de honte pour les rois. Mais, s'ils étouffaient la reconnaissance et faussaient leur parole, lui respectait son serment. Il résolut de ne point rompre l'obéissance et de donner chrétiennement l'exemple de la soumission à l'autorité, même injuste. Seulement son cœur gémissait, car cette Isabelle, toujours si grande, si généreuse et si pure, s'était laissé surprendre par les ennemis de sa gloire. Il en souffrait pour elle bien plus que pour lui.

Colomb prit la route de Saint-Domingue à cheval, sans escorte, presque sans domestiques, n'ayant pour ceinturon que son cordon de Saint-François et pour arme que son bréviaire. Ce fut ainsi, entre la prière, la poésie des psaumes et la contemplation de la nature équinoxiale, que le disciple de la Croix, pleinement résigné à la volonté divine, vint humblement au-devant de son ennemi.

Dès que Bobadilla fut averti de son approche, il fit saisir et garrotter le frère de l'amiral, don Diego, que l'on enferma dans une des caravelles, les fers aux pieds.

Peu après, le vice-roi étant arrivé pour saluer le nouveau gouverneur, celui-ci, refusant de le voir, commanda aussitôt *de l'arrêter et de l'incarcérer dans la forteresse, également les fers aux pieds.* Colomb n'opposa aucune résistance aux satellites et les suivit dans la prison.

Mais, quand il s'agit d'attacher des fers à ces pieds qui avaient conduit la Castille à la conquête du Nouveau Monde, tous les cœurs s'émurent d'indignation. Parmi les gardes du gouverneur, nul ne se sentit la force d'accomplir cet ordre exécrable. La douleur comprimée étouffait toutes les voix ; ils se révoltaient secrètement contre leur

dégradante obéissance. La sérénité de ce héros imposait un douloureux respect. Les chaînes, bien qu'apportées en sa présence, gisaient sur les dalles du cachot, sans qu'aucun des assistants osât les soulever. Devant un tel outrage, les geôliers eux-mêmes reculaient comme à l'idée d'un sacrilège. L'ordre barbare du gouverneur ne pouvait donc s'exécuter, quand vint s'offrir gaiement pour ce forfait, non point un séide de Bobadilla, un Indien stupide ou haineux, mais un homme de la maison de l'amiral, son propre cuisinier. L'infâme serviteur s'infligea allègrement cette honte et, avec une impudente prestesse, riva les fers de son maître. Las Casas le connaissait; il se nommait Espinosa.

L'amiral ne connut pas la cause de ce traitement. Il était tenu au plus rigoureux secret. On ne permit à personne de le voir ou de lui parler. Seulement Bobadilla lui fit dire d'écrire à son frère l'Adelantado de revenir, sans sa troupe, à Saint-Domingue. Colomb exhorta don Barthélemy à exécuter docilement les ordres donnés au nom des rois. Comme toujours, plein de déférence aux désirs de son frère, l'Adelantado se démit aussitôt de son commandement et prit la route de Saint-Domingue. A peine y arrivait-il, qu'on l'arrêta et qu'on le mit aux fers dans une autre caravelle. En sorte que les trois frères se trouvaient isolés, sans nouvelles les uns des autres, retenus au secret, dans le dénûment le plus absolu.

L'amiral n'avait que le léger habit qu'il portait dans la chaleur du jour au moment de son arrestation ; Bobadilla s'était emparé de tous ses vêtements, même de son pardessus « sayo ». Sur la pierre de son cachot, avec ses douleurs de rhumatisme, ses ressentiments de goutte, il eut à souffrir cruellement du froid pendant la nuit, car il était quasi-nu. Sa chétive nourriture se composait d'aliments de rebut.

Pendant qu'il subissait de « très mauvais traitements » sans savoir encore de quels crimes on l'accusait, Bobadilla ouvrit une enquête au sujet des troubles qui avaient éclaté dans l'île. Mais au lieu de saisir au corps, suivant les ordres de la reine, ceux qui s'étaient révoltés contre l'amiral et ses frères, ayant renversé le sens de ses instructions, il appela tous les rebelles, les factieux, les criminels, à venir déposer contre l'amiral. La réunion de ces hommes sans foi dissipa l'intérêt qu'avait excité l'emprisonnement de Colomb. Tous ceux que sa clairvoyance avait troublés dans leurs rapines, leur conduite, licencieuse, leur tyrannie contre les Indiens ou leurs malversations commencèrent à formuler leurs plaintes. Il y eut entre eux émulation de haine, concours

de diffamation. Le directeur de l'hôpital, Diego Ortiz, se signala par son impudence. L'amiral, dans sa sollicitude pour les malades, surveillait la qualité des vivres, des médicaments, l'emploi du matériel et des approvisionnements, faisait vérifier la comptabilité ; c'est pourquoi Diego Ortiz, non content des placards injurieux affichés sur les murs de Saint-Domingue, se mit à lire en public les aigres élucubrations de sa rancune.

Les partisans de Bobadilla faisaient éclater leur joie au-dessus de la prison de Colomb, ils allaient jouer du cor autour des caravelles où ses deux frères étaient enchaînés.

Tout le monde s'entretenait de leurs prétendus forfaits. Eux ne savaient point le motif de leur arrestation. On ne leur avait signifié aucun acte. Le nouveau gouverneur avait défendu, sous peine de mort, de communiquer avec eux.

Quand il parut que l'enquête avait recueilli contre le grand coupable les preuves de tous les genres de crime, Bobadilla résolut d'envoyer les trois prisonniers à don Juan de Fonseca. Pour assurer la stricte exécution de ses ordres, il choisit un jeune officier, Alonzo de Vallejo, arrivé avec lui d'Espagne, neveu de son ami Gonzalo Gomez de Cervantes et protégé familier de Fonseca, dans la maison duquel il avait grandi.

De sinistres appréhensions assiégeaient l'esprit de l'amiral. Ce dédain de toute forme de justice, ce secret rigoureux, ce traitement inhumain, étaient de fâcheux augure. Il n'osait prévoir où s'arrêterait l'attentat commencé contre lui. Et, lorsque le silence de son obscure prison fut tout à coup troublé par un cliquetis d'armes et des pas militaires, il ne douta point qu'on ne vînt l'assassiner ou le conduire à l'échafaud. En reconnaissant à la tête des soldats un favori de Fonseca, le jeune Vallejo, qu'autrefois il avait vu à Séville, l'amiral crut que sa dernière heure était sonnée. Il lui dit tristement : « Vallejo, où me conduis-tu ? » L'officier répondit : « Je conduis Votre Seigneurie à bord de la *Gorda*, qui va partir. » L'amiral, doutant encore et craignant que par un reste d'humanité l'officier le trompât, ajouta : « Vallejo, ce que tu me dis là est-il véritable ? » Vallejo, qui, malgré ses protecteurs, était un vrai gentilhomme, répliqua : « Par la vie de Votre Seigneurie, je jure que je la mène à la caravelle pour s'embarquer. » L'accent de franchise du marin rassura l'amiral. Il se sentit soulagé d'un poids énorme, car en ce moment sa paupière s'humectait de larmes. Il re-

doutait d'être exécuté sans jugement comme il avait été incarcéré sans procédure, et de laisser après lui ses enfants ensevelis sous l'opprobre dont ses adversaires auraient accablé sa mémoire.

Colomb fut installé avec ses frères à bord de la *Gorda*. Tous trois étaient chargés de fers.

Les volumineuses enquêtes ayant été confiées aux soins d'Alonzo de Vallejo, commandant, et d'Andrés Martin, maître de la caravelle, on leva l'ancre.

Bien qu'Alonzo de Vallejo, en sa double qualité de neveu de Gomez de Cervantes et de protégé de Juan de Fonseca, possédât l'entière confiance du commandeur, il était par son propre fond homme d'honneur, au dire de Las Casas, qui le connaissait intimement et l'avouait pour ami. Intérieurement Vallejo souffrait de voir dans les fers le maître des navigateurs, le vainqueur de la mer ténébreuse, dont la dignité douce et calme au milieu de tant d'affronts démentait à elle seule les imputations odieuses soulevées contre sa gloire.

Le maître de la *Gorda*, le vieux marin Andrés Martin, partageait en silence les sympathies du jeune capitaine. Aussi, dès qu'on eut perdu de vue le port, s'approchèrent-ils respectueusement de l'amiral, le priant de leur permettre de le débarrasser de ses fers. Colomb, grandi par l'injustice, épuré par la persécution, refusa cet allégement à ses maux. Il ne voulut pas, même à cette distance, dans la liberté de l'Océan et sous la responsabilité du capitaine, paraître contrevenir aux ordres donnés par le mandataire des souverains. Malgré les souffrances qu'occasionnaient les chaînes à ses membres endoloris, il les garda, ne reconnaissant qu'aux rois, au nom desquels on l'en avait chargé, le pouvoir de l'en délivrer.

Le disciple de l'Évangile ne fit entendre aucune plainte, ne formula aucune protestation contre l'indignité de ce traitement. Il se tut, voulant donner l'exemple d'une chrétienne soumission à l'autorité légitime, même quand elle se trompe ou abuse. Mais son cœur se soulagea du moins, en écrivant à la vertueuse amie de la reine, doña Juana de la Torre, qui avait nourri de son lait le fils d'Isabelle, l'Infant don Juan.

La Providence sembla, pour abréger les souffrances de l'amiral, lui donner des vents constamment propices. Sa traversée fut des plus heureuses et des plus rapides. Parties en octobre, les deux caravelles

entraient le 20 novembre dans la baie de Cadix. Jamais encore on n'était venu des Indes en si peu de jours.

A l'exemple de leur capitaine, tous les officiers avaient comblé de respectueux égards l'amiral et ses frères. Par les soins du maître de la *Gorda*, Andrés Martin, dès qu'on eut jeté l'ancre, un homme de confiance fut secrètement expédié à Grenade, qu'en ce moment habitaient les rois, porteur d'une lettre de Colomb pour la nourrice de l'Infant don Juan. La célérité de ce messager devança l'arrivée des dépêches et de la procédure envoyées par le commandeur Bobadilla.

Dès que doña Juana de la Torre eut communiqué à la reine la lettre de Colomb, l'indignation d'Isabelle ne fut surpassée que par sa douleur. Un courrier extraordinaire, dépêché à l'instant même, porta l'ordre d'élargir sur-le-champ l'amiral et ses frères. La reine écrivit à Colomb une lettre signée aussi par Ferdinand, dans laquelle ils déploraient cette offense, dont ils disaient se sentir atteints dans sa personne. Ils redoublaient leurs expressions de haute estime, de déférence, l'invitaient à se rendre immédiatement à la Cour et donnaient l'ordre de lui compter deux mille ducats d'or, afin qu'il pût réparer l'odieux dénûment dans lequel avait osé le mettre Bobadilla.

Les faits articulés dans l'enquête étaient si incompatibles avec la nature élevée et toute chrétienne de Colomb, que cet échafaudage de dénonciations, vertueusement repoussé par la colère de la reine, s'anéantit sous son regard. Il ne fut question de cette procédure que pour annoncer la destitution et le châtiment de Bobadilla.

Le 17 décembre, Colomb, au milieu de ses frères, fut conduit à l'audience solennelle des souverains, qui l'accueillirent avec les marques les moins équivoques de leur bienveillance.

Peu de jours après, la reine appela en audience particulière Colomb pour avoir une explication complète sur la véritable situation des Indes.

Dans cette entrevue, Christophe Colomb se présenta seul.

A l'aspect du célèbre découvreur, la reine, se rappelant l'indignité du traitement qu'il avait subi en son nom, se sentit remuée au fond du cœur, et des larmes remplirent ses yeux. Quand le vénérable vieillard surprit sous la paupière de sa reine la marque de cette émotion, il essaya vainement de trouver un mot pour accuser ou se défendre. Cette âme virginale, en dépit des années, par l'éternelle fraîcheur de ses impressions, ne put articuler une parole. L'homme qui avait sup-

porté inébranlable les coups de la fortune ne sut contenir plus longtemps les sentiments refoulés dans son sein ; un sanglot ouvrit sa poitrine, et il laissa échapper ses larmes. Colomb et Isabelle pleurèrent à la fois, sans proférer un mot. Ce fut après cette communauté d'attendrissement et le muet colloque de leurs âmes, que Colomb confondit, en quelques paroles, le système entier de ses accusateurs.

Les larmes d'Isabelle furent un baume souverain pour le cœur du héros. La reine catholique lui promit de punir son outrage, de réparer toutes les injustices et de le réintégrer dans ses fonctions. Cependant, à cause des ardentes inimitiés soulevées contre lui, il conviendrait peut-être de ne pas l'exposer à de nouveaux embarras, en lui rendant immédiatement le gouvernement de l'Espagnole.

Assurément, quand elle promettait de le réintégrer dans ses titres et ses fonctions, la reine était véridique ; mais l'astucieux Ferdinand avait secrètement résolu d'enlever pour toujours à Colomb, outre la vice-royauté, le gouvernement réel des Indes. Tout fut, dès ce moment, combiné vers ce but.

Le remplacement provisoire de l'amiral au gouvernement des Indes étant chose arrêtée, le choix de la reine fut adroitement dirigé sur un personnage bien vu à la Cour, lié avec l'ordonnateur général de la marine, très goûté du roi, et dont les manières graves, réservées, assorties à la politesse du langage, inspiraient naturellement de la considération. Il était commandeur de Larez et s'appelait don Nicolas de Ovando.

A ce remplaçant, provisoire en apparence, mais définitif dans l'esprit du roi, on accorda l'appareil d'un cortège princier, avec une magnifique flotte de trente-deux voiles. L'ordonnateur, Juan de Fonseca, par une activité inouïe, mit en moins de six mois les navires en état de prendre la mer. Le contrôleur de la marine, qui avait autrefois refusé à l'amiral le passage gratuit pour un seul domestique, ne faisait aucune difficulté pour les dix gardes du corps à cheval et les douze gardes à pied du nouveau gouverneur, emmenant avec lui des officiers de haut rang, et marchant entouré d'une telle pompe, que le vice-roi des Indes n'aurait pas osé en avoir la pensée.

Mais les défiances et les vulgaires jalousies ne parvenaient pas aisément au grand cœur de Colomb. Pendant que se préparait l'armement de la flotte, lui, dans sa retraite, livré à l'étude, à la prière, des hauteurs de la contemplation, avait perdu de vue les intrigues de cour

et les mesquines agitations du monde. Une ambition plus hardie faisait palpiter son cœur. Ce n'était pas assez que d'avoir découvert le nouveau continent, il lui restait à recevoir le prix de ses travaux.

La gloire humaine était impuissante à les rémunérer. C'est de plus haut que le serviteur de Dieu attendait sa récompense. Colomb espérait que, mettant le comble à ses faveurs, le Tout-Puissant daignerait lui réserver la délivrance du Saint Sépulcre, jusque-là refusée aux efforts des croisades.

On sait que tel avait été le vœu constant de Christophe Colomb. Depuis ce troisième voyage, par lequel l'amiral avait augmenté d'une moitié l'espace de la terre, il lui tardait de mettre à exécution ce projet héroïque. Tantôt chez ses amis les Franciscains de Grenade, tantôt abrité sous le pittoresque monastère des Franciscains de Zubia, d'où le regard embrassait à la fois l'étendue de la Vega, cette merveille de la végétation européenne, et l'Alhambra et l'Albacyn, ces prodiges de l'architecture arabe, il vivait dans la société des maîtres en théologie, se nourrissait avec délices des saintes Écritures, tentait enfin de découvrir au fond des images apocalyptiques quelques passages, rayons lumineux qu'il pensait devoir éclairer la question des Lieux Saints, attirer l'attention des rois catholiques et les porter à cette glorieuse entreprise.

Parfois, dans l'intervalle de ses recherches, le contemplateur du Verbe, électrisé par la poésie d'Israël et les magnifiques hymnes de l'Église romaine, essayait aussi de rendre en vers les émotions de sa piété. Poète par le sentiment, il l'était encore par l'expression, même dans le langage de sa patrie adoptive.

Ces stances chrétiennes de Christophe Colomb se sont malheureusement perdues. Leurs derniers vestiges se trouvent précisément jetés au hasard dans l'esquisse de son travail sur les prophéties. Sa poésie est grave et solennelle comme le génie chrétien. On y sent le désenchantement du monde, les profondeurs de la foi, la logique des choses divines.

Sa pièce la plus étendue a pour sujet « les Fins de l'homme ». Colomb a développé, en six strophes commençant chacune par un mot latin, cette maxime catholique : « *Memorare novissima tua, et non peccabis in æternum.* » Ces six strophes sont empreintes de la grandeur et de l'inflexibilité de nos dogmes. On y retrouve ces impressions profondes, cette soif ardente du paradis, cette horreur du péché, qui sont si

naturelles aux saintes âmes. Si, dans une langue devenue tardivement la sienne, et qu'il ne bégaya que vers sa quarante-neuvième année, Colomb se montrait poète, combien n'aurait-il pas révélé d'harmonies dans l'idiome de Dante Alighieri et du Tasse !

Ce fait de l'inspiration poétique survenue à Colomb dans son infortune et sa vieillesse nous paraît digne de remarque. De grands génies et de grands saints firent aussi des poésies vers leurs derniers ans. La jeunesse débute par le rythme ; la vieillesse y revient comme à un soulagement et à une consolation. Mais ce retour à la poésie comme à



Colomb refusa cet allégement à ses maux. (P. 223).

la musique, reflet de l'éternelle jeunesse de l'âme, semble la récompense de l'âge qui a blanchi pratiquant la vertu. Pour ne rappeler ici qu'un exemple, peu avant sa mort le grand Bossuet se plaisait à traduire en vers français les *Psaumes* de David. A deux siècles de distance, ces deux hommes sublimes éprouvaient le même besoin et cherchaient à la même source le même soulagement.

Pendant près de sept mois, Colomb compulsa l'Écriture et les auteurs ecclésiastiques, afin de réunir les divers textes et les interprétations qui s'adaptaient aux événements qu'il avait accomplis, ainsi que les passages applicables au Tombeau du Sauveur.

Ce qu'ambitionnait le disciple du Verbe, c'était, en délivrant du joug des infidèles la terre des miracles, de réunir Jérusalem à Rome, de donner le tombeau du Sauveur au successeur du Prince des Apôtres. Ainsi la Palestine aurait appartenu au Saint-Siège, d'après le lien naturel qui unit l'ancienne Jérusalem à la Jérusalem nouvelle, comme l'ancienne Loi au Nouveau Testament. Les Lieux Saints auraient été ajoutés au domaine de Saint Pierre, en apanage de son droit d'aînesse apostolique. La question des Lieux Saints, ce nœud gordien des intérêts religieux de l'avenir, aurait été déliée par l'or du Nouveau Monde ou tranchée par l'épée de son Révélateur, et l'on n'eût pas vu des nations séparées de la communion romaine, des gouvernements protestants et panthéistes, venir audacieusement se disputer, comme une part d'héritage paternel, des privilèges qui, par les droits de l'antique possession, du martyre, de la chevalerie, appartiennent à la seule Église catholique, apostolique, romaine ; et après elle, à la France, sa Fille aînée.

Christophe Colomb calcula qu'avec le produit de ses droits de dîme et d'octave il pourrait tenter cette entreprise. Il combinait son budget de manière à lever en deux fois une armée de cent mille hommes d'infanterie et dix mille cavaliers. Au moment où le héros chrétien se livrait à ce pieux calcul, il ne touchait pas sur ses revenus de quoi se procurer un manteau.

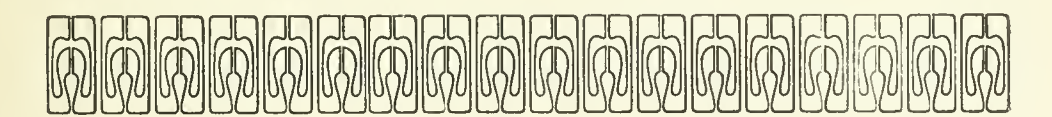
Lui qui avait donné à la Couronne des régions cent fois plus grandes que la Castille, il ne possédait pas un coin de terre, un jardin pour s'y promener, un toit pour abriter sa tête. Il était réduit à une vie d'auberge et souvent n'avait pas de quoi solder la note de l'hôtelier. Non seulement il ne trouvait point toujours de quoi « payer son écot », mais, chose autrement pénible à sa charité, il n'avait pas même une petite pièce de monnaie pour donner à l'offrande quand il assistait aux offices. Et c'est là ce qui lui était le plus sensible. C'est uniquement à cette occasion qu'il se plaint de sa misère. Ne rien pouvoir offrir à l'Église et aux pauvres lui fait regretter son dénûment. Colomb ne parle pas de cette gêne qui tend à effacer l'éclat de son rang, à rabaisser la dignité de ses titres. Pour lui, la pauvreté n'est surtout pénible que parce qu'elle nuit aux pauvres, qu'il ne peut plus soulager.

La défaveur jetée sur la colonie empêchait l'amiral d'obtenir des avances.

Sa gêne, son manque de crédit pécuniaire et d'influence gouverne-

mentale, devenus notoires en Castille, transpiraient même à l'étranger. Une lettre du secrétaire de l'ambassade vénitienne en Espagne, dans laquelle Angelo Trivigiano se vante d'être devenu « le grand ami » de Colomb, montre à la fois sa gêne, son discrédit et son inépuisable bonté.

Les grands qui prennent pour boussole dans leurs relations la faveur de la cour avaient abandonné le vieux marin. A l'exception des franciscains, personne ne troublait la solitude du vice-roi disgracié. Allégé du fardeau de l'administration, il s'élevait plus librement à Dieu. Un sublime élan emportait plus fréquemment son âme dans les hauteurs inscrutables de la conversation céleste. Le Contemplateur du Verbe trouvait à son oisiveté forcée de consolantes compensations. L'ingratitude du roi, l'injustice de l'opinion publique ne faisaient que détacher de plus en plus Colomb des intérêts temporels et le portaient comme l'apôtre des nations, l'heureux admirateur de l'invisible, saint Paul, à vivre dans le Christ seul et à ne vouloir posséder d'autre science que Jésus mort sur la croix.



Chapitre dix-septième.

Malgré son âge, Colomb veut se remettre en mer. — Pressentiment de l'isthme de Panama. — Tentative de circumnavigation du globe. — Départ de Colomb avec quatre navires. — Devant l'île Espagnole. — Prédiction d'une tempête, qui éclate et anéantit la flotte royale. — L'Amiral et ses navires seuls sont préservés. — Découverte de Guanaja.

LOIN de songer à se reposer enfin de ses fatigues de mer et de ses luttes contre la méchanceté des hommes pendant le gouvernement intérimaire d'Ovendo, Colomb, impatient d'un repos qui ne tournait pas au profit du catholicisme, offrit à la reine de poursuivre sans délais ses découvertes et d'entreprendre une nouvelle expédition.

Ayant trouvé le Nouveau Monde, il pensait, nous l'avons dit déjà,

que maintenant le premier terme de sa mission étant accompli, il lui restait à effectuer le tour du globe et à racheter le Saint Sépulcre, afin qu'après avoir montré le signe du salut à des peuples jusqu'alors ignorés, ils pussent librement apporter leurs adorations au tombeau du Sauveur. Il voulait, avant de mourir, leur en frayer la route.

Un secret attrait venait s'ajouter encore à sa ferveur religieuse pour le pousser à cette navigation : c'était le bonheur de contempler des parties inconnues de la terre. Les glaces de l'âge n'avaient nullement refroidi son juvénile enthousiasme de la nature. Colomb ne pouvait se lasser d'admirer la création et d'élever son âme vers le Créateur. Aucun homme en ce monde n'avait parcouru une telle étendue de mers et de rivages. Plus il avait vu, plus large était sa notion des magnificences du Verbe, plus profonde était aussi la grandeur de ses impressions.

A terre, pendant son repos, dès que son génie cessait d'être aux prises avec l'inconnu et que sa pénétration n'avait plus à s'aiguiser pour surprendre quelque grande loi de notre univers, son esprit méditatif s'épanchait dans une contemplation délicieuse. Lorsque dans le silence de son isolement, entre les intervalles de la prière, se recueillant en lui-même, Colomb s'abandonnait à la saveur du souvenir, il lui semblait entendre encore, au fond des lointains échos de l'âme, les sonores harmonies de la poésie équatoriale ou les frémissements des souffles alisés et les sévères accents des mélodies pélagiques. D'un simple retour vers sa mémoire, il voyait dans sa fidèle empreinte apparaître à la fois, depuis les brumeuses mélancolies de l'Océan et les glaces des mers polaires, jusqu'aux splendeurs des Antilles, aux magnificences de la flore équinoxiale. Les îles Fortunées, les Açores, l'archipel du Cap-Vert, les grandioses aspects de la terre ferme, la majesté de l'Orénoque, le golfe des Perles, le ciel éclatant de la Trinité, les constellations australes, tout ce qu'avaient aperçu ses yeux, tout ce qu'avaient deviné ses intuitions s'unissait à ce qu'il entrevoyait en espérance. L'immensité de ses investigations se déroulait entière, simultanément, dans sa vision, comme un seul tableau. Et sa conception du Créateur, se déployant sublime, s'élevait en proportion de cet inexprimable infini. Comme Dieu avait daigné lui conserver, malgré ses années, ses fatigues, ses accablements d'esprit et de corps, toute la vivacité d'émotions de la jeunesse, Colomb le remerciait de cette bonté. Il appréciait dignement ce bienfait de l'âme, possession du génie chrétien que nul souverain ne pouvait suspendre ou détruire. Il lui sem-

blait même, dans son humilité, qu'une si douce jouissance n'était pas due à un pécheur tel que lui ; et il écrivait avec une édifiante candeur en se rappelant les bontés de sa Haute-Majesté : « J'entrai tout petit à la mer pour m'adonner à la navigation, et j'ai continué jusqu'à ce jour. Cette carrière porte qui la suit à vouloir pénétrer les secrets de ce monde... Quoique je sois un très grand pécheur, la compassion et la miséricorde de Notre-Seigneur, que j'ai toujours implorées, couvrant mes fautes, m'ont tout à fait comblé. J'ai trouvé la plus suave consolation à mettre mon bonheur dans la contemplation du merveilleux aspect de son œuvre. »

Cette vaste contemplation dont, seul sur la terre, Colomb avait alors le privilège, était en effet la plus grande jouissance de l'admirateur du Verbe divin. Cette satisfaction pure n'est point un don fait indistinctement à toute créature mortelle. Les natures grossières, charnelles, les instincts cupides et matériels la conçoivent peu, et, malgré la perfection des sens, l'animalité ne la connaît pas. Les sereines voluptés de la contemplation semblent participer de l'infini : l'impie et l'incrédule ne l'ont point classée parmi leurs plaisirs.

Chose prodigieuse ! au milieu des merveilles de l'Alhambra, une illumination soudaine du génie de Colomb lui montrait à travers l'espace et l'inconnu comme une image de ce Globe, et lui indiquait, entre les deux grandes divisions du continent nouveau, un espace rétréci qui devait servir de point de communication à ses grandes régions. Seulement, dans cette intuition mystérieuse, il prenait l'isthme pour un détroit. Il parlait d'un détroit de mer, tandis qu'il n'existait qu'un détroit de terre, et montrait à Isabelle, sur la carte incomplète du monde inexploré, le point où devait se trouver ce détroit par lequel on pourrait se rendre en Asie. Colomb l'indiquait avec une précision étonnante.

L'historien des Indes, Lopez de Gomara, rapporte qu'il cherchait un détroit pour passer de l'autre côté de la mer et couper la ligne équinoxiale. Herrera atteste qu'avant de partir il avait annoncé qu'il rencontrerait le détroit vers la hauteur du port *El Retrete*, près du Cap *Nombre de Dios*, parages totalement inconnus et qu'il découvrit quelques mois plus tard : Las Casas dit qu'il pensait que ce détroit devait être près de *Nombre de Dios*. Benzoni affirme qu'il allait directement à la recherche de ce détroit. Washington Irving reconnaît qu'il le conjecturait situé vers l'isthme du Darien. En effet, là se trouve placé le

détroit de terre qui unit les grandes régions du Nouveau Continent.

C'est l'isthme de Panama.

La reine ayant approuvé ce dessein, dont la grandeur captivait ses sympathies, Colomb demanda l'autorisation d'emmener avec lui son second fils Don Fernando, page d'Isabelle, heureusement doué, dont la société serait un adoucissement à la continuelle séparation de la famille que lui imposait sa mission.

L'amiral se rendit ensuite à Séville pour donner ordre à son voyage. Les mauvaises dispositions du roi lui étaient connues. De peur qu'en son absence on n'ajoutât aux violences déjà commises la spoliation ouverte, qu'on ne lui volât les titres et parchemins de ses privilèges, il les remit à ses fidèles amis les religieux, les laissant en dépôt, par copie ou duplicata, dans leurs couvents.

Tout en se confiant sans réserve à la Providence, il n'en prenait pas moins les précautions que dictait la prudence humaine. Il engagea l'Adelantado à l'accompagner dans ce voyage de découvertes. Le valeureux marin, détrompé sur la cour de Castille, atteignant l'âge où le repos est une récompense, se montrait peu disposé aux périls d'une entreprise de ce genre. Toutefois, en comptant les années de son frère, en remarquant son affaiblissement physique, que l'énergie de sa volonté l'empêchait de sentir lui-même, se rappelant dans quel état il était revenu de ses deux dernières explorations, comprenant qu'il pourrait lui être indispensable, Don Barthélemy sacrifia de nouveau à l'amour fraternel ses goûts, son besoin de repos et sa résolution de ne plus servir un gouvernement si ingrat. Il consentit à s'embarquer.

Comme aux jours de sa poétique jeunesse, encore palpitant d'espérance et inébranlable de résolution, Colomb allait se remettre en mer. Il partait, non plus pour servir un roi dont l'ingratitude et les sourdes hostilités ne lui étaient que trop connues, mais se sacrifiant d'avance à l'humanité tout entière. Les douceurs du repos au foyer de la famille qu'il n'avait pu goûter encore, son âge, ses douleurs, le ressentiment d'une ancienne blessure, les souffrances qu'il avait endurées dans sa dernière exploration, n'eurent pas la puissance de le retenir. Menacé par les ans, il lui tardait d'avoir accompli son œuvre. Ce n'était qu'au moyen de travaux encore plus prodigieux qu'il pensait pouvoir rompre les obstacles de la Cour et arriver à son but définitif, la délivrance du saint Tombeau. Maintenant la terre ferme étant découverte, il lui semblait que s'il parvenait à franchir le détroit qui devait exister

vers le milieu de ce nouveau Continent, rien ne s'opposerait plus à sa circumnavigation, et qu'il reviendrait en Espagne par l'Asie et la côte africaine.

Il comptait pour cette hardie exploration sur l'assistance providentielle ; et avec une apostolique ardeur, à soixante-six ans, le prince des navigateurs s'élançait vers l'inconnu, dont il espérait, cette fois, soulever entièrement le voile.

Christophe Colomb avait exécuté avec trois caravelles ses trois premiers voyages ; entreprenant une quatrième expédition, il demanda quatre navires approvisionnés pour deux ans ; car il comptait, après avoir rencontré le détroit qui l'aurait conduit de l'Atlantique dans le Grand Océan, accomplir le tour du globe, en revenant par la mer d'Asie et la côte d'Afrique.

C'était la première tentative de circumnavigation qui se fût produite sous le soleil, depuis qu'une voile sillonna l'Océan.

Pour une expédition de ce genre, l'amiral voulut choisir son monde, ses vivres, ses moyens de défense. Il donna aux bureaux de Séville la dimension de ses navires. Le plus grand ne devait être que d'un port de soixante-dix tonneaux, et le plus petit de cinquante tonneaux.

Il arbora son pavillon d'amiral sur la caravelle de soixante-dix tonneaux, que l'on nomma la *Capitane ;* la deuxième par le rang s'appelait le *Saint-Jacques de Palos ;* la troisième était le *Galicien.* La plus petite était nommée la *Biscaennïe.*

Sans compter les officiers de sa maison et quatre interprètes, l'amiral allait emmener avec lui sur ces quatre petits bâtiments cent cinquante hommes. C'était avec cette poignée de gens qu'il entreprenait de faire le tour du globe, de se défendre contre toute agression parmi les peuples inconnus, chez lesquels il serait peut-être obligé de renouveler ses vivres, de réparer ses avaries. La nécessité de visiter toutes les côtes, d'entrer dans toutes les baies et tous les golfes pour rechercher ce détroit, l'obligeant à n'employer que de petits navires, il avait voulu augmenter la force de ses nefs par le caractère des marins qui les montaient.

La *Capitane* eut pour commandant le capitaine de pavillon de l'amiral, Diego Tristan, vrai type d'officier de mer. Il avait sous ses ordres le premier lieutenant Juan Sanchez ; les pilotes Jacques Martin Cabrera, Pierre d'Umbria, Martin de los Reyes. L'équipage consistait en

quatorze matelots de premier rang et vingt novices, un maître canonnier, un maître armurier, un maître charpentier, un tonnelier, un maître calfat et quatre trompettes.

Le commandement du *Saint-Jacques de Palos* fut donné à François de Porras. A côté de cet officier aussi arrogant qu'incapable, le seul qui lui eût été imposé, l'amiral plaça par compensation le secrétaire en chef de la flotte, un de ses anciens écuyers, Diego Mendez, qui était à la fois marin consommé, soldat intrépide, fervent chrétien et serviteur inviolable. L'écuyer Diego Mendez gagna, durant cette campagne, le grade de capitaine de vaisseau, un blason, le titre de chevalier et une immortelle inscription dans l'histoire.

Quant au *Galicien*, navire lourd et défectueux dans sa mâture, il fut confié au fidèle capitaine Pierre de Torreros, le premier Européen qui mit le pied sur le Nouveau Continent, et il eut l'insigne honneur d'y représenter Colomb.

Pour monter la plus petite caravelle, *la Biscaïenne*, qui devait sonder les passages, entrer dans les criques, fouiller les rivages, et qui n'avait en tout que vingt-cinq hommes, officiers compris, l'amiral, afin de compenser la faiblesse numérique de l'équipage par la qualité, choisit huit matelots de premier rang, leur adjoignant douze novices, pleins d'émulation, parmi lesquels se trouvait un page nommé Cheulco. A cette troupe d'élite il donna, comme digne de la commander, un homme de mer d'un grand caractère, son noble compatriote, Barthélemy Fieschi, « personnage doué de grandes perfections ». Pour renforcer d'une ressource morale ce petit navire, fort exposé à se trouver séparé de l'escadrille, il lui confia le seul prêtre qu'il eût pu embarquer, un zélé franciscain, le Père Alexandre.

Tout le monde monta sur les caravelles ; mais on ne put partir aussitôt ; le vent soufflait du sud et clouait les navires dans la rade.

Pendant cette immobilité forcée, une embarcation que le vent contraire à la sortie avait poussée vivement sur la côte d'Europe, apprit que les Maures venaient de bloquer la forteresse portugaise d'Arcilla, sur la côte du Maroc. Aussitôt l'amiral, chevalier de la Croix, sans se préoccuper du vent contraire, fit lever l'ancre au son de la trompette, conformément à l'usage des amiraux de Castille. « Il sortit malgré ce même vent et arriva rapidement au port. »

L'aspect des voiles espagnoles suffit pour mettre en fuite la troupe maure, qui avait d'ailleurs rencontré une vigoureuse défense.

L'amiral poursuivit sa route le jour même.

Comme s'il eût reçu la récompense de son zèle, le vent était devenu favorable. « Notre-Seigneur me donna ensuite un si bon temps que j'arrivai ici en quatre jours, » écrivit-il de la Grande-Canarie.

Le 25 mai au soir, Colomb partit au nom de la Sainte Trinité.

Le temps était magnifique. On atteignit en seize jours le groupe des Caraïbes.

L'amiral se dirigeait sur Saint-Domingue, afin d'y troquer le *Galicien* contre un des trente-deux navires qu'il savait devoir retourner en Espagne, parce que, malgré le beau temps, on avait reconnu ses défauts. Il était mauvais marcheur, très fatigant ; ses mâts n'entraient pas assez dans la carène. Les trois caravelles avaient dû diminuer de voiles pour ne pas le laisser en arrière.

Le 29 juin, l'escadrille étant arrivée devant le port jeta l'ancre à une lieue en mer. Colomb envoya le capitaine du *Galicien*, dans sa chaloupe, pour exposer lui-même au gouverneur la nécessité de se procurer une autre caravelle, que l'amiral payerait de ses deniers. Il devait aussi lui demander, de la part de son chef, licence d'entrer dans le port pour se mettre à l'abri d'une violente tempête qu'il prévoyait devoir éclater prochainement.

Le gouverneur n'était pas convaincu de la nécessité de remplacer un navire mis en mer depuis deux mois à peine. Quant au besoin d'échapper à la tempête, la sérénité du ciel, la splendeur du soleil, le calme azuré des flots lui donnaient en ce moment l'air d'une plaisanterie. Non seulement il n'accorda pas à l'amiral de prendre un autre navire, mais il lui « défendit de descendre et même d'aborder. »

Le capitaine du *Galicien*, en revenant, put compter dans le mouillage trente-quatre navires avec pavillon de partance. C'était la flotte que devait ramener Torrez, à laquelle s'étaient réunies deux caravelles achetées par un ancien notaire amateur de navigation, Rodrigo de Bastidas.

Il est plus aisé de se figurer que de rendre l'indignation dont fut saisi le grand homme en se voyant repoussé « d'une terre et des ports que, par la volonté de Dieu, il avait gagnés à l'Espagne au prix de son sang », ne pouvant ni se réparer ni s'abriter dans une île dont il était le vice-roi et le gouverneur perpétuel, contraint par conséquent de s'offrir comme une proie à la tempête et de continuer son voyage avec un navire hors d'état de naviguer ! Ce refus, si contraire aux lois de

l'humanité et aux usages de la mer, répandit la consternation dans les équipages. Ils regrettèrent de se trouver sous la conduite d'un homme qu'une pareille rigueur semblait rejeter hors du droit naturel.

Mais, quelque profonde que fût l'indignation de l'amiral, son humanité, sa charité chrétienne l'emportèrent sur son ressentiment. Il renvoya de nouveau vers le gouverneur pour lui dire que, puisqu'il lui refusait un asile, malgré la nécessité de se réparer et au moment même d'un péril imminent, qu'au moins il retînt encore la flotte près de partir, et qu'il ne la laissât pas aller avant huit jours, parce que l'ouragan s'étendrait jusqu'en de lointains parages ; quant à lui, il allait sans retard chercher un abri.

Ovando prit conseil des pilotes. Il faut bien le reconnaître, aucune apparence atmosphérique ne semblait justifier la prévision de l'amiral ; il fut donc décidé qu'on partirait ainsi qu'il était convenu. Les pilotes, en regardant le ciel, raillèrent gaillardement la sinistre annonce du vieil amiral, qui fut traité d'esprit morose, de « faux prophète », et peut-être de radoteur.

Colomb, fort embarrassé de l'état du *Galicien*, ne vit pas d'autre expédient que de donner au plus mauvais navire le meilleur capitaine. Il fit passer à son bord comme commandant en premier son frère don Barthélemy, et immédiatement chercha un abri le long de la côte voisine. Il prit aussitôt toutes ses dispositions pour recevoir l'ouragan, avec autant de hâte que s'il l'eût vu venir.

Cependant le bon état de la mer, l'éclat du ciel, la douceur des brises, souriaient à ceux qui devaient partir. Après un séjour assez long loin de leur famille et de leurs habitudes, il leur tardait de revoir la patrie. Conformément aux ordres de la reine, Ovando avait signifié un congé de retour à tous les rebelles connus. La plupart ne demandaient pas mieux, puisque leur fortune était faite. D'ailleurs ils emportaient chacun des quantités d'or capables d'adoucir leurs juges.

On les avait répartis, au nombre de plus de cinq cents, sur diverses caravelles. Bobadilla, le gouverneur destitué et qui se consolait de sa disgrâce avec ses monceaux d'or, avait pris place sur la *Capitane*. Roldan, destitué comme lui et appelé à rendre compte de sa rébellion, avait entassé dans ce vaisseau des masses d'or rapinées sous toutes les formes pendant sa révolte. Sur cette caravelle on avait embarqué cent mille pesos provenant des droits royaux. On y avait aussi trans-

porté, au grand regret de toute la ville, le plus énorme morceau d'or natif dont il ait jamais été parlé dans l'histoire. Cette pépite, que plus de mille hommes avaient touchée de leurs mains avec admiration et convoitise, s'élevait, d'après un témoignage authentique, au poids de « trois mille six cents besants d'or ». Les rebelles avaient aussi placé sur ce navire la somme de cent mille besants d'or fondu et marqué, et quantité de gros grains d'or natif, pour les montrer ainsi en Espagne. Jamais une telle quantité d'or n'avait été vue à la fois.

D'autres richesses, également acquises au mépris de la justice et de l'humanité, payées du sang et de la vie de tant de malheureux Indiens, étaient entassées sur chacune des caravelles.

Tout étant prêt, on mit fin aux adieux. Le capitaine général donna le signal du départ, et la flotte, ouvrant ses voiles, s'éloigna majestueusement des rives de l'Ozama. Elle gouverna directement au sud-est pour aller doubler le cap de l'Epée et gagner la haute mer.

Tout allait à souhait. On arrivait par une douce brise à la hauteur du cap Raphaël, à une distance d'environ huit lieues, quand tout à coup le vent mollit, et en peu d'instants des signes inquiétants se manifestèrent. La transparence du ciel s'épaissit, l'éclat du jour décrut rapidement. L'Océan se tenait calme et morne ; l'air était lourd et suffocant. Pour des pilotes exercés, il n'y avait pas à s'y méprendre : c'était l'annonce de la tempête.

Quoiqu'on fût en vue de la terre, on ne pouvait y chercher un refuge. Aucun souffle ne soulevait les voiles, qui pendaient flasques le long des mâts. L'Atlantique devenu terne et glauque demeurait immobile. Il n'était plus possible ni de retourner au port, ni de fuir le danger des côtes en affrontant la haute mer. Sans doute tel marin qui avait raillé l'amiral aurait en ce moment voulu, suivant le conseil de sa vieille expérience, n'avoir pas quitté le mouillage ; mais il était trop tard. Aucun art ne pouvait rien maintenant contre la nature.

L'effet suivit de près la menace.

Un vaste balancement rompit la plaine unie des eaux. Les vagues, après quelques larges oscillations, se gonflèrent ; leurs cimes blanchissantes s'élevèrent en bouillonnant. Bientôt le fond de la mer sembla se soulever ; le souffle strident de la tempête grinça dans les mâtures, ballottant comme un jouet, parmi les masses d'écume, cette superbe flotte. Les vergues frappaient l'eau ; l'avant et l'arrière plongeaient tour à tour sous les lames. Les trésors accumulés dans les navires fu-

rent rudement secoués. La fureur des vagues fit s'entre-choquer plusieurs caravelles. Quelques-unes s'entr'ouvrirent et sombrèrent à l'instant ; d'autres luttèrent par d'impuissantes manœuvres. Un épais brouillard s'ajoutait à l'affreuse obscurité du ciel. On ne se voyait point ; on entendait à peine les commandements inutiles du porte-voix.

La *Capitane*, si merveilleusement encombrée d'or, fut saisie par l'ouragan, et, malgré ses solides charpentes, fracassée, ouverte aux flancs ; sa cargaison fut engloutie sans rémission dans l'abîme. De tout ce qu'elle portait, hommes et trésors, rien ne reparut. Plus de vingt-six caravelles, toutes chargées d'or, dépouille des malheureux Indiens, furent brisées et ensevelies dans les gouffres des vagues ; d'autres, emportées dans les sillons écumeux de l'Océan, furent entraînées sous des parallèles inconnus et sombrèrent plus loin, après avoir ressenti plus longtemps les angoisses du désespoir.

De toute la flotte, il ne revint à Hispañiola que deux ou trois navires fracassés, tandis qu'un seul, le plus mauvais, le plus usé, le plus petit de tous, nommé l'*Aiguille*, « el Aguja », continuait sa route vers l'Europe. « Il portait tout le bien de l'amiral, qui consistait en quatre mille pesos, et ce fut le premier qui arriva en Castille, comme par la permission de Dieu. » Les navires maltraités qui revinrent se réparer à l'Espagnole portaient les gens les plus pauvres, les plus obscurs de ce convoi ; il n'y avait là qu'un seul hidalgo, le notaire navigateur Rodrigo de Bastidas : « c'était un fort honnête homme, » que Bobadilla avait aussi persécuté inhumainement.

Dans cette terrible journée périrent, sans en excepter un seul, les traîtres, les calomniateurs, les ennemis jurés de Colomb. « Là, dit un historiographe royal, là prit fin François de Bobadilla, celui qui avait envoyé l'amiral et ses frères, les fers aux pieds, sans l'accuser ni lui donner la possibilité de se défendre ; là prit fin aussi le rebelle François Roldan et quantité de ses complices qui s'étaient soulevés contre les rois, contre l'amiral, dont ils avaient mangé le pain, et qui avaient tyrannisé les Indiens. Là périt aussi le Cacique Guarionex (qui avait opiniâtrement refusé l'Évangile) ; les deux cent mille pesos furent submergés avec ce pain d'or, de grandeur prodigieuse. » Tout fut perdu, la mer engloutit à la fois avec ces richesses iniques leurs iniques possesseurs, « au nombre de plus de cinq cents hommes. »

Or, pendant que s'accomplissait ce désastre, l'amiral, retiré dans « le port caché », *puerte escondido*, et entendant gronder l'ouragan, se confiait à Dieu.

Durant le jour, les quatre caravelles, parant de leur mieux aux coups de vent et de mer, tinrent bon. Mais « la tempête fut terrible pendant cette nuit-là, et elle désempara les vaisseaux ». Au milieu de l'obscurité, trois navires furent arrachés du port, où la *Capitane* resta seule. Les trois caravelles furent fort maltraitées, perdirent une partie de leurs agrès et de leurs provisions. Le navire de l'amiral, quoique horriblement fatigué, ne reçut aucune avarie. Les quatre caravelles se rejoignirent au port d'Azua, le dimanche, comme pour y célébrer ensemble ce saint jour et pour remercier Dieu de sa protection manifeste.

Ce désastre n'a point été considéré comme un simple sinistre de mer ; les contemporains y ont vu un châtiment providentiel. L'action de la justice divine fut ici tellement transparente que, sans exception, tous les historiens de cette époque s'en montrèrent saisis de surprise et d'effroi.

Si le discernement de la tempête, qui épargne le juste et sévit contre les coupables, balaye de son souffle leurs espérances, emporte leurs supplications, verse au gouffre de l'Océan les richesses accumulées au prix de leur âme ; si le sauf-conduit donné parmi les abîmes au petit trésor de l'amiral, qu'on a placé méchamment sur la plus fragile des nefs, et qui l'amène seule à travers l'Atlantique au port désiré, nous frappent d'étonnement, cet étonnement se changera en stupeur en songeant à la protection qui, durant ce même instant, couvre la personne et l'escadre de l'amiral dans la mer des Antilles. Ses quatre caravelles sont également préservées sur la côte et sur la pleine mer. Le *Galicien*, ce navire mis en danger par la seule houle, résiste à l'impétuosité des flots ; il ne perd ni un homme, ni une ancre, ni un câble, ni une planche, ne reçoit enfin aucune avarie.

Le caractère vraiment surnaturel de cet événement impressionna profondément l'Espagne. L'étrangeté de ces circonstances, l'immensité de la perte, le deuil de tant de familles, donnèrent aux détails de ce fait une authenticité lugubre et mémorable.

La reine fit au gouverneur Ovando un double grief de son double refus d'obtempérer à l'avertissement de l'amiral et de lui accorder un refuge dans une si pressante nécessité. Le roi regretta l'or fondu et marqué, surtout ce pain d'or massif dont aucun travail des mines n'a jamais offert le pendant. Longtemps la mémoire de ce fait se conserva vivace dans l'île. L'archichronographe impérial Oviedo, qui y résida et s'en entretint avec des témoins oculaires, fut frappé de son

caractère prodigieux. Dans trois passages de son *Histoire naturelle des Indes occidentales*, il revient sur la flotte perdue pour avoir négligé le conseil de l'amiral. Le Milanais Girolamo Benzoni, qui habitait Hispañiola quarante ans après ce châtiment providentiel et dut y entendre quelques témoins oculaires, n'a pu se défendre de voir ici le doigt de Dieu. L'extermination des rebelles, l'anéantissement de leur unique trésor, lui paraissent un exemple salutaire donné au monde et une haute leçon de philosophie historique.

L'amiral passa quelques jours à Azua pour faire certaines réparations aux trois caravelles qui avaient été séparées.

Le 14 juillet, la mer paraissant bonne, il prit la route du sud. Mais sa navigation fut contrariée presque aussitôt par un état étrange de la température. Le ciel était couvert, le soleil restait voilé, les étoiles ne se montraient point. Malgré la force et la variation des vents, il sentait la mer opposer à sa marche une force constante, quoique irrégulière dans sa violence. Des averses fréquentes inondaient le pont des caravelles. Souvent des éclairs flamboyants semblaient embraser l'horizon ; il fallait toute la vigilance et l'énergie de volonté de l'amiral pour ne point dévier de son rumb. Cependant parfois le redoublement de la tempête les contraignait de fuir à arbre sec ou de mettre à la cape ; et alors, en une seule nuit, ils perdaient le peu de chemin fait si laborieusement durant plusieurs jours. La fatigue, les veilles, cette humidité compliquée de froid subit ou de lourde chaleur abattaient les courages.

L'ardente foi de Colomb surmontait seule les contrariétés des influences extérieures. Tout occupé des Lieux Saints, sans cesse les yeux fixés sur son but, il ne s'arrêtait pas à compter les obstacles. Sa soixante-septième année commençait à peser sur lui sans qu'il se fût douté de son approche. La subtilité de ses sens n'avait rien perdu de sa délicatesse. En dépit de ses atteintes rhumatismales, sa taille, encore droite et ferme, soutenait à merveille la majesté de sa physionomie, sur laquelle semblait naturellement empreinte la noblesse de sa pensée. A mesure qu'il avançait en âge, il avançait en perfection chrétienne. La douceur de son regard exprimait quelque chose d'évangélique. Ses travaux de mer, ses tribulations si longues, sa dévorante activité d'esprit, les injustices souffertes n'avaient point durement imprimé leurs sillons sur ses traits. Ses cheveux, d'un blanc lustré,

entouraient son front de cette couronne d'honneur dont parle l'Écriture. Avec l'ampleur de son vêtement franciscain, sa dignité d'attitude, toute sa personne rappelait une de ces images de patriarche ou de prophète dont on peut se faire une idée d'après les Livres saints.

Toujours pénétré de l'importance du devoir, du mérite de l'obéissance, il avertissait de leurs péchés les délinquants ; il menaçait d'abandonner à Dieu celui qui s'obstinait à mal faire. Dieu étant toujours l'unique objet de ses mouvements comme de ses pensées, Colomb, commandant quelque manœuvre nouvelle ou exigeant quelque fatigue de surcroît, disait à ses hommes : « Nous devons à Dieu d'agir de telle façon. » Donnant fidèlement l'exemple du devoir qu'il recommandait à ses inférieurs de tous les degrés, plus le temps était mauvais, plus il se tenait au milieu de l'équipage ; animant ses marins, les soutenant du regard ou de la voix, il les maintenait en haleine et les encourageait de son mieux. S'il ne pouvait les soustraire aux intempéries de ces parages inexplorés, du moins il partageait bravement avec eux les périls. Les douleurs de la goutte qui s'ajoutaient pour Colomb aux épreuves communes ne pouvaient réduire la constance chrétienne dont il était soutenu.

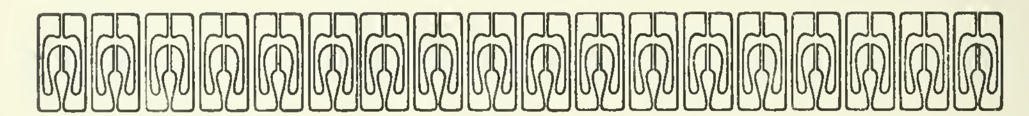
Pour comble de malheur il devint gravement malade, et « approcha plusieurs fois des portes de la tombe ». Le sentiment de sa responsabilité et du but de son expédition survivant à l'anéantissement de ses forces, il fit construire une petite cabine sur le gaillard d'arrière, et de son lit il dirigeait la route, poursuivant la lutte si disproportionnée avec les forces d'une mer inconnue. Ses équipages demandaient à relâcher à la Jamaïque ou à l'Espagnole. Tout autre que lui l'eût fait sans attendre même qu'on l'en priât ; mais personne ne savait mieux que l'amiral se roidir contre les obstacles. Il tint bon, ranima ses gens et attendit le vent favorable qui souffla enfin.

Alors en quelques heures, on découvrit au midi une île qu'entouraient plusieurs îlots : c'était Guanaja, située en avant du golfe de Honduras.

L'amiral commanda de la reconnaître. L'Adelantado fit aussitôt armer deux chaloupes et prit terre avec un fort détachement. Il remarqua une grande quantité de pins semblables à ceux des Antilles et des traces de civilisation ; car on aperçut des creusets destinés à fondre le cuivre, dont quelques parcelles parurent des fragments d'or aux matelots, qui les dérobaient en cachette.

Sur ces entrefaites arriva une sorte de galère vénitienne, large de huit pieds et fort longue, fabriquée d'une seule pièce. La chambre, en forme de gondole, couverte de feuilles de palmier artistement tressées et impénétrables à la pluie, était remplie de marchandises : pièces de coton, couvertures, chemisettes, haches en cuivre, épées mexicaines, vases en terre et amandes de cacao. L'Adelantado serra cet esquif entre deux chaloupes, s'en empara sans éprouver la moindre résistance et conduisit à la *Capitane* ceux qui le montaient.

Ces insulaires ne témoignèrent aucune frayeur en se voyant au pouvoir des étrangers. Colomb les rassura par des démonstrations de bonté, de bienveillance, et ayant essayé inutilement d'employer ses interprètes, il les interrogea lui-même pour tâcher d'en obtenir quelques renseignements. Il comprit qu'ils revenaient de l'Yucatan, pays riche et cultivé. Colomb fit prendre divers objets de leur commerce, leur distribua en payement des colifichets dont ils furent ravis, et les rendit à leur canot ; mais il retint, en qualité de truchement, un vieillard nommé Giumbé, qui lui parut expert dans la navigation côtière.



Chapitre dix-huitième.

Souffrances des équipages harassés des caravelles. — Le *fleuve du désastre*. — L'île Quiribi. — Curiosité des riverains. — La baie de l'Amiral. — Lutte opiniâtre de Colomb contre les troubles atmosphériques. — État affreux de la mer et orage océanique ; trombe marine.

L'AMIRAL se dirigea au Sud, cherchant la Terre ferme. Il l'aperçut près du cap Caxinas. La tempête recommença. La veille de l'Assomption, toujours cloué dans son lit, il fit descendre à terre l'Adelantado, l'état-major et les équipages pour assister au Saint Sacrifice que célébra le Père Alexandre. Mais on ne put procéder à la prise de possession ; il fallut

remonter sur les caravelles et recommencer le combat contre les éléments.

D'après les ordres de l'amiral, la petite caravelle de cinquante tonneaux, *la Biscaïenne,* s'avançait aussi près que possible du rivage, entrait dans tous les golfes, les criques un peu larges, de peur de manquer le passage ou détroit par lequel Colomb pensait devoir pénétrer dans les mers du Levant, les Indes orientales.

S'ils eussent navigué en pleine mer, ils n'auraient pas éprouvé la moitié des fatigues, ni couru le quart des périls auxquels les exposait cette



La tempête ballottait comme un jouet cette superbe flotte. (P. 237.)

navigation le long de rivages inconnus. Mais il fallait rester près de la terre pour découvrir le détroit.

Le temps ne cessait de fatiguer les hommes et les bâtiments. Des pluies torrentielles, une mer agitée, des courants contraires, ne leur donnaient aucun relâche.

Parfois ils atterrissaient pour quelques heures sur certaines côtes afin d'en observer les habitants et les productions. Ils virent ainsi des riverains qui n'entendaient qu'imparfaitement l'idiome du vieux Giumbé l'interprète. Les uns, tatoués en diverses parties du corps,

s'honoraient d'étaler sur leurs membres des figures de jaguar ou de cerf ; d'autres, des camisoles et des cuirasses de coton peint. Les notables s'ornaient la tête d'une bande de coton rouge. Quelques-uns la paraient d'une grande mèche de cheveux rudes.

En avançant vers l'Est, on vit des tribus fort repoussantes. En apercevant ces hommes, le vieux Giumbé signala leur anthropophagie.

Mais ces observations étaient accidentelles et courtes, parce que la mer, toujours contraire, astreignait à des travaux continus. Les matelots succombaient à ces fatigues incessantes. La plupart étaient malades ou incommodés. L'âpreté des vents, la violence des flots, l'absence du soleil décourageaient les esprits les plus fermes. Ces pluies diluviennes avaient pourri les voiles qui se déchiraient en lambeaux. On avait perdu des ancres, des apparaux, ainsi que des embarcations et la plus grande partie des approvisionnements. Chaque caravelle avait plusieurs voies d'eau. Et telle était la gravité de la situation, qu'à chaque redoublement de la tempête, on se croyait perdu. L'équipage de la *Biscaïenne* s'était préparé à la mort, et avait même reçu du Père Alexandre les derniers sacrements. Dans les autres navires, les marins, privés des secours de l'Église, se voyant à toute extrémité, imploraient le pardon de leurs fautes et se confessaient les uns aux autres. Parmi les domestiques de l'amiral, plusieurs s'engagèrent à embrasser la vie monastique s'ils échappaient à cette mort imminente.

Ces scènes de désolation se répétèrent plusieurs fois dans les circonstances lugubres que ramenaient les menaces de l'Océan.

Christophe Colomb avoue lui-même combien était navrante cette position d'agonie : « On a bien vu d'autres tempêtes, mais aucune n'a été aussi affreuse et n'a duré aussi longtemps, au point que plusieurs des miens, qui passaient pour intrépides, perdirent tout à fait courage. » Quant à lui, ce qui oppressait son cœur, c'était surtout de voir qu'il avait exposé son jeune fils à de telles souffrances, et de savoir sur le plus mauvais bâtiment de l'escadrille son frère l'Adelantado, qui ne se souciait pas de ce voyage et n'avait consenti à l'accompagner que par dévouement. Il se reprochait leur malheur. Heureusement, loin de l'accabler de sa propre douleur, le jeune Fernando l'entourait de ses soins et déployait une fermeté au-dessus de son âge. Colomb écrivit : « Notre-Seigneur lui donna un tel courage, que c'était lui qui ranimait les autres. Et quand il s'agissait de s'employer à la manœu-

vre, il le faisait comme s'il eût navigué quatre-vingts ans, et c'était lui qui me consolait. »

Outre les violences de l'atmosphère, il lui fallait combattre une force constante et régulière, la masse d'eau qui affluait dans le sens opposé à sa route, et qu'il comparait justement à un fleuve marin. C'était le grand courant pélagique ou Courant Équatorial qu'il avait si merveilleusement découvert à son précédent voyage. Telle était sa force de résistance que, dans une navigation soutenue de soixante jours, on put à peine franchir un espace de soixante-dix lieues.

A force de persévérance, le 14 septembre ils atteignirent enfin un promontoire qui déviait tout à coup de l'est vers le midi. Dès qu'ils l'eurent doublé, une bonne brise se fit sentir et la mer devint traitable. L'amiral, au nom des équipages, remercia Dieu de ce soudain adoucissement à leurs maux. En signe de gratitude, ce cap reçut le nom de « Grâces à Dieu », qu'il porte encore aujourd'hui.

Ici l'interprète indien, le vieux Giumbé, qui avait eu sa part de souffrances, fut congédié avec des présents. Il parut très satisfait de la munificence de l'amiral.

Toujours continuant son exploration des rivages et la recherche du détroit, Colomb suivait la côte de Mosquitos. Ses caravelles avaient besoin de radoub, ses agrès de réparations et ses équipages de repos ; on allait à la découverte d'un lieu favorable. Le 17 septembre, on s'arrêta devant l'embouchure d'une large rivière, que remontèrent, pour s'approvisionner d'eau, les canots de la *Capitane* et de la *Biscaïenne*. Quand les deux embarcations redescendirent vers les caravelles, un violent coup de mer refoula dans le fleuve le courant qui était large et rapide. Ce brusque choc enleva les deux canots dans ses écumeuses volutes. Celui de la *Biscaïenne*, qui était d'une construction plus légère, chavira malgré l'habileté du brave contre-maître Martin de Fontarabie. Aucun de ceux qui le montaient ne reparut. Celui de la *Capitane* arriva seul avec son chargement. Dans son affliction, l'amiral nomma ce lieu « le Fleuve du désastre ».

Cette diminution de bras sur la *Biscaïenne* obligea d'affaiblir le personnel des autres caravelles, qui déjà suffisait à peine aux manœuvres.

On était exténué par deux mois de travaux sans relâche. Heureusement, le dimanche 25 septembre, s'offrit, entre la petite île Quiribi et la Terre ferme, un mouillage excellent, situé en face d'une bourgade

nommée Cariari, qui présentait une délicieuse perspective. Une opulente végétation y étalait toutes les formes de la nature équinoxiale. La beauté du ciel, la magnificence du site, les balsamiques émanations de cette verdure, rendirent des forces à l'amiral. Il contemplait avec l'ardente curiosité de l'esprit et l'enivrement du poète ces charmantes perspectives.

On vit là un abri très propre au radoub des caravelles.

Le jour de l'arrivée, on commença par boucher les voies d'eau, réparer les agrès, faire aérer et sécher les provisions que la température et l'eau de mer avaient avariées. Les matelots préférèrent, tant ils étaient harassés, rester dans les hamacs que de courir sur le rivage. Le lendemain, l'amiral ne donna point la permission de descendre. Les indigènes, rassemblés avec leurs javelots en bois de fer et leurs massues pour s'opposer à l'invasion de ces étrangers, voyant qu'ils ne paraissaient pas s'occuper d'eux, cessèrent leurs belliqueux apprêts. La curiosité l'emporta sur la défiance. Ils s'approchèrent, en faisant des signes de paix et en montrant aux Espagnols des couvertures de coton, des camisoles peintes. Les plus hardis vinrent à la nage proposer des échanges.

Voulant donner une haute idée de la grandeur des hôtes qui arrivaient en ces lieux, l'amiral défendit toute espèce de trafic. Il gratifia les indigènes de ces colifichets dont ils faisaient grand cas et il ne voulut rien accepter. Les gens de Cariari, voyant que leurs instances étaient inutiles, tinrent conseil entre eux ; et, soit que leur fierté se blessât du refus de leurs dons, soit qu'ils crussent y voir une injurieuse défiance, ils résolurent de ne pas recevoir à leur tour les présents de ces inconnus ; en conséquence, ils n'en firent qu'un tas et les laissèrent sur la grève.

L'amiral leva l'ancre, se dirigeant vers le sud sans perdre de vue le rivage. Il longeait la côte de Mosquitos. En avançant, il entra dans un golfe découpé par plusieurs îles, qui formaient entre elles de petits canaux profonds et sans écueils. Les arbres gigantesques des rives, allongeant les branches de leurs hautes cimes, entre-croisaient leurs rameaux et formaient des berceaux élevés, sous lesquels passaient aisément les mâtures de l'escadrille. La fraîcheur et l'ombrage odorant des forêts récréaient les équipages sur le tillac. Ce golfe charmant était la baie de Cerabaro, aujourd'hui indiquée sur les cartes sous le nom de *Baie de l'Amiral.*

En descendant à terre, on compta vingt canots mis à sec, dont les

propriétaires s'ébattaient gaiement dans les bois. Ils portaient au cou des plaques d'or. Un des insulaires échangea un miroir d'or pur contre trois grelots.

Une abondance fabuleuse favorisait cette terre : les poissons, les oiseaux, le gibier, les racines, les graines, les arbres à fruits, les fleurs s'y trouvaient à profusion. L'amiral, sans céder à l'attraction d'un tel séjour, voulut pousser jusqu'au fond du golfe. Il trouva là un terrain fort accidenté et parsemé d'habitations construites sur les points culminants. On aperçut des canots remplis d'Indiens, le front ceint de couronnes faites de plumes d'oiseaux et de griffes de bêtes. Ils s'ornaient aussi le cou de plaques d'or ; mais, au lieu de les troquer avec empressement, ils y attachaient un grand prix et refusaient de s'en dessaisir.

Les caravelles entrèrent dans une autre grande baie aujourd'hui nommée « Lagune de Chiriqui ». Colomb s'éloigna ensuite de ces parages et passa loin des îlots pour naviguer plus librement.

L'escadrille, s'avançant vers l'Est, louvoya devant Cobrava. On apprit là que les Indiens ramassaient à Veragua l'or dont ils faisaient leurs miroirs, et que Veragua n'était pas éloignée.

Christophe Colomb se trouvait précisément parvenu à l'endroit que de Grenade, sous les voûtes de l'Alhambra, il avait désigné comme devant lui livrer passage pour porter dans la mer du Midi l'étendard du salut. Il faisait suivre par la *Biscaïenne* les moindres sinuosités des côtes. On était alors sur le littoral de Chagres. Il cherchait anxieusement le passage, en face même de Panama, alors inconnu.

Il pressentait ce point géographique, objet de tant de vœux depuis trois cent soixante-quinze ans, cet important terrain que les géologues de France, d'Angleterre et de Prusse n'ont cessé d'étudier. Il s'opiniâtrait à vouloir trouver le détroit là où, malgré son inexistence, les besoins de la civilisation le réclamaient. Il le cherchait aux lieux qu'une configuration particulière semble avoir préparés pour la section des deux grandes régions du continent américain. On dirait que la nature s'est soudain arrêtée dans son œuvre sur l'ordre du Très-Haut. L'amiral cherchait donc le détroit, non point à l'extrémité des contrées australes où il se trouve, mais là même où il devait être. Colomb est venu désigner son emplacement.

L'infatigable explorateur, n'ayant pas trouvé le détroit à Chagres,

continua sa recherche, car, à la rigueur, ce détroit pouvait se rencontrer plus loin. Il suivit la côte à l'Est, et, le 2 novembre, alla jeter l'ancre dans un port sûr et commode, entouré de terres cultivées, animées par des habitations gracieuses et dont quelques-unes étaient peintes. Des arbres à fruits formaient des vergers autour de ces demeures, qu'ombrageaient de magnifiques palmiers et qu'embaumaient les ananas et les vanilles.

L'amiral, donnant à ce port le nom de sa qualité, l'appela le *Beau-Port* (Puerto-Bello). Les Indiens des alentours apportèrent quantité de fruits et de coton ouvré. La pluie retint les navires au port durant sept jours. Enfin le mercredi 9 novembre, malgré l'état du ciel, ils remirent à la voile pour continuer l'exploration de la côte.

Ils longeaient sans le savoir l'isthme de Panama.

Derrière les montagnes qui se profilaient à leur vue s'étendait l'océan Pacifique ; et, comme s'il eût entendu le murmure de la grande mer, Colomb s'opiniâtrait à trouver un passage qui l'y conduisît.

Luttant contre le vent, il parvint à la hauteur du cap Nombre de Dios. Mais, vers ce point, la bourrasque l'assaillit de telle façon qu'il dut jeter l'ancre au plus voisin refuge.

On repartit, en continuant la reconnaissance des côtes. Sur une terre nommée Guaigua se montrèrent plus de trois cents indigènes qui apportaient des joyaux d'or et des provisions pour faire des échanges. L'amiral, pressé d'arriver au détroit, ne se détourna point. Pourtant, trois jours après, la force du vent l'obligea d'entrer dans une anse étroite dont l'ouverture, plus étroite encore, offrait seulement l'avantage de briser la force des lames. Les caravelles étaient si près du bord, que d'un bond les marins pouvaient sauter à terre. Les plantes aquatiques, les hauts herbages fourmillaient d'alligators exhalant une forte odeur musquée ; ils s'étendaient au soleil sur la vase. Pendant neuf jours, le mauvais temps retint l'escadrille dans ce lieu, que l'amiral nomma « le Cabinet », *el Retrete*.

Les indigènes, doux et confiants, arrivèrent apportant des vivres et des ornements d'or. Ils traitèrent familièrement dans les échanges que l'amiral faisait surveiller. Malheureusement, aidés par la disposition des lieux, quelques marins, trompant la vigilance des officiers, s'échappèrent et se livrèrent à des actes de rapacité qui irritèrent les habitants. Ils vinrent attaquer les caravelles. L'amiral fit tout son possible pour éviter l'effusion du sang. On essaya en vain de les apai-

ser. Ils devinrent d'autant plus hardis qu'on leur montrait plus de douceur. Colomb espérait les intimider par un coup de canon chargé à poudre. Mais, habitués au bruit plus effrayant du tonnerre, ils ripostèrent à cette décharge par des insultes, en frappant la terre et les arbres de leurs massues. Alors, à son grand regret, l'amiral fit pointer, par le premier maître canonnier Matteo, une pièce de gros calibre sur la butte où ils s'étaient réunis. Quand ils eurent vu les effets de ce coup, ils s'enfuirent tremblants derrière les montagnes.

Des vents désolateurs continuaient à régner. Depuis quatre mois, sauf quelques rares journées, près du cap *Grâces à Dieu*, des souffles ennemis, des pluies torrentielles, de brusques intempéries, avaient épuisé les forces et le moral des équipages. Les capitaines et la maistrance, aussi bien que les mousses, demandaient à retourner directement en Castille. L'amiral, dont la résolution ne s'ébranla jamais devant les obstacles, finit pourtant par concevoir des doutes sur l'exacte position de ce détroit. Il comprit que peut-être, malgré les graves probabilités de ses conjectures, ce passage ouvert par la nature pouvait être situé sous une latitude beaucoup plus méridionale. Considérant l'état de son personnel, de ses munitions avariées et de ses navires que les tarets en nombre infini attaquaient, de la quille à la ligne de flottaison, il résolut de rétrograder et d'aller visiter les mines d'or de Veragua, sur lesquelles il avait eu des renseignements fabuleux.

Le lundi 5 décembre, il sortit du port *le Cabinet* et mit le cap sur l'ouest, voulant arriver à Veragua. Une violente bourrasque les repoussa vers le large. Les vagues étaient si hautes et les secousses si violentes, qu'on ne savait plus comment gouverner. Il tomba de nouveau malade ; une de ses anciennes blessures se rouvrit et, pendant neuf jours, on perdit toute espérance de le conserver à la vie. Des souffles contraires et incessamment variables empêchaient également d'entrer dans un port et de gagner la haute mer. Les caravelles se trouvaient ainsi ballottées, sans miséricorde, entre le danger d'être submergées et celui de se briser contre les écueils, qu'empêchait de distinguer le bouillonnement de l'onde.

Pourtant jamais les marins de l'expédition, qui pensaient avoir épuisé dans cette campagne toutes les rigueurs de la mer, n'avaient encore éprouvé un véritable orage océanique.

On sait aujourd'hui que, sous les latitudes intertropicales, vers les

parages du grand courant équatorial, les phénomènes météorologiques atteignent un degré de force, d'éclat et de majesté inconnu dans nos régions. Parfois la ligne brisée des éclairs traverse l'horizon tout entier, les retentissements de la foudre ont une sonorité effrayante ; la portée des lames dépasse nos mesures ; l'Océan manifeste par le formidable et le grandiose sa redoutable puissance.

Jouets des flots, les quatre caravelles étaient tantôt poussées sur la cime des vagues devenues des montagnes, tantôt précipitées dans les sombres gouffres creusés à leur base : « Jamais on ne vit la mer aussi haute, aussi horrible et aussi couverte d'écume. » Le ciel, obscurci de nuages teints de rouge, chargés de foudres, était lourd et suffocant. A chaque instant, d'immenses éclairs déchiraient cette tenture menaçante et enflammaient l'horizon chargé d'une électricité vitreuse. On ne pouvait soutenir l'éclat de cette fulguration incessante ; les marins fermaient les yeux pour ne point la voir. L'air semblait embrasé ; les secousses que la violence des lames imprimait aux navires faisaient gémir leurs membrures ; à tout instant, on croyait les voir s'ouvrir et s'engloutir dans l'abîme. La couleur sanglante des nuées se reflétait dans la teinte rougeâtre de « cette mer qui semblait être de sang et paraissait bouillonner comme une chaudière sur un grand feu. Jamais on n'avait vu le ciel avec un aspect aussi effrayant ; il brûla un jour et une nuit comme une fournaise ». Pendant vingt-quatre heures, on respira du feu. Des éclairs globulaires, dont la fulguration durait plusieurs secondes, se suivaient sans interruption : telle était l'ardeur de leur foyer, qu'à tout moment, malgré son accablement, l'amiral se soulevait sur son lit pour voir si ses mâts et ses voiles n'avaient pas été emportés.

Et cependant là n'était pas tout le danger.

La foudre, amassée dans les hautes couches de l'atmosphère, se déchargeait à tout instant ; le feu du ciel tombait souvent autour des caravelles, qui, séparées et cachées dans les gouffres de la mer, avaient cessé de s'apercevoir. Aux détonations rapprochées de la foudre, chaque navire croyait réciproquement que l'autre tirait toute son artillerie pour demander du secours au moment où il s'engloutissait. Cette incandescence ne diminua point durant la nuit. La phosphorescence des vagues et les étincelles qui jaillissaient à chaque brisement de la mer entretenaient une lueur blafarde, pâlissant à toute minute devant la rapide illumination des éclairs.



Une végétation vigoureuse recélait dans ses profondeurs des multitudes d'oiseaux. (P. 171.

Au milieu des désordres de la nature, la pluie tombait en larges gouttes et par averses impétueuses. Cette pluie finit par l'emporter : elle éteignit la foudre, mais précipita en torrents ses masses condensées. Elle tomba sans interruption « et si épaisse qu'il semblait qu'on la versât d'en haut à pleines cruchées ». Elle continua ainsi l'espace de huit jours. On ne peut appeler cela pleuvoir, c'était comme un autre déluge. Les équipages se trouvaient tellement harassés « qu'ils souhaitaient la mort pour être délivrés de tant de maux ». Exténué par les souffrances que lui occasionnaient ces tourmentes continuelles, le Père Alexandre succomba aux suites de l'épuisement. Ainsi, le premier aumônier qui ait péri sur l'Océan, dans les fatigues de l'apostolat, fut un franciscain. Les glorieuses prémices d'une telle mort semblaient légitimement dues à l'ordre séraphique.

Durant ces fureurs de la mer, une des caravelles fut emportée au loin. Elle avait réussi à jeter une ancre et à se maintenir ; mais un coup de vent enleva le grand canot des officiers ; et, pour ne pas périr, l'équipage dut à la hâte couper le câble. Pendant trois jours, elle se vit le jouet des vagues. Au milieu de ces convulsions de la nature, les marins souffraient du mal de mer. L'insomnie, la fatigue, la crainte avaient fini par les jeter dans un morne abattement ; « les navires avaient déjà perdu deux fois des chaloupes, des ancres, des amarres ; ils étaient entr'ouverts et n'avaient plus de voiles ». Le naufrage devenait l'inévitable conséquence de ce délabrement. Une seule chose a le droit de surprendre : c'est que ces bâtiments, sur lesquels on ne se croyait pas en sûreté dans une mer tranquille, résistassent si longtemps à une si formidable agitation.

Cependant, malgré les grandes fureurs de l'Océan, après tant de dangers, le plus grand de tous n'était pas venu ; une nouvelle épreuve était réservée à ces infortunés.

Le mardi 13 décembre 1502, pendant que l'amiral agonisait dans son lit de douleurs, une clameur déchirante, partie de l'une des caravelles, fut presque aussitôt répétée par les autres. Ce cri de désespoir retentit jusqu'à l'âme du moribond. Il frissonna et rouvrit les yeux.

Quelque chose d'horrible se passait à portée du regard.

Sur un point de l'espace agité par un mouvement giratoire, la mer, se gonflant de tous les flots qu'elle attirait à ce centre, se soulevait comme une seule montagne, tandis que de noirs nuages, descendant en cône renversé, s'allongeaient vers le tourbillon marin qui se dressait pal-

pitant à son approche, comme cherchant à le joindre. Ces deux monstruosités de la mer et de l'atmosphère s'unirent tout à coup par un effroyable embrassement, et se confondirent en forme d'X tournoyante. C'était, dit l'historien de Saint-Domingue, « une de ces pompes ou trombes marines, que les gens de mer appellent *fronks*, que l'on connaissait alors si peu et qui ont depuis submergé tant de navires ». Un âpre sifflement précédait le souffle fatal qui poussait vers les caravelles ce fléau alors sans nom dans nos langues. Ce genre de trombe est la plus affreuse manifestation de cette tempête infernale à qui l'Orient donna le nom même de l'esprit du mal : *typhon*. Malheur aux navires qui se rencontrent sur son passage !

Au cri de détresse qui frappa son cœur, le grand homme s'était ranimé. Devant l'imminence du péril, il se relève, reprend son ancienne vigueur et sort de sa cabine afin de le mesurer. Lui aussi aperçut l'ennemi formidable qui approchait. La mer était soutirée vers le ciel. A ce phénomène inconnu, il ne vit point de remède : l'art était inutile, la navigation impuissante ; d'ailleurs on ne pouvait plus gouverner.

Aussitôt Colomb, l'adorateur du Verbe, soupçonna dans cet effroyable déploiement des forces brutales de la nature quelque manœuvre satanique. Il se rappela qu'il était chef d'une expédition chrétienne et voulut, à sa manière, sommer l'esprit de ténèbres de lui livrer passage. Il fit allumer dans les fanaux des cierges bénits, arborer l'étendard royal de l'expédition ; il ceignit son épée par-dessus le cordon de Saint-François ; il prit en ses mains le livre des Évangiles, et debout en face de la trombe qui s'approchait, il lut la page sublime qui ouvre le récit du disciple bien-aimé.

Alors, de par ce Verbe divin, notre Rédempteur, dont la parole calmait jadis les vents et apaisait les flots, Christophe Colomb commanda impérieusement à la trombe d'épargner ceux qui, faits enfants de Dieu, s'en vont porter la Croix aux extrémités des nations, et naviguent au nom trois fois saint de la Trinité. Puis, tirant son épée, plein d'une ardente foi, il traça dans l'air avec le tranchant de l'acier le signe de la Croix, et décrivit autour de lui un cercle, comme s'il coupait réellement la trombe. Et en effet, ô prodige ! la trombe qui marchait vers les caravelles, attirant avec un noir bouillonnement les flots, parut poussée obliquement, passa entre les navires à demi noyés par le bouleversement des vagues, s'éloigna rugissante, et s'alla perdre dans la tumultueuse immensité des plaines atlantiques.

Chapitre dix-neuvième.

Une troupe de requins. — Corruption des vivres. — L'Amiral dans la rivière de Bethléem. — Camp espagnol. — Attaque des naturels. — La chaloupe de *la Capitane* prise et son équipage massacré par les Indiens. — Désespoir du camp espagnol. — Courage de Diego Mendez.

DÈS que la trombe eut disparu, la mer adoucit sa fureur; l'emportement des vagues se modéra; les vents étaient épuisés; il se fit une sorte d'apaisement.

Les matelots, la plupart malades, restaient accablés; ils n'étaient plus capables d'aucune manœuvre. En considérant ces travaux, ces secousses, ces fatigues, auxquels aucune constitution ne pourrait résister, Herrera regarde ce calme comme un acte de la miséricorde divine. Il dit positivement que Dieu le leur accorda, afin de les conserver à la vie. Cette bonace leur donna un repos salutaire. Mais, pour réparer leurs forces, ils n'avaient que des vivres corrompus et insuffisants.

Malgré le calme de l'air, la sérénité ne reparaissait point dans le ciel. L'horizon restait morne. Un jour incertain glissait sur la plaine verdâtre des flots, que çà et là perçait le noir requin. Bientôt, comme s'ils fussent conviés à une proie certaine, ces monstres de l'Océan, ordinairement isolés, apparurent si nombreux autour des caravelles, que leur attroupement sembla aux matelots un funeste présage. Mais l'amiral releva le courage de ses officiers. Comme on manquait de vivres frais, il fit amorcer les crocs avec des morceaux de viande corrompue ou même des lambeaux de drap rouge, et plus d'un de ces importuns rôdeurs y fut pris.

Quelque répugnante que fût la chair de ces poissons, la faim y faisait trouver une grande ressource; car, après huit mois de mer et toutes les intempéries qu'elles avaient essuyées, leurs provisions en viande salée et fumée se trouvaient corrompues; leur farine, altérée par l'humidité, semblait remplie de vers. Leur biscuit était tellement couvert de moisissures, que l'équipage ne pouvait se décider à manger la soupe, « à cause de la multitude de vers qui en sortaient et qui se cuisaient

dedans ». Les uns mangeaient en fermant les yeux, pour que le cœur se soulevât moins ; les autres attendaient la nuit, afin de ne pas voir l'infecte nourriture à laquelle ils étaient réduits. L'amiral, malgré ses douleurs et sa maladie, « ne se traitait pas mieux que le dernier des matelots. »

Le samedi 17 décembre, ils parvinrent à gagner un port étroit, près duquel ils aperçurent un village construit sur des arbres. Ces Indiens construisaient ainsi leurs demeures pour éviter les surprises nocturnes, étant en guerre avec des voisins. L'escadrille se reposa là trois jours entiers.

Le mardi, le vent paraissant favorable, ils ouvrirent leurs voiles rapiécées et se mirent en mer. A peine avaient-ils pris le large, qu'un autre vent se leva furieux et les contraignit à se réfugier dans le havre voisin, pour y attendre le retour du beau temps. Séduits par les apparences, le quatrième jour ils partirent avec un bon vent ; mais il changea au bout de quelques lieues. Sa violence fut telle qu'on n'y put résister. Malgré l'opiniâtreté des pilotes, qui se piquaient au jeu cette fois, il fallut se jeter dans une anse, où par bonheur ils trouvèrent un bon ancrage. Les charpentiers et les calfats se mirent aussitôt à l'œuvre. Ils parvinrent à réparer le *Galicien* et à boucher quelques voies d'eau des autres caravelles. On se procura une certaine quantité de maïs ; on renouvela l'eau des barriques.

La nouvelle année trouva dans ce lieu les quatre caravelles.

Le 3 janvier 1503, malgré la pluie et un vent contraire, l'escadrille tenta de reprendre sa route. Luttant de toutes ses forces, elle réussit à pénétrer le 6 janvier, jour des Rois, dans une rivière que l'amiral, en l'honneur de l'Épiphanie, appela *Bethléem ;* par abréviation, on dit *Belen.* Les indigènes la nommaient *Yebra.* Elle n'était éloignée que d'une lieue de la Veragua, pays des mines d'or. Du Beau-Port à Veragua, la distance est d'environ trente lieues. Pour la franchir, on venait de consumer près d'un mois d'efforts et de souffrances.

En mémoire de ces traverses inouïes, l'amiral nomma cette portion du littoral : *Côte des tribulations.*

Il envoya sonder la rivière de Veragua. Mais on n'y trouva pas assez d'eau, tandis que le fleuve de Belen avait quatre brasses de fond à l'entrée. L'amiral y resta donc mouillé. Bien lui en prit de n'en pas sortir ! « Le jour de l'Épiphanie, dit-il lui-même, j'arrivai à Veragua n'en pouvant plus. Là, Notre-Seigneur me fit trouver un fleuve et un bon

port ; j'y pénétrai avec peine, et le jour suivant la tempête recommença. Si je m'étais trouvé dehors, je n'aurais pu rentrer. »

Sur les bords du *Belen*, une bourgade se mit en armes à l'aspect des étrangers. Les habitants firent mine de s'opposer au débarquement. Mais l'ancien écuyer de Colomb, Diego Mendez, qui savait quelque peu d'indien, leur fit comprendre qu'ils venaient dans le but de faire des échanges. Ils se calmèrent alors et troquèrent vingt miroirs d'or contre des babioles d'Europe.

Le 12 janvier, l'Adelantado avec les canots remonta la rivière de Veragua jusqu'à la résidence du chef de la contrée, ayant le titre de Quibian. L'entrevue fut amicale. Le Quibian donna les joyaux d'or qu'il avait sur lui et reçut des présents auxquels il attachait un grand prix. Ils se quittèrent mutuellement satisfaits. Le lendemain, la curiosité amena le Quibian au mouillage de Belen. L'amiral lui fit le meilleur accueil et lui montra les caravelles. Le Quibian s'entretenait avec lui par signes. Ses gens troquèrent des miroirs d'or contre des grelots. Tout à coup, quelque soupçon lui traversant l'esprit, il partit assez brusquement.

Du 6 janvier au 14 février, la pluie tomba sans interruption.

Cependant, malgré la pluie battante, l'Adelantado, à la tête de soixante-dix hommes, poussa une reconnaissance dans l'intérieur. Le lendemain, au bout d'une lieue, ils trouvèrent du minerai d'or à la surface du sol. Les guides, ayant conduit l'Adelantado sur une montagne très élevée, lui montrèrent des terres qui s'étendaient à perte de vue, et lui assurèrent que dans toute cette région il existait des mines d'or.

Cette excursion eut pour effet de prouver que les plus riches terrains aurifères étaient à Veragua.

L'amiral résolut, puisque l'état de ses navires lui interdisait pour cette campagne la recherche du détroit, d'établir sur ce point un poste militaire, qui serait en même temps une factorerie pour la traite de l'or, tandis qu'il s'en irait directement en Castille chercher des renforts et des munitions. Il fit plusieurs cadeaux au Quibian, afin qu'il ne s'offusquât pas trop vite de cet établissement sur ses terres. On choisit un emplacement exhaussé, près du fleuve, à un kilomètre de l'embouchure. Quatre-vingts hommes y débarquèrent sous le commandement de l'Adelantado, firent des maisons en bois, construisirent solidement un grand magasin pour y enfermer les provisions de bouche,

quelques effets de campement, des armes et de l'artillerie. L'amiral leur laissa le *Galicien*, aussi pourvu que possible d'ustensiles de pêche, puis il se disposa au départ.

Cependant le Quibian, voyant que tout de bon un établissement s'était formé sur son territoire, résolut d'attaquer à l'improviste ces étrangers et de brûler leurs vaisseaux. Dissimulant ses intentions, il eut l'air de réunir ses troupes pour combattre le cacique de Cobrava contre qui il venait d'avoir une escarmouche dans laquelle il avait été blessé à la cuisse. Pendant qu'il préparait son attaque sous les yeux des Espagnols sans défiance, à bord du *Saint-Jacques de Palos* un homme observait attentivement les allées et venues des indigènes.

Cet homme a pris une part trop grande à cette expédition, pour que nous ne lui accordions pas ici une mention à laquelle aurait droit son seul courage, si ses vertus ne primaient sa valeur : il était de Segura et se nommait Diego Mendez. Une admiration anticipée l'avait, dès le commencement, attaché à la personne de Colomb en qualité de serviteur volontaire. Il l'avait accompagné dans sa première découverte, était devenu l'un de ses écuyers, et, à ce titre, l'avait suivi au deuxième et au troisième voyage. L'amiral, ayant reconnu son mérite, l'avait nommé secrétaire en chef de l'escadre et placé à bord du *Saint-Jacques de Palos* pour remédier à l'incapacité du capitaine François de Porras.

Diego Mendez vint trouver l'amiral et lui dit : « Monseigneur, ces gens qui sont ici en tenue de guerre disent qu'ils vont rejoindre ceux de Veragua pour marcher contre les Indiens de Cobrava Aurira. Je pense que c'est, au contraire, pour brûler nos vaisseaux et nous massacrer tous. » L'amiral chargea Diego Mendez de surveiller les Indiens. Sans perdre un instant, celui-ci imagine d'armer un canot et de longer la côte de Veragua pour reconnaître le camp ennemi. Il n'eut pas fait une demi-lieue, qu'il trouva réunis plus de mille guerriers bien pourvus de vivres et de liqueurs. Faisant accoster le canot, il osa sauter à terre et s'avancer seul au milieu d'eux. Il leur offrit de les suivre à la guerre avec son esquif. Ils refusèrent, en disant que c'était inutile. Il rentra dans l'embarcation et resta toute la nuit à les épier. Cette nuit même avait été choisie pour exécuter leur plan. Voyant qu'ils étaient découverts, ils prirent le parti de retourner à Veragua, pendant que l'intrépide Mendez revenait à la *Capitane* faire son rapport. « Je ra-

contai, dit-il, à Sa Seigneurie ce qui s'était passé ; elle l'apprécia infiniment. »

Encouragé par ce premier succès et les remercîments de l'amiral, dont le suffrage était pour lui au-dessus du plus haut prix, le brave Diego Mendez s'offrit à les aller épier dans leur camp. C'était le comble du dévouement et de la témérité. Toutefois, comme il méditait un stratagème, il lui fallait emmener un compagnon, et il le trouva. Rien ne lui réussit jamais mieux que cette audace. Un jeune aspirant de la *Biscaïenne*, Rodrigo de Escobar, voulut être de la partie.

En route, Diego Mendez rencontra deux canots d'Indiens étrangers, et apprit d'eux que le plan déconcerté par sa présence serait exécuté sous deux jours pendant la nuit. Il les pria de le conduire moyennant quantité de joujoux, jusqu'à Veragua, dans leurs canots. Ils l'en dissuadèrent, parce qu'ils étaient certains qu'en arrivant on le massacrerait ainsi que son compagnon. A force de cadeaux, il obtint pourtant d'être débarqué en face du principal village.

Les guerriers du Quibian barraient le chemin de la demeure de leur chef. Diego Mendez feignit de venir, en sa qualité de chirurgien, pour le guérir de sa blessure, il donna des présents, et on le laissa passer.

La demeure du Quibian, posée sur un plateau au haut d'une éminence, occupait le centre d'une place ornée de trois cents têtes de vaincus. Malgré l'arrivée soudaine d'un fils du Quibian, entouré de guerriers, Diego Mendez trouva le moyen d'observer la place et de se retirer sans une égratignure.

Par suite de son rapport, l'arrestation du Quibian fut résolue. L'Adelantado, prenant avec lui quatre-vingts hommes, se chargea de l'exécution.

Le Quibian, arrêté fort adroitement sans effusion de sang avec cinquante des siens dans sa propre demeure, fut confié à la garde du premier lieutenant, Juan Sanchez, gaillard taillé en Hercule. Aux recommandations de l'Adelantado, celui-ci répliqua d'un air fanfaron qu'il répondait de son prisonnier, et permettait, s'il s'échappait, qu'on lui arrachât la barbe poil à poil. Là-dessus il emporta le Quibian dûment garrotté, le coucha au fond du canot, l'assujettit fortement à un banc, et l'on descendit le fleuve, car la nuit arrivait. Le Quibian poussait des plaintes au sujet de ses liens qu'il disait trop serrés; Juan Sanchez, sous sa rude écorce, n'était pas dépourvu d'humanité : il détacha la corde qui fixait l'Indien au banc des rameurs, se contentant

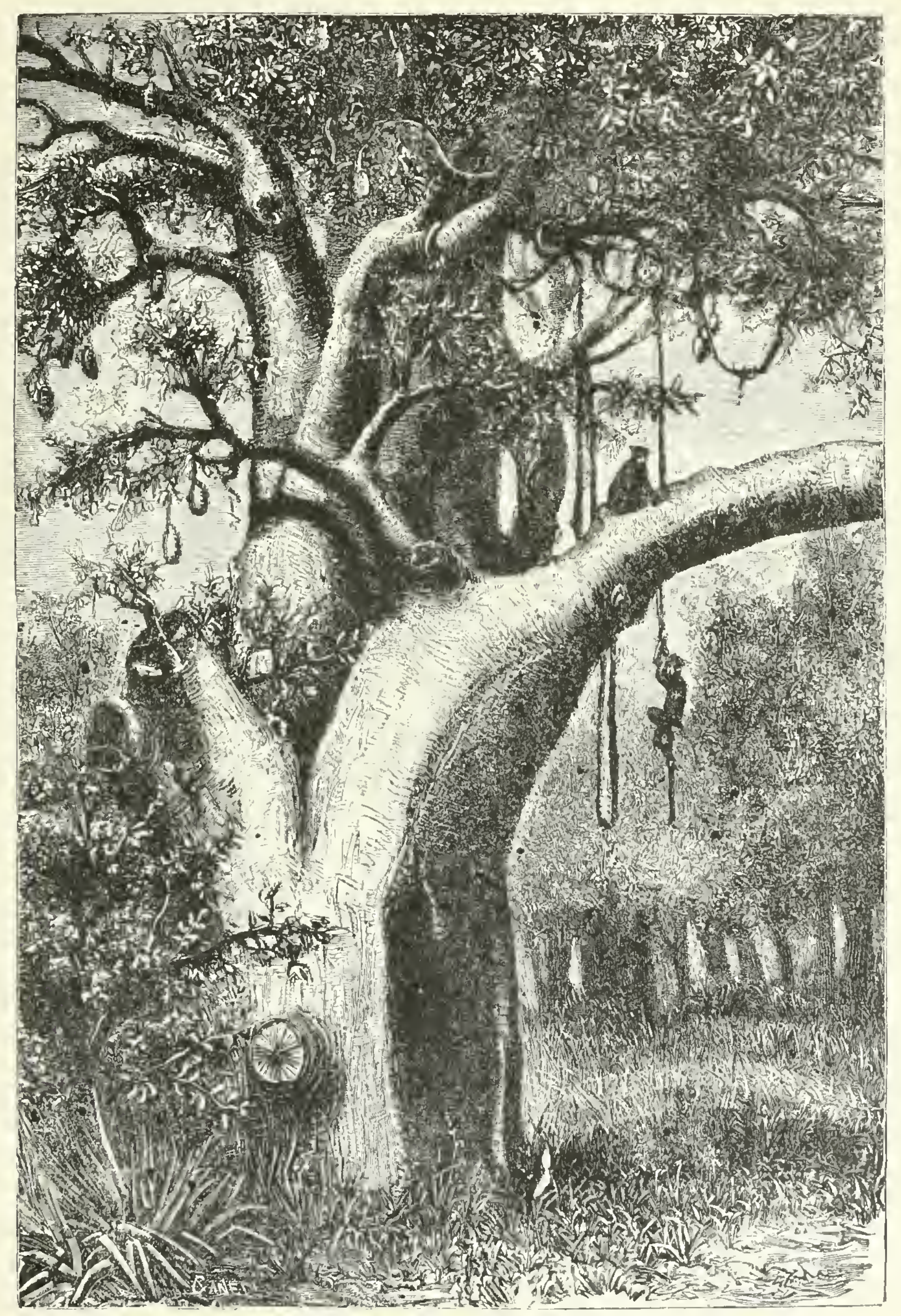
de la tenir lui-même dans sa main. Saisissant un instant où le pilote regardait d'un autre côté, le Quibian s'élança d'un bond violent, tomba comme un bloc au fond de la mer et disparut. Renversé par la secousse du choc, Juan Sanchez avait lâché la corde involontairement. Le Quibian, habitué à plonger sous les vagues, nageant entre deux eaux, s'échappa sans que personne pût voir dans l'obscurité ce qu'il était devenu.

L'amiral, ancré à une lieue de l'embouchure, attendait un vent favorable afin d'aller directement à l'Espagnole, d'où il aurait envoyé à la petite garnison des renforts et des approvisionnements avant son départ pour la Castille. Pendant ce temps, le Quibian, sorti des flots durant la nuit, comme un alligator, s'était glissé dans les habitations écartées de sa peuplade ; il y éveillait la haine de ses guerriers contre les étrangers.

Le 6 avril, comme l'amiral s'apprêtait au départ, près de soixante hommes de la petite garnison étaient allés, avec la chaloupe du *Galicien*, au mouillage des caravelles faire leurs derniers adieux à leurs camarades. Colomb commanda de renouveler la provision d'eau et de prendre du bois. Le grand canot de la *Capitane* partit sous les ordres du capitaine de pavillon, le brave Diego Tristan en personne. Trois matelots et deux novices tenaient les avirons. Le maître tonnelier, Juan Noya, ainsi que deux maîtres calfats, devaient remplir les barils et parer aux accidents. Deux autres marins et le maître canonnier Matteo étaient seuls armés. Pendant que la chaloupe voguait vers l'embouchure du fleuve, qu'elle allait remonter jusqu'à l'endroit où l'eau douce ne serait plus mélangée d'eau de mer, les vingt hommes restés avec l'Adelantado se trouvaient épars, les uns sur le bord du fleuve, les autres avec Diego Mendez au milieu des baraques.

Le Quibian, profitant de la diminution momentanée de la garnison, fit entourer par les Indiens le campement des Espagnols. « Ils étaient plus de quatre cents, armés de leurs flèches et de leurs massues. » Tout à coup ils poussèrent un grand cri, puis un second, bientôt suivi d'un troisième. Ces cris, heureusement, donnèrent aux Castillans le temps de prendre leurs armes. L'attaque commença par une nuée de flèches et de dards. Au premier instant, cinq ou six Espagnols tombèrent blessés près des baraques, et le contre-maître du *Galicien*, Alonzo Ramon, resta sur le carreau. Enhardis par ce succès, les plus braves Indiens, dédaignant les javelots, fondirent avec leurs massues sur la poignée

d'étrangers dont ils ignoraient encore la valeur. « Mais aucun de ceux-là ne retournait, dit un des acteurs principaux de cette journée, parce



Les bois mystérieux et impénétrables du Nouveau-Monde. (P. 262.)

qu'avec nos épées nous leurs coupions bras et jambes et les tuions sur place. » Dix-neuf guerriers tombèrent ainsi au milieu des Espagnols.

Une telle perte jeta l'épouvante parmi cette troupe, que l'Adelantado, armé d'une lance, poursuivait avec vigueur, quoique blessé d'un coup de javelot dont il ne tint pas compte. L'armée indienne fit sa retraite dans les bois d'où elle lançait impunément ses flèches.

Sept matelots se trouvant hors de combat par leurs blessures, le détachement était réduit à treize hommes. L'Adelantado encourageait cette poignée de braves. Un seul combattant, éperdu d'épouvante, quitta son poste et s'enfuit à toutes jambes. Diego Mendez l'ayant aperçu l'appela, lui commanda de revenir, mais en vain. Le fuyard répondit, toujours courant, qu'il voulait sauver sa vie. Ce déserteur en face de l'ennemi n'était pas Espagnol : c'était un Lombard, nommé Bastiano.

Sur ces entrefaites, la chaloupe de la *Capitane* arriva devant la scène du combat. Tous les Espagnols imploraient son secours. Mais Diego Tristan, esclave de sa consigne, ne voulut point accoster ; il craignait que ses compatriotes, se jetant à la fois dans la chaloupe, où les futailles n'étaient pas arrimées, ne la fissent chavirer, accident qui causerait peut-être la perte de l'amiral. Il eut le courage de résister aux prières de la maistrance, de rester spectateur du combat qui venait de recommencer. Les Indiens avaient de nouveau quitté leurs bois mystérieux et impénétrables et se croyaient sûrs, cette fois, d'exterminer jusqu'au dernier de ces étrangers. Mais les Castillans, excités par l'Adelantado et Diego Mendez, les chassèrent avec une telle ardeur, qu'ils s'enfuirent dans leurs retraites sans oser revenir à la charge de la journée. Cet engagement avait duré trois heures.

Alors seulement, l'Adelantado s'occupa de sa blessure.

Diego Mendez, qui savait les ruses indiennes, prévint le capitaine Diego Tristan du danger qu'il courait en remontant le fleuve, pendant que les guerriers, encore réunis, cachés dans les herbes de la rive, épiaient sans qu'il s'en doutât, tous ses mouvements et pouvaient tout à coup l'entourer avec leur flotille de canots. Le capitaine du pavillon voulut, quoi qu'il advînt, exécuter les ordres reçus. Il continua bravement à remonter jusqu'à un endroit où l'eau, devenue douce, offrait une prise commode. Il est vrai que là aussi les deux rives se rapprochaient davantage. Pendant que l'on se disposait à descendre, le son des conques se fit entendre au fond des bois.

Bientôt on vit de toutes les sinuosités du fleuve se détacher des canots jusque-là cachés sous les branches basses, tous également montés par trois Indiens, un rameur, et deux archers pourvus d'arcs et de jave-

lots. La chaloupe en un instant se trouva entourée. Les traits partaient à découvert des canots et pleuvaient du milieu des plantes nerveuses de la rive. Les Espagnols furent presque tous atteints à la fois. La chaloupe n'avait que trois hommes armés. Cette subite attaque, ces cris horribles, ce nombre illimité d'ennemis semblèrent les paralyser. Diego Tristan les excitait, montrant un calme prodigieux, quoique blessé lui-même. Il fit une contenance héroïque ; mais un javelot, le frappant dans l'œil droit, perça l'orbite oculaire : il tomba raide mort. Le tonnelier Juan Noya, atteint sur le bord de la chaloupe, se laissa glisser dans le fleuve. Nageant sous l'eau, il parvint seul à s'échapper et revint au camp espagnol raconter ce désastre. Ce récit y jeta la consternation. Les Castillans se voyant réduits à un si petit nombre et presque tous blessés, entourés de peuplades férocement implacables, se précipitèrent sur la caravelle et voulurent fuir sans en parler à l'Adelantado dont ils savaient l'inflexibilité. Mais l'eau n'était pas assez haute ; ils ne purent faire sortir du fleuve le *Galicien* et se trouvèrent contraints de retourner à leur poste périlleux.

Dans la soirée, la chaloupe du *Galicien* rentra avec les hommes qui étaient allés faire leurs adieux aux caravelles. Le lendemain matin, ils essayèrent au moins d'aller avec l'embarcation demander à l'amiral de les secourir et de les emmener. La violence de la mer les empêcha de franchir l'embouchure. Pour comble de malchance, le courant du fleuve apporta sous leurs yeux les cadavres de leurs infortunés compatriotes qu'avaient cruellement mutilés les sauvages. Attirés par la putréfaction si hâtive dans ce climat, déjà des corbeaux voraces, des vautours puants enfonçaient leurs serres sur ces restes défigurés, battant les ailes et poussant des cris de joie durant leur horrible festin. Exaltés par la prise de la chaloupe, les Indiens recommencèrent leur attaque du camp espagnol. L'épaisse végétation qui l'entourait leur permettait d'approcher sans être aperçus ; et ils le harcelaient à tout instant avec leurs conques, leurs tambours de bois, leurs cris farouches. Ils tenaient les étrangers incessamment en alerte pour les excéder. L'Adelantado, afin de remédier à cette situation, établit le poste sur un plateau découvert, où l'on fit avec des planches, de la terre et des tonneaux une sorte de redoute. On mit au centre les provisions, les munitions de guerre. Deux fauconneaux de laiton, en bon état, furent tournés sur les deux points les plus exposés, et quelques décharges maintinrent l'ennemi à distance respectueuse. Néanmoins les Espa-

gnols se trouvaient pour ainsi dire bloqués dans cette retraite.

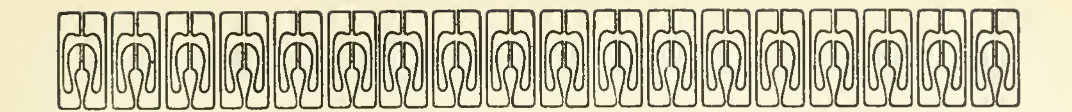
De son côté, l'amiral éprouvait de mortelles inquiétudes. Depuis dix jours, il attendait le retour de la chaloupe, et rien ne paraissait. Pressentant quelque malheur, plusieurs fois il avait envoyé le canot bien armé courir à sa recherche et tâcher de rapporter des nouvelles du camp. Mais toujours la violence du ressac, à l'embouchure, avait empêché l'embarcation d'aller plus avant, et elle-même n'était retournée à la *Capitane* qu'en courant grand péril.

Cependant on espérait encore, à cause des cinquante prisonniers gardés en otage à bord du *Saint-Jacques de Palos*, que les indigènes n'attaqueraient pas le camp espagnol. Chaque soir on enfermait les Indiens dans l'entrepont ; l'écoutille était cadenassée, et par surcroît de précaution des matelots couchaient sur le couvercle. Un soir, les matelots, au lieu de fermer le cadenas, se contentèrent de faire leur lit sur l'écoutille. Les Indiens remarquant l'oubli, à un signal convenu, par un effort simultané de leurs épaules, soulevèrent brusquement le couvercle, renversant les dormeurs, et s'élancèrent la plupart dans les vagues.

L'inquiétude s'accrut par cette fuite ; toutefois l'exemple des prisonniers bravant les flots excita l'ardeur de quelques marins.

Le premier matelot de la *Biscaienne*, Pedro de Ledesma, du port de Séville, s'offrit pour aller à terre si l'amiral le faisait conduire en canot jusqu'aux approches du ressac, où l'embarcation attendrait son retour. Grâce à ses muscles de bronze, à sa vigueur native, il atteignit le rivage et arriva inopinément à l'établissement espagnol. Il y fut reçu avec une joie délirante, comme un libérateur. On lui apprit le combat funeste du 6 avril, le sort du capitaine Diego Tristan, la destruction de la chaloupe et des hommes qui la montaient. Il vit Juan Noya, son compatriote, le seul qui eût échappé à ce désastre. Tous le chargèrent de supplier l'amiral de les emmener, prenant Dieu à témoin que, s'il les délaissait sur cette côte maudite, ils s'embarqueraient sur le *Galicien* à demi pourri et s'abandonneraient à la merci des flots plutôt que de tomber vivants entre les mains des sauvages qui leur réservaient d'épouvantables supplices.

Pedro de Ledesma repartit chargé du message verbal de l'Adelantado. A travers le brisement des lames, il rejoignit le canot et fut conduit à l'amiral, qui, pour récompenser ce courage exemplaire, l'éleva incontinent au rang d'officier.



Chapitre vingtième.

Tristesse de Colomb resté en mer. — Découragement de ses officiers — Vision et consolation miraculeuse.— Diego Mendez ramène à bord ses compagnons. — Départ pour Hispaniola. — Nouveaux assauts de la tempête. — Collision de deux caravelles. — Échouage forcé sur la côte de la Jamaïque. — Exploit de Diego Mendez. — Colomb, abandonné sur le rivage, adresse néanmoins aux Rois la relation de son voyage.

LE rapport de Pedro de Ledesma jeta Colomb dans une affreuse perplexité. Il savait bien exposés, ces hommes qu'il avait à terre, sans pouvoir les secourir. Il savait là son frère blessé, ayant sous ses ordres une troupe déjà éclaircie par la mort, le désespoir, prête à la révolte, et qu'entouraient une multitude de sauvages furieux.

Les trois caravelles fatiguaient sur leurs amarres, chassaient presque toutes sur leurs ancres. Il jugeait que, percées à jour et faisant eau par toutes les coutures, elles ne pourraient soutenir un nouvel assaut de la tempête. Les équipages étaient en proie à de sinistres appréhensions. Quant à lui, au paroxysme de ses douleurs, il fut atteint d'une fièvre ardente. La mer irritée, le ciel rigoureux, persistaient dans leur inclémence. Il n'apercevait qu'angoisses et malheurs dans sa situation. Il voyait autour de lui pleurer à chaudes larmes les capitaines de mer, complètement démoralisés.

Au milieu de cette sombre désolation, Christophe Colomb fit effort pour gagner la hune du grand mât et voir s'il découvrirait au loin quelque signe salutaire. Il se retourna vers les quatre points de l'horizon, appelant les vents à son secours. Mais le brisement lugubre de la houle répondit seul à sa voix. Alors, cédant à l'oppression de sa tristesse, il s'affaissa au pied de la hune, comme autrefois le prophète tombé sous le genévrier du désert, et qui, l'âme navrée, demandait au Seigneur de le retirer de ce monde. Toutefois, Colomb ne murmura point. Son accablement fut trop grand pour se répandre en lamentations. Il poussa des gémissements intérieurs, et une transition insensible

l'amena de la veille au sommeil sans avoir éteint sa pensée. L'affliction assiégeait son âme endormie, quand il distingua « une voix compatissante », dont nous allons essayer de reproduire les paroles avec une fidélité scrupuleuse, bien que nous désespérions de rendre en français, avec son énergique laconisme, l'expression fière et la grandeur native du génie espagnol.

Cette voix lui disait :

« O insensé ! lent à croire et à servir ton Dieu, le Dieu de tous les hommes ! que fit-il de plus pour Moïse ou pour David, son serviteur ? Dès ta naissance, il prit toujours le plus grand soin de toi ; lorsqu'il te vit parvenu à l'âge fixé dans ses desseins, il fit merveilleusement retentir ton nom sur la terre. Les Indes, cette si riche portion de l'univers, il te les a données comme tiennes ; tu les a distribuées comme il t'a plu, et en cela il t'a transféré son pouvoir. Il t'a donné les clefs des barrières de la mer Océane, fermées jusque-là de chaînes si fortes ! On obéit à tes ordres dans d'immenses contrées, et tu as acquis une renommée glorieuse parmi les chrétiens ! Que fit-il de plus pour le peuple d'Israël lorsqu'il le tira d'Égypte, et pour David même, qui de simple pasteur devint un roi puissant de Judée ? Rentre en toi-même, reconnais enfin ton erreur : la miséricorde du Seigneur est infinie ; ta vieillesse ne fera pas obstacle aux grandes choses que tu dois accomplir. Le Seigneur tient en ses mains des héritages de longues années. Abraham n'avait-il pas plus de cent ans lorsqu'il engendra Isaac ? et Sara elle-même était-elle jeune ? Tu réclames un secours incertain : réponds, qui t'a tant et si souvent affligé ? Est-ce Dieu ou le monde ? Dieu maintient toujours les privilèges qu'il a accordés et ne fausse jamais ses promesses. Le service une fois rendu, il ne dit point que l'on n'a pas suivi ses intentions et qu'il l'entendait d'une autre manière ; il ne martyrise pas, afin de prouver sa puissance. Il suit l'esprit de la lettre. Tout ce qu'il promet, il le tient, et même au delà. N'est-ce pas son usage ? Voilà ce que ton Créateur a fait pour toi et ce qu'il fera pour tous. Montre maintenant la récompense des fatigues et des périls que tu as essuyés en servant les autres. »

« J'étais, dit Colomb, comme à demi mort en entendant tout cela ; mais je ne sus trouver aucune réponse à des paroles si vraies ; je ne pus que pleurer mes erreurs. Celui qui me parlait, quel qu'il fût, termina en disant : « Ne crains pas ; prends confiance ; toutes ces tribulations demeurent gravées sur le marbre, et ce n'est pas sans raison. »

Le récit de cette consolation céleste qui se passe en interrogations supérieures, en révélations des intimes replis du cœur, est au-dessus de nos analyses et de nos jugements.

Lorsque Colomb sortit de son accablement, il se sentit fortifié. Mais le temps ne se remettait pas.

Pendant neuf jours, sa constance fut de nouveau éprouvée. Enfin la mer se calma. Durant ce temps, le fidèle Diego Mendez, en sa qualité de secrétaire en chef de la flotte et de commissaire de la marine, avait combiné les moyens de rejoindre au plus tôt l'amiral en sacrifiant le moins d'objets possible. Il passa quatre jours à faire, avec les voiles inutiles du *Galicien*, des sacs dans lesquels il renferma le biscuit qui restait ; puis il s'empara de deux canots indiens, les attacha l'un à l'autre fortement avec des espars, construisit avec des planches un tillac sur lequel il embarqua la poudre, le biscuit, les outils, les objets d'échange ; il fit lier par des câbles, à la suite de cette embarcation, les barils d'huile, de vin, de vinaigre, et, dès que la mer devint bonne, le canot du *Galicien*, manœuvré par les meilleurs rameurs, remorqua ce matériel et l'amena aux caravelles. Il revint successivement chercher ce qui pouvait être embarqué. En sept voyages, tout fut transporté aux caravelles.

Diego Mendez eut le courage de rester le dernier à terre avec cinq hommes, de veiller à ce que rien ne fût inutilement perdu ; puis, à la nuit, il s'embarqua lorsque tout fut fini. On avait retiré du *Galicien* tout ce qui pouvait s'utiliser ; le corps du navire, percé à jour par les tarets et ouvert de tous côtés, fut abandonné dans le fleuve. On reçut avec une indicible joie les compagnons qu'on avait crus perdus. Ce fut une ivresse générale. L'amiral plein d'affection pour ses serviteurs et de dévouement envers qui faisait son devoir, remercia publiquement Diego Mendez ; pendant son allocution il l'embrassa cordialement plusieurs fois sur les deux joues ; il le nomma son capitaine de pavillon et lui donna le commandement de la *Capitane*.

Vers la fin d'avril, dans la nuit du saint jour de Pâques, l'amiral donna, « au nom de la Sainte Trinité », l'ordre du départ.

Les trois caravelles ouvrirent leurs voiles usées et mirent le cap sur Hispaniola, où il importait d'aller au plus vite se radouber et se ravitailler.

La continuité des mauvais temps, cette incroyable succession de

tempêtes, en épuisant les forces des matelots, terrifiaient leur imagination.

Colomb sentait, à l'acharnement des éléments conjurés contre ses caravelles, un suprême effort de l'ennemi du salut pour s'opposer à l'accomplissement de ses vœux.

On ne peut nier que ce voyage entrepris afin d'ouvrir à la Croix une route sur l'immensité de l'Océan et de la ramener en Europe par la circumnavigation du globe, ait rencontré dans les vents et les flots une opposition violente autant qu'exceptionnelle, et que l'opiniâtreté de la lutte de Colomb soit le plus grand exemple de la constance humaine contre des forces qui surpassaient si terriblement les moyens de l'humanité. Jamais les plus vieux marins n'avaient ouï parler de tels périls sur la mer ; jamais les caravelles n'avaient expérimenté de si puissantes lames, soutenu de si fréquents assauts. On n'avait point encore vu pareille persistance dans les colères de l'Océan.

Quelque chose de ténébreux, de formidable et d'agressif se faisait sentir dans le caractère de ces fureurs pélagiques, de ces variations de vents incessantes et toujours contraires à la route de Colomb, l'empêchant aussi bien d'aller en avant que de revenir sur ses pas le long des côtes. Ces contrariétés semblaient réellement combinées pour le contraindre à gagner le large et s'éloigner à jamais de cette terre nouvelle. L'historiographe royal Herrera, lui aussi, a été frappé de cette rage inouïe dans les annales de la mer, véritable révolte de l'Océan. Il est de fait que, depuis lors, aucune exploration maritime sur le reste du globe, aucun voyage postérieur dans ces parages ne fut plus éprouvé d'aussi cruelle façon. Cette campagne ébranla des constitutions robustes et ruina plus d'un tempérament. Les bâtiments se trouvaient encore dans un état pire que les équipages.

Les navires, percés de trous, faisaient eau ; les provisions étaient avariées et comme perdues. Cependant Colomb, ne pouvant se résigner à cette idée que le détroit n'existait point dans ces parages, voulait continuer à le chercher, et, malgré l'avis contraire des pilotes, il fit porter à l'est au lieu d'aller au nord. Comme les contestations des officiers sur la route suivie et la route à suivre pouvaient occasionner de graves désordres dans l'état des esprits, avec cette supériorité de commandement qui le distinguait, il s'empara des cartes des pilotes et imposa silence à tout le monde. Après avoir fait trente lieues, les voies d'eau de la *Biscaïenne* étaient si considérables qu'il fallut l'aban-



Des indigènes aussi belliqueux que ceux du Rio-Belen. (P 273.)

donner. Son équipage fut réparti entre la *Capitane* et le *Saint-Jacques de Palos.* L'amiral n'en continua pas moins la même route.

Habitué aux bontés de la Providence qui l'avait tant de fois soutenu et préservé, Colomb poursuivit son exploration avec ses navires criblés et presque sans vivres.

Le 1er mai, les pilotes, justement effrayés de la situation, lui représentèrent l'état des bâtiments, l'affaiblissement des équipages, épuisés de privations et de fatigues. Ils insistèrent tous. L'amiral fit alors porter directement au nord. Pendant deux jours il eut un bon vent. Ses officiers craignaient d'avoir été poussés à l'archipel Caraïbe, tandis que l'amiral, au contraire, craignait d'avoir été entraîné à l'ouest du cap Saint-Michel, ce qui effectivement était arrivé.

Le 2 mai, Colomb atteignit deux îles si couvertes de tortues, qu'il leur en donna le nom. Les courants et les vents contraires les poussèrent de nouveau au milieu des bas-fonds des *Jardins de la reine*, quoiqu'il eût tout calculé pour les éviter. L'impétuosité de la mer le contraignit de rétrograder et de mettre à la cape. Les provisions étaient presque épuisées. Il ne restait plus qu'un peu de biscuit, d'ail, d'huile, de vinaigre, et l'eau entrait de toutes parts. On était jour et nuit aux pompes.

Dans cette triste situation, une tempête les assaillit.

L'amiral perdit successivement, en peu d'heures, trois ancres. A minuit, la caravelle *Saint-Jacques de Palos* vint donner si violemment sur la *Capitane*, qu'elle lui fracassa la poupe. « C'est une merveille que toutes les deux ne se soient pas mises en pièces, » disait-il. La mer resta mauvaise pendant six jours ; au bout de ce temps, l'amiral reprit sa route. « J'avais déjà perdu, ajoute Colomb, tous mes agrès; mes navires étaient percés de trous plus qu'un rayon d'abeilles, et les équipages complètement démoralisés. »

Il arriva à Macaca, sur la côte de Cuba, pour se reposer et se procurer quelques vivres. De là, il s'efforça de gagner l'Espagnole ; mais l'impulsion des courants et les vents le jetèrent bien au-dessous. L'eau entrait par tant de trous et d'ouvertures que, malgré le travail de trois pompes, des cuves, des baquets et des chaudières, on ne pouvait l'épuiser.

La tempête recommença.

Le *Saint-Jacques de Palos* fut obligé de se jeter aussitôt dans un port. La *Capitane* voulut tenir la mer malgré la tourmente. Dans la

nuit, l'eau montait si haut que la caravelle fut sur le point de sombrer. « Ils ne savaient à quel saint se vouer. Leur force, leur industrie ne pouvaient vaincre le terrible élément, quoique l'on travaillât incessamment aux pompes. Déjà l'eau montait jusque sur le tillac, assure l'amiral, et mon navire était au moment de couler bas, lorsque Notre-Seigneur me conduisit miraculeusement à terre. »

Le 23 juin, au point du jour, la *Capitane*, bientôt suivie du *Saint-Jacques de Palos*, fut poussée, sur la côte nord de la Jamaïque, dans un port bien abrité, mais inhabité et privé même d'eau douce. C'était la veille de la fête de saint Jean-Baptiste. Les équipages la célébrèrent en suivant, forcément, l'exemple de ce prédicateur du jeûne.

Le lendemain, avec des périls et des fatigues inexprimables, on longea la côte en cherchant un asile plus à l'est. L'amiral reconnut vers le milieu de la partie nord de l'île le superbe havre qu'il avait aperçu lors de sa découverte de la Jamaïque, mouillage commode et sûr, entouré de sites ravissants, et que dans son premier élan d'admiration il avait nommé le port de la Sainte-Gloire : *Santa Gloria*, parce que l'harmonie des œuvres du Créateur s'y déployait avec une indicible magnificence, et que son âme religieuse goûtait, dans les jouissances d'une telle contemplation, un bonheur dont le ravissement lui semblait comme une ombre de celui des élus.

Cette terre, si gracieusement hospitalière, était fort peuplée et abondante en toutes les choses nécessaires à la vie. L'amiral ne fut pas seul à reconnaître une bonté particulière de Dieu. Son capitaine de pavillon, le brave Diego Mendez, considéra cet événement comme un acte de la miséricorde divine. En rapportant cet abordage à la Jamaïque, l'historiographe royal Herrera dit aussi : « L'amiral, en cette rencontre, fut grandement favorisé de Dieu. » Un échouage ne pouvait s'opérer sur une côte offrant des ressources plus assurées. Il semblait qu'elle eût été choisie à dessein.

La baie de Santa-Gloria se trouvait garantie du choc du grand courant de l'est à l'ouest par les lignes de la côte, qui à droite et à gauche amortissaient l'effort des vagues, déjà brisées au loin par le promontoire Flat au couchant et le cap Drax au levant. L'encadrement de la côte, si richement boisée, l'exemptait de la brusquerie des vents de terre. Des eaux vives et fraîches se déchargeaient à l'est par trois rivières délicieusement ombragées. Des fruits de toutes sortes, bien supérieurs à ceux des autres îles, abondaient aux alentours. Le village

de Maïma, à peine éloigné d'un quart de lieue, couronnait un gracieux coteau.

L'amiral ordonna d'échouer d'abord le *Saint-Jacques de Palos*. Quoique la *Capitane* fût pleine d'eau jusqu'au tillac, et qu'on s'étonnât de ce qu'elle n'eût pas encore coulé à fond, Colomb semblait vouloir essayer de la remettre en mer. Il ne statuait pas sur le sort de sa caravelle : il ne donna l'ordre de l'échouer qu'au bout de plusieurs jours, quand il eut reconnu que ce serait tenter Dieu que de vouloir pousser plus loin avec un navire qui ne gouvernait plus et ne se soutenait que par un prodige.

Alors la *Capitane* fut attachée à bâbord du *Saint-Jacques de Palos* et reliée à ses flancs par de forts madriers. Avec toutes les pièces des mâtures devenues inutiles et des cloisons intérieures qu'on parvint à défoncer, on éleva à l'avant et à l'arrière des deux caravelles plusieurs baraques qui furent recouvertes en paille. L'amiral consigna tout le monde à bord, pour éviter la moindre cause d'altercation avec les naturels.

Le capitaine de pavillon Diego Mendez, que, malgré son titre purement honorifique, l'amiral chargeait de la distribution des vivres, ayant achevé de donner la dernière ration de biscuit et de vin, on se vit en présence de la famine. Personne n'osait demander à descendre pour aller chercher des vivres. Dans ces cruelles conjonctures, la foi et l'intrépidité du fidèle écuyer de Colomb brillèrent de nouveau.

Il offrit à l'amiral de se dévouer.

En conséquence, prenant une épée et se faisant accompagner de trois hommes courageux, il s'avança dans l'île. Évidemment, s'il eût rencontré des indigènes aussi belliqueux que ceux du Rio Belen, il était perdu. Mais, ainsi qu'il le dit lui-même, « il plut à Dieu que je trouvasse des habitants fort doux qui ne me firent aucun mal, se récréèrent avec moi et me donnèrent des vivres de leur plein gré. »

Le capitaine de pavillon se concerta avec le Cacique d'Aguacabilda pour la fourniture régulière d'une quantité déterminée de poissons, d'oiseaux, d'utias et de pain de cassave qu'on lui payerait en grelots, en peignes, en couteaux, en hameçons et en grains bleus dont les indigènes faisaient des colliers. Diego Mendez dépêcha aussitôt l'un des Espagnols à l'amiral, afin qu'il fît recevoir et payer ces provisions. Il alla ensuite, à trois lieues plus loin, faire un arrangement semblable avec un autre Cacique, et dépêcha encore à l'amiral un de ses compa-

gnons pour le prévenir du marché. Continuant sa route, le capitaine de pavillon arriva chez le grand Cacique de Huarero, résidant à treize lieues de Santa-Gloria. Le chef l'accueillit parfaitement, lui promit des livraisons quotidiennes de vivres, lui remit sur l'heure ce qu'il demanda ; et aussitôt celui-ci dépêcha vers l'amiral son troisième messager.

Se confiant à Dieu, qui avait tant de fois manifesté sa protection à son maître et l'avait soutenu lui-même en des occasions difficiles, le capitaine osa rester seul et s'aventurer dans la partie orientale de l'île. Il fut bien inspiré. Il arriva sur les terres du Cacique Ameyro, qui se prit subitement d'amitié pour lui, échangea son nom avec le sien, consentit à lui vendre un fort bon canot et lui prêta six rameurs pour le conduire sans fatigue où il le voudrait. En payement, Diego Mendez lui donna un petit bassin en laiton qu'il avait dans sa manche, une casaque et l'une des deux chemises qu'il possédait. Il remplit le canot de vivres et rejoignit à toute vitesse l'amiral. En ce moment, sur les navires il n'y avait plus un seul morceau de pain à manger.

Les équipages, menacés de la disette, accueillirent avec transport le brave Diego Mendez. L'amiral lui ouvrit ses bras, l'y serra affectueusement, l'embrassa à plusieurs reprises et signala publiquement ce service nouveau. Son cœur si généreux, si plein de gratitude, appréciait dignement l'abnégation de son zélé serviteur. Il ne se bornait pas à le regarder avec admiration, il remercia la divine Majesté de sa protection évidente. Diego Mendez rapporte : « Il rendait grâces à Dieu de ce qu'il m'avait ramené sain et sauf du milieu de ces nations sauvages. » A partir de ce moment, on vit arriver chaque jour aux navires des Indiens chargés de vivres.

La magnificence du site, sa commodité, l'abondance des vivres, les dispositions amicales des insulaires ne pouvaient toutefois tromper la clairvoyance de l'amiral. Il savait la mobilité d'esprit des sauvages et leur profonde dissimulation. Ces peuplades, maintenant secourables, pouvaient être ennemies demain. Deux fois déjà, Colomb avait pu juger de leurs dispositions belliqueuses. Elles possédaient d'importantes flottilles de canots. Il leur était facile d'affamer sur leurs pontons les naufragés, ou de les brûler avec leurs navires. Les équipages, exténués par les fatigues inexprimables de cette navigation, semblaient dénués de toute énergie. On ne pouvait remettre à flot les ca-

ravelles ni en construire d'autres ; il ne restait plus assez d'ouvriers pour l'entreprendre ; d'ailleurs tous les maîtres charpentiers avaient péri dans la funeste journée du 6 avril.

Christophe Colomb se trouvait ainsi naufragé sans tempête, n'étant ni en mer ni à terre, exposé aux dangers du rivage, privé des ressources des flots, livré à l'immobilité et à l'impuissance : position désolante, parce qu'elle était sans issue ! Comment obtenir du secours ? Par où et par qui faire savoir à la reine d'Espagne sa découverte des mines d'or de Véragua et l'existence d'une mer inexplorée, de l'autre côté du nouveau continent ?

L'amiral n'avait plus ni chaloupe ni embarcation qui pût tenter le voyage de la Jamaïque à l'Espagnole par soixante milles d'une mer irritable et contre la force des courants et des vents d'est, qui souvent obligent un navire parfaitement équipé à plus d'un mois de lutte constante. Il était triste, à cause de cette position si critique ; triste, par suite de sa longue privation des sacrements de l'Église ; triste surtout, parce que cet exil ignoré, dont le terme était indéfini, allait reculer encore la délivrance des Lieux Saints, après laquelle soupirait sa piété.

Dans les perplexités de cette situation, et à tout événement, il écrivit aux rois catholiques le résumé de son exploration, demandant leur secours pour le tirer de ce lieu, lui et ses équipages.

Que Colomb ait préparé un message, malgré l'impossibilité de le faire parvenir, ceci doit paraître une chose singulière : aucun autre homme dans une telle position n'aurait eu cette idée ; mais, tout habitué qu'était Colomb aux bontés de Dieu, il disait, en écrivant sa lettre aux rois, que, si elle leur parvenait, *ce serait un miracle.*

Ce fut, en effet, par un miracle qu'elle arriva dans leurs mains.

Cette lettre, longtemps oubliée, bien qu'on l'ait autrefois imprimée en Espagne, fit grand bruit dans les sociétés savantes il y a près d'un siècle. Venise, Bassano, Pise, Florence, Gênes, Turin, Milan, Pavie, Rome et Paris s'en occupèrent. Le savant Morelli, bibliothécaire à Venise, la fit réimprimer, accompagnée de notes, sous le titre de *Lettera rarissima.*

Cette pièce n'est pas moins remarquable sous le rapport des faits maritimes que sous celui des découvertes ; elle l'est encore plus à cause des événements racontés que des observations recueillies. Elle tire surtout un intérêt considérable des circonstances critiques dans lesquelles Colomb l'écrivit et de son mode d'envoi plus étonnant encore.

A la simplicité toujours noble de l'amiral s'ajoute ici nous ne savons quoi de touchant et d'antique, de supérieur et de divin qui semble la suprême consécration de la vertu par le malheur. Comme tous les écrits de Colomb, celui-ci porte le sceau de l'abondance et de la spontanéité ; seulement la puissance du génie s'y rehausse de la sublimité du chrétien au milieu des épreuves extrêmes. Pourtant le héraut de la Croix semble n'y plus épancher son amour de la Création. Depuis qu'une plume étrangère, celle de son implacable ennemi Fonseca, a été chargée de lui répondre, on dirait qu'il veut garder de toute profanation la confidence de ses vues passionnées de la nature et de son intarissable enthousiasme des beautés de notre globe. Un sentiment de découragement perce dans ses paroles, non pas au sujet de ses forces et du temps : l'homme de désir ne doute ni de la Providence ni de lui-même ; mais il devine que la santé de la reine, consumée de chagrins, va livrer aux conseillers de Ferdinand les affaires des Indes. En conséquence, il tait, voile ou abrège certains détails ; il a des réserves de cœur et d'épanchement religieux. Chef d'une entreprise chrétienne, il sent que ses paroles seront jugées seulement d'après le monde, par l'esprit du monde, avec les rigueurs de l'inimitié secrète et la défaveur des préventions publiques.

L'amiral raconte d'abord les souffrances et les traverses inouïes de cette navigation. Il annonce l'existence de l'Océan de l'autre côté de la terre découverte, signale les mines d'or de Véragua et des contrées adjacentes ; il s'étend particulièrement sur cette trouvaille, qu'il sait être l'unique objet des désirs du roi, et dit : « Je fais plus de cas de cette échelle et des mines de cette terre que de tout ce qui a été fait dans les Indes. »

Avant de parler de lui-même, il s'occupe des besoins de ses équipages, de leur solde arriérée ; il appelle sur eux l'intérêt des rois et assure que jamais personne n'aura porté en Espagne de meilleures nouvelles. Le dénûment de ces hommes qui ont servi et souffert lui rappelle que ceux qui ont déserté la colonie, fuyant le travail et calomniant son administration, avaient reçu des emplois ; ce qui, dit-il, en soi est d'un fâcheux exemple. Ce manque de justice le ramène au manque de zèle pour la délivrance du Saint Tombeau, pensée constante de sa vie. Il semble par dignité chrétienne ne pas vouloir reparler d'un projet déjà sacrifié par l'ambition de Ferdinand à d'incertains agrandissements en Italie. Cette affaire, il ne l'appelle point par son nom ;

il ne la nomme pas, tant elle est connue des rois ; mais sa pensée, nourrie du pain quotidien des saintes Écritures, l'expose dans la forme d'une figure biblique. Il donne à la question des Lieux Saints, attendant leur délivrance, l'image du Sauveur lui-même, attendant les bras ouverts, durant tout le jour, le peuple incrédule.

Disons en passant que cette magnifique image, évidemment inspirée du prophète Isaïe, est restée inaperçue par les biographes de Colomb. Aucun d'eux n'en a compris le sens. Pas même en Italie les savants éditeurs et traducteurs de la *Lettera rarissima* ne se sont doutés de sa signification ; pas plus les uns que les autres n'ont reconnu quelle était cette affaire si importante qui, les bras ouverts, appelant en vain à elle, toujours attendait.

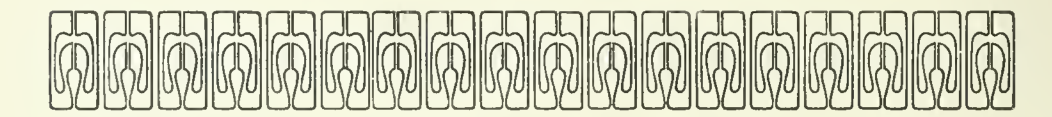
A la suite de cette idée qu'il voudrait, pour l'honneur d'elle-même, ne plus exposer aux froids dédains ou aux éternels ajournements de la cour, le révélateur du Nouveau Monde, voyant bien qu'il lui faudra délivrer avec ses seules ressources le Saint Sépulcre, sans l'appui de Ferdinand, demande ce qui lui est dû, comme la part de Dieu même. Il dit aux rois : « Il est juste de donner à Dieu ce qui est à lui ; » comme si sa part était celle de l'Église. Il réclame la restitution de ses biens et de ses honneurs, le châtiment de ceux qui l'ont volé et calomnié. En agissant ainsi, dit-il, « Vos Altesses montreront une très grande vertu et laisseront à l'Espagne un grand exemple et une mémoire glorieuse, comme princes justes et reconnaissants. »

Quoique sa raison, son équité ne soient pas moins révoltées que son cœur de la manière dont on a récompensé ses services, ni réticences amères, ni vengeresses ironies ne se font entrevoir dans sa plainte ; il s'excuse même d'avoir réveillé des souvenirs qu'il eût voulu ensevelir dans le silence. Mais l'énormité de l'injustice, l'excès de l'ingratitude commises contre lui l'attendrissent sur son propre sort. Le caractère épique de ses malheurs, la grandeur de ses épreuves sur mer, l'iniquité qu'il subit, assurément la plus incomparable après celle des Juifs envers le Sauveur, le transportent au delà du temps ; et se plaçant au point de vue de la postérité, il déplore la destinée mortelle de Christophe Colomb. « J'ai pleuré jusqu'à présent sur les autres, s'écrie-t-il ; maintenant que le Ciel me fasse miséricorde et que la terre pleure sur moi !... qu'il pleure sur moi celui qui aime la charité, la vérité et la justice ! » Ce n'est point la Castille ou l'Europe que le messager de la croix convie à pleurer sur lui : c'est ce globe entier qu'il a découvert : « Que la terre pleure sur moi. »

Quel homme osa jamais tenir un tel langage ? La sublimité de cette condoléance correspond à son infortune sans exemple. Quel poète, quel prophète, quel héros de l'Évangile, en parlant de lui-même, eut une plus puissante hardiesse d'images, et revêtit d'une plus grande majesté l'accent échappé de son cœur ? C'est bien véritablement ici qu'on sent que « le style, c'est l'homme » : la grandeur, la simplicité, la tristesse et l'audace s'y trouvent naturellement harmonisées comme une seule vibration de l'âme.

L'amiral, en écrivant cette lettre, annonçait qu'il l'enverrait au moyen des Indiens. Effectivement, d'aventureux pirates se hasardaient parfois avec leurs canots à de très grandes distances, en suivant certains courants et faisant escale sur diverses côtes. Mais, parmi eux, nul n'était assez insensé, assez dédaigneux de sa vie pour vouloir passer directement de la Jamaïque à Haïti, allant de front contre les courants et les vents d'Est continus. A quelque prix que ce fût, aucun Indien ne voulut tenter l'impossible, ni essayer ses pagaies contre un courant de soixante milles de large, avec vent debout presque constamment.

Le message resta sans messager.



Chapitre vingt et unième.

Diego Mendez se dévoue à porter le message de Colomb au gouverneur Ovando. — Fieschi l'accompagne. — Après leur départ les frères Porras ourdissent un complot contre l'amiral. — Les matelots s'unissent à eux. — Colomb est abreuvé d'outrages. — Son apostolique charité.

MIEUX que personne, Colomb reconnaissait l'impossibilité de franchir soixante milles de mer sur les frêles embarcations des sauvages. Un homme de cœur, un chrétien pouvait seul accepter de courir des risques infinis pour tenter une pareille aventure en vue du salut commun. Après avoir longtemps prié, Colomb se tourna vers son ancien serviteur,

le capitaine de pavillon, Diego Mendez, et lui proposa cet héroïque sacrifice. Le capitaine hésita longtemps, ne voyant aucune chance de succès. A la fin, il se dévoua par amour pour le grand amiral et avec la ferme confiance que Dieu lui viendrait en aide. Six rameurs indiens et un espagnol, que son exemple électrisa, se joignirent à lui. Un chef espagnol distingué déclara bientôt qu'il voulait aussi exposer sa vie avec Diego Mendez : c'était Barthélemy Fieschi. Il serait impossible d'énumérer tous les genres de souffrances que ces généreux et intrépides marins eurent à endurer ; leur plus grande torture fut celle de la soif : brûlés par le soleil, ils ne pouvaient se défendre de rafraîchir leur



Au fort de la Navidad. (P. 301.)

palais par un peu d'eau de mer ; mais leur tourment, loin d'être ainsi diminué, ne faisait que s'accroître. Après avoir couru les plus grands périls, ils atterrirent au cap Saint-Michel. Là il fallut se frayer un chemin dans l'intérieur des terres, parmi les tribus anthropophages. Diego Mendez dut faire cinquante lieues pour atteindre le gouverneur général Ovando. Fieschi avait pensé repartir immédiatement pour apprendre à l'amiral les détails du voyage ; mais telle était la fatigue des Espagnols et des Indiens, qu'il ne put les décider à le

suivre. Pour rien au monde ils ne voulaient recommencer en canot une pareille traversée dont la réussite paraissait un miracle sur lequel il ne fallait pas compter deux fois. Force fut donc à l'illustre gentilhomme d'attendre le navire que Diego Mendez était allé solliciter du gouverneur général.

Toujours consignés à bord des deux caravelles, les équipages tournaient sans cesse vers le nord leurs regards impatients. Ils attendaient le retour du capitaine Fieschi et espéraient découvrir son canot. Bien des semaines s'étaient succédé dans cette inutile attente. L'influence de cette température nouvelle, la nourriture exclusivement végétale à laquelle on était réduit, le manque de vin et de cordiaux, après les fatigues inouïes qu'on avait supportées dans cette navigation sans exemple, agirent sur les tempéraments les plus faibles. Un certain nombre de marins furent obligés de s'aliter.

Cette circonstance assombrit les esprits aigris par les privations, l'incertitude de l'avenir, l'isolement et l'immobilité à laquelle ils étaient contraints. Les jeux de dés et de hasard étaient sévèrement interdits dans la marine castillane. La cambuse était close. Il n'y avait point de manœuvre à faire ; plus d'exercices de voiles ou de tir. Deux vigies placées en faction sur les cabines de l'avant suffisaient pour la sûreté de cet ennuyeux casernement. La beauté de la rade n'éveillait aucun enthousiasme dans ces âmes toutes matérielles. L'ennui naquit du repos, qui amenait l'oisiveté ; or les marins désœuvrés faisaient secrètement leurs commentaires sur la situation.

Comme on l'a vu, les quatre caravelles de l'expédition avaient été nolisées à Séville. Ceux qui les montaient appartenaient la plupart à ce port. L'amiral avait choisi tout son corps d'officiers, à l'exception des deux frères François et Diego de Porras, aussi à Séville. Colomb dans ses rapports apprécie en ces termes ces deux officiers : « Aucun d'eux n'avait les talents nécessaires pour ces emplois. Dans les Indes, ils se montrèrent de plus en plus vains de leur grade. Je leur pardonnai une foule de manquements que je n'aurais point passés à un parent, et qui méritaient une autre punition que des réprimandes. » Loin de se montrer touchés d'une indulgence si paternelle, les deux Porras résolurent de conquérir une brillante position, aux dépens de l'honneur et de la vie même de leur bienfaiteur.

Les frères Porras attirèrent aisément à eux des matelots et des no-

vices de Séville, qui se trouvaient flattés d'entrer en rapport avec des gentilshommes de la cité natale. Corps robuste, esprit grossier, l'ex-matelot Pedro de Ledesma, aussi de Séville, oubliant la haute promotion qu'il devait à l'amiral, se mit de leur parti. Le pilote major, natif de Cadix, mais affilié aux gens de Séville, Juan Sanchez, qui avait laissé échapper le Quibian placé sous sa garde, après avoir répondu avec tant de fanfaronnade, mécontent de lui-même, croyant réparer cet échec par un crime, s'associa au complot. Sauf ces deux officiers, ils n'ébranlèrent aucun des membres de l'état-major, mais gagnèrent dans la maistrance et parmi les matelots ce qu'il y avait de plus robuste et de plus hardi : le maître tonnelier, de Séville, Juan Noya ; le maître armurier, de Séville, Juan Barba, ferrailleur effronté ; Gonzalo Gallego et François Cordoba, qui furent déserteurs ; Andrés et plusieurs autres, tous du port de Séville ou des alentours. Ce complot, exclusivement composé de gens de Séville, s'ourdit lentement.

La désertion en masse fut résolue. Toutefois, comme on ne pouvait l'effectuer sans canots, sans armes, sans objets d'échange, et qu'évidemment ces choses ne s'obtiendraient que par la force ouverte, c'est-à-dire un combat contre les gens de l'amiral, on convint d'attendre l'expiration de l'année ; et si aucune nouvelle n'était arrivée à cette époque, dès le 2 janvier, on s'emparerait des choses nécessaires et l'on partirait pour Hispañiola.

Cependant Colomb, fort occupé des malades, plein de sollicitude pour tous ces hommes qu'il avait conduits à la recherche du détroit, était lui-même accablé par les souffrances physiques. Ses douleurs articulaires le retenaient cloué dans son lit, comme perclus. Habitué à souffrir, exercé dès longtemps à la résignation, il ne montrait aucune impatience. Un pressentiment secret l'assurait que Diego Mendez était arrivé heureusement. D'ailleurs sa soumission à la volonté divine, son parfait acquiescement éloignaient de lui les violentes pensées et les secrètes irritations dont étaient agités un grand nombre de ses marins.

L'amiral avait plusieurs fois réuni en conseil tous ses officiers pour leur demander s'ils trouvaient quelque moyen d'améliorer la situation. Quant à lui, n'en voyant point, son avis était d'attendre avec constance et confiance, malgré le long temps déjà écoulé. Dans ces conseils, les deux Porras n'avaient rien eu à objecter ; presque tous les officiers partageaient l'avis de leur chef.

On était ainsi arrivé à l'année 1504.

L'amiral avait offert à Dieu tous les jours de l'année qui s'ouvrait.

Le lendemain 2 janvier, époque fixée par les rebelles, ils prirent les armes. François de Porras ouvrit impudemment la cabine de l'amiral, que ses douleurs tenaient immobile dans son lit, et, d'un ton provocateur, lui dit : « Il paraît, amiral, que Votre Seigneurie ne compte pas retourner de sitôt en Castille, et qu'elle a résolu de nous faire périr ici. » Ce début surprit Colomb, suivant sa pittoresque image, « autant que si les rayons du soleil avaient produit des ténèbres. » En entendant ces insolentes paroles, il se douta de tout ce qui pouvait être arrivé ; et il répondit, avec une modération pleine de courtoisie, qu'il devait bien voir l'impossibilité de passer à Hispañiola sans avoir des navires ; que, dans la gravité des conjonctures, il n'avait jamais rien voulu décider sans prendre l'avis de ses officiers ; que s'il venait de trouver quelque expédient, il serait charmé de convoquer, tout exprès, le conseil et de lui communiquer sa proposition.

Là-dessus, François de Porras répondit d'un ton railleur, cruellement aggravé par l'insolence du geste, qu'il n'était pas besoin de tant de discours, et qu'il eût à s'embarquer sur l'heure, sinon qu'il restât à la garde de Dieu ; puis il lui tourna le dos. « Je m'en vais en Castille : qui m'aime me suive ! » criait-il à ses compatriotes de Séville qui s'étaient approchés. Tous s'écrièrent : Moi ! moi ! ce sera moi ! Et en même temps ils se répandirent sur tous les points du baraquement. L'armurier Juan Barba osa tirer son sabre, menaçant les gens de l'amiral. Les marins de Séville pillèrent le magasin d'armes, où étaient rangés les objets d'échange ; ils prirent les marchandises, les ustensiles à leur convenance, en criant : Castille ! Castille ! tandis que d'autres excités par les Porras, criaient : « Qu'ils meurent ! qu'ils meurent ! » et que les esprits indécis ajoutaient : « Seigneur amiral, que ferons-nous ? »

Au milieu de cette horrible confusion, l'amiral, tout perclus qu'il était, essaya de sortir de son lit, tomba, se releva et retomba encore ; mais il persista cependant à vouloir sortir de sa cabine et à se porter sur le champ du tumulte. Son jeune fils, ses officiers, ses écuyers le prirent dans leurs bras et le remirent dans son lit. Pendant ce temps, l'Adelantado, qui avait saisi une hallebarde, s'était posté près de la pompe pour interdire aux rebelles l'approche du château d'arrière. Les officiers et les serviteurs dévoués de Colomb l'entraînèrent dans la cabine de l'amiral, et ils obligèrent les frères Porras à se retirer, en leur

représentant que, puisqu'on les laissait faire et prendre ce qu'ils voulaient, il serait prudent à eux de se retirer avant d'être cause de la mort de l'amiral, ce dont assurément ils seraient sévèrement châtiés en Castille par la justice de la reine.

Les rebelles partirent en poussant des cris de triomphe. Le succès grossit leur bande : c'était à qui ramasserait promptement ses hardes et obtiendrait une place dans les canots. La troupe de Porras se monta à quarante-huit hommes. Il ne resta auprès de l'amiral que les officiers les plus dévoués, ses serviteurs, et les malades, qui se livraient au désespoir, se croyant abandonnés.

En apprenant leur désolation, l'amiral se fit porter à l'infirmerie pour les consoler, relever leur courage, leur parler de Dieu, qui éprouve par les tribulations, les engager à mettre en lui leur confiance et leur promettre qu'il apporterait bientôt remède à leur situation. Il prit des mesures pour que ces infortunés reçussent des soins assidus.

Remarquons-le ici : généralement le monde ne tient pas compte au grand navigateur de son apostolique charité. Il semble que la sublimité de son œuvre fasse oublier celle de ses actions. Sa patience, sa résignation, sa justice, sa force, sa touchante humilité se perdent dans l'éclat de sa gloire.

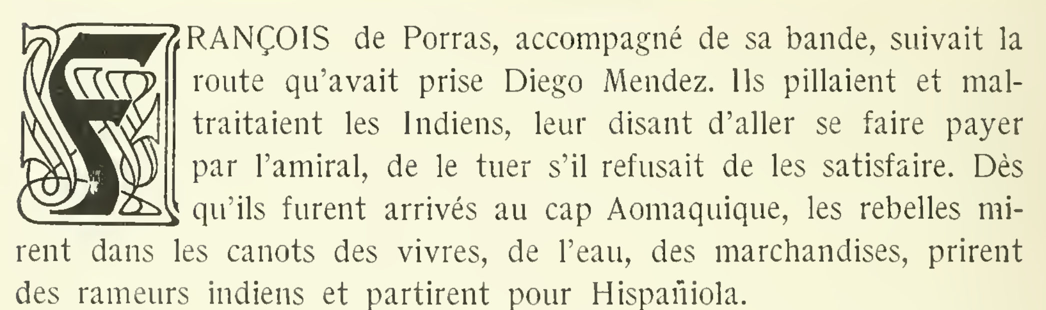
Soutenu par les bras de ses domestiques, chaque jour Colomb arrivait à la baraque qu'on avait transformée en hôpital, et restait auprès des malades pour s'enquérir de leur état, les soigner, les distraire, les consoler chacun en particulier. Afin d'exciter le zèle des infirmiers, il s'occupait des remèdes, des potions, du régime, et de ses propres mains, donnant l'exemple au médecin, lui, le vice-roi des Indes, venait « panser les malades » !

L'assiduité de ses bons soins fut bénie de Dieu. Non seulement aucun d'eux ne mourut, mais au bout de peu de temps il n'en restait pas un seul à l'infirmerie. Cette merveilleuse guérison, l'assiduité de l'amiral, sa vigilance sur le service de santé, son contrôle des médicaments irritèrent profondément maître Bernal, l'ancien apothicaire de Valence.

A partir de ce moment, il exista pour Colomb sur les caravelles un danger autrement sérieux que l'arrogance des frères Porras et l'animosité bruyante de la coterie de Séville.

Chapitre vingt-deuxième.

Les rebelles veulent s'embarquer à l'exemple de Diego Mendez. — La mer furieuse les repousse. — Nouvelles et inutiles tentatives. — Les Indiens cessent d'apporter des vivres. — L'éclipse de lune annoncée par Colomb les ramène à d'autres sentiments. — Conspiration des malades. — Apparition opportune. — Forfaits du gouverneur Ovando. — Il massacre la population de Xaragua conviée à une fête, et fait brûler quatre-vingts Caciques. — L'opinion publique le force à secourir l'Amiral.



FRANÇOIS de Porras, accompagné de sa bande, suivait la route qu'avait prise Diego Mendez. Ils pillaient et maltraitaient les Indiens, leur disant d'aller se faire payer par l'amiral, de le tuer s'il refusait de les satisfaire. Dès qu'ils furent arrivés au cap Aomaquique, les rebelles mirent dans les canots des vivres, de l'eau, des marchandises, prirent des rameurs indiens et partirent pour Hispañiola.

Cependant, quand ils eurent fait quatre lieues, les vagues commencèrent à se gonfler, le vent leur devint contraire, et aussitôt leur audace pâlit. Ils voulurent retourner à terre ; mais l'eau entrait dans les canots et menaçait de les submerger. Comme le temps devenait de plus en plus mauvais, ils résolurent de se débarrasser d'une partie des rameurs, afin de soulager d'autant les embarcations et tuèrent à coups de dague quelques-uns de ces malheureux. Voyant cela, plusieurs Indiens se jetèrent d'eux-mêmes dans la mer, se fiant à leur habitude de la nage. Mais, après s'être soutenus quelque temps sur les flots, la fatigue les ramenait près des canots ; ils demandaient seulement la grâce d'y appuyer une main pour se délasser un peu : « hélas ! bien loin de leur faire cette charité, les complices de Porras leur coupaient les mains avec leurs épées » et les faisaient noyer. Les rebelles atteignirent enfin le rivage.

Là, ils délibérèrent sur le parti à prendre : la majorité résolut de tenter de nouveau le passage à Hispañiola, en choisissant un temps meilleur.

Ils attendirent pendant plus d'un mois et demi une mer favorable. Durant ce temps, ils ruinaient toute la terre d'alentour. Enfin, jugeant le moment propice, ils se mirent dans leurs canots. Mais, dès qu'ils se furent éloignés de la côte, les vagues se soulevèrent encore, et ces criminels eurent beaucoup de peine à revenir au point d'où ils étaient partis.

Après plusieurs semaines, prenant pour une invitation les apparences de la mer, ils remontèrent dans leurs embarcations, décidés à franchir ce passage si difficile ; mais de nouveau le courroux des vagues les arrêta. Malgré leurs efforts, les rebelles ne purent dépasser la distance qu'ils avaient parcourue la première fois. Ils s'estimèrent heureux de revenir à terre. Renonçant dès lors à un dessein qui leur parut chimérique, ils se mirent à parcourir l'île en vrais bandits, dépouillant et violentant les indigènes.

La prudence de l'amiral entretenait de bonnes relations avec les Indiens. Ils apportaient des vivres en abondance. Néanmoins, peu à peu ils se montrèrent plus exigeants dans les échanges. Soit qu'ils cédassent aux excitations des rebelles, soit que les déprédations de ceux-ci eussent changé leurs dispositions, ils cessèrent tout à coup d'alimenter les caravelles. Cette interruption de rapports avec les naturels excita une grande inquiétude. On ne pouvait s'avancer dans les terres, en laissant exposés sur les caravelles l'amiral et les convalescents. La famine imminente s'ajoutait à tous les malheurs de cette navigation, sans qu'aucun expédient pût cette fois sauver les naufragés.

Dans cette horrible perplexité, Christophe Colomb, comme toujours, invoqua le Seigneur son maître, et comme à l'ordinaire ce ne fut pas en vain.

C'est à cette occasion qu'eut lieu la prédiction de l'éclipse, si connue de l'enfance et que divers écrivains ont arrangée, au point d'en faire le digne pendant du conte de l'œuf cassé par un bout et posé droit sur une table.

Et d'abord, remarquons-le bien : les paroles que les écrivains ont prêtées à Colomb ne sont nullement textuelles.

Les contemporains, Fernando Colomb, Diego Mendez, Oviedo, Las Casas, n'ont pas recueilli les propres mots de l'amiral. Fernando Colomb, seul témoin oculaire, alors à peine âgé de quinze ans, n'avait point pris de notes, et il a écrit ces détails plus de vingt-neuf ans après

l'événement. Diego Mendez était alors absent ; ce n'est qu'au bout de trente-deux ans qu'il a rédigé cet ouï-dire. Oviedo n'eut connaissance de ce fait que tardivement, par voie indirecte ; et Las Casas n'a terminé son *Histoire des Indes* que cinquante-trois ans après la mort de l'amiral. Il est clair que les uns, pas plus que les autres, n'ont puisé directement à leur vraie source les paroles qu'ils mettent dans la bouche de Colomb ; ils lui ont, de très bonne foi, attribué le langage qu'ils eussent tenu à sa place. C'est leur propre esprit qu'ils lui ont bénévolement prêté ; cela se voit bien.

Rétablissons enfin les circonstances de cet événement, et restituons-lui sa physionomie véritable.

Lorsque, par l'intermédiaire de Diego Mendez, Christophe Colomb fit avec les caciques des environs de Santa-Gloria un traité pour l'approvisionnement des caravelles, il leur dit, tout d'abord, que Dieu son maître l'avait fait arriver en ce lieu, et qu'il y séjournerait jusqu'à ce qu'il lui plût de l'en retirer. Il se présenta donc à eux, suivant son vrai caractère, comme l'hôte de la Providence, et consigna les équipages à bord, uniquement pour préserver de leurs convoitises les riverains hospitaliers. Au moment où les indigènes, violant leur promesse, voulaient affamer les naufragés, Colomb, dépourvu de toute ressource humaine, recourut à la divine miséricorde.

Au lieu de l'aider par un miracle matériel comme il l'eût fait pour un patriarche, un prophète de l'ancienne Loi, et de lui envoyer de la manne ou des cailles, le Très-Haut l'assista en lui suggérant une idée. Il secourut son serviteur par une notion tirée de l'architecture céleste. Il lui inspira un moyen qui n'avait jamais été employé depuis le commencement des temps, et auquel jamais, de lui-même, l'amiral n'aurait songé. Dieu lui rappela que dans trois jours aurait lieu une éclipse de lune. Ainsi la lune, ce signe par lequel Diego Mendez avait été préservé d'une horrible mort par la soif, devait sauver de la famine Christophe Colomb.

Dans ses perplexités, chaque fois que, se mettant en prière, le messager de la croix suppliait le Seigneur de le secourir, l'idée de l'éclipse revenait à son esprit. Colomb reconnut par là qu'il devait tirer son salut de cette éclipse. Dieu lui indiqua simplement le sujet ; son génie lui fournit le reste.

L'amiral envoya un interprète d'Haïti chez les caciques pour les inviter à un grand spectacle que donneraient les étrangers le surlendemain.



Mort de Christophe Colomb. (P. 315.)

Comme il le prévoyait, ils accoururent en foule. Alors il leur reprocha leur manque de foi et leur dureté. Il leur rappela qu'il se trouvait leur hôte par la volonté de Dieu son maître. Il ajouta que Dieu son Seigneur savait leur projet de faire périr de faim les étrangers, malgré les accords arrêtés entre eux pour l'approvisionnement des caravelles ; qu'assurément celui qui récompense les bons et punit les coupables était irrité de leur manque de bonne foi et d'humanité. Et, pour leur prouver la supériorité des serviteurs de son Dieu, il leur annonça que le soir même, au lever de la lune, ils verraient bientôt l'astre rougir malgré la sérénité du ciel, puis s'obscurcir et leur refuser la lumière.

Là-dessus, quelques-uns eurent peur, mais « les autres s'en allèrent en riant de moquerie. »

Lorsque la nuit arriva, la couleur sanglante de la lune ébranla les plus fermes. Dès qu'ils virent sa teinte s'obscurcir, ils poussèrent des hurlements de terreur et accoururent chargés de provisions aux caravelles, promettant d'apporter désormais des vivres régulièrement. Sur leurs instances, l'amiral dit qu'il allait parler à son Dieu ; et, en effet, il se retira dans sa cabine. Pour qui comprend le caractère de Colomb, il est hors de doute qu'il pria Dieu en leur faveur, lui demandant d'ouvrir leur cœur aux lumières évangéliques, de leur inspirer des sentiments doux et humains, et de leur épargner les maux qui avaient affligé les indigènes de l'Espagnole.

Durant ce temps, l'éclipse devenait plus complète, ainsi que la terreur des Indiens rassemblés sur le rivage, comme le prouvaient leurs hurlements. Ils suppliaient les Espagnols d'avoir pitié d'eux.

L'éclipse parvenait à sa décroissance quand l'amiral, ayant achevé sa prière, sortit de sa cabine, et dit aux caciques qu'il avait parlé d'eux à son maître ; que Dieu entendait leur promesse de bien traiter les chrétiens, de leur apporter des provisions. Il leur annonça que ce phénomène, objet d'épouvante chez la plupart des peuples idolâtres, n'était point un présage menaçant pour les serviteurs du Christ, et que bientôt la lune n'allait plus être d'un brun rougeâtre, mais reparaître pure et blanche comme à l'ordinaire. Le messager de la croix prit occasion de cette circonstance pour montrer aux indigènes le signe du salut et leur inspirer cette crainte salutaire du Seigneur qui est le commencement de la sagesse. En effet, les caciques remercièrent l'amiral et s'en allèrent « louant le Dieu des chrétiens » dont ils ne parlaient plus qu'avec un grand respect. Depuis lors, ils envoyèrent exacte-

ment des provisions, qui étaient scrupuleusement payées en objets d'échange.

Dix mois s'étaient écoulés depuis que les équipages des deux caravelles échouées dans cette magnifique baie attendaient leur délivrance. Les plus optimistes d'entre les pilotes cessaient maintenant d'espérer. Ils prenaient tristement leur parti, se considérant comme perdus, et ils mettaient leur consolation dans la pensée de vendre chèrement leur vie, quand les joujoux et les marchandises qui leur faisaient obtenir des vivres seraient enfin épuisés.

Excepté l'amiral, personne ne conservait la moindre espérance. En admettant, chose miraculeuse, que Mendez fût débarqué sur le rivage de l'Espagnole, il y avait encore du cap Saint-Michel à Saint-Domingue plus de cent lieues à franchir à travers de rudes montagnes. Un bruit vague était répandu à dessein par la bande de Porras parmi les indigènes. On prétendait avoir vu périr un navire qu'entraînaient les courants vers le sud. L'assombrissement des esprits allait s'aggravant de jour en jour. Profitant de ces dispositions, le médecin Bernal, l'ancien apothicaire de Valence, qui haïssait l'amiral, s'affilia un écuyer de la *Capitane*, un aspirant du *Saint-Jacques de Palos*, puis un certain Camacho, de Séville, et se mit aussitôt à l'œuvre pour le perdre.

Afin qu'aucune amertume ne fût épargnée à Colomb, ce fut parmi les hommes qu'avaient ramenés à la santé ses soins et sa médication morale que se forma secrètement un second complot, plus redoutable que le premier. Cédant aux insinuations de maître Bernal, les anciens malades résolurent de s'emparer des canots de service, d'enlever tout ce qu'il y avait à bord et de massacrer l'amiral. Le secret resta profondément enseveli dans une haine silencieuse. Rien ne transpirait au dehors. Colomb ne se doutait aucunement du danger ; mais la Providence veillait sur lui.

Le moment avait été désigné : c'était durant la nuit que devait éclater ce complot des convalescents. Peu d'heures avant son exécution, vers le soir, on aperçut au nord-est, comme une apparition, la voilure d'une petite caravelle. Son aspect fit avorter le crime.

Le navire s'approcha et laissa tomber l'ancre à quelque distance des baraquements. C'était une embarcation venant d'Hispañiola.

Pour expliquer comment venait si tard le secours d'Ovando, il nous faut remonter à l'arrivée des deux messagers de l'amiral à Hispañiola.

L'assistance providentielle qui avait favorisé la navigation de Diego Mendez le conduisit sain et sauf, à travers des montagnes hérissées d'obstacles et d'ennemis, jusqu'auprès du gouverneur général, qui visitait militairement la partie centrale des États de Xaragua. Avec toute la chaleur de son âme, le digne capitaine exposa l'imminence des dangers que couraient l'amiral et les équipages. Mais Ovando, tout en accueillant avec une grande politesse le capitaine de pavillon, ne parut pas fort sensible à ce qu'il put lui dire. Usant de moyens dilatoires, il retint Diego Mendez, en apparence parce qu'il ne voulait point l'exposer aux dangers d'une route de soixante-dix lieues à travers un pays suspect d'insurrection ; mais, en réalité, afin de lui ôter tout moyen de communiquer avec les partisans de l'amiral.

Depuis peu, la mort de Béhéchio avait fait passer la couronne sur la tête de sa sœur, la célèbre Anacoana, reine admirable, sans rivale pour le talent et la puissance. Son incontestable suprématie enthousiasmait les grands et les petits souverains de l'île. Ils adoraient sa présence ainsi que ses commandements : c'était la personnification de la poésie de ces insulaires, le type de la perfection.

Certains complices de Roldan, pensant se concilier la faveur du gouverneur et prévenir les plaintes qui pourraient lui parvenir contre leurs iniquités, avaient écrit à diverses reprises que les Indiens de cette contrée préparaient un soulèvement.

Ovando résolut d'aller examiner par lui-même les lieux et les choses. A tout événement, il se fit accompagner d'une force respectable : trois cents hommes d'infanterie et soixante-dix chevaux. Il s'annonça comme venant saluer une souveraine qui s'était toujours montrée si bienveillante pour les Castillans. Aussitôt Anacoana envoya l'ordre à tous les caciques de rendre hommage au gouverneur. Elle vint à sa rencontre, entourée d'un cortège de seigneurs revêtus de leurs plus beaux ornements. Le gouverneur et sa suite furent logés dans des demeures préparées d'avance, et on leur offrit des banquets d'une profusion remarquable. Plusieurs jours se passèrent en réjouissances. Les anciens amis de Roldan redoublèrent alors leurs instances pour persuader au commandeur que cette réception cachait le comble de la perfidie.

L'esprit sans cesse inquiet et soupçonneux d'Ovando accueillit aisément cette idée, et il y répondit par une combinaison odieuse, abominable.

Les Indiens ayant régalé de leurs jeux les Castillans, le commandeur annonça qu'il leur montrerait à son tour les jeux équestres de l'Espagne. Il indiqua cette fête pour le dimanche suivant, y invita la reine de Xaragua, et il lui fit insinuer qu'il serait digne de sa grandeur de s'y montrer avec toute sa noblesse.

La salle qui réunissait la cour indienne donnait sur la place où devait s'exécuter le carrousel : elle consistait en une halle ouverte, dont un grand nombre de piliers soutenait la toiture.

Les Espagnols se firent un peu attendre.

Des pelotons d'infanterie occupèrent successivement toutes les avenues de la place ; pendant ce temps, Ovando jouait froidement au palet. Il avait été convenu que dès qu'il toucherait du doigt sa croix d'Alcantara, cavaliers et fantassins feraient main basse sur la multitude. Quand toutes les issues furent fermées, Ovando, montant à cheval, parut à la tête de son escadron ; après quelques manœuvres, il tira son épée, et tous les cavaliers mirent le sabre hors du fourreau, ce qui agita un peu le cœur d'Anacoana. Au bout d'un instant, le Commandeur fit le signal convenu. Alors cette troupe fondit sur les curieux éperdus, tandis que les pelotons d'infanterie les attaquaient par derrière: ce fut une boucherie affreuse. Femmes, enfants, vieillards, tout était également frappé, abattu, écrasé sous les chevaux. La salle où se trouvait la reine, cernée par les cavaliers, se changea en prison pour les caciques. Seule, Anacoana en fut retirée, mais violemment meurtrie, étroitement garrottée. Quatre-vingt-quatre seigneurs furent liés aux piliers et soumis à la torture, afin de donner des éclaircissements sur le prétendu complot.

Les douleurs arrachèrent quelques aveux mensongers dont on prit acte. Après quoi on mit le feu à cette salle, et ces malheureux périrent brûlés. La capitale de Xaragua, livrée aux flammes, disparut en quelques heures. Les cendres cachèrent le sang des pauvres Indiens.

En récompense de son hospitalité, de sa confiance, de sa résignation, l'infortunée Anacoana vit des chaînes de fer remplacer ses guirlandes de fleurs. Avec les témoignages extorqués à la souffrance, on l'emmena comme une vile criminelle à Saint-Domingue ; et là, sur les accusations des bandits dont elle avait enduré si longtemps les forfaits, on la jugea suivant les formes d'une procédure dérisoire. Elle fut condamnée à la potence ! Ovando la fit exécuter publiquement. Ainsi

périt la noble et hospitalière Anacoana, la poétique et glorieuse reine d'Haïti.

Jusqu'à ce qu'il eût commis cette épouvantable atrocité, Ovando ne céda point aux supplications de Diego Mendez. Mais après que les Indiens exaspérés se furent sauvés dans toutes les directions, réduits à des vengeances isolées, il permit au capitaine de pavillon de se rendre à Saint-Domingue selon ses désirs. Diego Mendez pourtant n'hésita pas, il partit à pied, seul, et fit ses soixante-dix lieues sous la garde de Celui qui l'avait déjà protégé.

Cependant on savait à Saint-Domingue l'abandon où languissait l'amiral malade. Le noble Fieschi et les douze Espagnols venus dans les canots avaient répandu en divers lieux la nouvelle de l'échouage à la Jamaïque. Mais quand, Diego Mendez arrivant enfin, on apprit que depuis sept mois le gouverneur, instruit du naufrage de l'amiral, n'avait donné aucun ordre pour le secourir, les habitants ne purent s'empêcher d'exprimer leur indignation. Malgré les aveugles préventions accumulées contre l'amiral par les efforts des envieux et des rebelles, son génie, ses vertus, son affabilité lui attachaient de cœur nombre de colons. D'ailleurs, son échouage sur cette côte insoumise, après une navigation si glorieuse par ses découvertes, attirait à son infortune les vives sympathies des hommes de mer. Les religieux de Saint-François, ne pouvant aller secourir de leur personne le pieux navigateur, priaient Dieu de soutenir sa patience dans cette longue épreuve. Chaque jour ils réclamaient publiquement l'union des fidèles à leurs prières. Le zèle de ces excellents religieux ne craignait point de flétrir du haut de la chaire cette révoltante ingratitude ; ils tonnaient avec courage contre un tel abandon.

L'insouciance d'Ovando n'était pas justifiable. S'il manquait d'une caravelle assez grande pour ramener tout le monde, il pouvait au moins envoyer à ces naufragés des approvisionnements par l'un des brigantins qui faisaient le service côtier d'Hispañiola. S'il n'eût pas retenu auprès de lui Diego Mendez, celui-ci aurait eu le temps de faire construire une felouque et de l'expédier à Santa-Gloria pour rassurer l'amiral.

A la fin, l'opinion publique se prononça si fortement que, pour lui donner satisfaction, Ovando annonça l'envoi d'un brigantin. Mais à qui confia-t-il le commandement de ce petit navire ? A un officier

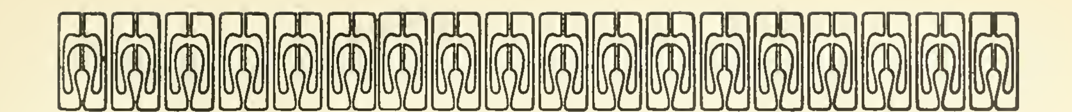
de terre. Et quel officier choisit-il ? L'ennemi le plus ardent que l'amiral eût à Hispañiola. Les provisions et rafraîchissements furent ridicules. Une moitié de porc salé et un baril de vin, c'était là un bien grand soulagement pour cent trente hommes qui se trouvaient avec l'amiral !

Comme la retraite n'était pas encore sonnée au moment où parut le brigantin dans la baie de Santa-Gloria, tous les Castillans avaient vu, avec une joie mêlée de doute, ce petit bâtiment, qui aurait dû, selon eux, jeter l'ancre plus près.

La chaloupe du brigantin, mise à flot, accosta bientôt la *Capitane*. Les canotiers demandèrent une amarre; on la leur jeta. Ils y attachèrent un baril de vin et une moitié de porc salé que l'on hissa à bord. Puis l'officier mit au bout d'une gaffe un pli pour l'amiral, et le présenta ainsi. On prit le message, et aussitôt il fit pousser l'embarcation à quelques encâblures ; alors il éleva la voix. En la reconnaissant, la plupart des pilotes restèrent stupéfaits : c'était le traître Diego de Escobar, ce commandant du fort de la Madeleine, qui, pendant que l'amiral découvrait le nouveau continent, s'était révolté contre le vice-roi des Indes et avait passé avec sa troupe à Roldan. Sa présence était une violation des ordres de la reine, portant que tous les anciens rebelles seraient renvoyés en Castille. La mission que lui avait confiée Ovando constituait une double offense envers l'amiral.

Cependant Colomb sortit de sa cabine et parut sur le pont. Escobar lui cria que le gouverneur n'avait pas sur la rade un navire assez grand pour l'envoyer prendre avec tous les siens, qu'aussitôt qu'on le pourrait il serait tiré de ce lieu, et il lui offrit de se charger de sa réponse, s'il voulait la faire immédiatement, parce que le brigantin devait partir sans retard. Colomb accusa réception de son message à Ovando, confiant à ses bontés Diego Mendez et Fieschi et se recommandant à sa diligence.

Pendant ce temps, le canot se tint immobile. Des caravelles, les pilotes firent quelques questions aux canotiers; mais, suivant leur consigne, ceux-ci gardèrent rigoureusement le silence. Dès que la dépêche de l'amiral fut scellée, l'embarcation la prit, puis poussa vigoureusement au brigantin, qui se mit aussitôt à déraper son ancre et à larguer toutes ses voiles pour attraper le peu de vent de terre dont, par intervalles, l'haleine embaumée se faisait sentir.



Chapitre vingt-troisième.

Arrivée de Colomb à Saint-Domingue. — Affronts qu'il subit en silence. — Une odieuse conspiration. — Combats sanglants ; exploits de l'Adelantado ; soumission des rebelles. — Manœuvres déloyales et perfides d'Ovando. — Départ pour l'Espagne. — Affreuses tempêtes. — Sept cents lieues de mer avec un navire sans mâts. — Arrivée en Espagne.

QUAND à leur réveil les équipages ne virent plus le brigantin, ils crurent avoir fait un songe. Les circonstances de cette arrivée et de ce départ nocturnes, l'attitude de réserve et le mutisme des canotiers semblèrent aux officiers, réunis sur le pont, chose suspecte et de mauvais augure. Ce message apporté par un traître, un ennemi notoire, avait une signification menaçante. Ils jugèrent que le gouverneur ne voulait point les sauver, à cause de son inimitié contre l'amiral. Pour les tranquilliser, Colomb affecta une entière satisfaction et expliqua ce départ subit par le désir d'amener plus promptement des caravelles.

Dans ses sentiments de paternité adoptive, l'amiral souffrait de voir une partie de ses marins follement séparés de lui. Il les considérait comme des enfants égarés. Il espérait, par l'annonce d'un prochain retour en Castille, les ramener au devoir et épargner ainsi aux Indiens les dommages que les rebelles leur causaient incessamment. Il leur offrit l'amnistie pleine et entière, à cette condition qu'ils rentreraient aux caravelles sans plus tarder. Afin de leur prouver qu'il avait reçu des nouvelles d'Hispañiola, il leur envoya un morceau de porc salé et une mesure de vin, et choisit comme messagers deux officiers de mérite, qui précisément avaient eu des relations avec les Porras. Quand ces deux envoyés parurent au quartier des rebelles, Porras vint à leur rencontre et les prit à part, ne voulant pas que ses hommes entendissent leurs propositions, de peur qu'ils n'y accédassent.

Après avoir conféré un instant avec ses principaux complices, Porras répondit aux envoyés de l'amiral que ses compagnons n'accep-

taient point leurs propositions, qu'au surplus il aurait par la force ce qu'on n'accordait pas de bonne grâce ; et là-dessus il congédia les deux officiers.

Les rebelles, conduits par leur chef, se rapprochèrent de la baie de Santa-Gloria et vinrent s'établir dans le village indien de Maïma.

Cette bande insolente se composait surtout des gens de Séville ; elle représentait vraiment la coterie de Séville. Sur les caravelles, on ne la désignait que du nom de Séville, car c'était moins l'ascendant personnel de Porras que les prédispositions hostiles de ses compatriotes qui l'avaient formée. Au nom indien de Maïma fut, dès lors, substitué le nom de Séville : et aujourd'hui même, après que toutes les anciennes désignations espagnoles ont disparu de la Jamaïque, devenue la proie des Anglais, ce nom significatif de Séville subsiste exceptionnellement, au milieu des noms britanniques, comme pour perpétuer la mémoire de la perfidie et de la persécution qu'endura l'amiral dans cette magnifique baie de Santa-Gloria, appelée désormais la *Baie de Don Christophe*.

Les rebelles ayant donc occupé la position de Séville, environ à un kilomètre du rivage, Porras osa envoyer défier personnellement l'amiral. « Colomb était malade et ne quittait point le lit. » Il frémit d'indignation en apprenant que les déserteurs allaient venir l'attaquer et recommanda pourtant expressément à l'Adelantado d'offrir encore l'amnistie à tous ceux qui mettraient bas les armes.

L'Adelantado, devant ce péril, réunit tout son monde.

Par malheur, plusieurs se trouvaient à peine convalescents ; les autres étaient des hommes d'étude, des officiers plus braves que robustes. Il leur donna d'excellentes armures et crut habile d'aller au-devant de l'ennemi. Arrivé sous un coteau, à un trait d'arbalète du village de Séville, don Barthélemy dépêcha aux rebelles les deux officiers qu'on leur avait envoyés précédemment. Mais Porras, sans vouloir les entendre, les chassa l'épée à la main. Les rebelles, comptant de leur côté les hommes les plus corpulents, les plus forts, les plus exercés aux armes, regardaient avec pitié ces gentilshommes et ces malades qui prétendaient se mesurer avec eux. Ils ne redoutaient là qu'un seul guerrier, l'Adelantado ; aussi étaient-ils convenus de réunir contre lui leurs efforts communs. Les six plus vaillants de la bande avaient fait serment de le tuer et devaient se jeter sur lui tous à la fois.

La troupe de Porras se rua soudain furieuse sur le détachement de

l'Adelantado, en criant : Tue ! tue ! Les six colosses s'élancèrent à la fois contre don Barthélemy. Mais, au premier choc, l'Adelantado tua roide le ferrailleur Juan Barba, ce maître armurier de la *Capitane*, qui, le premier, avait tiré l'épée contre l'amiral ; il abattit le pilote major



Le souvenir des gloires triomphales de la rentrée en Espagne. (P. 303.)

Juan Sanchez et fit deux blessures à Pedro de Ledesma. En un instant, les six hommes étaient sur le carreau. Alors François de Porras attaqua de plus près don Barthélemy, lui lança un coup de sabre si violent, qu'il fendit son bouclier et s'y engagea jusqu'à la garde ; mais,

quoique atteint à la main, l'Adelantado le saisit à bras-le-corps, s'efforçant de le renverser. Pendant cette lutte, François de Porras reçut des blessures qui le mirent hors de combat, et il resta prisonnier. L'Adelantado continua la bataille. Bientôt, les plus vaillants d'entre les insurgés ayant mordu la poussière, le reste prit la fuite en désordre.

Colomb remercia son frère, mais surtout le Seigneur. Il rendit d'abondantes actions de grâces à Dieu, « tenant pour certain qu'il l'avait délivré de la mort. » Cette victoire ne coûta que deux blessures aux hommes de l'amiral. Don Barthélemy guérit assez vite de la sienne ; mais malheureusement le brave capitaine du *Galicien*, Pierre de Terreros, plus grièvement atteint, succomba peu de jours après.

Les rebelles, n'ayant plus de chef, demandèrent à faire leur soumission. Ils engageaient par des serments et d'affreuses imprécations leur obéissance pour l'avenir. L'amiral daigna leur pardonner à tous. Il fit retenir seulement François de Porras prisonnier sur sa caravelle, plaça les révoltés sous le commandement d'un capitaine éprouvé, Pedro de Coronel, et les cantonna dans l'île, pour éviter les collisions qui auraient pu éclater s'ils fussent rentrés dans les baraquements.

Plus d'un an s'était écoulé, lorsqu'à l'inexprimable satisfaction des équipages deux caravelles entrèrent dans la baie de Santa-Gloria. Elles étaient placées sous le commandement de Diego de Salcedo, ancien écuyer de la maison de l'amiral, devenu, sous ses ordres, expert dans la navigation. La première de ces caravelles avait été nolisée par l'infatigable Diego Mendez, et « chargée de vivres, en pain, vin, viande de porc, moutons et fruits ». La seconde l'avait été par le gouverneur Ovando, que forçait maintenant l'opinion publique. Il craignit d'être gagné de vitesse par Diego Mendez, et confia aussi à Salcedo la conduite de ce bâtiment. Dès que les deux caravelles eurent quitté le port de Saint-Domingue, Diego Mendez, qui avait simultanément frété un autre navire, s'embarqua pour la Castille, portant le message de son amiral.

Colomb, remerciant Dieu de sa miséricorde, monta sur la caravelle nolisée à ses frais, avec ses officiers et ceux qui lui furent fidèles. Les autres prirent place sur la caravelle expédiée par le gouverneur. Le 28 juin, les navires quittèrent la baie de Santa-Gloria, où tant de dangers et de secours invisibles avaient, tour à tour, accablé puis relevé le cœur de Colomb.

La tempête recommença dès qu'il fut sorti de la baie. La violence des vents et des courants le retint dans cette traversée. Chose à noter : avec ses voiles et ses marins exercés, il lui fallut une manœuvre continuée pendant plus d'un mois pour franchir l'espace que, par la miséricorde divine, son envoyé Diego Mendez avait sillonné en quatre jours à la rame et en canots.

Malgré l'étude hydrographique de ces parages, les perfectionnements nautiques de notre époque, aidés d'une expérience séculaire, il n'est pas aujourd'hui un officier de mer, midshipman ou amiral, qui, au prix d'un royaume, voulût tenter le passage de la Jamaïque à Haïti, dans les seules conditions qui s'offraient à Diego Mendez. On comprend combien Colomb avait raison de dire aux rois catholiques, en racontant des choses si extraordinaires : « Qui pourra croire ce que j'écris ici ? » et d'ajouter aussitôt : « Je dis que, dans cette lettre, *je n'ai pas raconté la centième partie de ce qui m'est arrivé.* »

Enfin l'amiral mouilla le 13 août dans le port de Saint-Domingue.

Toute la population vint au-devant de lui. L'empressement public l'entoura de marques de respect. Les gens de mer honoraient en sa personne le navigateur incomparable ; les franciscains, le messager du salut, le précurseur de leur prédication future. Le peuple saluait en lui la majesté du malheur. Son infortune lui ramenait tous les esprits. Ce fut dans le palais du gouvernement qu'Ovando installa l'amiral.

Malgré l'apparence de ces bonnes relations, Colomb, qui voyait toujours le fond des choses, savait réduire à leur juste valeur les démonstrations d'Ovando. Et de son côté, le gouverneur ne pouvait croire que l'amiral ne cherchât pas à être bientôt remis en possession de ses droits (car la nomination d'Ovando limitait à deux ans ses pouvoirs.)

Ovando voulut montrer à Colomb qu'il était réellement gouverneur d'Hispañiola. Il exigea la remise de François de Porras, détenu à bord de la caravelle, et le fit mettre en liberté sans ouvrir aucune enquête, sans verbaliser, sans écrire la moindre pièce. Bien plus, il parla même de faire arrêter ceux qui avaient pris les armes pour défendre l'amiral. Colomb, décidé à subir patiemment toute iniquité plutôt que d'occasionner le moindre différend dans la colonie, se borna à lui représenter combien l'autorité d'un amiral serait illusoire s'il ne pouvait punir une révolte à son propre bord. Puis, il sourit avec ce calme de la résignation chrétienne dont il était pénétré.

Ceux des misérables partisans de Porras, qui n'avaient pas déjà

déserté en arrivant, demandaient à retourner en Espagne. Dépourvus de toute ressource et même de vêtements, ils sollicitaient le passage sur quelque navire. L'amiral, après cette rébellion, aurait fort bien pu les laisser à la garde du gouverneur et s'embarquer seulement avec ses gens et ses officiers, d'autant mieux qu'un seul navire ne pouvait contenir tant de monde ; mais, en considérant tout ce qu'ils avaient souffert dans cette dernière campagne, il eut pitié de leurs crimes, de ce qu'il appelait leur « infirmité morale », et il affecta à leur passage un bâtiment qu'on radoubait, tandis qu'à ses propres frais il achetait une caravelle, dans laquelle il devait monter avec sa famille, sa maison et ses amis.

Il activa de tous ses efforts l'aménagement de la caravelle, car le séjour de Saint-Domingue, dans la maison de cet adversaire, lui devenait insupportable. Sa situation était d'ailleurs des plus fausses, se sentant étranger à l'administration d'un pays dont il était le donateur, le vice-roi, le gouverneur perpétuel, voyant ensanglantée et dépeuplée cette île magnifique où il avait voulu apporter la civilisation et la dignité du christianisme !

La grande âme du messager de la croix en était submergée d'amertume.

Aux massacres de Xaragua, aux massacres de l'Higuey avait succédé le tranquille homicide, quotidiennement commis par l'excès des travaux imposés aux Indiens dans les mines.

Des spéculateurs barbares n'accordaient aucun repos à ces malheureux. Leur cupidité les contraignait à des travaux sans relâche, tandis que leur avarice refusait de leur accorder une nourriture suffisante. Ces infortunés, séparés de leurs femmes, de leurs enfants, devaient, sous peine de mort, suivre leurs maîtres dans les excursions lointaines où les entraînait la recherche de l'or. Chaque mine devenait une sorte de tombeau. Les travailleurs périssaient faute d'aliments et par l'épuisement de leurs forces. Ils trouvaient la mort dans les fosses; ils la trouvaient dans les forêts où les traquaient les implacables chasseurs d'hommes.

Des populations émigraient en masse, poursuivies comme des bêtes fauves par des chiens et des cavaliers. D'autres, dégoûtées de l'existence, s'en délivraient en commun par le suicide. Les maladies achevaient la destruction qu'avait commencée la barbarie.

Tant de crimes, froidement exécutés, oppressaient le cœur de l'a-

miral. Hélas ! ce n'était point ce qu'il avait espéré, quand il découvrit ces contrées. Il aimait ces naïfs et bizarres enfants des forêts ; il avait reçu le don de les deviner, de les subjuguer par son ascendant personnel. Ils versèrent des larmes la première fois qu'il s'éloigna d'eux, au fort de la Navidad. A Santa-Gloria, ils pleurèrent aussi son départ. Mais il ne pouvait maintenant plus rien en leur faveur : son unique espérance pour eux était la justice de la reine, qui, malheureusement, était bien malade à cette époque.

Par les ordres de son frère, l'Adelantado hâtait de toutes ses forces les préparatifs de départ.

Enfin, le 12 septembre, ayant reçu les vœux des colons les plus honorables, l'amiral monta avec ses officiers et les gens de sa maison à bord de la caravelle qu'il avait achetée. Dans l'autre, qu'on avait radoubée, prirent place ceux des marins qui voulaient rentrer en Espagne. L'Adelantado la commandait en personne.

On était éloigné d'environ deux lieues et encore en vue du port, quand un coup de vent imprévu brisa le grand mât du navire de l'amiral et le fendit jusqu'au tillac. Loin de rentrer pour se réparer, Colomb passa aussitôt avec sa maison à bord de l'Adelantado et continua la traversée, tandis que la caravelle maltraitée rentrait à Saint-Domingue. La route fut tenable tant qu'on navigua par le travers des Antilles. Mais ensuite la mer devint mauvaise, et, pendant une affreuse tempête, l'amiral fut repris de son rhumatisme articulaire. Il était comme paralysé dans sa cabine.

La lutte contre les vents et les flots avait recommencé.

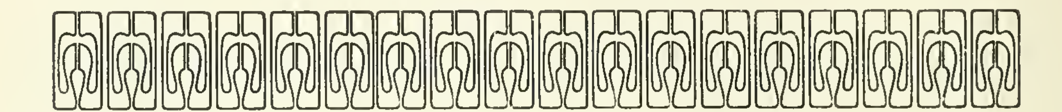
Le samedi 9 octobre, après une forte bourrasque, quand les vents étaient tombés et que la mer seule poussait encore de hautes vagues, une subite rafale brisa le grand mât en quatre endroits. Les conseils de l'amiral, toujours perclus dans son lit, et l'industrie inventive de l'Adelantado remédièrent à cet accident. Le grand mât fut raccourci, et l'on raffermit les assemblages avec des pièces détachées du château d'arrière et du couronnement, fortement assujetties par des cordes.

Peu de jours après, une autre tempête brisa le mât de misaine.

Il restait encore plus de sept cents lieues à franchir.

Au lieu de s'efforcer de gagner les Açores pour s'y réparer et changer sa mâture, comme eût d'abord fait tout prudent capitaine, l'amiral, habitué au secours d'en Haut, ne parut point se préoccuper de ce

nouvel accident. Ses douleurs ne lui laissaient aucun repos. En outre, de sombres pressentiments agitaient son esprit. Il lui tardait d'être auprès de la reine, et il continua de faire porter directement sur la Castille. Le reste de cette navigation fut constamment difficultueux et pénible. Poussé de tempête en tempête vers les côtes d'Europe, le 7 novembre, « par la permission de Dieu », Colomb arriva enfin au port de San-Lucar de Barrameda.



Chapitre vingt-quatrième.

Arrivée de Colomb à la veille de la mort d'Isabelle. — Maladie et pauvreté de l'Amiral. — Inexprimable douleur de Colomb en apprenant le décès de la reine. — Ses maux redoublent. — Il essaye en vain d'aller à la cour. — Sa charité surmonte ses souffrances. — Il prie, écrit et sollicite des faveurs pour les marins qui ont attenté à ses jours. — Gêne extrême de l'Amiral. — Son arrivée au palais. — Froideur du roi Ferdinand, son astuce et ses politesses hypocrites. — Odieuses tentatives de spoliation.

CETTE vive joie qui palpite au cœur du marin, quand après les périls d'une longue navigation il revoit le sol de la patrie, fut à l'instant réprimée par l'aspect de la tristesse publique. L'ange protecteur de la Castille, Isabelle, la reine adorée, succombait à une lente maladie.

Malgré l'ardeur qui l'eût emporté à Medina del Campo, où résidait la cour, l'amiral fut contraint de s'arrêter à Séville, l'ardent foyer de ses ennemis. Ses souffrances l'y retinrent dans une hôtellerie. Les rares amis qu'il comptait dans cette cité en étaient absents alors ; même son admirateur fidèle, le savant théologien Don Gaspard Gorricio, avait quitté pour l'instant la Chartreuse des Grottes. Le temps, triste et sombre comme les esprits, aggravait les souffrances de Colomb. Il logeait à l'auberge, tel qu'un étranger, dans cette ville devenue le siège des affaires coloniales.

Quelle différence entre ce retour et les gloires triomphales qui marquèrent sa rentrée en Espagne après le premier voyage ! Combien ces souvenirs étaient amers pour le grand homme !

Colomb, qui avait espéré pouvoir se délasser enfin de ses fatigues, se trouvait, comme malgré lui, poussé sous la main de ses persécuteurs. Les marins que, par commisération, il avait ramenés à ses propres frais, et parmi lesquels figuraient plusieurs rebelles, ne pouvaient obtenir des bureaux de la marine le payement de leur solde. Connaissant sa générosité, ils importunaient l'amiral de leurs réclamations, bien persuadés qu'il n'oublierait pas de les faire valoir. Retenu dans son lit et presque perclus par ses douleurs, n'écrivant qu'à grand'peine, il savait les émissaires de ses ennemis, les révoltés qui avaient attenté à sa vie, libres et reçus à la cour, où ils allaient pommadés, musqués et frisés, suivant son expression, « montrer leurs barbes impudentes » et machiner contre lui, tandis que les pièces de leur procédure étaient restées sur le navire, qui, à peine sorti du port, dut rentrer à Saint-Domingue pour se mâter.

L'amiral, accablé par ses douleurs physiques, subissait encore l'épreuve de la plus vive souffrance morale qui pût déchirer son cœur. Il savait en proie à un mal incurable l'héroïque femme qui l'avait compris, qui l'avait deviné, s'était faite sa protectrice, son amie. Il ne pouvait ni lui parler ni lui écrire en ce moment terrible. Il n'osait se rappeler directement à son souvenir, sur lequel il comptait pourtant. D'ailleurs elle n'était déjà plus, cette vertueuse doña Juana de la Torre, qui seule peut-être aurait eu le courage de reparler de lui près du lit d'Isabelle.

Hélas ! au moment du débarquement de Colomb, tout espoir était évanoui.

La reine se trouvait à Medina del Campo quand elle ressentit les premières atteintes d'une maladie dont les progrès ne s'arrêtèrent plus. L'énergie de sa volonté dut, peu à peu, céder à l'affaissement de ses forces physiques. Il lui fallut suspendre une partie de ses travaux ordinaires. Pourtant elle consacrait encore, chaque jour, plusieurs heures aux affaires de ses royaumes. Ce fut dans cet état qu'elle reçut la lettre de l'amiral, écrite le 7 juillet 1503 à la Jamaïque, portée miraculeusement par Diego Mendez à l'Espagnole, et de là en Castille.

La reine n'avait pas attendu l'arrivée de ce brave écuyer pour s'occuper de l'amiral. Tandis qu'il languissait sur les côtes de la Jamaïque,

elle lui prouvait la constance de son souvenir, en nommant garde du corps son fils aîné, avec un traitement de cinquante mille maravédis par an.

Isabelle voulut admettre en sa présence le pieux et fidèle serviteur de Colomb. Elle entendit les détails de cette navigation, en opposition de laquelle semblaient s'être liguées les puissances de l'air; dernière lutte de Colomb contre les forces inconnues de la nature; expédition sans égale par les dangers et les souffrances, où l'environnèrent tous les périls de l'atmosphère et s'accumulèrent sur lui les rigueurs de la mer. Elle sut la découverte des mines d'or de Véragua, les massacres de Xaragua et de l'Higuey, l'esclavage horrible auquel le travail des mines servait de prétexte, la fin lamentable de la poétique souveraine d'Haïti, Anacoana. Son cœur fut abreuvé d'amertume à ces horribles détails.

Pour récompenser le dévouement du valeureux Diego Mendez, que l'amiral avait fait capitaine de vaisseau, elle voulut l'élever à la noblesse, et lui donner, avec des lettres patentes, des armoiries qui perpétueraient l'image de son héroïsme.

Bientôt le changement des traits d'Isabelle inquiéta la cour. Enfin, ses forces déclinant, Isabelle revêtit l'habit du tiers ordre de Saint-François, dont elle suivait la règle depuis plusieurs années, et reçut avec toute l'ardeur de sa piété le saint viatique. Elle fut douce envers la mort. La fermeté royale et la grâce féminine l'accompagnant jusqu'au bout restaient encore unies à son chevet de douleur. L'accablement de ses membres, l'affaissement de tout ce pauvre corps si secrètement torturé, ses paupières fermées, rendaient son agonie semblable au sommeil de la tombe. Elle mourut le 26 novembre 1504.

Avec elle s'éclipsèrent la gloire et la félicité des Espagnes.

Pendant ce temps, une angoisse cruelle accablait l'amiral : il frissonnait à l'idée de perdre cette grande reine qui était l'âme des découvertes, la patronne des Indes, la protectrice du vrai et du juste, l'image du beau et du bon, l'idéal de la supériorité royale.

Dès son arrivée à Séville, Christophe Colomb avait combiné un moyen d'aller à Medina del Campo. Hors d'état de supporter le pas du cheval et les intempéries de la saison, il imagina de s'y faire transporter à bras. Mais une chaise à porteurs, de dimension ordinaire, n'aurait pu convenir à son état; et, pour éviter les retards, il se résolut, tant était ardent son désir, à faire le trajet dans la litière d'un mort,

celle où l'on avait placé les restes du dernier archevêque, le Cardinal don Diego Hurtado de Mendoza. L'amiral pria le conseil capitulaire de l'archevêché de Séville de vouloir bien lui prêter sa litière funèbre, puisque son mal ne lui permettait pas un autre mode de transport.

Colomb projetait alors de suivre la route de *la plata* ou chemin d'argent, l'ancienne voie romaine qui de Mérida conduit à Salamanque. Cependant il ne put partir. L'aggravation de son état et la rigueur inusitée du froid l'empêchèrent de quitter son lit.

On sait par la correspondance même de l'amiral que, chaque semaine, des messagers de la cour arrivaient à Séville. Néanmoins, le 3 décembre, Colomb ignorait encore le grand malheur, et il priait pour l'angélique souveraine, quand déjà elle avait paru devant Dieu.

Qui dira le brisement de ce cœur héroïque et l'amertume de sa douleur sans nom, lorsqu'il sut enfin la fatale nouvelle? Le père qui perd sa fille unique n'éprouve pas un déchirement plus aigu.

Son unique appui en ce monde venait de se briser. Quand il en reçut la nouvelle, Colomb fut frappé de stupeur. Sa désolation resta muette comme la tombe. Sa douleur inexprimable n'essaya pas de s'exprimer ; elle s'abîma dans le silence d'un déchirement affreux. Seulement on sait que ses souffrances physiques en furent cruellement redoublées. Lui, toujours si rude et si bref en ce qui le touche personnellement, avoue dans sa première lettre à son fils qu'il fait un grand effort pour écrire en ce moment, « malgré le mal affreux » qu'il éprouve.

Depuis son débarquement, Colomb ne pouvait quitter le lit ni se servir de ses mains durant le jour, à cause d'une extrême débilité qui l'empêchait de tenir la plume et ne lui permettait d'écrire que la nuit. Il était obligé de prendre sur les heures du sommeil celles de sa correspondance et de la discussion des affaires. Cependant son activité d'esprit, au milieu de ses douleurs, étonne encore.

Quoi qu'il en soit, ce que nous admirons beaucoup plus que sa force morale et sa patience parmi tant d'épreuves, c'est la perfection évangélique de sa charité, qui lui fit prendre sous son égide les marins ramenés à ses frais, et dont une partie avaient menacé ses jours. Il ne se borna pas à leur pardonner. Pour leur fournir les moyens de rentrer dans la patrie, il lui fallut prélever douze cents castillans sur la somme qu'il avait touchée à Saint-Domingue. En arrivant à Séville, sa pre-

mière lettre recommandait vivement à la sollicitude des rois ces hommes dont la solde était arriérée et le besoin extrême. Quelques jours après, il rappelait encore à la cour leurs nécessités, leur dénûment. Le 28 novembre, il enjoignait à son fils, don Diego, de parler pour eux. Sans craindre d'importuner par son insistance, le 1er décembre il recommençait à écrire en leur faveur.

Comme les bureaux, malgré les doléances des marins, n'expédiaient point leur affaire, dans le moment où il ne pouvait envoyer que cent cinquante ducats à son fils, Colomb faisait encore, malgré sa propre gêne, une avance à ces ingrats.

Là ne se borne point sa sollicitude : il s'occupe de surmonter les obstacles qu'apportaient les bureaux à l'expédition de toutes les affaires qui l'intéressaient ; et il envoie lui-même à la cour, par son fidèle Diego Mendez, les feuilles ordonnancées de payement.

Mais cette énergie de réclamation, au nom de la justice et de l'humanité, ne pouvait être employée à son propre égard ; il se bornait à rappeler humblement les engagements de la couronne envers lui.

Dès son arrivée à Séville, l'amiral avait écrit aux rois pour annoncer son retour et prendre leurs ordres. A son envoi était joint un mémoire, en forme de « très longue lettre », sur l'administration des Indes, où il exposait dans sa réalité la situation de la colonie, l'origine des maux, et indiquait les remèdes à y apporter.

Nulle réponse ne fut faite à cet exposé.

L'amiral écrivit de nouveau, mais tout aussi inutilement.

Le 12 décembre, il adressa une nouvelle lettre au roi. Il ne paraît point qu'elle ait eu un meilleur sort que les précédentes.

Colomb écrivit lettre sur lettre à son fils Diego pour que celui-ci s'efforçât d'obtenir cette réponse. Ce fut en vain.

Malgré ce silence du roi, comme il sut par un ami de Séville qu'on allait ériger trois évêchés dans les Indes, il demanda la faveur d'être entendu avant qu'on statuât définitivement à cet égard. On ne donna pas la moindre suite à cette demande.

Dans le courant de décembre, Colomb en écrivit encore à son fils, mais on ne s'arrêta pas au désir de l'amiral. La voix publique lui apprit que les présentations avaient été faites et agréées suivant la forme ordinaire.

Le froid, alors excessif, fatiguait Colomb et exaspérait ses douleurs. Il se trouvait en outre dans la même gêne. Il savait que des cara-

velles revenant d'Hispañiola, et que le temps avait contraintes à se réfugier à Lisbonne, apportaient de l'or, mais qu'elles n'avaient rien pour lui, tandis qu'il comptait sur soixante mille onces d'or, montant de ses droits, et que le gouverneur avait dû faire mettre à part. Aussi, apprenant cette déconvenue, écrivait-il à son fils : « Fais grande attention à la dépense, car c'est une nécessité. »

Il est facile de s'expliquer les embarras pécuniaires de l'amiral. Indépendamment de sa dépense journalière à l'hôtel, il lui fallait soutenir à la cour ses deux fils, don Barthélemy, ses envoyés : Diego Mendez, Carvajal, Geronimo, qui de leur côté ne touchaient pas leur solde.

Au commencement de janvier 1505, Colomb voulut présenter son fils aîné, Don Diego, comme devant succéder à ses droits, titres et privilèges, en vertu des traités passés avec la couronne de Castille. D'après son conseil, don Diego adressa un mémoire au roi catholique, le suppliant de vouloir le nommer au lieu et place de l'amiral son père. Don Diego Colomb ne reçut aucune réponse.

L'amiral put croire que ce silence provenait d'une irrégularité de forme et que le roi voulait recevoir de lui-même l'expression de son désir. Il lui écrivit donc une courte lettre, ferme autant que respectueuse. Malheureusement Colomb, pour toucher le monarque et accélérer l'expédition de l'affaire, ajoutait qu'il attribuait aux contrariétés occasionnées par ces éternels retards la principale cause de l'étrange et douloureuse infirmité qui le rendait comme perclus.

Hélas ! cet aveu devint l'arrêt de Colomb. Puisque les retards avaient un si important résultat, ne devait-on pas les prolonger ? On se ga da bien de donner signe de vie, et on laissa l'infortuné Colomb se morfondre dans cette cruelle et éternelle attente.

L'amiral se flattant que, de vive voix, il avancerait ses affaires, se préparait à partir pour la cour. Mais sur ces entrefaites, des douleurs cruelles, redoublées par le déplaisir de ces lenteurs et de nouvelles rigueurs de la température, l'empêchèrent de quitter Séville. Malgré ses maux, il ne diminuait en rien ses mortifications, observait rigoureusement le jeûne quadragésimal et suivait exactement la règle de l'ordre séraphique.

Enfin les douces influences du printemps améliorèrent son état..Dans le courant de mai, soutenu de son frère l'Adelantado et monté sur une mule, il prit la route de Ségovie, où la cour venait de s'établir. Cepen-

dant, telle était encore sa souffrance qu'il tomba de nouveau malade à Salamanque. Le fidèle Diego Mendez vint l'y trouver et lui donner ses soins. Après quelques autres stations douloureuses, Colomb parvint au but de son voyage.

Le roi l'accueillit avec sa politesse habituelle, mais ne lui donna point son titre de vice-roi et ne le fit point traiter suivant son rang, comme il l'était du vivant de la reine. Il écouta avec patience le récit de sa périlleuse navigation et avec intérêt la découverte des mines de Véragua. Il laissa l'amiral raconter son naufrage forcé à la Jamaïque ; l'abandon où l'avait livré le gouverneur d'Hispañiola ; la révolte des Porras ; les affronts subis à Saint-Domingue, sans lui donner d'autre consolation que ces paroles vaguement affables auxquelles l'expérience de Colomb ne pouvait plus se tromper. Tout en reconnaissant les titres aussi anciens qu'incontestables de l'amiral à la gratitude de la couronne, Ferdinand trouva moyen de terminer l'audience sans avoir rien décidé, ni même rien promis.

Dans une nouvelle audience, le roi parlait surtout à l'amiral de sa goutte, de ses rhumatismes ; il lui recommanda avant tout de se bien soigner, lui indiquant des médecins, puis d'un geste gracieux, il lui fit un salut de congé.

Si une pareille façon de traiter le découvreur de l'Amérique semblait à Ferdinand une ingénieuse habileté, combien ce qu'elle avait de cruel ne dut-il pas profondément révolter le cœur de Colomb !

Ferdinand, loin de paraître repousser ou détourner jamais ses réclamations, en reconnaissait la justice et semblait encourager Colomb à se plaindre de la position qui lui était faite ; mais il ne s'en préoccupait pas davantage. Toutes les fois que l'amiral se présentait à la Cour, le roi accueillait avec une extrême politesse ses instances, et lui répondait de la manière la plus obligeante. Quand il revenait à la charge, le roi avait encore à lui offrir d'autres politesses flatteuses, à évoquer de nouvelles espérances. Néanmoins l'affaire n'en marchait pas plus vite.

De son côté, le fils aîné de l'amiral, don Diego, rappelait aussi au souverain sa demande pour l'investiture du gouvernement héréditaire des Indes, qui lui appartenait en vertu des traités dont il présentait la copie. Le roi les accueillait avec une apparente faveur. Dans les audiences et les conversations, il ajoutait des politesses et des protestations de bienveillance aux assurances déjà données. Jamais il ne se

montra importuné par l'insistance de l'amiral ni par celle de son fils. Loin de là. Plus on lui adressait de réclamations, plus il en reconnaissait le bien fondé. On ne pouvait se plaindre de l'accueil invariablement poli fait à ces demandes, mais rien ne se terminait, aucune décision n'était prise.

En attendant, les ressources de l'amiral s'épuisaient. Les caravelles d'Hispañiola, chargées d'or, n'apportaient rien pour lui. Ne pouvant plus longtemps soutenir la dépense qu'entraînait son rang dans la résidence royale, il partit pour Valladolid où la cour ne fit qu'un séjour transitoire. Mais ses tribulations devaient être au comble : la maladie vint s'ajouter aux tortures de la goutte dont il était « travaillé sans miséricorde ».

Alors Ferdinand, qui, sans paraître y songer le moins du monde, suivait avec attention la décadence des forces de l'amiral et l'aggravation de ses embarras pécuniaires, jugeant le moment opportun, lui fit proposer de renoncer à ses privilèges et d'accepter en échange un domaine situé en Castille, auquel on ajouterait une pension sur les fonds de la couronne. Le grand navigateur rejeta dédaigneusement l'offre par laquelle on avait espéré séduire sa misère. Aussi inflexible dans son dénûment et ses infirmités qu'à l'époque où, fort de sa seule espérance, dans la plaine de Grenade, il obligeait la cour à lui consentir ses privilèges, il ne céda rien, ne diminua rien de ses droits méconnus ; il garda le silence, se bornant à en appeler à Dieu de cette iniquité.

Ainsi, l'homme qui en ce moment rendait l'Espagne le royaume le plus riche et le plus puissant de la chrétienté, n'avait pas une tuile pour abriter sa tête, couchait dans un lit qui était loué et se trouvait réduit aux emprunts pour payer sa dépense à l'auberge.

Non seulement Ferdinand privait l'amiral de ses revenus ; il voulait encore le dépouiller de ses titres et de ses honneurs. Quel était donc le crime de Colomb ? que pouvait-on lui reprocher ? Sa soumission n'avait-elle pas égalé son zèle ? son zèle, sa prudence ? sa prudence, sa fidélité ? sa fidélité, son dévouement ?

Même depuis son retour, après que lui fut ravie la reine, son unique soutien, s'absorba-t-il dans sa douleur au détriment du service du roi ? Ne conserva-t-il pas à l'ingrat monarque l'empressement qu'Isabelle aurait souhaité pour lui ?

Mais qu'importait à Ferdinand la fidélité de Colomb ? Pour ce grand politique, l'intérêt était l'unique règle. Il ne supposait à personne une

générosité dont il ne se sentait pas capable, et ne pardonnait point la supériorité. Ce qui l'offusquait dans Colomb, ce qui le rendait implacable pour lui, c'était sa gloire, son involontaire grandeur. Aucun service ne pouvait racheter l'importance acquise par cet étranger, qu'il avait vu si pauvre, sollicitant l'honneur d'une audience, et qui, après sept ans d'importunités, avait, en moins de huit mois, conquis la vice-royauté de pays plus vastes que l'Espagne ; s'était vu traiter en Souverain par le chef de l'Église, la cour de Portugal, celle de Castille et les puissances catholiques.

A quelque degré d'indulgence qu'on se place pour la considérer, la conduite de Ferdinand attriste la conscience. On souffre de voir le dédain de la justice en si haut lieu. Ce parti pris de ne pas tenir ses engagements par cela qu'ils deviennent lourds ou gênants, et qu'on possède la force, révolte l'honnêteté publique. Pour se produire sous des plafonds dorés, la mauvaise foi n'est que plus dégradante. La préméditation de Ferdinand, sa spéculation sur la détresse et l'affaiblissement du révélateur du Nouveau Monde, sa spoliation du héros malade, offrent un caractère cruel et impie, comme l'entreprise contre l'orphelin ou la pauvre veuve sans protecteur. La justice ne connaît aucune prescription ; l'histoire n'a point d'amnistie pour de telles iniquités.

La déloyauté de Ferdinand devait indigner Colomb autant que son ingratitude ; car, malgré le silence de sa modestie, il portait en lui le sentiment de la grandeur de son œuvre, par conséquent de ses services si obstinément méconnus.

Colomb avait donc pleinement conscience de l'énormité de l'injustice royale et sentait que jamais iniquité plus criante ne fut commise envers un homme. Par la donation apostolique du Saint-Siège et la ligne de démarcation papale dont il était secrètement cause, il avait assuré à la Castille la moitié du Nouveau Monde ; et on lui refusait ses droits, ses titres, ses honneurs, son pain ! Il ne possédait que ses revenus, et on les faisait disparaître ! C'était à la confiance ou à la commisération de quelques Génois qu'il devait de pouvoir subsister chétivement par des emprunts.

Il voyait s'éloigner indéfiniment la délivrance du Saint Sépulcre, désir caressé toute sa vie, lorsque tout semblait prêt pour sa réalisation. L'or abondait maintenant, et chaque arrivage promettait pour la saison suivante de grandes richesses ; mais rien n'était pour lui ! Que ne devait-il pas éprouver dans son cœur ? Pourtant il ne laissa

entendre aucune plainte, et arrêta sur ses lèvres tout reproche près d'en sortir. Renfermant au fond de son isolement l'amertume de ses tristesses, il les offrit à Celui dont il avait porté la croix. Ce calme dans le comble des afflictions ne laisse-t-il pas deviner autre chose que la vertu ? Trouverait-on dans l'histoire un exemple qui lui fût semblable ? La philosophie est aussi impuissante à inspirer qu'à expliquer cette sublime résignation. C'est que le messager du Salut tenait devant ses yeux le crucifix. Il se rappelait que notre divin Maître Jésus, venant apporter à l'humanité plus qu'un monde et que tous les mondes, la Vérité, la Voie et la Vie, avait été calomnié, persécuté, garrotté, battu de verges, donné en spectacle à la foule et livré au dernier supplice malgré son innocence déclarée. A son image le prince des navigateurs se taisait sur son lit de souffrances, et, comme le Libérateur des nations, pardonnait à ses ennemis.

Chapitre vingt-Cinquième.

Diminution des forces de l'Amiral. — Progrès de la maladie. — Il reconnaît que sa fin approche et fait le dépôt de son testament. — Sa tendre piété. — Son pardon des offenses. — Sa lucidité dans l'agonie. — Sa mort. — Son tombeau. — Gloire posthume.

APRÈS la mort de la reine catholique, les forces de l'amiral diminuèrent sourdement par une lente décroissance. Les ressorts de sa puissante organisation, usés sous de si longs travaux, aggravés de souffrances, n'étant plus soutenus par la présence d'Isabelle, se relâchèrent tout à coup. La nature reprit ses droits. Son énergie de volonté retarda seule les effets d'une destruction qui semblait imminente.

Quand, pour découvrir le détroit, il s'était remis en mer à soixante-six ans, après en avoir passé quarante à naviguer, Colomb n'avait pas déployé une moins héroïque audace qu'à sa première expédition.

Déjà plusieurs fois atteint d'ophtalmie et de rhumatisme articulaire, il eut à subir, durant ce voyage, des privations, des fatigues et des intempéries indicibles, auxquelles succombèrent de jeunes marins parmi ses équipages, et dont son frère l'Adelantado, malgré sa complexion athlétique, ressentait encore les suites plus d'un mois après son débarquement. En outre, une de ses anciennes blessures s'était rouverte ; des gonflements arthritiques endolorissaient ses pieds et ses mains ; le mal avait gagné les principaux centres. En dépit de son calme apparent et de sa stoïque retenue de paroles, la perte d'Isabelle avait fait à son cœur une plaie d'où s'échappait, goutte à goutte, la source de sa vie. A partir de ce moment, chaque jour hâta l'approche du terme fatal.

Dans ses atroces calculs sur ce qui lui restait de temps à souffrir, le roi Ferdinand était d'une exactitude sagace. Pourtant, il y avait encore chez Colomb un autre secret de souffrance dont ne pouvait se douter ce profond politique.

Malgré sa résignation tout aimante à la volonté de Dieu, son pardon de l'iniquité, une désolation plus amère que l'ingratitude royale le poignait incessamment dans sa solitude : c'était le souvenir de ces contrées qu'il était allé découvrir au nom de Jésus-Christ, la navrante image de ces populations jadis heureuses, qu'il avait ambitionné d'amener au Rédempteur, auxquelles il avait, le premier, montré et fait saluer la croix, et que maintenant l'on détruisait avec une barbarie insensée. Le découvreur du Nouveau Monde se sentait martyrisé dans les Indiens, démembré dans la dislocation de leurs tribus et les supplices infligés à ces infortunés.

Au milieu de ses tortures physiques, des humiliants embarras de son dénûment, Colomb, remettant le sort de ses deux fils à la commisération de la Providence, aurait pu encore oublier sa détresse, son abaissement, la perfidie du monarque. Mais nulle préoccupation humaine n'aurait pu lui dérober l'image de ces malheureux Indiens. Par quelles paroles consoler une telle affliction ? Qu'oser dire ? Comment aurait-on modéré le chagrin qui pénétrait le disciple du Verbe, et lui adoucir cette agonie morale, souffrance immense, multiple à l'égal des peuplades de cette race infortunée, dont il prévoyait la fin et semblait entendre les lamentations dernières ?

Pour prolonger encore durant quelques jours la vie de Colomb, il eût fallu pouvoir ressusciter la grande Isabelle et fermer à l'instant

la plaie saignante. Mais, après tant de traverses et de douleurs sans nom, sa conservation jusqu'à ce moment pourrait paraître un phénomène. D'ailleurs il portait dans sa propre sensibilité le principe d'une destruction imminente.

Bientôt il reconnut qu'aucun secours humain ne pouvait désormais réparer le délabrement d'un corps usé dans tout son organisme ; il relut pour la dernière fois son testament et, n'y trouvant rien à changer, voulut en faire le dépôt authentique.

Après qu'il eut remis au notaire du roi l'acte de ses dernières volontés, Colomb sépara complètement sa pensée de celle de la terre, cessant de participer aux intérêts du monde et de la famille, pour ne plus converser qu'avec les cieux.



Des arbres à fruits et de magnifiques palmiers formaient des vergers tout autour. (P. 248.)

Suivant une loi générale de la physiologie et de l'histoire humaine, les choses tendent à finir de la même manière qu'elles ont commencé. Le mystère qui nous dérobe l'origine de Christophe Colomb vient entourer sa fin. Peu de détails nous ont été transmis sur cette existence sans égale parmi les hommes. Le savant chanoine de Plaisance, Pietro Maria Campi, était parvenu à recueillir, sur la fin de ce héros chrétien, des notions exactes, qu'il se préparait à publier, quand la mort vint interrompre son travail. Dans ce qu'il avait pu se procurer touchant les derniers moments du révélateur du monde américain, il trouvait l'assurance que sa mort fut celle d'un prédestiné, le digne couronnement d'une vie d'apôtre et de martyr.

On devine ce que devait être, à cette époque, une hôtellerie en Es-

pagne. Il est aisé de se représenter cette chambre d'auberge où gisait l'amiral de l'Océan sur son lit de souffrance. Les murs nus n'avaient pour ornements que ses fers, qu'il gardait toujours suspendus devant lui dans son cabinet, comme autrefois les généraux de Rome, les triomphateurs, conservaient les couronnes civiques obtenues au prix de leur courage. Ses chaînes étaient l'unique récompense qu'il eût reçue du monde. Là, celui qui fut comblé de faveurs divines, que Dieu avait suscité pour lever le voile qui dérobait à l'humanité le reste du globe, gisait oublié des grands, du peuple, et en proie aux déchirements par lesquels s'opère la décomposition de notre enveloppe mortelle. Néanmoins, au milieu de l'invasion du trépas, sa fermeté d'esprit subsistait complète ; sa pensée demeurait limpide et clairvoyante comme au temps de ses découvertes.

Conformément à l'usage de son époque et à l'inclination particulière de sa piété, il revêtit l'habit du tiers-ordre de Saint-François, qu'il porta si souvent ; costume dans lequel la grande Isabelle avait voulu rendre à Dieu le dernier souffle. Ses deux fils, ses officiers et quelques Pères Franciscains, ses amis, tour à tour attendris et réconfortés par les paroles de l'ardent disciple du Christ, assistaient à cette dernière lutte de sa forte nature. Lui-même en suivait, avec une nette perception, les rapides progrès. Ayant achevé ses exhortations édifiantes, il voulut une dernière fois, par le sacrement de pénitence, se mettre en état de recevoir son Dieu. Aucun orgueil de ses œuvres, aucun mirage de sa gloire ne vint, par une tentation importune, troubler le recueillement de cette heure solennelle. L'humilité de la robe de Saint-François habitait véritablement son cœur.

Craignant peut-être que l'aspect de ses chaînes n'aigrît secrètement le cœur de ses enfants contre l'injustice de la cour, il ordonna, pour effacer cette image de l'ingratitude royale, que ces chaînes descendissent avec lui dans le tombeau. Après s'être donné à lui-même cette preuve de la sincérité de son pardon des offenses, étant bien sûr qu'il ne gardait aucune ombre d'amertume dans son cœur, il confessa pour la dernière fois ses fautes, et en reçut l'absolution. Les ravages physiques avaient respecté toutes ses facultés. Dans son épuisement corporel, il n'avait subi aucun affaiblissement de l'intelligence. Le contemplateur de la Création devait garder sa lucidité d'intuition aussi longtemps que son âme resterait jointe à son corps.

Le jour qui s'annonçait marquait une des grandes fêtes du Catho-

licisme, l'anniversaire de celui où le Fils de Dieu remonta vers son Père.

D'heure en heure le grand amiral se sentait toujours plus attiré vers le ciel. Il demanda la faveur de recevoir encore une fois sur la terre le pain des anges. Quel aspect dut alors offrir cette chambre d'hôtellerie ! L'envoyé du Très-Haut, l'ardent adorateur du Verbe par qui tout a été fait, recevant la visite de Jésus-Christ ! Quelle effusion de cœur, quelle suavité surabondèrent chez cet homme de foi ! Quelle divine illumination dut éclairer sa couche de douleurs ! Avec quel bonheur il se prosterna devant son Maître arrivant à lui ! Le divin Sauveur, qui lit dans les âmes, savait combien ardemment il avait désiré la délivrance de son tombeau, la glorification de son nom parmi toutes les nations de la terre, et ses persévérants efforts et ses douloureuses aspirations vers ce but sacré. Aussi, malgré le tremblement que toute créature mortelle doit éprouver devant la majesté de l'auteur de la vie, Christophe était rempli d'espérance. Rassuré par les bontés et la miséricorde que lui avait déjà montrées le Rédempteur, son âme dut être au comble de la joie, à cette venue du Sauveur sous son toit d'emprunt.

Quand il sentit sa fin tout à fait proche, Colomb sortit de son recueillement séraphique, et demanda lui-même le sacrement de l'Extrême-Onction. Il put suivre les prières des agonisants que l'on disait pour lui. Il écoutait avec une humble componction la Recommandation de l'âme que faisait près de lui un des religieux franciscains et disait lui-même les répons. Enfin, sentant venu le moment suprême à l'heure de midi, le disciple du Verbe adressa au Créateur les propres paroles que proféra le Sauveur expirant sur la croix : « Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains ! » et il rendit l'esprit.

Les Franciscains accompagnèrent son humble cercueil à la cathédrale de Valladolid, où furent célébrées très modestement les obsèques du grand amiral de l'Océan, vice-roi des Indes. Après quoi, ces religieux le déposèrent dans les caveaux funèbres de leur couvent de l'Observance.

Christophe Colomb, qui avait rencontré chez les Franciscains son premier asile, reçut d'eux la dernière hospitalité. A quelques jours de là personne, en dehors de la famille franciscaine, ne songeait à cette glorieuse sépulture. Puis, avec le cours des ans, l'obscurité se fit de plus en plus épaisse sur sa mémoire.

Bientôt on ne se souvint plus de lui. Déjà l'honneur de sa découverte s'attribuait au Florentin Améric Vespuce ; et, par une injuste appellation, son nom était donné au Nouveau Continent, tandis que celui de Colomb allait s'effaçant du souvenir des peuples. A peine de loin en loin quelque écrivain osait-il timidement nommer Christophe Colomb.

Mais au jour heureux où monta sur le Siège apostolique Pie IX, le premier Pape qui ait mis le pied dans le Nouveau Monde, la renommée de Colomb émergea soudain des ombres de l'erreur. Et c'est directement et uniquement à l'influence française qu'est dû ce réveil tardif de la justice, qu'on voit maintenant s'opérer en sa faveur.

De toutes les nations, l'Espagne était peut-être celle où le révélateur du globe se trouvait le plus complètement oublié. L'histoire du héros des mers n'avait été écrite par aucun Espagnol. Jamais un souverain d'Espagne n'avait prononcé publiquement son nom. Le pays ignorait généralement où reposaient les restes du héros, et n'en prenait souci. Le monastère franciscain de la Rabida, qui abrita Colomb, lors de son arrivée en Espagne, livré à l'abandon depuis bien des années, tombait déplorablement en ruine, moins sous la faux du temps que sous la main de l'homme. Après la suppression des ordres religieux en Espagne, et l'évacuation de la Rabida par les Franciscains, leur couvent, quoique déclaré propriété nationale, était laissé sans protection. Les maraudeurs, les contrebandiers, les paysans des alentours le détruisaient en détail. Ils en dérobaient pièce à pièce les boiseries, les charpentes, même les pierres de taille. Chaque jour le mal s'aggravant menaçait d'une destruction prochaine le pauvre monastère.

Heureusement, pour épargner cette honte à l'Espagne, le 11 mars 1854, Mgr le duc de Montpensier et la Sérénissime Infante doña Maria-Luiza Fernanda, son épouse, accompagnant Sa Majesté la reine Marie-Amélie, arrivèrent sur ces lieux jadis si hospitaliers pour Colomb, et dont alors on n'eût pu faire pour l'escorte un abri convenable. Ce voyage constituait un acte religieux ; disons le mot : un pèlerinage chrétien ; c'était en même temps une leçon en exemple donnée à nos contemporains.

Dès cet instant, la Rabida était préservée de la destruction.

La restauration de l'église, la réfection des murs du cloître furent décidées sur-le-champ, et une cotisation royale, réalisée aussitôt.

Mgr le duc de Montpensier arrêta quels travaux d'urgence s'exécuteraient d'abord. Grâce à cette munificence improvisée, l'agreste mo-

nastère, où fut accueillie, comprise et secondée la hardie conception de Colomb, a été conservé à la piété de nos descendants.

La générosité du duc de Montpensier ne s'est pas bornée à la dispendieuse restauration du plus touchant des monuments d'histoire. Elle a vaincu l'insouciance publique et a su inspirer des poètes. Grâce à lui, les muses de la Bétique ont enfin tenté de célébrer la sainteté de Colomb, le génie d'Isabelle, l'hospitalité franciscaine de Juan Perez de Marchena. Le noble prince a fait recueillir dans un Album, imprimé par ses soins, ces prémices de la lyre espagnole reconnaissante. Ce riche volume a pour titre : *Album de la Rabida.*

Par suite de l'éveil donné à l'Espagne, les Cortès votèrent l'érection d'une statue de Colomb, à Madrid. Ce fut également par l'action personnelle du duc de Montpensier que le souvenir de Colomb fit son entrée à la cour d'Isabelle II, et que le poète Rubi eut l'honneur d'y lire son drame de Colomb, en présence de la reine, du conseil des ministres, et des grands du royaume.

Mais ce qui est bien plus honorable pour Christophe Colomb, c'est qu'en ces derniers temps plus de sept cents évêques ont sollicité du Saint-Siège la Béatification de l'immortel navigateur, dont les hautes vertus et tant d'actions qui semblent revêtir le caractère de miracle appellent, à n'en pas douter, cette suprême consécration. L'Église ne précipite rien ; elle étudie, elle examine longuement des questions d'une telle gravité ; mais il est permis d'espérer qu'un jour enfin la lumière brillera de tout son éclat et que Colomb sera élevé sur les autels !



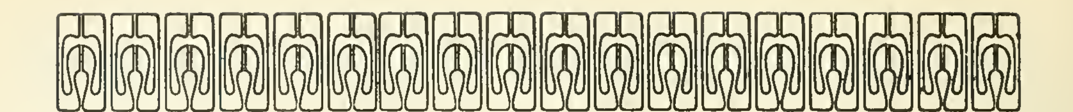


TABLE DES MATIÈRES.



Turnhout (Belgique). — Impr. Brepols & Dierckx zoon.

